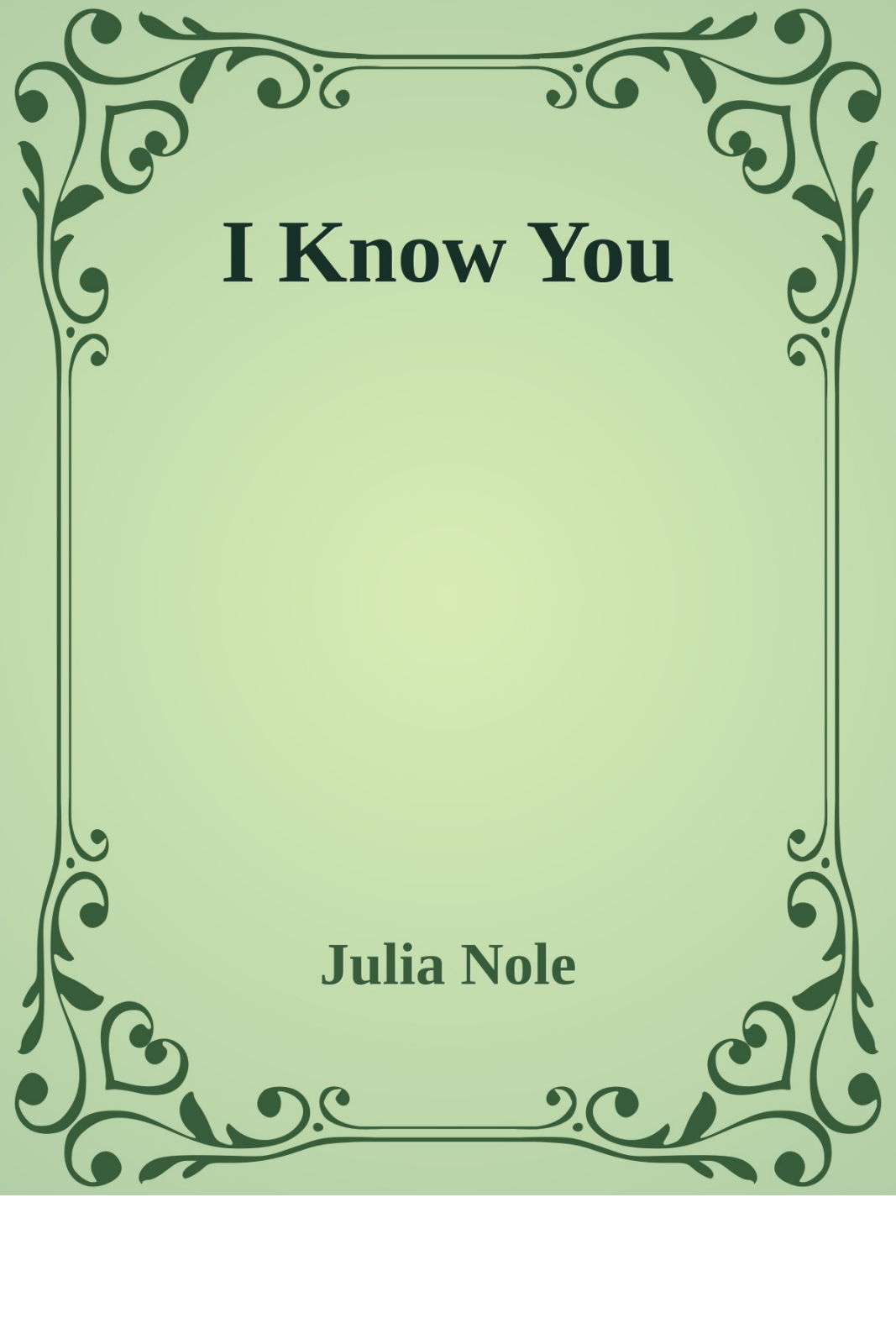


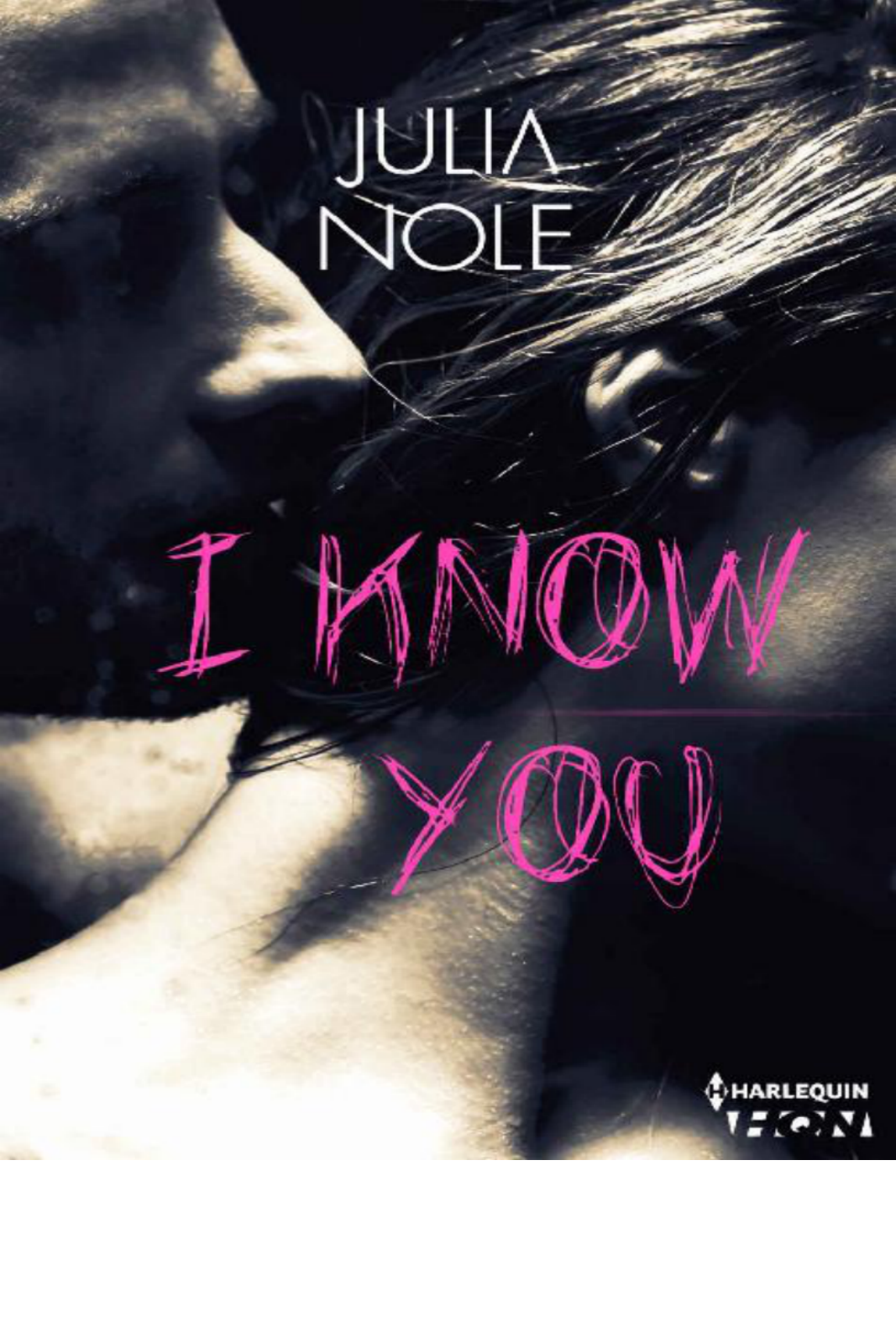


I Know You

Julia Nole

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



JULIA
NOLE

I KNOW
YOU

 HARLEQUIN
VEGNA

JULIA NOLE

I Know You

Roman



L'enfer est pavé de bonnes intentions.

Chapitre 1

Le 7 septembre

Le bruit de la tôle froissée résonne en écho dans sa tête. Quelques flashes s'inscrivent sur sa rétine. Elle, qui perd le contrôle du véhicule, et *lui*, plus loin. Dans le même instant, elle perçoit la sensation d'un liquide chaud sur ses cuisses. L'habitacle de la voiture se charge d'une odeur ferrique. Elle est à demi consciente, sur le point de sombrer.

Dans un clignement de paupières, elle regarde à l'intérieur de la voiture. L'habitacle est enfoncé sur elle, assez pour qu'elle peine à reconnaître ce qui reste du tableau de bord et du volant.

Sa tête dodeline de la gauche vers la droite, jusqu'à trouver le siège passager ou ce qu'il en reste. Comme elle croit l'apercevoir, elle cligne des yeux plus fort, mais la mise au point ne se fait plus. Cette fois, elle sombre pour de bon.

Quand elle rouvre un œil, les secours sont là.

Installée sur un brancard, elle jette un œil aux alentours, affolée. L'espace d'une seconde, elle ne sent plus son corps. À vrai dire, elle ne sent plus rien. Elle plane, comme droguée. L'équipe médicale lui a sans doute administré la dose de tranquillisant nécessaire pour limiter la douleur. Puis, un sifflement dans l'oreille la ramène à la réalité. Le bruit enfle et irradie son cerveau. La panique monte, ranimant entièrement son organisme endolori et blessé. Elle s'agite, prise de tremblements compulsifs.

L'urgentiste qui s'était à peine écarté revient vers elle. Derrière lui, elle repère sa voiture, ou plutôt ce qu'il en reste. C'était une berline confortable, à laquelle elle tenait beaucoup. Des années d'économie. Maintenant, c'est une boîte de conserve recroquevillée sur elle-même. Mais le plus inquiétant, c'est le sang. Vu de son brancard, il semble y avoir des litres de sang répandus sur la tôle blanche, assez pour deux personnes. Et si elle est installée ici, alors *lui*...

Elle crie.

Elle n'est pas sûre qu'un seul son sorte de sa gorge parce que le sifflement dans ses oreilles ne s'est pas interrompu. Ses cris redoublent de puissance jusqu'à ce que la terreur la submerge et lui intime l'ordre de fuir.

Les convulsions prennent de l'ampleur.

En réponse, des mains s'agitent autour d'elle pour l'immobiliser.

Alors elle crie son prénom. À *lui*. Si fort qu'elle s'étrangle. Elle veut se redresser, et tenter de l'apercevoir, mais elle n'y parvient pas. Tournant la tête de droite à gauche, elle s'agrippe au regard d'une infirmière. En silence, elle la supplie de l'aider. Mais celle-ci détourne les yeux et s'obstine à la maintenir en place. Elle se débat et réussit à se dégager. Alors, deux hommes se précipitent pour aider l'infirmière à la tenir, une expression inquiète sur le visage. En retour, elle utilise tout ce qui lui reste d'énergie pour se libérer. Son crâne lui fait mal à en hurler. Et c'est ce qu'elle fait. Elle hurle encore son prénom à *lui*, comme s'il était en train de mourir sous ses yeux.

Quelques secondes plus tard, ses muscles se détendent et elle cesse de remuer. Elle se sent comme une poupée de chiffon. Son cerveau s'engourdit et elle plane, encore. Plus haut, cette fois-ci. Elle essaie de réfléchir à ce qui a pu se passer mais tout s'embrouille dans sa tête. Un voile noircit ses pensées.

Tout se mélange.

C'est quelque chose de banal, un accident. Il y en a des dizaines par jour. Une voiture encastrée au bord de la route, la police, une ambulance, des agents qui s'occupent de faire la circulation, et la vie continue.

Elle regarde droit devant elle, les yeux rivés aux deux ou trois nuages qui se disputent l'immensité bleue. Elle se détache de plus en plus de la réalité.

Une lueur noire apparaît au loin, semblant surgir de nulle part. Elle ne la perçoit pas très bien, car le soleil brille si fort que cela lui fait plisser les yeux. Est-ce qu'elle délire ? Impossible de le savoir.

La forme noire grossit et se déplace dans le ciel. Elle se rapproche jusqu'à ce qu'elle puisse mieux la distinguer. Alors, elle esquisse un sourire, les yeux grands ouverts, presque écarquillés, parce qu'elle a déjà vu cette forme. C'est un oiseau particulier. Un qu'on ne voit que sur l'île de la Réunion. Et ses grandes ailes noires se déploient devant elle.

Elle sombre à nouveau.

Chapitre 2

Le 8 septembre

Alexia ouvre les yeux. Son cœur bat fort dans sa poitrine. Elle reste un moment les yeux rivés au plafond avant de détailler cet endroit inconnu. La pièce est bleu pâle, triste et impersonnelle. On dirait une chambre d'hôpital.

Première tentative pour tourner la tête vers la droite. Échec. Rien ne bouge. Ou plutôt, elle a l'impression d'être entravée. Deuxième tentative, cette fois vers la gauche. Même résultat. Son champ de vision se limite à un plafond terne et à un pan de mur défraîchi par le temps. Elle ne sait pas dans quel hôpital elle a atterri, mais elle n'a pas l'intention de rester davantage dans cet endroit déprimant.

Elle remue ses orteils engourdis. Depuis combien de temps est-elle ici ? Puis, elle tente de rapprocher ses jambes pour les serrer contre sa poitrine. Depuis qu'elle est gamine, elle a toujours aimé se recroqueviller de cette manière. Se rouler en boule, protégée, sous les couvertures. Mais elle n'y parvient pas. Tout son corps est raide, au ralenti. Elle essaie encore et, cette fois, elle tente de bouger les bras. La nausée monte et contracte son estomac en un haut-le-cœur douloureux.

Un léger raclement de gorge résonne en écho dans la pièce. Il y a quelqu'un d'autre. À première vue, c'est un homme. Mais cette hypothèse mérite d'être confirmée. Elle tourne la tête vers le son en une troisième tentative de mouvement infructueuse. Un sentiment de panique l'envahit alors qu'elle comprend qu'elle est bloquée dans cette position vulnérable. Son corps se tend. Elle est sur le qui-vive.

Une ou deux minutes s'envolent sans que rien ne se passe. Elle repart dans la contemplation du plafond et ravale la colère qui s'insinue en elle, au même rythme que la peur.

– Bonjour, mademoiselle.

Elle sursaute, et son cœur manque un battement. Le timbre de la voix ne lui évoque rien. Par précaution, elle ne répond pas. Elle

préfère attendre qu'autre chose vienne. Se réveiller dans un lit, incapable du moindre mouvement, la met en état d'alerte. Une vraie explication sur son état de santé est nécessaire pour qu'elle baisse sa garde.

– Vous m'entendez ? Mademoiselle ?

Des questions. Mais ce dont elle a besoin, c'est de réponses. Elle se force à réfléchir pour comprendre la situation. Elle fouille dans sa tête, mais tout ce qui lui revient n'a aucun sens. Des pièces manquent pour reconstituer le puzzle. Elle perd pied.

– Bien. Je prends votre silence pour un oui, reprend la voix. Aussi, je vais me présenter afin que vous puissiez cerner les raisons de ma visite aujourd'hui. Je suis le Dr Trevor, en charge de vous aider à surmonter l'accident. C'est la première fois que vous me rencontrez et je serai présent aussi longtemps que ce sera utile. L'objectif de ce premier entretien est simple. Nous allons faire le point sur les événements des derniers jours. J'aimerais vous entendre me parler de vos journées d'hier et avant-hier.

Elle reste un long moment murée dans le silence. Les souvenirs remontent en une vague violente. Les détails de l'accident lui reviennent en tête. Quelques flashes, des images crues, mais rien d'assez précis pour comprendre. De nouveau un haut-le-cœur. Cette prise de conscience n'arrive pas seule. Son corps se réveille et de longs et désagréables picotements parcourent ses jambes. Maintenant, elle se sent vraiment mal.

L'homme s'agite sur son fauteuil. Elle aimerait qu'il se remette à parler parce que son timbre la rassure au milieu du vide qui s'ouvre devant elle. Un peu comme ces voix graves que possèdent les chanteurs de jazz. Et pour l'instant, c'est bon à prendre.

De toute évidence, c'est un psychiatre. Elle les a tellement côtoyés qu'elle pourrait les identifier au milieu de n'importe quelle foule d'individus. Ils ont un truc différent. Une manière presque hypnotique de parler, d'affûter chaque mot comme s'il s'agissait de missiles orientés directement vers l'âme de leurs patients. Destructeurs ou libérateurs, ça dépend des jours.

De manière irrationnelle, elle tourne sa colère contre cet homme. Elle lui fait porter la responsabilité de son état, et surtout, de cette sensation d'être prisonnière de cette chambre, sans comprendre ce qui la pousse à adopter cette idée.

Elle avale sa salive et grimace de douleur. Il faut qu'elle tâche de ne voir en lui qu'un moyen d'obtenir des informations sur sa situation.

– Dites-moi ce qui s'est passé, dit-elle d'un ton plus sec qu'elle n'aurait voulu.

Sa voix résonne dans le vide de la pièce. Elle en déduit que le nombre de meubles est sans doute réduit au strict minimum.

Précaution qui ne présage rien de bon.

Nouveau raclement de gorge qui trahit la gêne de cet homme. Sa question déstabilise. Bien sûr qu'elle sait ce qu'elle fait dans un hôpital. Il y a eu l'accident. Mais ce n'est pas ce qu'elle veut savoir, et il semble l'avoir compris. Ce qu'elle demande, c'est qu'il explique pourquoi elle ne peut plus bouger, ainsi que sa présence à lui, là où sa mère devrait déjà être assise.

Aucune réponse ne vient. Le seul son qui lui parvienne est le bruit feutré d'un stylo glissant sur le papier. Il note chacune de ses réactions. Mais il ne dit pas un mot pour l'aider.

Le silence reprend sa place. Il a terminé.

Résignée, elle fouille dans sa mémoire. Il y a quelques heures à peine, tout allait bien. Elle prenait sa voiture pour aller... quelque part. Elle ne sait plus où. Sa gorge se serre et elle grimace encore face à la douleur. Sa mémoire est en miettes.

La colère monte. Son impuissance va la faire exploser.

Dans un effort qui pompe toute son énergie, elle parvient à faire remonter ses mains sur son cou. Elle tire sur l'entrave qui bloque sa nuque. Le tissu résiste, c'est une minerve. Ce sentiment d'oppression la rend folle. Il faut qu'elle voie cette personne qui, maintenant, tapote sur son cahier, et ainsi lui tape sur les nerfs.

– Calmez-vous, Alexia. Je suis certain que nous pouvons discuter encore.

La voix est des plus conciliantes.

– Vous m'avez attachée ! hurle-t-elle.

La rage est perceptible dans sa voix, annihilant tout espoir qu'il lui vienne en aide. Elle a bien conscience d'avoir l'air d'un animal terrorisé ou, en d'autres mots, prêt à mordre, sans qu'il lui soit possible de faire mieux. Le docteur ne bougera pas. Garder son calme était sa seule option pour qu'il la détache. Elle tente de reprendre le contrôle, mais une phrase tourne en boucle dans sa tête : *la situation n'est pas normale*.

– Non, mademoiselle, dit-il d'une voix ferme. Ce sont les tranquillisants qui vous immobilisent. Votre attitude d'hier, sur le lieu de l'accident, nous a conduits à redoubler de vigilance.

Hier...

Le désespoir la gagne. Le docteur se racle la gorge, en un tic nerveux, avant de reprendre :

– J'interprète votre propos comme la possibilité de repartir sur une relation constructive.

La voix est faussement enthousiaste. Tout à coup, elle est au bord de l'écoeurement, remplie d'une haine sourde et lointaine. Ses yeux la brûlent et une larme se met à rouler sur sa joue. Elle n'aime pas cet homme, sans savoir pourquoi ce sentiment domine. Ou bien est-ce

parce qu'il reste indifférent à sa souffrance ? Elle est sur une ligne, fragile et invisible, qui se tend entre deux mondes, deux stades. La raison, ou bien...

– Alexia, voulez-vous que nous discutons de quelque chose en particulier ?

Sa question est ridicule.

Malgré toute son envie de l'envoyer se faire voir, elle se retient et réfléchit. Au fond, elle a besoin de lui, juste pour une chose, la plus importante.

– Où est-il ?

– J'espérais que vous me parliez de lui.

Bien sûr, pas de réponse. Aussi se permet-elle d'insister lourdement.

– Nous étions deux dans la voiture. Si je suis ici, vous devriez pouvoir me dire où il se trouve ?

Après quelques secondes, elle comprend qu'il ne dira rien. Elle serre les dents en se faisant une promesse : dès que ses forces referont surface, elle s'emploiera à lui tirer les vers du nez. Et c'est un euphémisme. Elle se sent capable de tout.

Ses yeux se rivent au plafond. Elle part à la recherche de détails et le gouffre dans lequel elle plonge semble sans fond. Elle sait qu'il était là, mais elle n'arrive plus à se souvenir de son nom, ni même de son visage. Il n'y a que du vide en lieu et place de sa mémoire. Un trou sombre et inquiétant.

– Bien, vous vous souvenez de l'accident de voiture. C'est un très bon point de départ. Peut-être que vous pourriez m'en dire plus sur ce qui est arrivé ?

– *Où est-il ?*

Elle prend le temps d'appuyer chaque mot de sa phrase pour que, cette fois-ci, elle soit bien entendue. Le trou béant dans sa tête la terrorise et elle sent qu'il refuse de lui donner des réponses, de la même manière qu'on refuserait sa bouteille à un alcoolique.

– Je vois, dit-il en expirant bruyamment. Parlez-moi de lui.

Pourquoi est-ce qu'il s'obstine à ne pas répondre ? Elle réfléchit. Il s'agit sans doute d'un test. Après un accident, il faut vérifier que tout fonctionne, aussi bien au niveau moteur qu'au niveau psychique. Cela explique sans doute la présence d'un psychiatre et la force des tranquillisants qu'elle sent couler dans ses membres engourdis. Le mieux qu'elle puisse faire est de se plier à ce genre d'examen pour passer à autre chose.

– Je vous parle de l'homme avec qui j'étais au moment de l'accident, dit-elle avec une pointe d'agacement dans la voix. Si je suis ici, il doit aussi être dans cet hôpital. Vous devez m'expliquer ce qui s'est passé.

– Je peux vous rapporter les faits tirés de votre compte rendu d'hospitalisation.

Une légère inflexion dans sa voix montre un changement de position. Comme s'il tentait quelque chose, une manière d'arriver à ses fins qui n'était pas prévue. Un nouveau haut-le-cœur contracte l'estomac d'Alexia.

– Dites-moi où il est ! supplie-t-elle.

– Alexia, vous devez accepter qu'il n'y avait personne d'autre dans la voiture. Vous étiez seule au volant de votre véhicule quand vous en avez perdu le contrôle.

Son cœur s'emballe. Une douleur s'insinue sous son crâne et lui martèle la tête. Elle sait qu'il ment. Puisant dans le peu de force qui lui reste, elle réussit à pivoter sur la droite pour l'entr'apercevoir. Il entre brièvement dans son champ de vision, laps de temps suffisant pour qu'elle fixe son image sur sa rétine. C'est un quadragénaire, brun, les jambes croisées, engoncé dans un costume trois-pièces gris clair, exhibant le bronzage de ses vacances sur des îles de luxe. Un étalage de son aisance sociale.

Il est là pour évaluer sa santé mentale, sujet sur lequel ils ont un profond désaccord. Et il remarquera bien assez tôt qu'elle n'est pas du genre à céder.

Jamais elle ne cédera.

Une infirmière entre sans frapper et rompt le silence tendu. Elle s'approche de la perfusion et, après quelques clics sur l'écran de contrôle, elle réajuste le dosage des tranquillisants.

Alexia sombre quelques secondes plus tard.

Quand elle se réveille, elle sait qu'il est là. Rien d'étonnant à cela, elle reconnaît son après-rasage. Facile dans ce genre d'environnement car toute odeur non médicamenteuse se détache du reste. Un bref coup d'œil en direction de la fenêtre lui indique que c'est la fin de la journée. Ce médecin fait des heures supplémentaires. Encore un élément inquiétant quant à sa situation.

Son regard se pose à nouveau sur le plafond et sur les murs bleu pâle. Elle doit se sortir de ce guêpier.

– Nous avons une autre séance ? lance-t-elle, la voix pâteuse, encore droguée.

– Oui, mademoiselle, fait-il, enthousiaste.

La nausée revient.

– Vous allez m'aider ?

– Bien sûr. Notre échange, tout à l'heure, était prématuré. Vous devez d'abord vous remettre physiquement, le reste viendra petit à petit. Les pertes de mémoire sont déstabilisantes. Sachez que nous comprenons parfaitement ce qui vous arrive.

Sa politesse l'étouffe. En fait, ils en sont au même point. Il pense qu'elle déraile complètement, et il ne doit pas être le seul. C'est sûrement la raison de la présence de ce psychiatre à son chevet. Le seul autorisé à lui parler malgré les va-et-vient incessants du personnel médical.

– Très bien, s'efforce-t-elle d'articuler. Je vous fais confiance.

– Je suis ravi de vous l'entendre dire ! Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

– Des réponses.

Ses dents se serrent. Est-ce qu'il prend plaisir à lui faire formuler des évidences à voix haute ?

– Posez vos questions. Je vais tâcher d'apporter un maximum de lumière aux faits de ces derniers jours.

– Bien, dit-elle en soupirant, satisfaite de lui avoir arraché la possibilité d'un vrai dialogue. Je suis ici parce que j'ai eu un accident de voiture. Pouvez-vous me donner la date de cet accident ?

– C'était le samedi 7 septembre 2013.

– Quel jour est-on ?

– Le 8 septembre.

– Parlez-moi de mes blessures.

– Trois côtes fêlées et une entorse de la cheville droite. Un traumatisme crânien et de nombreuses contusions... et votre abdomen a été entaillé à plusieurs endroits par des éclats de pare-brise.

Les éléments s'emboîtent, la minerve et les tranquillisants pour la contraindre à rester au lit et permettre à son corps de se remettre.

– Et vous ? Je veux dire, un psychiatre, est-ce la procédure habituelle ?

– « Habituelle », non. Mais c'est une forme d'accompagnement supplémentaire dans votre cas.

– Est-ce que j'ai... des problèmes ?

De nouveau le silence. Elle lui demande de formuler son diagnostic et il ne dira rien. Classique au sein du corps médical.

– L'événement a été traumatisant, reprend-elle. Vous avez dit que vous étiez là pour m'aider à le surmonter...

– Oui, coupe-t-il.

À ce stade de la conversation, elle voudrait encore lui demander des nouvelles de *lui*. Tout son être brûle de savoir ce qui s'est passé là-bas. Mais puisqu'il ne veut pas entendre parler de la présence d'un homme sur les lieux de l'accident, elle tente une autre approche.

– Vous pouvez m'aider à retrouver la mémoire ?

Silence, à nouveau. Mais ce n'est plus de l'attente ou de la surprise, c'est de la réflexion et du calcul.

– Je pourrais vous permettre de raviver le moment de l'accident, mais je doute que le fait de revivre cet instant traumatisant vous soit

bénéfique. L'amnésie dont vous faites l'objet est là pour vous protéger, d'une certaine manière.

– Je ne pensais pas à l'accident. Mais plutôt à la période qui l'a précédé.

– Vous avez une idée en particulier ? demande-t-il, surpris.

– Une intuition. J'ai besoin de revenir sur ce qui s'est passé avant.

Elle n'ajoute rien. Son objectif est de le retrouver, il est inutile de le mentionner au médecin.

– Bien, j'en prends note. Cela peut constituer notre premier objectif. Que diriez-vous de commencer demain ?

– Non, docteur, je pense que nous devrions commencer maintenant. Inutile d'attendre davantage. Je suis prête. Il me faut trouver les réponses, puisque vous n'êtes pas disposé à me les fournir.

Elle desserre la mâchoire et avale sa salive. Impossible de ne pas montrer le mépris que lui inspire la situation.

– Je pense que nous pourrions utiliser une méthode par analogie, lance-t-il en éludant sa remarque.

– C'est-à-dire ?

– J'ai ici de nombreuses images et nous pourrions voir ensemble ce qu'elles évoquent. C'est une méthode douce, mais qui peut s'avérer très efficace lorsque les éléments recherchés ne sont pas trop profondément enfouis.

Elle manque de s'étouffer. Le docteur a les images sur lui, ce qui prouve qu'il avait bien l'intention de commencer dès aujourd'hui. Quelques remarques acerbes lui viennent en tête, mais elle se retient, tant que leur objectif est le même. Elle a besoin de lui.

– Bien ! Voici une première carte, lance-t-il avec son enthousiasme condescendant.

Le médecin lève la reproduction d'une aquarelle. C'est une image proposant une scène ordinaire à la campagne. Un oiseau sur une branche.

Elle aurait aimé la tenir dans ses mains, mais son effort, il y a quelques heures quand elle a voulu se tourner vers le médecin, a consommé toute son énergie. Elle comprend qu'elle sera clouée au lit pour un bon moment.

Son attention se fixe sur la carte. Quoi de plus banal qu'une mésange. Ce n'est pas un corbeau, un aigle ou un faucon, lourds de signification, c'est un petit oiseau ordinaire. Sans conviction, ses yeux se rivent à l'image et elle laisse les mots flotter jusqu'à elle. Un oiseau, des plumes, voler, voyager...

Contre toute attente, elle tient quelque chose. Un ensemble d'images et de sons se fraie un chemin dans son esprit. Un autre décor s'assemble autour d'elle, la faisant quitter cette froide chambre d'hôpital. Ses yeux se ferment pour se rouvrir sur une autre

dimension.

Neuf semaines avant l'accident...

Chapitre 3

Samedi 6 juillet

Et un mouchoir de plus !

L'avion a décollé il y a deux heures environ. À peine installée sur mon siège, l'angoisse a pris le dessus sur mon enthousiasme débordant. Et depuis un quart d'heure, je n'arrive pas à m'arrêter de pleurer. À ce rythme, je n'aurai jamais assez de mouchoirs pour la totalité du voyage.

Un bref coup d'œil à l'écran suspendu dans l'allée m'indique qu'il est tout juste 22 heures. La plupart des passagers ont éteint la lumière au-dessus de leur siège afin de se livrer à une activité plus calme. L'effervescence du repas étant passée, il ne reste plus grand-chose à faire à bord de l'avion. J'opte pour un peu de musique, mais sur la playlist de l'avion, il n'y a que des chansons d'amour. Finalement, un livre fera l'affaire, alternative plus raisonnable dans mon cas de figure. Je suis ici pour fuir tout ce qui se rapproche d'une relation sentimentale, alors les refrains chantonnés par des cœurs brisés me sont interdits. C'est une autoprescription médicale.

Sans plus attendre, j'attrape mon bagage à main, sous le regard désapprouvateur de ceux qui cherchent à dormir. Je fouille à l'intérieur à la recherche du dernier bouquin que je me suis acheté – un thriller – qui me permettra au moins de me changer les idées, faute de pouvoir dormir moi aussi.

À peine assise, je m'empare d'un autre mouchoir. Il faut que je trouve le moyen de retenir mes larmes. Les regards appuyés de mon voisin m'indiquent qu'il est à deux doigts d'intervenir au travers d'une conversation que je serais incapable de tenir en l'état actuel. Depuis toujours, ma mère est la seule avec qui j'accepte de partager mes états d'âme. La revoir en train de m'adresser un dernier signe d'adieu avant de franchir les contrôles dans l'aéroport me fait l'effet d'une lame chauffée à blanc s'enfonçant dans mon ventre. Elle pensait que ce voyage me ferait du bien... Eh bien, ça commence mal !

Je me rappelle ses dernières paroles : « Tu ne seras pas seule, il y

aura ta tante... C'est une chance à ton âge de pouvoir faire un voyage pareil... Le plus dur, c'est de partir, le reste n'est que du bonheur. » Je m'accroche à ces mots et serre les dents. Il faut garder le cap et me remémorer les objectifs de mon voyage. Une fois arrivée, mon angoisse se sera dissipée. En tout cas, la simple idée de revoir mes cousins m'arrache un maigre sourire. C'est déjà bon signe.

Le temps passe et je relativise. Après tout, j'ai eu la chance d'obtenir un vol de nuit, moins long en théorie, si on arrive à dormir recroquevillé sur les sièges de l'avion. Et dans quelques heures, je serai à l'autre bout du monde.

L'appareil se posera à Saint-Denis de la Réunion à 6 h 15, heure locale. Bénéficiant d'un léger décalage horaire – deux heures seulement –, je vais profiter de ma première journée dans l'hémisphère sud : ce samedi 6 juillet sera le départ d'une nouvelle vie, d'un changement radical. J'ai d'ailleurs été prévenue : là-bas, c'est l'hiver. Mais un hiver à 25 degrés, j'en voudrais tous les jours !

Une heure plus tard, je suis happée par l'intrigue de mon livre. Je me sens détendue et un brin optimiste : bénéficier d'un congé sabbatique d'une année pour voyager n'est pas la pire des situations.

Le gouffre d'anxiété qui me paralysait se referme. Pour me détendre, je me masse la nuque endolorie par toute cette tension et le siège trop dur de l'avion. Mes muscles se relâchent et ma respiration se fait plus profonde, jusqu'à me permettre de m'endormir.

L'odeur du petit déjeuner me tire de mon sommeil. Un regard à ma montre déjà réglée à l'heure locale m'indique qu'il est 5 heures du matin. Le réveil est matinal, mais contre toute attente, je me sens reposée. Ou plutôt, une pointe d'adrénaline met mon cerveau en ébullition. Je ne cesse de me répéter que ça y est, je l'ai fait, j'ai tout plaqué ! C'est une nouvelle chance, à l'autre bout du monde. Je vais découvrir mon coin de paradis à moi. Fini la grisaille du métro, les histoires sans lendemain, et bienvenue à l'exotisme !

J'ai conscience de vivre un véritable ping-pong émotionnel. S'il y a quelques heures, j'étais dix pieds sous terre, maintenant, je suis euphorique. Le soleil n'est pas encore levé, mais je suis sûre qu'il va faire beau. Quelque chose en moi est déjà en train de changer.

L'hôtesse, une magnifique métisse à la tenue impeccable, me dépose un petit déjeuner copieux dont je ne laisse pas une miette. Cet appétit d'ogre est inhabituel, mais je me rappelle avoir boudé mon dîner, l'estomac noué par mes angoisses récalcitrantes. À présent, tout est rentré dans l'ordre. Ma bonne humeur me pousse même à être curieuse. Une légère agitation et des va-et-vient dans l'allée centrale attirent mon attention. C'est le signe que nous allons bientôt atterrir sur l'île intense.

Lors du débarquement, je récupère mes bagages assez vite. Non pas que le déchargement de l'avion soit plus rapide qu'ailleurs, mais je suis si occupée à observer ce décor tout neuf que j'ai le sentiment que le temps s'écoule de manière différente. Je suis conquise et complètement envoûtée par ce dépaysement. De quoi égayer le plus triste des citadins !

Dès que j'ai rassemblé mes sacs à roulettes, j'avance jusqu'au lieu de rencontre prévu avec ma tante par téléphone, quelques jours plus tôt. En scrutant la zone des arrivées, je l'aperçois qui dévisage les passagers. Quand ses yeux se posent sur moi, j'ai l'impression qu'elle va défaillir, ou bien est-ce parce qu'elle me voit exploser en sanglots ? Quelle ironie ! Moi qui me suis toujours moquée de ces effusions sur les quais de gare ! J'essaie de réactiver ma pudeur, mais rien n'y fait, et dès qu'elle s'approche, je me jette dans ses bras en pleurant à chaudes larmes.

– Quelle joie de te voir, ma petite Alexia ! fait-elle.

– Moi aussi, je suis si heureuse !

Je l'agrippe fort pour faire taire mes pleurs, mais c'est peine perdue. Et au bout de quelques secondes poignantes, ma tante m'écarte d'elle pour m'observer.

– Laisse-moi te regarder, ma petite, tu es devenue si belle !

– Je...

Je n'arrive plus à articuler un mot tant je suis soulagée de l'avoir retrouvée. Son regard presque maternel me fait chaud au cœur. Elle me dévisage encore, s'attardant sur chaque détail.

– Tu as laissé pousser tes cheveux ! constate-t-elle. Tu es devenue une vraie jeune femme. Où est passée la fillette que j'ai quittée il n'y a pas si longtemps ?

– Merci, c'est gentil, finis-je par répondre en essuyant mes larmes du revers de la main. Et toi, tu n'as pas changé. Enfin, si, tu as un bronzage qui ferait des envieuses !

Ma tante me reprend dans ses bras en poussant un long gémissement. Mon compliment lui fait plaisir.

– Toi aussi, tu vas prendre des couleurs ici, souffle-t-elle à mon oreille.

Ma gorge se serre à nouveau et, tandis que j'étrangle un sanglot, j'attends les directives de ma tante pour reprendre mes bagages. Mais elle me propose de boire un café avant de rentrer. Je lui suis reconnaissante de sa prévenance. Ces embrassades m'ont laissé les jambes en coton, et quelques minutes pour me reprendre avant de rencontrer le reste de la famille ne seront pas du luxe.

Nous nous arrêtons à un petit point chaud, quelques mètres plus loin, et commandons nos cafés. Ni ma tante ni moi n'avons faim, l'estomac trop noué par nos retrouvailles. Il y a si longtemps que nous

ne nous sommes pas vues.

– Ça doit faire quatre ans ? tenté-je.

– Oh ! Je dirais bien plus que ça, dit-elle sachant de quoi je parle. Je crois que la dernière fois, c'était pour l'anniversaire de ta mère, ses quarante ans, tu te souviens ?

J'acquiesce d'un signe de tête tout en buvant une gorgée de café. Ma mère et elle ne sont que demi-sœurs en réalité, mais entre elles, ça n'a jamais été qu'un léger détail.

– Laisse-moi réfléchir, poursuit-elle. En réalité, ça doit faire plus de six ans. C'est bien trop !

Je fais un calcul rapide. À l'époque, j'en avais vingt et un.

– Ça ne nous rajeunit pas ! je lâche sans réfléchir.

– Oh ! Parle pour moi, qu'est-ce que j'aimerais avoir ton âge !

Elle éclate de rire, mais une ombre passe sur mon regard sans que je puisse la retenir. À mon âge, ma tante était déjà mariée et avait déjà mis au monde le premier de ses trois enfants, ce qui est loin d'être mon cas. Elle me fixe un peu trop longtemps, et je sais que mes yeux gonflés par mes pleurs de la veille parlent pour moi.

– Tu sais, reprend-elle avec conviction, tu devrais arrêter de te tracasser avec tes histoires de cœur. Laisse faire les choses. Tu es belle, jeune, tu as tout pour toi, et surtout du temps pour ces choses-là.

Je recule pour m'adosser à ma chaise. Ma mère a trop parlé, et par dépit, je lève les yeux au ciel. Je la revois encore me jurer qu'elle gardera mon secret et qu'elle ne dira pas un mot sur l'objectif réel de mon voyage. Tous devaient croire que j'avais surmonté *mes problèmes*. Je ne voulais pas avoir d'étiquette sur le dos, ou pire... susciter la compassion. Je constate que c'est peine perdue. La spontanéité de ce café se volatilise dans l'air. Je n'ai plus qu'à espérer qu'elle ait fait preuve de discrétion envers mon oncle et mes cousins.

– Oui, tu as raison, lui dis-je. Je ne sais pas pourquoi, mais je bloque là-dessus. J'imagine que maman a dû t'expliquer mes dernières histoires.

Je croise les doigts pour qu'elle me réponde que non.

– Oui, elle m'en a un peu parlé. Mais ne lui en tiens pas rigueur, ajoute-t-elle en posant une main sur la mienne. Tu connais ta mère, elle se fait un sang d'encre dès que tu pars pour deux jours, alors là, tu imagines ! Et puis, elle t'a plutôt encouragée à faire ce voyage. Ce n'est pas facile pour une mère de voir partir son enfant aussi loin avec le risque qu'elle ne revienne pas. Ça a été difficile pour elle quand je suis partie. Et pour moi aussi d'ailleurs. Qu'est-ce qu'elle me manque !

Les yeux de ma tante commencent à briller et les larmes ne sont pas loin. Elles auraient eu besoin de passer plus de temps ensemble, surtout les années qui ont suivi la perte de leur sœur, ma deuxième tante.

– Je sais, dis-je en soupirant. J'avoue tout : ma vie sentimentale est un désastre. Je crois qu'on ne pourrait pas faire pire. J'ai collectionné les histoires compliquées, et surtout les causes perdues d'avance. J'ai cru, il y a quelques mois, que j'étais guérie, mais ce n'est pas si simple.

– C'est déjà très bien de le reconnaître, me dit ma tante en prenant mes deux mains dans les siennes. Ne sois pas si exigeante avec toi-même.

– Oui ! Maintenant, j'ai besoin d'un grand bol d'air !

Je m'écarte du sujet volontairement. Je viens d'arriver il y a moins d'une heure et je n'ai pas envie de mettre davantage mes vieilles histoires sur la table.

– Il me faut un vrai changement, je reprends. Mais ne crois pas que je suis venue ici rien que pour ça ! J'avais envie de vous voir, vous nous manquez tant.

Je me mords la lèvre pour éviter de laisser monter mes larmes. Quand j'ai décidé de faire ce voyage, c'était en partie pour eux.

– Je le sais bien, dit-elle doucement. Cela me ramène à moi, il y a quelques années. Je me souviens parfaitement du jour où j'ai mis les pieds sur cette île pour la première fois. J'ai traversé cet aéroport, exactement comme toi.

– Mais c'est différent, rétorqué-je. Tu n'avais personne ici. Tu es bien plus courageuse que moi.

Elle est venue ici peu après la mort de sa sœur. Une manière radicale de faire son deuil, mais qui a eu le mérite de fonctionner. Elle s'est très vite intégrée aux habitants et a fondé une famille. À l'inverse, ma mère a traîné une déprime durant plusieurs années.

– D'une certaine manière, murmure-t-elle.

Ses yeux s'emplissent de nostalgie.

– Alors, ma toute belle, j'espère que tu vas profiter au mieux de ce temps que tu as devant toi. As-tu une idée de ce que tu vas faire ici, en dehors de te requinquer un peu ?

Elle m'adresse un clin d'œil.

– Eh bien, je vais aussi faire un reportage sur l'île.

– Ah ! Je vois, dit-elle en souriant. Alors la version officielle de ce voyage est bel et bien d'actualité !

– Oui ! J'adore mon travail au journal, mais les brèves locales ne sont pas toujours palpitantes. Je vais essayer de monter un reportage et voir s'il a du succès en métropole. Je voudrais glisser vers un autre pan de la profession.

Mon regard se perd en direction des quelques passants qui traînent devant le kiosque à journaux. J'aspire à être grand reporter depuis si longtemps qu'à chaque fois que je prononce cette phrase, j'ai le sentiment de dire une prière, avec tout ce qu'elle peut avoir d'aléatoire. En face de moi, ma tante est si pragmatique que j'ai

presque honte de croire en ce rêve.

– Mais tu sais, me dit-elle afin de me sortir de mes songes, peut-être que tu ne repartiras jamais de cette île.

J'ai droit à un autre clin d'œil, plein de mystère celui-là.

Nous quittons l'aéroport vers 8 heures. Le soleil s'est levé et réchauffe déjà l'air vif du petit matin.

À première vue, l'île me paraît déjà incroyable. Tout y est différent : la végétation, les bruits de la nature, les gens... Et même les voitures – des modèles pourtant identiques à ceux de la métropole – me paraissent nouvelles. Ma tante me regarde du coin de l'œil, ravie de mon émerveillement.

Nous marchons jusqu'au parking et je charge mes sacs dans le coffre du véhicule. Mon regard est attiré par un petit oiseau coloré qui se pose sur le toit de la voiture d'à côté. Il n'est qu'à un ou deux mètres de nous mais ne semble pas dérangé par notre présence. J'ai l'impression qu'il s'agit d'une mésange, sans en être certaine. Ici, mes repères sont sens dessus dessous.

Durant le trajet, ma tante ne dit pas un mot. Rien d'étonnant à cela, elle n'est pas du genre à parler pour ne rien dire. Ce qui me laisse tout loisir de m'absorber dans les paysages que je découvre au travers de la fenêtre.

Mon oncle et ma tante ne vivent pas à Saint-Denis même, mais à proximité, près de Sainte-Clotilde. Un quart d'heure de route plus tard, nous passons le portail d'une splendide villa. J'aurais volontiers prolongé cette promenade jusqu'à faire le tour complet de l'île.

La maison est extraordinaire. Ses multiples toits sont plus en pente que ceux que j'ai eu l'habitude de voir près de chez moi en métropole. Les murs sont d'une teinte ocre, ce qui ne dénote pas dans le cadre local. Elle est entourée d'un grand jardin, bien entretenu.

Une fois que nous sommes garées au fond de la cour, j'aperçois la piscine. C'est magnifique ! J'avais vu quelques photos de la maison, mais elles ne rendent pas justice à cette superbe bâtisse.

Mon oncle et ma tante ont une bonne situation, c'est indéniable. L'un travaille pour une banque, l'autre est à la tête d'une imprimerie. C'est drôle, j'étais au courant de tout cela, mais le constater me surprend. C'est comme si je ne réalisais que maintenant qu'il y avait une vie à plus d'un millier de kilomètres de chez moi.

L'arrivée d'un de mes cousins me sort de ma contemplation. Je m'écarte de la voiture pour le saluer.

– Alex, Alex, dit-il en regardant derrière lui. Viens vite, elle est là !

– Oh ! Mon Dieu ! m'écrié-je.

Je pose une main sur ma bouche et mon estomac se serre. Mes mains tremblent sous l'émotion.

– C'est toi, Florent ? Mais qu'est-ce que tu as changé !

J'ai du mal à cacher à quel point je suis déboussolée. Florent est le plus âgé de mes cousins, il a mon âge, et c'est un homme maintenant. Alexis arrive en trotinant derrière lui.

– Alexis ! fais-je en étrangeant un sanglot.

– Alexia !

Je tombe dans ses bras, ce qui est très inhabituel chez moi, mais pourtant la tendance du jour.

– T'as vu, maman, lance Alexis, on dirait qu'on ne mange pas beaucoup en métropole !

Il me fait tourner sur moi-même en s'écartant pour que tout le monde me voie bien. J'ai la sensation d'être une brindille soulevée par le vent tant la différence de gabarit entre mon cousin et moi est frappante. Je suis assez grande, mais ces deux-là sont des géants. Ils ressemblent beaucoup à mon oncle – un Cafre, à la peau chocolat au lait. Et il arrive, quittant son tablier, indiquant qu'il était déjà au fourneau. Son sourire me fait chaud au cœur.

– Bonjour, Louis, fais-je.

– Hé ! Alexia, nous sommes si heureux de te voir ! Enfin quelqu'un qui se décide à venir. Je te félicite pour ton initiative !

J'expire profondément et je me jette à l'eau, alors qu'ils sont tous autour de moi.

– Merci beaucoup à vous tous de m'accueillir...

Ma voix s'étrangle, je suis de nouveau en proie à l'émotion de l'instant. Alexis me reprend dans ses bras pour me consoler mais cela décuple encore mes sanglots. En d'autres circonstances, j'aurais l'impression de passer pour une idiote. Mais ici, avec eux, j'ai le sentiment inverse. Pour preuve l'étreinte de mon cousin qui dure jusqu'à ce que je me calme.

En me regardant, mon oncle se rapproche de ma tante et passe un bras sur son épaule. Ils sont l'image modèle du couple uni. Une relation idyllique que j'envie.

Ma tante a rencontré son mari quand elle est venue sur l'île, il y a un peu moins de trente ans. Leur histoire est digne d'un conte de fées. Ils se sont croisés sur une plage, alors qu'ils admiraient le coucher de soleil. Amateurs de peinture, ils ont échangé sur le jeu de couleurs. De fil en aiguille, ils ne se sont plus quittés. Pour moi, ils sont la preuve que le coup de foudre existe.

Quelques minutes plus tard, nous entrons. Florent pose mes sacs dans le hall. Et sans nous attarder davantage, nous allons nous installer à la cuisine, attirés par la douce odeur qui en émane. Tout le monde s'attable et se met aux petits soins pour moi. On me propose du gâteau à la patate douce, du café et des fruits.

La pièce est très conviviale. J'aurais adoré avoir la même cuisine pour ma mère et moi : une grande table familiale et des placards

immenses et colorés. Mais une si grande pièce n'aurait pas servi à grand-chose pour nous deux.

Comme je détaille tout ce qui est à portée du regard, je remarque qu'un pan de mur est couvert de photos. Je me jette aussitôt sur ce pêle-mêle géant. On y trouve des photos de mes cousins, petits garçons, et de ma mère et moi. Je suis très émue par cette attention. On pourrait presque dire que nous étions avec eux pendant tout ce temps.

Je m'arrête devant une photo de famille au grand complet. Tout le monde sourit, ça donne du baume au cœur. Leur bonne humeur est contagieuse. Sur plusieurs clichés, je remarque Pierre, mon troisième cousin, ce qui attire mon attention sur son absence d'aujourd'hui.

– Pierre ne vit plus avec vous ?

Un silence de plomb s'abat dans la pièce. J'ai fait un faux pas, c'est indiscutable, mais j'ai beau réfléchir, je ne comprends pas leur réaction.

– Pierre ne va pas fort en ce moment, finit par lâcher ma tante, la voix éteinte.

– Très bien, lui dis-je d'une voix reconnaissante d'avoir brisé le silence.

Je n'insiste pas, mais elle se sent en devoir de me fournir une explication.

– En fait, reprend-elle, il était plutôt déprimé ces dernières années. Son état a empiré, du coup, il se repose dans un... institut, en attendant d'aller mieux.

Je m'en veux d'avoir mis le sujet sur le tapis. N'ayant rien à ajouter à ma gaffe monumentale, je finis par hocher la tête. Ma mère m'a toujours dit que j'étais trop curieuse. Quand on est journaliste, c'est une qualité, mais à cet instant, j'aimerais disparaître dans un coin.

Pour me donner contenance, au milieu de ce silence gênant, je plonge à nouveau mon regard sur le mur de photos. Venant à ma rescousse, mes cousins m'interrogent sur mon travail et sur mon futur reportage. Ils sont si emballés par cette idée qu'ils m'indiquent de nombreux endroits de l'île à exploiter.

Cette matinée de bavardage passe à une allure folle. J'apprends que mes cousins sont dans la vie active depuis quelques années déjà et qu'ils ont chacun une petite copine. Je suis heureuse pour eux. Ils méritent d'être gâtés par la vie tant ils débordent de gentillesse. À ce titre, j'espère que leurs petites amies respectives se rendent compte du tempérament exceptionnel de chacun de ces jeunes hommes !

À l'inverse, ils sont surpris de mon célibat. J'essaie pourtant d'esquiver le sujet, comme à chaque fois qu'il revient sur le tapis, mais c'est peine perdue. Mon oncle clôt la conversation en précisant qu'on

me trouvera sans problème quelqu'un d'ici. Je ris nerveusement. S'il savait combien j'ambitionne de rester seule !

Vers 13 heures, on sonne à la porte. Alexis se précipite pour ouvrir et laisser entrer un jeune homme que je n'ai encore jamais vu. C'est son meilleur ami, Adrien. Sa carrure imposante me surprend. Sont-ils tous comme ça ici ? Il embrasse chaleureusement mon oncle et ma tante, qu'il a l'air de bien connaître, et s'adresse à moi en utilisant mon prénom. A priori, les présentations sont déjà faites ! En réponse, je rougis comme une idiote. Avant que j'aie le temps de dire quelques mots pour me sortir de l'embarras, Florent l'attrape par le bras pour préparer le barbecue.

Une fois autour de la piscine, Adrien entame la conversation. C'est un jeune homme très agréable et qui semble s'intéresser à mes projets. J'évoque donc à nouveau mon idée de reportage, mais aussi l'idée de trouver un emploi pour garder mon indépendance. Il hoche la tête, faisant mine de réfléchir à mes propos, tout en sirotant sa bière Dodo, la marque de bière la plus consommée sur l'île.

En retour, il m'apprend qu'il travaille avec Alexis dans un magasin de sport. Tous les deux se mettent à discuter des prochains événements car l'île regorge de sportifs chevronnés.

Nous passons des heures autour de la table, commençant de multiples discussions et les laissant inachevées la plupart du temps tant nous nous laissons entraîner dans nos digressions. Un contexte qui contraste avec ma relation mère-fille exclusive. Je suis émerveillée.

Vers 18 heures, la nuit se met à tomber. Et je me rappelle que c'est l'hiver dans l'hémisphère sud. Alexis me guide au deuxième étage, dans la chambre où l'on m'a installée. Je range le contenu de ma valise dans le placard situé près de la fenêtre et mets en évidence, sur le bureau, les cadeaux que nous avons prévus, ma mère et moi. D'un geste, j'écarte celui de Pierre. Il sera toujours temps d'en reparler plus tard.

On frappe à la porte et je sors de mes songes.

– Oui, entrez !

– Alexia, tu es bien installée ? demande ma tante en glissant la tête par la porte entrebâillée.

– Oui, c'est vraiment parfait.

– Tu voudrais peut-être voir la salle de bains ?

Cette idée m'enthousiasme au possible. Ma dernière douche date de quelques heures avant mon départ et le voyage a été long.

– Et j'ai pensé que tu souhaiterais appeler ta mère, dit-elle en brandissant un téléphone.

– Oh ! fais-je, une main sur la bouche. Il faut que je m'en occupe tout de suite !

Ma mère doit être morte d'inquiétude. Je lui avais promis de l'appeler dès mon arrivée, mais ça m'est sorti de la tête. Je me lève d'un bond et fouille mon sac, comme si en me pressant je pouvais rattraper mon retard. Quand ma mère s'inquiète, elle devient presque aussitôt furieuse. Et même à mon âge, elle m'impressionne encore.

– Tiens ! me dit ma tante en me tendant le téléphone.

– Non, non, ne t'inquiète pas, j'ai mon téléphone.

– Alexia, nous avons un abonnement privilégié pour nos appels vers la métropole. Utilise-le, je t'en prie, ta mère a probablement envie de t'entendre plus de deux ou trois minutes.

Son ton est direct, sans appel. J'acquiesce sans discuter davantage et elle sort de la chambre en laissant le téléphone sur le lit. Je me jette dessus et compose rapidement le numéro.

– Allô...

– Maman !

– Oh ! Alexia, c'est maintenant que tu m'appelles ? dit-elle sèchement.

J'avais raison. Elle s'est inquiétée.

– Oui, je sais... Je suis sincèrement désolée, mais la journée est passée si vite.

– Ah oui ? dit-elle en laissant transparaître une pointe d'enthousiasme. Raconte-moi tout...

Un quart d'heure plus tard, je raccroche, m'allonge sur le lit et rive mes yeux au plafond. Ma mère m'a fait promettre de l'appeler tous les trois jours. Elle a constaté que j'allais bien, et c'est vrai, je vais bien. Je crois que ce voyage est la meilleure décision que j'ai prise durant toutes ces dernières années.

Chapitre 4

Le 8 septembre

Alexia rouvre les yeux sur le plafond terne et les murs bleu pâle, la gorge serrée et de nouveau douloureuse. La gentillesse de sa famille d'accueil la submerge à nouveau. Elle éprouve quelque chose d'étrange. La sensation d'avoir été naïve à ce moment-là. Malgré la présence chaleureuse de ses proches dans ces images, son réveil s'accompagne d'un sentiment amer. Celui qu'à cet instant, l'iceberg était en vue et, avec lui, cette indiscutable sensation de pouvoir réussir à manœuvrer pour le contourner. Les faits qui lui reviennent en tête sont nourris de sentiments hostiles. Mais ils sont insuffisants pour avoir la clé. Cela revient à craindre quelque chose, mais sans savoir quoi. Voilà tout ce que lui inspirent ses premiers souvenirs retrouvés.

– Est-ce que cela vous a évoqué quelque chose ?

Elle l'avait presque oublié, ce si poli Dr Trevor.

– Effectivement, il y a... neuf semaines, j'ai quitté la France. Neuf semaines, presque jour pour jour, murmure-t-elle.

Un silence s'installe et elle se refuse à le rompre. Peu lui importe de paraître impolie. Si ce docteur veut plus d'informations, il devra s'employer à lui tirer les vers du nez. Alexia est rancunière quand on lui refuse des réponses, l'obligeant à se soumettre au malaise d'une introspection.

– Vous êtes remontée neuf semaines en arrière, répète-t-il. Bien, c'est qu'il s'est passé quelque chose d'important à ce moment-là. Est-ce qu'il s'agissait de vacances ?

– Non, c'était une fuite.

– Est-ce que cela a fonctionné ? demande-t-il du tac au tac.

Alexia tente de tourner la tête de son côté, mais la minerve, une fois de plus, remplit son rôle à la perfection. Pourtant, elle aimerait croiser son regard. Quand on voit sa situation aujourd'hui, est-ce qu'on peut se dire que quelque chose a eu l'air de fonctionner ?

Nouveau raclement de gorge. Puis, le silence s'installe. Elle n'a pas l'intention d'aller plus loin dans ce questionnement qui ne lui apporte

rien. Comme s'il lisait dans ses pensées, le docteur tend une nouvelle carte. Il la tient à bout de bras pour qu'elle puisse l'apercevoir, mais elle ne distingue qu'un coin de l'image. D'une pression sur la minerve, elle parvient à la faire entrer complètement dans son champ de vision. C'est un ciel bleu sur lequel se promènent plusieurs nuages. De gros cumulus aux formes variées dans lesquelles on voit à peu près tout ce qu'on veut. Cette carte n'est vraiment pas très originale.

Pourtant, il faut qu'elle se focalise sur ce voyage.

Le silence se poursuit, plus dense, presque gênant.

Au bout d'un moment, le Dr Trevor range ses affaires, se lève et sort de la pièce. C'est tout pour aujourd'hui ; il baisse les bras.

Presque aussitôt, une infirmière entre dans la pièce. Sans doute pour son injection de tranquillisants. Son attitude n'a pas dû être appréciée à sa juste valeur.

Cette fois, elle accueille sa dose comme un soulagement, parce que si elle n'était pas si amorphe, elle se mettrait à trembler comme une feuille. D'autres éléments viennent de lui revenir en tête, ravivés par cette carte et ces nuages.

Des larmes coulent sur son visage.

Qu'a-t-il pu se passer là-bas qui fasse trembler tout son corps ?

Chapitre 5

Dimanche 7 juillet

Quand j'ouvre un œil, le soleil est déjà levé. J'entends quelques bruits provenant des autres pièces de la maison. Un coup d'œil au réveil m'annonce qu'il est 8 h 30. Voilà une éternité que je n'ai pas dormi autant !

C'est en pleine forme que je m'extirpe du lit, après une petite séance d'étirements. J'attrape ma veste rose – celle que je préfère – avant de filer dans la salle de bains. Deux minutes plus tard, après une tentative infructueuse pour remettre de l'ordre dans ma coiffure, je dévale les escaliers.

Ma tante est dans la cuisine, elle lit un magazine tout en buvant un café.

– Bonjour, Alexia, bien dormi ?

– Bonjour ! J'ai bien récupéré du décalage horaire, fais-je, ironique. Je suis en pleine forme.

– Tu bois du café ?

– Volontiers, dis-je en lui rendant son sourire.

Une demi-heure plus tard, je traîne devant ma deuxième tasse encore fumante. Ma tante a essayé, en vain, de me faire avaler autre chose. D'habitude, je ne mange rien de solide avant midi. Je l'observe faire un peu de rangement et profite de sa présence pendant que j'émerge. Ne pas être seule le matin est nouveau pour moi.

Puis, mes cousins font une entrée animée dans la pièce. Les effluves de leur parfum me chatouillent les narines. Ils échangent leurs performances de leur footing matinal et je comprends que c'est ainsi qu'ils commencent leurs journées. Je suis en admiration devant autant de détermination.

Ma tante, un sourire tendre sur le visage, s'empresse de leur servir un déjeuner gargantuesque.

– Bien, je monte un moment pour me rendre présentable, dis-je en me dirigeant vers la porte.

– Attends une minute, réplique Florent.

Je me retourne pour lui faire face.

– Tu cherches toujours du travail ?

– Oui, bien sûr.

– Eh bien, ajoute-t-il, Adrien a téléphoné ce matin parce que, suite à une conversation avec son père, il a appris que l'hôtel Montgolfière de Saint-Denis cherchait une hôtesse d'accueil. Ça t'intéresse ? Parce que si c'est le cas, il pourra leur glisser un mot pour toi.

– Euh... oui ! Pourquoi pas !

Sa question me prend au dépourvu, mais je n'ai aucune raison de refuser.

– C'est vrai que ce n'est pas directement lié à ton métier de journaliste, me coupe-t-il, mais ils veulent quelqu'un rapidement, et à mon avis, tu vas leur plaire !

– Oui, tu vas *sûrement* leur plaire, renchérit Alexis en accentuant le mot « sûrement ».

Leur entrain est contagieux. Je ne peux m'empêcher de revenir à la table, emballée par cette possibilité.

– Les hôtels Montgolfière..., dis-je en réfléchissant à voix haute. C'est une chaîne, ça, non ?

– Oui ! C'est ça, me répond Florent. Il y en a bien plus en métropole qu'ici d'ailleurs. Tu ne connais pas ?

– Le nom me dit vaguement quelque chose, mais je n'y ai jamais mis les pieds.

– Ce sont des hôtels de luxe, dit-il. Il y en a deux sur l'île. L'autre est à Saint-Pierre. Ils ont la particularité de préférer le personnel en provenance de la métropole. T'imagines, quand ils sont arrivés, ils ont presque fait venir la totalité de l'équipe en même temps, et ici, ça n'a pas plu.

Alexis hausse les épaules et je sais ce qu'il pense. Encore un emploi gardé bien au chaud pour les zoreilles ; les Français en provenance de la métropole. Je me sens un peu mal à l'aise, mais pas au point de laisser filer ma chance.

– C'est loin d'ici ? demandé-je.

– À un peu plus de dix kilomètres, me répond ma tante. Nous t'y conduirons en fin de matinée si tu le souhaites.

– Oui, merci !

Mes cousins se tapent dans la main, ravis. Leur enthousiasme m'encourage à me lancer même si je ne suis arrivée qu'hier.

Un coup d'œil à la pendule m'indique que j'ai à peine deux heures pour me préparer et faire quelques recherches sur cette entreprise. Je tiens à mettre toutes les chances de mon côté.

Ma tante accepte de me laisser utiliser l'ordinateur de la maison afin que je consulte le site internet de l'hôtel. D'ailleurs, elle m'invite à m'en servir quand je le souhaite. Je note la proposition car mon

ordinateur portable me manque horriblement. C'était celui du journal et, quand j'ai annoncé mon départ, il m'a fallu le laisser, tout comme ma vie d'avant.

Assise devant l'écran, je commence mes recherches et tombe sur le site principal des hôtels Montgolfière. Cette chaîne possède près de quinze établissements. La plupart sont situés en France métropolitaine et en particulier dans de grandes villes du bord de l'océan. Je sélectionne les établissements de la Réunion et je vois s'ouvrir une fenêtre propre à l'île. On y présente les deux sites, celui de Saint-Denis et celui de Saint-Pierre. Pff ! C'est vrai que c'est luxueux. Les prestations sont exceptionnelles. Les chambres sont baignées de lumière, spacieuses et équipées des dernières innovations technologiques. Il y a aussi des photos du personnel, très chic et vêtu de couleurs sombres. Un classique dans l'hôtellerie. La clientèle se compose de nombreux clients étrangers. D'ailleurs, la moitié de la présentation est rédigée en anglais.

J'ai tous les éléments pour mettre à jour mon CV que je me suis envoyé par mail. J'espérais qu'il me serve ici. Quelques modifications sont nécessaires pour l'adapter au poste recherché : je raccourcis mes compétences en journalisme et j'étoffe mes voyages à l'étranger. Voilà ! Il n'est pas parfait, mais je n'ai rien d'autre à ajouter.

Une fois le document en main, je l'observe un moment. C'est ma chance de prolonger mon voyage ici. La possibilité de transformer des vacances prolongées en un tournant décisif dans ma vie.

Après le fond, il faut soigner la forme : douche, shampooing, brushing... Je suis très excitée, mais un peu angoissée aussi. Il y a un bail que je n'ai pas cherché de travail et je ne pensais pas que ce serait au programme un jour à peine après mon arrivée.

Tout en réfléchissant, je dégotte dans mes affaires une robe noire très chic et sa petite veste assortie. Même si on ne me reçoit pas, je sais que la première impression est importante, et les employés ne manqueront pas d'en faire part au gérant.

Après un dernier contrôle dans le miroir, je descends rejoindre ma tante. Quand j'arrive au salon, ma famille d'accueil y est installée, au complet. Adrien s'est joint à eux.

Au moment où j'entre dans la pièce, on s'interrompt. Et je sens tous les regards braqués sur moi.

– Je suis prête pour le... enfin, postuler...

Mon embarras m'empêche d'aligner plus de quatre mots.

Ma tante se lève et vient vers moi.

– Alexia, comme tu es jolie, tu ressembles tellement à ta mère !

Sa voix s'étrangle à la fin de sa phrase, comme chaque fois qu'elle parle de ma mère. Je lui serre le bras pour la consoler un peu du manque de sa sœur et elle se reprend.

– Ouais, ajoute Alexis, tu vas faire fureur ! Tu me laisses l'honneur de t'emmener ?

– Euh..., dis-je en réfléchissant à toute vitesse. Je peux trouver un moyen pour y aller moi-même. Tu as sûrement d'autres choses à faire.

Je sautille d'un pied sur l'autre, encore mal à l'aise.

– Nous étions justement en train de discuter de l'emploi du temps de la journée, reprend mon oncle. On souhaitait aller voir Pierre et on se disait que... peut-être ta venue lui ferait du bien.

Mon oncle embarrassé, c'est une grande première.

– Oui, bien sûr, dis-je, surprise. Je serais ravie de le voir.

– OK, alors c'est réglé ! tranche Alexis en me prenant par le bras. On y va vite avant que la place ne soit prise et cet après-midi, on file voir le frangin.

Je m'installe dans la voiture de mon cousin qui n'est pas de première jeunesse. Elle dégage quelque chose de chaleureux, comme ces objets qui nous rappellent la vieille époque. L'habitable n'est pas rassurant mais la conduite d'Alexis est douce. Cool, comme tout ici.

Une carte de l'île traîne sur le tableau de bord. Elle est constellée d'indications manuscrites. Comme je m'en saisis, Alexis devine les questions que je me pose. Et il m'explique que le coin regorge d'activités sportives, certaines à destination des touristes et d'autres plus ardues, pour les locaux.

Je laisse mon regard courir sur le paysage qui défile au travers de la vitre. La réputation de cette île ne démerite pas. Tout est incroyable, y compris la végétation si différente de celle que j'ai toujours connue ; plus dense, plus verte et luxuriante. Ici, elle paraît rebelle et sauvage. Comme si elle n'avait pas cédé tout son territoire à l'homme.

Au moment de descendre, Alexis me précise qu'il m'attendra dans le café situé cent mètres plus loin. Voyant mon air angoissé, il me rassure sur mon potentiel. J'apprécie les attentions qu'il a envers moi. Les gentlemen sont rares, de nos jours.

Sur le seuil de l'hôtel, un portier m'ouvre en me saluant. Impossible de passer plus de temps à détailler la devanture magnifique du bâtiment. Pourtant, j'aurais pu rester dehors pendant des heures, pour me soustraire à cette recherche d'emploi stressante.

En entrant, je suis stupéfaite par l'intérieur de l'établissement. C'est juste grandiose ! Les couleurs dominantes sont le blanc, le crème, le marron et le bleu. On dirait un subtil mélange de terre et d'océan.

Mon cœur bat de plus en plus vite. Je marche tout droit jusqu'à l'accueil où une jeune femme m'adresse son plus beau sourire.

– Bonjour, madame.

– Bonjour, je suis Alexia Lefortin, je m'excuse de vous déranger.

– Vous ne me dérangez pas, madame, me dit-elle en souriant

encore.

Je perds mes moyens, sans savoir pourquoi.

– Oui, eh bien... Voilà ! Je crois que vous êtes... enfin, votre établissement est à la recherche d'une hôtesse.

Je me mords la lèvre inférieure en un signe de nervosité. J'aurais dû préparer ma phrase d'introduction, ce qui m'aurait évité de rater ma première impression.

– Oui, bien sûr, répond-elle, je vais contacter ma collègue, Mme Montet.

Je la regarde prendre le téléphone. A priori, la place est encore disponible, ce qui est une bonne nouvelle. Mais mon angoisse rebondit et grimpe de plusieurs niveaux. Mes mains se mettent à trembler. D'ici quelques minutes, mon premier entretien d'embauche, sur cette île, va commencer.

– Je vais vous installer au salon, mademoiselle. Mme Montet va vous recevoir dans un instant.

La jeune femme quitte son comptoir et s'approche de moi. C'est un modèle de grâce. Elle m'accompagne jusqu'à un grand salon, tout près des larges baies vitrées. Je prends place dans un fauteuil de style Louis-Philippe et me laisse absorber par la splendide vue sur l'océan.

– Mademoiselle Lefortin ?

Je sursaute. Je n'ai pas entendu le bruit des pas approchant.

– Oui, vous êtes madame Montet ?

– Effectivement, me répond-elle avec un sourire de façade.

Elle s'assied sur l'un des fauteuils, en face de moi.

– Je peux vous offrir quelque chose à boire ?

– Non, merci, dis-je poliment.

J'ai une pensée pour Alexis qui m'attend dans le café d'en face. Je soutiens le regard de mon interlocutrice, même si je suis impressionnée. Je suis incapable du moindre détachement.

Pour me donner contenance, j'extrais le CV de mon sac. Elle en profite pour me détailler de la tête aux pieds. Parmi ses critères de recrutement, le physique doit être prépondérant. Je réfléchis en lui tendant le document. Première étape : le sourire.

– Je me permets de me présenter à vous, mais je n'ai pas vraiment d'expérience dans le métier d'hôtesse et j'arrive tout juste de métropole. J'ai à mon actif quelques voyages et une bonne maîtrise des langues étrangères...

– Je vois, intervient-elle.

J'arbore mon plus large sourire et je reprends, sans me laisser déstabiliser par son visage impassible. Deuxième étape : du dynamisme.

– J'ai acquis une solide culture générale grâce à mon métier de journaliste et suis tout à fait capable de m'adapter aux situations

nouvelles.

Elle penche la tête en écartant le document et semble intéressée par mon discours. Cela me décide à continuer. Troisième étape : de la détermination et de la conviction.

– J’ai l’habitude de relever des challenges nouveaux et ma volonté, en venant sur cette île...

– Très bien, mademoiselle Lefortin. J’ai compris.

Je m’emballer, j’ai l’impression d’être un homme politique ayant capté l’attention de son auditoire.

– Je suis sûre que...

– Vous êtes engagée, me coupe-t-elle.

Je reste bouche bée, incrédule. Tout est allé très vite. Mais je ne suis pas si naïve, et je sais que ma performance n’y est pas pour grand-chose. Je remercierai Adrien pour ce coup de pouce dès que l’occasion se présentera.

Ma future responsable se lève et m’invite à la suivre. Nous discutons de la prise de fonction, prévue dès le lendemain. Je quitte l’hôtel en saluant l’hôtesse d’accueil, qui me gratifie d’un sourire complice. Elle a l’air d’avoir compris que j’ai été retenue pour le poste. Sans doute une manière de me souhaiter la bienvenue dans l’équipe, et j’apprécie son geste.

Mon cœur bat toujours aussi fort quand je retrouve Alexis. Dès que je lui annonce la nouvelle, il me prend dans ses bras. Une effusion qui me surprend, mais qui me touche aussi.

De retour à la maison, on me félicite pour mon nouveau travail, bien que j’aie encore du mal à me faire à cette idée. Mon oncle sort une bouteille de champagne et l’ambiance tourne à la fête.

Après le déjeuner, c’est le moment d’aller voir Pierre. Tous semblent convaincus que ma présence lui fera du bien, et j’espère ne pas les décevoir. Il nous faut presque une heure pour arriver à l’institut en question. Mon oncle m’explique qu’il est situé près de Saint-Paul et ne manque pas de commenter le paysage au fur et à mesure du parcours, bien que nous longions l’océan pendant un moment, empruntant la route du littoral. La seule qui permette de faire le tour de l’île.

L’océan est illuminé par le soleil. Il paraît calme, si l’on fait abstraction des requins qui se pressent sous la surface, juste après la barrière de corail.

L’établissement dans lequel Pierre séjourne est une énorme bâtisse, mais moins froide que les divers hôpitaux que j’ai pu fréquenter. Le climat change ma perception des choses. À vrai dire, avec ce soleil et ces cocotiers, tout semble avoir perdu de son sérieux. Ou peut-être est-ce parce que, cette fois, je rentre dans ce type d’établissement en tant

que simple visiteuse ?

Le panneau d'entrée indique « Hôpital psychiatrique de Sainte-Clotilde ». Dès que nous quittons la voiture, je trotte derrière mon oncle et ma tante qui avancent en terrain connu. Bien entendu, je me suis bien gardée de poser des questions quant à la durée et la fréquence des séjours de Pierre. J'en apprendrai déjà beaucoup avec cette visite.

Les couloirs s'enchaînent et nous arrivons près d'un secrétariat. En nous apercevant, un homme en blouse blanche vient à notre rencontre. La mine fatiguée, il esquisse un maigre sourire et nous offre une poignée de main chaleureuse. J'apprends qu'il s'agit du Dr Hellman, originaire d'Allemagne au vu de son accent.

Ma tante me présente à lui en indiquant l'objet de mon voyage, l'officiel bien sûr ! Le médecin me sourit distraitement. Puis, il fait le point sur l'état de santé de Pierre et, de manière très optimiste, nous indique que nous pouvons envisager une sortie dans les prochains mois. Je m'étonne de la durée du séjour de mon cousin. Trop longue pour une personne déprimée. Mais j'ai peu de connaissances en ce qui concerne la dépression pour me faire mon propre jugement.

Le médecin poursuit en énumérant les progrès des derniers jours. A priori, la dernière visite de famille au complet remonte à quinze jours. Le plus souvent, ma tante vient seule, le vendredi de préférence. Je sens qu'elle savoure ce moment où le docteur partage les bonnes nouvelles qu'elle connaissait déjà. Tout le monde saute de joie quand le médecin explique que Pierre est prêt à sortir de sa chambre. De mon côté, je m'efforce de cacher ma surprise. Comment est-ce possible qu'il soit déprimé à ce point ? J'ai beau réfléchir, je n'ai gardé de lui que des images d'un jeune homme enjoué.

Le médecin nous quitte et nous nous dirigeons vers la chambre de Pierre. Il est appuyé contre le chambranle de la porte. Mes cousins ainsi qu'Adrien trottent jusqu'à lui et le secouent de quelques ruades amicales qui lui décrochent un sourire.

Mon oncle et ma tante se postent derrière, et j'en profite pour rester avec eux afin de digérer le choc. Pierre est devenu squelettique et pâle, ce qui contraste avec le gabarit et le teint de ses frères. On dirait le dernier né d'une portée. Je sens un nœud se former dans ma gorge et tente d'avaler ma salive à plusieurs reprises pour le faire passer. J'ai juste le temps de me ressaisir avant qu'Alexis ne m'attrape par le bras.

- Regarde qui est là, frerot ! lui lance-t-il en me poussant vers lui.
- Bonjour Pierre, dis-je timidement.

Je lui tends son cadeau pour me donner contenance. Pierre me dévisage un instant et je vois un éclair de lucidité traverser son regard.

- Alexia ! Ça alors ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Comme je ne bouge pas d'un pouce, le bras toujours tendu devant moi, il attrape le paquet.

– Merci pour le cadeau ! Il ne fallait pas te donner cette peine.

Je rougis, c'est juste le dernier CD de *Muse*. De mémoire, il aime bien ce groupe de rock. Mais si j'avais su, j'aurais pris tous les albums disponibles. Il doit avoir pas mal de temps à meubler ici.

– Eh bien, me forcé-je à articuler, je suis là pour quelques semaines. Je voudrais réaliser un reportage sur l'île.

J'ai la désagréable impression qu'il ne me croit pas. C'est comme s'il arrivait à me transpercer. Et je me sens mal à l'aise.

– Ça me fait plaisir de te voir, reprend-il. Ça fait longtemps, je crois ? En tout cas, tu n'as pas changé !

– Merci, dis-je en regardant mes pieds.

Je ne sais pas quoi ajouter. Je ne peux pas dire le traditionnel « toi aussi » car il me prendrait vraiment pour une hypocrite. Le poids de son regard m'opresse.

– J'imagine que toi, par contre, tu dois me trouver changé...

Mon cœur se serre. Il est si perspicace. Je ne réponds rien et une ombre passe sur son visage. En réalité, ce n'était pas une question, mais un constat. Il se reprend aussitôt et adresse un regard rieur à sa mère. Et moi, je reste paralysée par sa franchise.

– On en parlera plus tard, me dit-il. Je voudrais d'abord gronder ma mère, qui s'est bien gardée de me dire que tu venais nous rendre visite.

Nous restons quelques minutes dans sa petite chambre à discuter de tout et de rien. Je suis souvent sollicitée pour donner mon avis et remarque que c'est surtout pour me permettre de rester dans la conversation. Même ici, cette famille est pleine d'attentions pour moi.

Pierre nous invite à aller dans le parc. Il est fier de nous montrer ses progrès. Comme il prend les devants, nous le suivons dans un silence religieux. Ses parents sont émus de le voir ainsi et je suis certaine que, pour lui, c'est une manière de les rassurer.

Au détour d'un couloir, il se rapproche de moi. Il me demande comment est la vie en métropole, question à laquelle j'ai peu l'habitude de répondre. Je lui parle donc du rythme effréné, du travail, des sorties avec les amis, de la grisaille qui est parfois difficile à supporter, et puis j'en reviens tout naturellement à la famille en lui donnant des nouvelles de personnes qu'il a vues trois ou quatre fois dans sa vie. Il semble intéressé par mes propos et, en retour, il me questionne sur mes fréquentations... et même sur ma vie sentimentale. J'essaie, comme d'habitude, d'esquiver le sujet, mais il n'a pas l'air d'être dupe de cette tentative. En tout cas, il m'est impossible de lui mentir. Sa sensibilité me désarme. Voyant que j'ai du mal à m'exprimer sur le sujet, il finit par m'expliquer la raison de sa

présence ici.

Il devrait être marié aujourd'hui. Sa fiancée s'est suicidée, il y a deux ans. Il précise qu'elle était jeune, pleine de vie, et que, selon lui, c'était peu probable. Un paradoxe.

Depuis, il se sent privé de tous ses projets. Il finit par ces quelques mots : « J'ai perdu le goût de vivre. » Je hoche la tête, faisant mine de comprendre. Je sais bien de quoi il parle ; j'ai eu mon lot d'expériences traumatisantes.

Je suis bouleversée par ses confessions. Il a tellement aimé cette femme que, sans elle, il n'arrive plus à repartir dans la vie. C'est à la fois romantique et désolant. Mon cousin est si jeune, il a toute la vie devant lui, mais il préfère se morfondre ici. D'un autre côté, il a connu un amour hors du commun, peut-être que c'est celui que je rêve de trouver moi aussi, même si je dois bien admettre que c'est en partie destructeur.

La vue du parc me sort de mes pensées. Nous trouvons sans peine un endroit pour nous installer au milieu des vastes pelouses entretenues. Dès que nous sommes assis, je demande à ma tante si elle peut m'indiquer les toilettes. En fait, j'ai besoin de boire un verre d'eau fraîche pour me reprendre un peu. Cette visite me bouleverse, et beaucoup plus que je ne voudrais l'admettre.

À la recherche d'un distributeur de boissons, je circule dans l'établissement un peu au hasard, et en moins de cinq minutes, je suis complètement perdue. Je remonte à l'étage de la chambre de Pierre pour me repérer, mais l'ascenseur s'ouvre au troisième pour laisser descendre les personnes entrées avant moi. Je remarque alors une petite salle d'attente avec une fontaine à eau, ce qui me pousse à sortir à mon tour.

Comme la pièce est vide, je tends l'oreille vers les quelques bruits du couloir qui m'assurent qu'il y a un peu de vie à cet étage. Celui-ci est plus lugubre que le reste de l'institut et cela m'arrache un frisson. Je m'approche de la fenêtre, mon verre d'eau à la main, pour m'orienter et localiser l'endroit du parc où nous nous sommes installés. En me retournant, je constate que je ne suis plus seule.

– Bonjour.

– Bonjour, dis-je, surprise.

– Vous désirez un verre d'eau ?

Je fixe mon verre vide et, tout d'un coup, je me sens nerveuse.

– Non, merci beaucoup. Je viens juste de me servir.

Le jeune homme prend un gobelet et se sert de l'eau. Je n'arrive pas à m'empêcher de le fixer. Et sans m'en rendre compte, je froisse mon verre entre mes mains.

Le bruissement me sort de mon état hypnotique, mais me rend mal à l'aise. Le regard de cet inconnu se pose sur moi et je rougis. La

politesse voudrait que j'engage la conversation ou que je parte, mais je reste immobile, paralysée par une montée d'angoisse. Mon cœur tambourine dans ma poitrine en une cadence endiablée. J'expire profondément afin de reprendre mes esprits. Je n'ai aucune crainte à avoir. Et puis, cet homme a l'air sympathique et avenant. C'est même un très bel homme, mais ça me rend nerveuse qu'il me fixe sans relâche.

Me ressaisissant, je me lance en direction de l'ascenseur. Mieux vaut que je file en vitesse avant d'avoir l'air d'une gamine incapable de se maîtriser. Il se tourne pour me suivre du regard, ce qui me fait rougir davantage et me fait perdre mes moyens.

– Vous devriez boire un autre verre d'eau, me dit-il. Vous semblez fiévreuse.

Je m'arrête net. Est-ce de l'ironie ?

Contre toute attente, passé l'effet de surprise, sa phrase me donne matière à réfléchir. Je suis fébrile, c'est vrai. J'accuse le coup des dernières nouvelles : un travail qui débute déjà, Pierre et sa douloureuse expérience, alors que je viens à peine de faire un voyage de plusieurs milliers de kilomètres me séparant de tous mes repères. Ses mots me semblent intrusifs, mais je le supporte. Je dirais même qu'il vient d'attiser ma curiosité à son égard. Il a raison, un autre verre d'eau me fera du bien, comme l'idée de prendre quelques minutes, isolée de ma famille d'accueil, pour souffler un peu. Cet homme est très aimable, et je doute que sa compagnie soit désagréable. En tout cas, le regarder ne l'est pas.

Je lui tends mon verre qu'il récupère pour le jeter. Il est en bouillie. Preuve évidente de ma nervosité. Je suis une vraie cocotte-minute. Il en prend un autre et me sert aussitôt avant de me le rendre. Pendant ce temps, j'essaie de faire la conversation afin de lui rendre la politesse.

– Vous êtes venu voir un proche ?

– Oui, effectivement, me répond-il sur un ton posé.

– Moi aussi, et j'avoue que ce n'est pas évident.

Je me laisse un peu aller en confession. De toute façon, je ne pourrais pas, par respect, toucher un mot de mon inquiétude pour Pierre à qui que ce soit. Je me demande d'ailleurs si ma mère est au courant de la situation, puis me ravise. Ce n'est pas à moi d'aborder ce sujet avec elle.

– Oui, j'imagine bien, dit-il avec douceur. Vous vous appelez ?

– Alexia, et vous ?

– Moi, c'est Dorian.

Je sens mes joues se colorer quand il sourit. Son regard me déstabilise.

– Vous travaillez sur l'île ? reprend-il, très à l'aise.

– Euh... oui. Enfin, depuis peu. Je commence demain.

Je recommence à froisser mon verre et il m'adresse un regard amusé. On dirait que la situation le distrait.

– J'ai obtenu une place d'hôtesse pour l'hôtel Montgolfière de Saint-Denis.

– Oh ! Je vois, vous venez de métropole.

Mes espoirs de me fondre dans le décor s'évanouissent.

– Oui, je suis arrivée depuis peu. Hier matin, à vrai dire. Je souhaite réaliser un reportage sur l'île et passer quelques semaines en famille aussi.

– Ah oui, dit-il gaiement. Vous avez de la famille sur l'île, c'est une chance.

– Oui, ce sont des personnes adorables, très attentionnées envers moi. Aujourd'hui, nous sommes ici pour voir mon cousin.

Je me rends compte que je parle trop et le sang afflue à nouveau vers mes joues. Mon indiscretion me pèse déjà.

– Encore un peu d'eau, murmure-t-il.

– Non... merci.

Cette fois, il faut que je parte. Mon oncle et ma tante vont finir par s'inquiéter, mais ce n'est pas tout ; la conversation dévie vers une pente glissante.

Il me retire le verre des mains pour le jeter. Ce faisant, il effleure mes doigts et je lève les yeux pour trouver son regard. Il a de splendides yeux bleu marine. Ils me font penser à l'océan que j'ai observé ce matin même par la fenêtre de l'hôtel. Je frotte mes mains moites sur ma robe et me dirige vers l'ascenseur. Une infime partie de moi souhaite l'entendre me rappeler, mais je lutte en attendant que les portes de la cabine se referment.

Une fois au rez-de-chaussée, rassurée par le va-et-vient des nombreux patients et visiteurs, je demande la direction du parc. J'ai conscience d'avoir le sourire aux lèvres, ce qui me contrarie. Je ne dois pas me laisser surprendre par un joli minois. C'est un risque que je ne peux plus me permettre de prendre. Je tiens la fatigue accumulée pour responsable de mon attitude. Les oscillations émotionnelles du jour m'ont éprouvée et j'ai hâte de rentrer pour me reposer.

Grâce aux indications, je retrouve sans trop de peine ma famille d'accueil et j'explique que je me suis perdue. Contre toute attente, ils n'ont pas l'air d'avoir trouvé mon absence trop longue. À vrai dire, ils sont en train de faire des projets avec Pierre pour les vacances de Noël, et ce sujet les absorbe.

La conversation se poursuit et s'étend à d'autres sujets. On évoque les cours de pilotage d'hélicoptère que Pierre suivait encore il y a quelques mois. Ma tante pense à le réinscrire pour le prochain semestre. On parle du magasin où Alexis travaille avec Adrien. Alors

qu'ils évoquent d'autres souvenirs, mon regard se pose sur les visiteurs dispersés dans le parc, et j'ai conscience d'être à moitié présente.

Quand nous repartons, le soleil est en train de se coucher. Je suis encore étonnée de la rapidité avec laquelle on passe à la nuit, pour laisser un sentiment de journée inachevée. Nous rentrons vers 18 h 30 et tout le monde paraît, à sa manière, éreinté. Le climat a changé, plus pesant que la veille.

Dès que possible, je file dans ma chambre pour m'étendre sur mon lit. Il me faut faire le tri dans le flot d'informations de la journée. La première idée qui me revient en tête est mon nouveau job. Dans quelques heures, je serai déjà au travail. La transition se fait sans pause car j'ai laissé le précédent vendredi. Pas de temps mort.

Je tâche de me concentrer pour préparer ce dont j'aurai besoin. En premier lieu, il me faudra une autre tenue, puis quelques documents que je dois penser à réunir. Mais surtout, il me faudra un moyen de transport. On ne pourra pas m'emmener chaque jour.

Les yeux rivés au plafond, je constate à quel point je m'adapte rapidement à mon nouvel environnement. Il y a quelques heures encore, je croyais ce périple impossible. J'étais certaine que tout irait de travers, alors qu'en réalité, le plus difficile a été de prendre la décision.

Le dîner se déroule dans une ambiance plus joyeuse. Florent m'explique que le dimanche soir, on joue aux jeux de société. Je lève les yeux au ciel en riant car cela fait des années que je n'ai pas lancé un dé ! Nous passons une soirée agréable entre le *Trivial Pursuit*, où j'arrive à me démarquer par ma culture générale, et le *Pictionary*, où mes piètres talents en dessin font mourir de rire mon oncle, en l'occurrence mon coéquipier.

Au moment de me coucher, j'ai une pensée pour ma mère à qui j'aimerais parler ce soir. J'aurais aimé discuter de mon nouveau travail et recueillir son avis. Alors que je m'endors, d'autres images de la journée me reviennent en tête. Un visage, celui de Dorian. Je suis encore impressionnée par la douceur de son regard et le mystère qu'il renfermait. Même si je sais que je ne le reverrai pas, ce soir, il est bien présent dans mes pensées. Mes rêves commencent à se former et, sans que j'arrive à savoir pourquoi, je sens qu'il est là, tout près de moi.

Chapitre 6

Le 11 septembre

– Bonjour, mademoiselle.

Alexia tourne la tête, et cette fois, rien ne l'entrave. Son regard se pose sur le Dr Trevor. Celui-ci ne paraît ni surpris ni gêné. Pas de sourire, mais cet air trahissant la curiosité qu'il éprouve pour son cas. Une fascination qui la déshumanise totalement.

Comme il est inutile de se mettre en colère, Alexia reprend sa position, les yeux rivés au mur bleu pâle.

– Bonjour, répète-t-il.

– Bonjour, fait-elle sans enthousiasme.

– Vous êtes-vous reposée ces derniers jours ?

– Ces derniers jours...

Alexia semble suffoquer. Combien de temps a-t-elle dormi ?

– Oui, finit-elle par dire d'une voix étranglée. Je suis encore à la recherche de mes souvenirs.

– Nous pourrions reprendre là où nous en sommes restés ?

– Quand ? questionne-t-elle pour être sûre des derniers événements.

– Alexia, il est important de vous ménager et de faire des pauses. J'ai choisi de commencer par des séances d'une durée limitée. Vous êtes encore en convalescence, nous devons avancer de manière progressive. Parlez-moi encore de votre voyage sur l'île de la Réunion.

Le silence retombe. Elle ne se souvient pas de lui avoir mentionné la destination de son voyage. Mais peut-être que si. Sa mémoire lui joue des tours, c'est certain. Le docteur doit avoir un dossier la concernant, et maintenant qu'il en sait plus sur son cas, il cherche à valider les faits dont il dispose.

– C'est troublant, dit-elle simplement.

– Qu'est-ce qui vous a *précisément* troublée dans ce voyage ?

– Tout a l'air si réaliste.

– Ces souvenirs sont plus importants que d'autres que vous avez en mémoire ?

– Oui, ils sont même... extrêmement précis. Je revois des couleurs, les odeurs, les personnes que j'ai rencontrées et même les pensées que j'avais à ce moment-là.

– Est-ce que ces souvenirs vous ont apporté des éléments sur votre situation actuelle ?

– Non, dit-elle après réflexion. Mais j'ai l'impression d'avoir attaché beaucoup d'importance à les conserver intacts. Plus que d'autres. C'est presque comme si c'était vital pour moi.

– Est-ce qu'il s'est passé quelque chose de traumatisant pendant ce voyage ?

– Je ne sais pas.

De nouveau, le silence. Le docteur ne dit rien, alors elle se demande s'il sait ce qui s'est passé, il y a quelques années, alors qu'elle n'était qu'une adolescente. Elle brûle de lui poser la question.

Pour focaliser son attention sur autre chose, elle se concentre sur ses orteils engourdis. Elle tente de remonter ses genoux et doit serrer les dents devant la douleur qui irradie ses membres ankylosés. Elle inspire à plusieurs reprises et, petit à petit, elle parvient à les approcher de sa poitrine. Ainsi, elle se sent moins vulnérable alors que le docteur ne cesse de la regarder avec attention.

– Nous devrions essayer d'en savoir un peu plus sur votre voyage, dit-il.

– Oui, nous devrions. Mais docteur, soyez honnête, croyez-vous que cela va me faire sortir d'ici ?

Silence gêné. Le docteur s'agite en réaction à sa provocation.

– Bien sûr, lâche-t-il. Et nous prendrons le temps qu'il faut. Vous avez eu un accident de voiture. Il est normal que votre rétablissement soit un peu long, ne vous découragez pas.

Alexia prend une profonde inspiration avant de demander :

– N'y a-t-il pas une chance, aussi mince soit-elle, pour que quelqu'un avec moi dans la voiture ait pu s'enfuir avant l'arrivée des secours ?

– Alexia, je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

– Cette idée qu'une personne ait pu être avec moi au moment de l'accident, cela vous paraît vraiment impossible ? demande Alexia, la voix chevrotante.

– Vraiment impossible. Aucune personne humaine n'aurait pu s'en sortir indemne.

Humaine... Ce mot résonne en écho dans l'esprit d'Alexia. Il sonne faux.

– Mais un être surnaturel ?

Au moment où cette phrase lui échappe, Alexia sent qu'elle vient de commettre une terrible erreur.

– Vous vous posez ce genre de questions ? demande-t-il avec

intérêt.

Le silence retombe comme une chape de plomb.

Au bout d'un instant, le docteur se lève et se dirige vers la fenêtre. Alexia sent son regard braqué sur elle. Mais il lui est impossible de cacher les larmes qui coulent sur son visage en un aveu silencieux.

Elle ferme les yeux et pense à nouveau à cette petite mésange. Il lui faut d'autres souvenirs. Presque aussitôt, elle entend une infirmière entrer dans la pièce et s'approcher de sa perfusion. Quelques secondes plus tard, elle sombre à nouveau.

Chapitre 7

Lundi 8 juillet

La première matinée à l'hôtel se passe bien. Mme Montet me prend en charge dès mon arrivée et me donne les consignes. Elle me montre la tenue que je dois porter ; c'est une splendide robe bleu marine, assez serrée et tombant jusqu'au genou. Elle est à la fois chic et professionnelle. J'en ai déjà quatre, à ma taille, suspendues dans mon vestiaire.

Sans regret, je laisse mon pantalon slim noir et mon chemisier au placard. Aussitôt, j'attache mes cheveux en chignon. Je trouve que cela va bien avec l'esprit de la robe.

Très vite, je la rejoins dans le hall et elle m'emmène visiter l'établissement. Nous repassons dans le grand salon, toujours aussi somptueux que lors de ma première visite. Je remarque cette fois la présence de quelques clients en train de lire le journal devant une tasse de café. De loin, j'aperçois l'en-tête : il s'agit du *Times*. Tout type de presse doit être disponible ici.

Nous passons ensuite dans la salle du restaurant, plus intime. Elle est composée de recoins aménagés de telle sorte qu'on n'entende pas la conversation des autres tables. Les vitres donnant sur l'extérieur sont plus rares, contribuant à maintenir cette ambiance tamisée. Le service de table est magnifique, je n'en ai d'ailleurs jamais vu de semblable. Les couverts et le pied des verres sont faits avec une pierre bleue transparente. C'est magique.

Peu après, nous passons une porte de service qui mène aux cuisines. Hum ! Ici, ça sent bon, un vrai délice ! Mme Montet me présente à l'équipe, déjà en train de s'affairer à la préparation du repas de midi. L'équipement de la cuisine est très récent et bon nombre d'instruments me sont même totalement inconnus. Il faut dire que je n'ai jamais passé beaucoup de temps derrière les fourneaux.

Nous poursuivons la visite et arrivons dans une grande pièce. Il s'agit de la salle de repos du personnel. Je reste bouche bée devant le confort de celle-ci. On ne chouchoute pas que les clients ici ! En

balayant la salle du regard, je remarque un coin restauration avec des tables bistrot, des verres à vin suspendus, et un coin lecture, près des baies vitrées, doté d'une bibliothèque. De l'autre côté, c'est un petit salon avec télévision, machine à café, à thé et sans doute à tout un tas d'autres choses au vu de sa taille. Derrière les vitres, j'aperçois une terrasse avec du mobilier d'extérieur. Je m'imagine un livre à la main dans l'un de ces fauteuils, avec vue sur l'océan, sirotant mon petit café matinal. J'avale ma salive en me disant qu'il se pourrait bien que mon nouvel objectif soit de conserver ce travail. Tomber sur ce job est une vraie aubaine. Mme Montet me demande si j'ai des questions, ce qui me tire de mes songes. À ce stade, je n'en vois aucune, car nous n'avons pas encore parlé du travail en lui-même. Nous poursuivons la visite et empruntons les escaliers qui mènent aux étages. Nous entrons dans une chambre en cours de nettoyage, laissée tôt le matin et devant être impeccable pour 14 heures.

Ma responsable m'explique que chacune des trente chambres a été pensée de manière unique afin que les clients n'aient pas le sentiment d'être dans la même ambiance lors de leurs différents séjours. De plus, cela personnalise l'offre, et elle m'assure que c'est très important. Ainsi, ce que je vois ici n'est pas reproduit à l'identique dans les autres chambres. Celle-ci est pourtant si belle que je ne vois pas l'intérêt de se donner cette peine. Mais après tout, je ne suis pas habituée au luxe, et même si cela m'est difficile à croire, il se pourrait bien qu'on finisse par s'en lasser.

Je fais rapidement le tour de la suite pendant que Mme Montet patiente devant la porte. Il y a tout ce que l'on voit dans les films : une salle de bains avec une baignoire d'angle et une douche immense, un côté bureau, un salon et une chambre avec son dressing. J'aperçois aussi une terrasse équipée d'un salon d'extérieur, mais je ne m'y aventure pas pour ne pas faire attendre ma responsable. Je souris en comparant cette chambre à mon appartement, qui ne doit pas dépasser la moitié de la superficie de la pièce.

La visite se termine lorsque nous descendons du côté du bar, après nous être arrêtées au service administratif. Le barman, James, me propose un café. Je me tourne en direction de ma responsable afin de savoir s'il est prévu de faire un arrêt ici.

– Oui, merci, James, fait-elle, prenons un café et commençons à discuter du travail à faire.

J'opine de la tête et je la suis à une table pas très loin du comptoir. Ici, la décoration est plutôt moderne, avec des matériaux mélangés et des couleurs sombres. Cet endroit a l'envergure d'une discothèque de grande ville.

– Il est déjà 11 heures, reprend-elle, et nous devons nous dépêcher. Je n'ai que la matinée pour te former. Tout d'abord, j'aimerais que tu

m'appelles Louise. Ici, il est d'usage de nous appeler par nos prénoms.

Je hoche la tête en espérant qu'elle ne me demande pas de la tutoyer. Même si c'est à la mode, je n'ai jamais réussi à le faire avec mes précédents patrons, ce qui faisait bien rire mes collègues au journal, nettement plus décontractés que moi.

– Il était important que tu vois chaque partie de l'hôtel, tu seras amenée à y circuler. Je t'invite d'ailleurs à occuper ta semaine à parfaire cette visite. Ton premier rôle consistera en l'orientation des clients.

J'acquiesce de nouveau.

– Bien, poursuit-elle. Tu devras être capable de saisir une réservation, de la déplacer, de faire en sorte que les exigences des clients soient claires pour le reste de l'équipe puisque tu seras l'une des seules interlocutrices qu'ils auront avant et pendant leur séjour. Je laisserai Myriam te montrer le fonctionnement du logiciel.

– Myriam ? dis-je, surprise de ne pas avoir croisé cette personne.

– Oui, dit-elle. C'est la jeune femme avec qui tu travailleras en binôme à l'accueil. Celle que tu as croisée hier.

– Oui, je vois.

– Ce qu'il faut bien saisir, poursuit-elle, c'est que notre concept est primordial et qu'il réside en ces quelques mots : nous devons donner entière satisfaction au client. Peu importe le temps et les moyens nécessaires, sache que, de toute façon, ils ont payé suffisamment cher pour cela.

– Je comprends.

J'aime cette idée de valeur ajoutée et commence à sentir que ce travail sera plus intéressant qu'il n'y paraît à première vue.

– Tu as des questions ?

– Euh... Je ne sais pas, dis-je timidement.

– Bien ! Il n'y a plus qu'à signer ton contrat.

J'acquiesce avec énergie. Je n'en reviens pas de la facilité avec laquelle tout s'enchaîne.

– Pour ce qui est des horaires, ils seront variables. Cette semaine, tu travailleras en journée, afin que tu aies toujours un référent avec toi. Tu travailleras samedi et Myriam dimanche. Donc, d'ici là, tu devras avoir maîtrisé les bases. Tu seras en repos vendredi. Pour la suite, nous verrons plus tard. Tu peux manger ici, cela ne sera pas décompté de ton salaire, mais sache que si un client te voit, il est hors de question de lui dire que tu es en pause. Je te rappelle que notre concept est la plus importante des choses à respecter.

– Oui, je vois, dis-je, encore sonnée par toutes ces informations à ingurgiter.

– Si tu es d'accord avec ce règlement, tu passeras signer ton contrat en fin de matinée au service administratif. Tu te rappelles où il

se trouve ?

– Oui, bien sûr.

– Pour aujourd'hui, tu prendras ta pause vers 13 heures, je ne t'accorde que trente minutes pour déjeuner, car les clients auront besoin de toi pendant cette tranche horaire. Pour les aspects plus opérationnels, je t'invite à voir avec Myriam. À plus tard, Alexia.

Elle se lève. Et je n'ai plus qu'à me montrer à la hauteur.

Je rebrousse chemin et file à l'accueil, où mon binôme me reçoit avec un large sourire. Je passe la matinée à découvrir le fonctionnement du téléphone et de l'ordinateur, en notant la moindre indication me permettant de me débrouiller lorsque je serai seule. Myriam est pleine de gentillesse et de patience. À ses côtés, je progresse si bien que je parviens même à réaliser seule quelques réservations avant la pause déjeuner.

À ma grande surprise, la majorité des clients souhaite parler en français, malgré un accent qui atteste de leurs origines étrangères. Myriam m'explique que c'est souvent le cas, car la plupart d'entre eux sont en vacances et souhaitent utiliser la langue du pays. C'est plus exotique !

La matinée passe à toute allure. Je m'éclipse quelques minutes pour signer mon contrat et, aussitôt de retour, je me replonge dans mon travail.

Plus tard, Myriam me force à aller en pause. Sans avoir faim, je pousse la porte de la salle de repos et je trouve Louise en train de prendre son repas, une assiette vide en face d'elle. Elle m'attend. Je m'approche et, d'un signe de tête, elle m'invite à m'asseoir. Ravie de cette attention, j'ouvre la carte pour choisir mon plat. Il me faut cinq minutes pour me décider. Tout a l'air délicieux et me donne davantage le sentiment d'être au restaurant que dans la cantine de mon nouvel emploi. J'opte pour le foie gras poêlé et ses fruits rouges, accompagné d'un gratin dauphinois. Rien de moins chic !

Un quart d'heure plus tard, nous prenons notre café sur la terrasse et j'en profite pour faire le point sur mes apprentissages. Louise semble ravie de mon initiative. Curieuse, j'aimerais la questionner sur ses propres missions, car le fonctionnement de l'hôtel n'est pas très clair dans mon esprit, mais par politesse, je m'abstiens. Je ne manquerai pas de demander quelques éclaircissements à Myriam.

Mes cinq dernières minutes de pause sur la terrasse baignée de soleil sont magiques. Je commence à me projeter dans ma semaine et me dis que ce pourrait être une bonne idée d'investir dans un vélo ou un scooter. Le climat est doux et, ainsi, je pourrais soulager ma famille d'accueil.

C'est avec difficulté que je me soustrais à la léthargie de l'après-repas. J'arrive pile à l'heure pour remplacer Myriam pendant sa pause.

Dès que je suis seule, le stress me gagne, mais tout se passe bien. Je gère les appels téléphoniques et les clients de telle façon que je suis plutôt fière de moi quand elle revient. Mais je n'ai pas la possibilité de lui montrer le fruit de mon travail, car elle est accompagnée. Louise est sur ses pas, l'air embarrassé. Devant mon incompréhension, on m'explique que le patron ainsi que son père, tout juste arrivé de métropole, viendront faire une visite dans l'après-midi.

L'agitation est palpable, me forçant à me faire la plus discrète possible. J'en déduis deux choses : soit ce genre de visite est rare, soit le patron n'est pas aussi sympathique que le reste de l'équipe. Mais je ne pose aucune question, et je me contente de rester seule à l'accueil. Les événements ont bousculé le programme et me voilà déjà en autonomie. Ce qui n'est pas pour me déplaire. J'aime me lancer de nouveaux défis et montrer que je suis à la hauteur des attentes.

Vers 15 heures, alors que je suis toujours seule, deux hommes entrent dans l'hôtel. Je leur jette un regard tout en terminant d'enregistrer une réservation. Ils sont vêtus de costumes chics et portent chacun un attaché-case. Ils paraissent en grande conversation avec le portier, M. Sutter, et cela me met la puce à l'oreille. Il y a de fortes chances qu'il s'agisse des patrons.

Je patiente un peu et les vois s'approcher, guidés par le portier. De loin, j'ai la vague sensation que l'une des deux personnes ne m'est pas inconnue, mais sans arriver à savoir ni où ni comment j'aurais pu la rencontrer.

Quand ils arrivent à une dizaine de mètres, je reconnais sans peine Dorian, que j'ai rencontré la veille, à l'institut où Pierre est hospitalisé. Mon teint vire à l'écarlate et j'essaie d'arborer mon plus large sourire tout en mettant de l'ordre dans mes idées. Dorian... Le patron... Il s'agit du fils du patron.

Louise et Myriam se précipitent et les accueillent alors qu'ils ne sont plus qu'à trois mètres de mon comptoir. Pendant ce laps de temps, je sens mon cœur battre à tout rompre et je me remémore les mots que nous avons échangés la veille. Pas de doute, je lui ai mentionné mon travail ici. Mais il n'a rien dit. Mes pensées se bousculent. Était-ce de la discrétion ou bien s'est-il joué de moi ?

Louise les invite à la suivre et je repousse mes pensées paranoïaques. Celles-ci n'étaient pas censées faire partie du voyage. Ils s'arrêtent un peu plus loin et se tournent dans ma direction. J'essaie de paraître occupée afin de garder contenance. Leur conversation s'étire et, à aucun moment, leurs regards ne dévient de mon côté, comme si j'étais transparente. Je dois avouer que je suis un peu vexée de passer autant inaperçue. Le groupe finit par se diriger vers les services administratifs, Louise en tête, suivie par le père de Dorian, et ce dernier fermant la marche. Avant de passer le couloir, je le vois se

retourner discrètement dans ma direction en souriant. Et il m'adresse un clin d'œil. Surprise, je regarde autour de moi afin de vérifier que je suis bien la destinataire de cette attention. Quand je me tourne à nouveau dans sa direction, ils ont disparu.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire. C'est irrationnel, mais cette attention libère un torrent d'émotions positives. Mon ego est galvanisé.

Le retour de Myriam me sort de ma rêverie. Elle vérifie mon travail avec minutie. À vrai dire, ce n'est pas le moment de faire une erreur. Sa conscience professionnelle me remet les idées en place. Pour forcer ma concentration, je tente de m'absorber dans mon travail, mais mon esprit rebelle ne cesse de venir me perturber. Est-ce qu'ils vont faire le tour du personnel ? Est-ce qu'ils vont rester quelques jours ? Je brûle de poser un million de questions à Myriam, mais je me retiens pour ne pas attirer l'attention.

L'après-midi est dense au niveau du travail, mais le temps semble s'être figé. Sans doute parce que je n'arrête pas de regarder ma montre, dans l'expectative de voir Dorian et son sourire surgir du couloir.

Ma patience est récompensée vers les 17 h 30, alors que mes espoirs s'étaient volatilisés. Le petit groupe revient de notre côté, encore accompagné de Louise. Malgré la joie qui s'empare de moi, je me place en retrait pour laisser Myriam occuper le premier plan. Dès qu'ils arrivent, le père de Dorian l'interroge sur les réservations du jour et le nom des clients. Elle sort un listing où tout figure. Aussitôt, il jette un œil et son visage se crispe en une moue satisfaite. Puis, je sens tous les regards braqués sur moi. J'ai l'impression qu'on m'a parlé, mais j'étais si absorbée par les gestes de cet homme que je n'ai pas entendu le moindre mot. Alors, je me contente de sourire piteusement en regardant tour à tour Louise, l'air perplexe, et Myriam m'énervant à répondre.

– Elle est plutôt timide ? demande le père de Dorian à Louise.

En réponse, celle-ci esquisse un sourire gêné.

– Voulez-vous me dire votre nom, mademoiselle ? reprend-il.

Cette fois, les mots arrivent jusqu'à moi, et je me racle la gorge pour m'éclaircir la voix.

– Alexia Lefortin, monsieur. Je vous prie de m'excuser, je ne pensais pas que vous vous adressiez à moi.

– C'est moi qui suis désolé, poursuit-il en souriant. Je vous dérange en plein travail. Je suis M. Chambert, et voici mon fils, Dorian Chambert, qui gère les hôtels de l'île. Comment se passe votre première journée, mademoiselle ?

– Très bien, monsieur, j'ai eu la chance de visiter votre établissement, qui est tout simplement magnifique. Je découvre le

poste d'hôtesse et je m'emploie à maîtriser le logiciel pour être rapidement autonome. Et puis, je...

Je m'arrête net, un sourire aux lèvres, espérant qu'il ne relève pas.

– Et puis vous ? questionne-t-il.

Je me mordille la lèvre inférieure et passe les doigts dans mes cheveux pour caler quelques mèches rebelles derrière mon oreille.

– Euh... je... trouve que ce travail est plus intéressant que l'idée que je m'en faisais.

La fin de ma phrase est à peine audible, et mes joues s'enflamment. Je ne sais pas ce qui m'a pris de dire cela. De toute évidence, ma cote vient de prendre un coup fatal. Mon regard est attiré par l'expression qu'affiche Dorian. Il a l'air captivé, sans que cela me plaise. On dirait un enfant fasciné par un insecte qui se débat.

Ses yeux finissent par se détacher de moi pour se poser sur son père, qui m'adresse un sourire amusé.

– Eh bien ! mademoiselle Lefortin, vous êtes sur la bonne voie ! Bravo pour votre perspicacité ! Effectivement, on attend beaucoup de vous.

– Merci, monsieur.

On me libère de la discussion. M. Chambert et son fils se dirigent vers la sortie. Je relâche la pression, les jambes pantelantes, en proie à un stress insensé. Il m'est impossible de les lâcher du regard et, quand ils franchissent le seuil, Dorian se tourne dans ma direction et m'adresse un signe de tête, en plus de son superbe sourire. Par réflexe, je pivote vers Myriam et je constate qu'elle s'est déjà tournée pour prendre une communication téléphonique. Quand je reviens à eux, ils sont partis. Je soupire pour évacuer la tension et tâche, l'air de rien, de reprendre le fil de mes activités.

Ma journée à l'hôtel se termine à peine plus tard. À l'extérieur, j'aperçois Florent sur le trottoir d'en face. Après m'être excusée de l'avoir fait attendre, je commence à lui raconter en quoi consiste mon nouveau travail. J'essaie d'être brève afin de lui épargner les détails ennuyeux, mais il me relance avec ses commentaires et ses questions.

Je recommence mon récit quand nous arrivons à la maison, car tout le monde est intéressé par cette première expérience. En réalité, ils sont curieux de connaître le fonctionnement de cet hôtel. À plusieurs reprises, je tente de changer de sujet de conversation pour évoquer mon souhait de me trouver un moyen de transport, mais Florent balaye mes interrogations en m'expliquant qu'il possède un vieux scooter qui, après une révision, fera l'affaire. En attendant, il me propose un vélo. Et la discussion revient encore sur les hôtels Montgolfière. C'est à ce moment que j'ajoute que le patron et son fils sont venus aujourd'hui, chose que je n'avais pas mentionnée jusqu'alors. Je ne voulais pas prendre le risque d'évoquer sa rencontre

à l'hôpital. Tous se regardent sans dire un mot.

– Tu es sûre ? demande Alexis. Le patron et son fils ?

– Euh... oui, dis-je. C'est bien ça. On m'a expliqué que le patron venait d'arriver de métropole et que le fils était le gérant des hôtels de l'île. MM. Chambert. Vous les avez déjà vus ?

– Ben justement non ! reprend mon oncle. On dirait qu'il y a comme un mystère autour de cette famille. Leur arrivée sur l'île est très récente. Je crois que ça remonte à deux ans. Ils ont fait construire les deux hôtels en même temps ainsi qu'une magnifique maison pas très loin de là où tu travailles. Elle vaut vraiment le coup d'œil !

– On sait que le fils vit là-bas, poursuit Florent, mais cette maison est barricadée. Personne n'est arrivé à l'apercevoir. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé !

– Ah oui ? dis-je innocemment, essayant de me convaincre qu'il parle de la maison.

La conversation s'éternise alors que mes cousins essaient de trouver une explication à cette énigme. Quand nous passons à autre chose, je suis soulagée. Il y a une sorte de crainte latente dans leur manière de parler de cette famille. Les croyances sur l'île sont nombreuses et les habitants aiment interpréter ce qui est étrange comme le début d'une possible histoire fantastique. Mais, pour ma part, j'ai toujours été pragmatique, et pour la première fois depuis mon arrivée, je me sens en décalage avec eux.

Plus tard, je m'installe devant l'ordinateur. Par sûreté, j'ai prévu de chercher un plan pour tracer mon itinéraire jusqu'à l'hôtel, même si la route me paraît déjà familière. Puis, je finis par ouvrir ma boîte mail pour me mettre en contact avec ceux que j'ai laissés à plusieurs milliers de kilomètres. Je ris en découvrant l'objet de mes derniers messages. Ils sont tous très explicites, du genre « Purée, Alex, qu'est-ce que tu fiches ?! » ou bien « Avis de recherche : dépêche-toi de donner des nouvelles !! ». Les émetteurs sont Amandine, Vanessa, et même Matthias, mon ex. Sans réfléchir, j'efface le dernier. Inutile de se laisser envahir par de vieux démons.

Mon histoire avec lui a été brève, et la seule vraie complicité que l'on a pu avoir était lors de nos rapports sous la couette. Ce qui m'explique qu'il ne cesse de me rappeler. Il aime le sport et la compétition, et moi, les grasses matinées et la lecture. Il voulait passer tous ses week-ends à parfaire son entraînement et je l'ai suivi pour lui faire plaisir. Quelle erreur ! Applaudir ses performances, à un bout de la piste d'athlétisme, n'a pas suffi pour construire une relation partagée. Mais je voulais tout faire pour lui plaire, quitte à être différente de celle que je suis. Et parce que c'était un homme bien, je suis sûre qu'il n'était pas dupe de la situation. Ma relation était organisée comme une liste de courses, pour que rien ne m'échappe,

sauf l'issue. Un échec total.

Je passe environ une heure à rédiger des mails détaillés à mes amies. Je leur parle des hôtels Montgolfière et des changements qu'offre la vie ici. Je les fais rêver avec un climat tropical et les rouleaux de l'océan Indien. J'élude ma rencontre avec Dorian, que je garde pour moi. Son visage m'accompagne jusqu'à ce que je m'endorme, épuisée par l'intensité de cette première journée de travail.

La deuxième journée à l'hôtel se passe tout aussi bien. Myriam et moi discutons davantage. J'apprends que durant cette semaine, c'est Louise qui assure les horaires du soir et du matin afin de nous permettre de travailler ensemble. Cette idée me pousse à m'appliquer davantage. D'ailleurs, selon ma collègue, je serai bientôt prête à voler de mes propres ailes.

Comme il y a moins de réservations à organiser ce matin, je lance avec prudence une ou deux questions concernant le patron et son fils. Le mystère qui plane autour de cette famille attise ma curiosité. Sans cesser son travail, Myriam m'explique que leur maison se trouve à deux ou trois kilomètres, en longeant la côte en direction de Saint-André, et qu'une visite comme celle de la veille est très rare. Pour l'essentiel, la gestion se fait par l'intermédiaire de Louise. Surprise, je mentionne la proximité de la maison, et elle se contente de hausser les épaules. Je crois qu'elle n'a pas plus d'éléments à m'apprendre.

Au moment de ma pause déjeuner, je me rends à la salle de repos et trouve Louise, comme la veille, attablée du côté coin-repas. Elle semble ravie de me voir. Pendant que nous mangeons, elle me félicite pour mon investissement et m'invite à poursuivre en ce sens. La conversation dévie et je la questionne sur l'ouverture des hôtels de l'île. Elle m'explique qu'elle est là pour suppléer la famille Chambert dans les opérations qu'ils ne peuvent effectuer sur place, en particulier les opérations de contrôle de gestion. Mon attention s'aiguise durant notre conversation. Je perçois encore ce halo mystérieux autour de cette famille et mes aptitudes aux investigations font surface.

Nous prenons notre café sur la terrasse et, malgré mes tentatives pour relancer la discussion, je reste sur ma faim. Elle élude la plupart de mes questions. Pourquoi tout le monde trouve cela normal qu'il ne vienne jamais ici ?

De nombreuses interrogations se forment dans mon esprit pendant l'après-midi, dont une, plus tenace : reverrai-je Dorian ? Rien n'est moins sûr. Pourtant, cette énigme autour de lui a éveillé mon intérêt. Je veux en savoir plus.

On me libère vers 17 heures, considérant que nous sommes allés bien au-delà des objectifs du jour. À califourchon sur mon vélo, je

profite du soleil couchant pour faire une petite balade le long de la côte. Depuis mon arrivée, je n'ai pas eu l'occasion de m'approcher de la plage, et bien entendu, c'est un excellent prétexte pour voir à quoi ressemble la maison de Dorian. Mon obstination est incrustée dans mon code génétique.

Je pédale en flânant le long de la route. La vue est splendide. Les embruns et le bruit des vagues qui s'écrasent sur la plage captent toute mon attention. J'aime cette sensation sauvage de puissance et de liberté.

Au bout d'une demi-heure, je finis par m'impatisser. Je ne suis toujours pas arrivée. En réalité, la maison des Chambert est plus proche des six ou sept kilomètres que des deux ou trois annoncés ! L'adrénaline vient à mon secours quand j'aperçois, au loin, ce qui pourrait être ma destination. Je m'arrête à une centaine de mètres, très impressionnée par la maison. On dirait une forteresse, bâtie au milieu de murs de près de quatre mètres de haut. L'architecture du bâtiment se laisse tout de même deviner : deux ailes et une tour au milieu. L'ensemble est très récent et a sans aucun doute été conçu pour qu'il soit impossible d'épier le moindre signe de vie.

Je ne m'attarde pas davantage devant cette réplique d'un château fort au risque d'être aperçue. Après avoir traversé la route, je rejoins un petit chemin qui me mène à l'océan. Je souhaite profiter du coucher de soleil sur la plage... mon premier coucher de soleil sur l'océan Indien.

Le coin est presque désert. Seuls quelques touristes marchent au loin, les pieds dans l'eau. Je m'assieds dans le sable et remonte ma veste pour couper la fraîcheur de la fin d'après-midi. Je sens toute l'émotion que j'ai engrangée depuis mon arrivée remonter à la surface et je prends conscience de la réalité. Me voilà partie à l'autre bout du monde pour un nouveau départ.

Le calme et l'isolement de cet endroit stimulent ma réflexion. De nombreux souvenirs me viennent en tête. En particulier ceux tirés de ma vie sentimentale. À plus de vingt-sept ans, j'aurais aimé avoir déjà rencontré ma moitié. Partager mes souvenirs et ma jeunesse avec quelqu'un que j'aurais gardé toute ma vie à mes côtés. J'aurais aimé raconter à mes petits-enfants la magie de notre rencontre et nos destins liés. Je hais cette solitude qui me retient dans sa spirale infernale. C'est à elle que je dois le chaos de ma vie amoureuse : chacune de mes histoires a été plus ratée que la précédente. Cette crainte d'être seule m'a pressée, m'empêchant de trouver le bon rythme, celui de la construction.

Une larme coule sur ma joue. J'ai le sentiment d'avoir pris la bonne décision en faisant ce voyage. Ici, mes émotions explosent et je me sens vivante. Tout est si intense !

Un bruit de vêtements froissés me tire de mes songes. Je ne suis plus seule sur ce morceau de plage. Mon regard se rive au coucher du soleil, zébrant le ciel d'un camaïeu orangé, pendant que je me ressaisis. Je ne veux pas me montrer en spectacle.

Comme la nuit s'annonce, je m'accorde un ultime instant avant de rentrer. Du coin de l'œil, j'aperçois un homme en train de marcher pieds nus, les chaussures à la main. Il passe devant moi pour rejoindre l'océan. Mes yeux s'ouvrent comme des soucoupes. Je reconnaîtrais cette silhouette entre mille. Dorian, vêtu d'un jean délavé et d'un polo blanc, marche avec nonchalance sans un regard pour moi. Il s'arrête à quelques pas de l'eau, installant une distance d'environ cinq mètres entre nous.

Au bout de quelques secondes, il se tourne et m'adresse son superbe sourire. Je n'ai pas bougé, mon regard reste accroché à lui. C'est à peine si je songe à respirer. Je suis déstabilisée. Tous les discours entendus ces dernières heures sur la famille Chambert me reviennent en tête et je suis surprise de tomber sur lui ici.

Durant les minutes suivantes, il ne se passe rien. Je ne sais pas comment réagir. Alors, je me contente de faire des ronds dans le sable du bout de mes orteils et de jeter des regards frénétiques dans sa direction. Quand je ne tiens plus, sidérée par la situation, je me déchausse et me dirige vers l'océan pour me rincer les pieds.

Une fois à sa hauteur, je sonde son visage pour y lire son état d'esprit. Il semble loin, plongé dans ses pensées.

– Bonjour, dis-je timidement.

– Bonjour, Alexia.

Un sourire énigmatique s'inscrit sur ses lèvres. Et le trouble que je ressens en sa présence s'installe à nouveau. Il possède un charme indiscutable qui le propulse au rang des hommes dont la beauté met tout le monde d'accord. Je me martèle l'esprit avec l'idée qu'il s'agit de mon supérieur hiérarchique pour garder la tête froide.

– Je faisais une promenade, dis-je, et j'ai eu envie de m'arrêter sur ce petit bout de plage. À vrai dire, je n'ai pas eu l'occasion d'en profiter depuis mon arrivée.

Il ne répond rien et l'embarras s'installe dans le silence qui suit. Son impassibilité m'empêche de savoir s'il s'agit d'indifférence à mon égard ou bien si ce sont mes propos qui ne l'intéressent pas. Maintenant, je suis mal à l'aise.

Sans dire un mot, il me fixe avec insistance, ce qui me déstabilise davantage. Je comprends alors ce qui m'étonne chez cet homme. Il souffle le chaud et le froid en même temps. Des signaux qui m'invitent à poursuivre, d'autres qui anéantissent le moindre élan.

Quand je n'arrive plus à soutenir son regard perçant, je fixe mon attention sur l'océan. Le coucher de soleil est magnifique, digne d'une

carte postale. Je m'efforce de m'absorber dans la contemplation de ce paysage, mais je sens ses pas s'approcher, faisant disparaître les quelques mètres que j'avais pris soin de laisser entre nous.

– Cet endroit est celui que je préfère, dit-il. L'île regorge de recoins splendides, mais à mon avis, rien ne vaut celui-là.

Je suis surprise par cette confidence et je me contente d'acquiescer en cherchant les causes de son attachement à ce morceau de plage : est-ce la sérénité qu'il dégage ? La fraîcheur de l'océan ? Ou bien sa force ?

– Je trouve, reprend-il presque dans un murmure, que cet endroit a tout pour rendre heureux.

Toujours aussi énigmatique !

Je me frictionne les avant-bras pour faire passer le frisson qu'a laissé sa voix sur ma peau. Il fait un geste en ma direction, mais se retient.

– C'est vrai, dis-je tout aussi doucement, comme si notre conversation était de l'ordre de la confidence.

– Vous ne m'avez pas dit au revoir.

– Comment ? demandé-je, surprise.

J'essaie de comprendre à quoi il fait allusion. Mais en vain.

– Quand vous avez quitté l'hôpital, dimanche dernier, vous ne m'avez pas dit au revoir.

Il prend un air amusé et je ne peux m'empêcher de sourire. Je me souviens m'être hâtée dans l'ascenseur pour masquer ma gêne. Une attitude remarquée.

– C'est vrai, dis-je. Vous m'en voyez désolée !

Je prends mon ton le plus solennel, et cette fois, il pouffe de rire. Voir ses traits si détendus est une révélation. J'ai le sentiment d'enfin parvenir à briser la glace.

Il passe la main dans ses cheveux blonds qui oscillent à cause de la brise.

– Vous ne vous attendiez pas à me revoir à l'hôtel ?

– Évidemment, dis-je en baissant les yeux.

Son ironie me gêne.

– Disons, je reprends avec plus d'aplomb, que je ne m'attendais pas à vous revoir... pas à l'hôtel dans lequel je travaille, et encore moins en tant que patron !

– J'aurais dû vous le dire, reprend-il doucement. Mais cela aurait gâché l'effet de surprise. Et j'aurais perdu une occasion de vous voir rougir à nouveau.

Il esquisse un sourire satisfait pendant que je deviens écarlate. Il me semble qu'il est en train de flirter avec moi. Je passe mes doigts derrière mes oreilles tout en tâchant de canaliser mes émotions, mais c'est peine perdue.

– Vous appréciez l'île ?

Je suis soulagé qu'il reprenne la conversation pour me sortir de mon embarras.

– Je suis arrivée il y a quelques jours seulement, et mes journées sont déjà bien remplies. Vous vivez ici depuis longtemps ?

Je décide d'inverser la tendance : c'est à mon tour de poser des questions. Je n'ai pas l'intention de perdre cette occasion d'en apprendre davantage. Il sourit, attestant qu'il n'est pas dupe de ma tentative.

– Bientôt deux ans, répond-il.

Trois mots. Rien de plus. Bien entendu, il joue la carte du mystère. Cela aiguise ma curiosité et me pousse à relever le défi.

– Votre famille vit en métropole ?

– Oui.

La plupart des gens donnent au moins un ou deux éléments supplémentaires. Par exemple, ils indiquent où ils vivent, ou s'ils leur rendent visite de manière régulière, mais lui s'en tient à l'essentiel. C'est agaçant, mais cela renforce ma ténacité.

– Vous venez souvent à l'hôtel de Saint-Denis ?

– Rarement.

– Et à celui de Saint-Pierre ?

– Rarement.

– Vous avez quel âge ?

Il sourit largement, mais se prête à ma rafale de questions.

– Trente-trois ans, répond-il. On dirait que votre métier de journaliste vous colle à la peau.

– Vous savez que...

Bien sûr, il a consulté mon CV. Je poursuis sans me laisser désarçonner. Je ne veux pas lui donner ce plaisir.

– Vous vivez seul ?

– Oui et non, dit-il, en éclatant de rire cette fois.

Je me rembrunis malgré moi tout en essayant de prendre un air indifférent. Je m'en veux de cette indiscretion, mais ce n'est pas tout : je suis déçue que notre flirt prenne fin aussi vite.

– Le personnel de la maison, ça compte ?

– Hum... oui, dis-je, ayant subitement récupéré tout mon enthousiasme.

Je prends sa dernière réponse comme une autorisation à lui poser des questions plus personnelles : il va falloir qu'il se livre davantage.

– Pourquoi venez-vous si rarement à l'hôtel ?

– Parce que c'est inutile, il est très bien géré.

– Pourquoi ne vous voit-on pas plus souvent sur l'île ?

– Je crois que vous m'avez déjà vu à plusieurs reprises.

Sa répartie me surprend. Plus que ça, elle m'intrigue. Dorian n'est

pas le genre d'homme qu'on croise tous les jours. Comme il ne montre pas de signes d'agacement, je persiste encore.

– Pourquoi êtes-vous venu vivre sur l'île ?

Une ombre passe sur son visage. Je touche un point sensible. Ses traits se durcissent et j'ai un mouvement de recul. C'est instinctif. Il se reprend aussitôt et me lance un regard appuyé, comme s'il s'apprêtait à me livrer quelque chose de très important.

– Pour affaires.

Je souris, je suis battue. Impossible de le piéger à ce jeu de questions-réponses.

Au cours de cette discussion, nous nous sommes rapprochés, sans doute pour que nos voix couvrent le bruit des vagues. Maintenant, je ne me trouve plus qu'à quelques centimètres de lui. La nuit est presque tombée, sans que je m'en aperçoive.

– Je crois qu'il se fait tard. Je vais rentrer.

– En vélo ? fait-il, très surpris.

Je vois dans son regard un mélange que je connais bien : celui de la réprimande et de la retenue. Regard dont me gratifie ma mère à la moindre occasion, et depuis peu, mon oncle et ma tante. Je sais qu'il va me falloir argumenter.

– Je n'habite pas très loin...

– Pas très loin ? s'exclame-t-il. Plus de quinze kilomètres, quand même. Il ne s'agit pas d'une petite balade. Et il fait nuit.

Il parle comme si, à ses yeux, je n'étais qu'une petite fille. Par principe, j'ai envie de riposter, mais je pressens que c'est peine perdue. J'attends de voir quelle solution il me propose. De toute évidence, je n'ai pas le choix.

– Venez.

Il avance d'un pas déterminé et me prend par le bras. Ce contact ravive les frissons sur ma peau et attire son regard. Il desserre son étreinte et me tire avec douceur. Nous passons devant mon vélo, qu'il ramasse de son autre main. Une fois devant chez lui, il le cale contre le mur de l'entrée principale et fouille dans sa poche afin de trouver le bip du portail.

À quelques mètres, sur la route, j'aperçois une voiture ralentir. Ses passagers descendent les vitres afin de profiter du spectacle. De vrais paparazzis ! Mais j'étais prévenue, on ne le voit pas souvent par ici.

Dorian nous fait entrer dans la cour en moins de deux secondes. Je ris en constatant que ces voyeurs n'ont pas eu le temps de prendre une photo de lui. Ils restent agrippés aux vitres de la voiture, l'air déçu, le téléphone encore à la main quand le grand portail se referme.

Malgré la nuit, je distingue sans difficulté le jardin qui entoure la maison. Il est divinement entretenu. Dorian me lâche le bras et part en direction du garage. L'immense porte s'ouvre, laissant place à deux

voitures de luxe. Un modèle large, noir, et un modèle plus petit et au ras du sol.

Quelques secondes plus tard, je suis aveuglée par les phares du plus gros modèle, qui glisse jusqu'à moi. Dorian s'extrait du côté conducteur et me rejoint, une veste à la main. Je comprends alors qu'il a assimilé mes frissons à un léger coup de froid et je me réjouis de cette attention. Dans le même instant, il attrape mon vélo et le hisse dans le coffre avec dextérité. Enfin, il m'ouvre la portière du côté passager et je m'installe, amusée par tant de galanterie.

Nous roulons sans échanger un mot. Je profite des sentiments de détente et de sécurité que me procurent sa veste et sa compagnie. Peu après, nous arrivons à destination. Je sors de ma léthargie en constatant qu'il n'a pas eu besoin de mes indications pour trouver la maison. Pourtant, le GPS n'est pas activé.

– L'île n'est pas si grande, dit-il, après un coup d'œil à mon visage stupéfait.

En un éclair, il est dehors et ouvre ma portière. Je savoure ses attentions, m'adossant à la carrosserie de la voiture, pendant qu'il sort mon vélo pour le poser sur la route. À regret, je quitte sa veste pour la lui rendre.

– Gardez-la, mademoiselle Lefortin. Les températures chutent vite ici.

Je ne me fais pas prier. En remerciement, je lui adresse mon sourire le plus sincère.

– Bonsoir, me dit-il en me faisant un petit signe de la main.

– Bonsoir, monsieur Chambert.

Je le regarde prendre place sur le siège. Comme il ne part pas tout de suite, je comprends qu'il attend de me voir rentrer. Et dès que je franchis la porte, j'entends le ronflement du moteur s'éloigner.

Personne n'est surpris de me voir arriver alors que la nuit vient de tomber. À vrai dire, il n'est pas encore 19 heures. J'explique à ma tante qu'une personne de l'hôtel m'a raccompagnée et elle ne trouve rien à redire, si ce n'est un sourire qui montre sa joie de me voir si vite intégrée. Florent me montre son vieux scooter qu'il a eu le temps de remettre sur pied et nous passons à table.

Le dîner est animé. Tout le monde est d'excellente humeur et moi aussi. En particulier parce que la veste de Dorian m'attend sur mon lit. Son parfum, un mélange de senteurs marines avec une touche sucrée, la rend irrésistible. Me voilà pleine de pensées romantiques pour cet homme.

Un léger coup de coude me tire de mes songes, Florent et Alexis me proposent d'aller boire un verre dans la semaine afin de découvrir l'île. J'accepte volontiers. Il est grand temps de profiter de la vie locale.

Ma tante nous interrompt, le téléphone à la main.

– Tiens, ma belle, c'est pour toi.

La surprise se lit sur mon visage car je n'ai pas entendu la sonnerie. J'attrape le combiné et ma respiration s'accélère.

– Allô, dis-je dans un souffle.

– Allô, Alexia, ma chérie, comme je suis contente de t'entendre.

– Oh ! maman, c'est toi ?

– Oui, ma puce, je sais qu'on avait dit tous les trois jours, mais ça me paraissait trop long. Je te dérange ?

– Bien sûr que non.

Je suis ravie de l'entendre. Aussitôt, je me lève de table et monte dans ma chambre pour m'isoler. Tout en continuant à discuter, j'attrape la veste de Dorian et la pose sur mes épaules. Le parfum tient ses promesses et m'enveloppe de ses douces volutes. Un sourire niais se peint sur mes lèvres tandis que ma mère poursuit la conversation.

Chapitre 8

Le 12 septembre

Deux questions tournent en boucle dans l'esprit d'Alexia. Pourquoi sa mère n'est-elle pas là ? Et pourquoi, depuis le début, n'a-t-elle eu aucune visite ?

Une infirmière entre dans sa chambre. Alexia la fixe un long moment, regardant avec attention tous les gestes qu'elle exécute. Celle-ci ne parle pas, ne lui demande rien. Non pas qu'Alexia ait envie d'une longue conversation insignifiante sur la pluie et le beau temps, mais cette absence du moindre mot est trop artificielle. On dirait qu'elle a reçu l'ordre de ne rien dire.

Alexia tente un « Bonjour ! ». Sa voix est presque sympathique et elle s'en félicite. L'infirmière s'immobilise, puis tourne la tête dans sa direction, arborant un maigre sourire. Pas un son ne sort de sa bouche.

À peine dix minutes après qu'elle a quitté la chambre, le Dr Trevor fait son entrée. Alexia n'est pas dupe de la coïncidence, même si l'air dégagé du médecin tente de lui indiquer que c'est un hasard. On ne veut pas qu'elle parle à qui que ce soit d'autre. C'est certain, il y a d'autres éléments qui échappent à Alexia.

Il s'assied sur l'unique fauteuil, comme il en a pris l'habitude, et prépare son stylo. Alexia se lance, c'est inutile de tourner autour du pot.

– Je veux voir ma mère.

– Oui, je comprends, soupire-t-il, presque agacé. Nous ferons le nécessaire dès que ce sera possible.

– Maintenant ! rugit-elle.

– Ce n'est pas si simple, mademoiselle, reprend-il avec un ton manquant clairement de compassion. Vous êtes fragile. Bien plus que vous ne l'imaginez. Il faut patienter encore un peu. Votre travail sur vos souvenirs semble bien avancer. Il serait dommage de court-circuiter un tel effort.

– Je ne comprends pas. Vous me gardez ici comme si je

représentais un danger.

– Mademoiselle, il est vrai que vous semblez être *presque* remise au niveau physique, mais cela n'est pas aussi net au niveau psychologique. Et les deux aspects sont à prendre en considération pour vous laisser quitter cet établissement.

Alexia est terrassée par ces mots.

– Est-ce que cela veut dire que je *pourrais* bientôt partir d'ici ?

– Ne me dites pas que vous pensez être prisonnière ?

Elle avale sa salive. Impossible de nier que cette idée lui a traversé l'esprit, et plus d'une fois. À tort ou à raison, maintenant elle ne sait plus. Puis, elle revient à sa première idée, se demandant si le médecin n'a pas cherché à la distraire.

– Pourtant, ma mère, si elle venait, pourrait vous permettre de vérifier ce que j'explique. Je suis sûre qu'elle m'aidera à y voir plus clair.

– Je suis certain que sa présence vous fera du bien, au moment opportun. Et que croyez-vous qu'elle puisse confirmer ?

– Eh bien, que j'étais bien avec quelqu'un au moment de l'accident !

Les mots sont sortis tout seuls. Le médecin réfléchit un instant.

– Mais votre mère n'était pas présente à ce moment-là ?

– Oui, c'est vrai, balbutie-t-elle. Mais elle pourra dire avec précision de qui il s'agit puisque je suis sûre qu'elle doit le connaître.

– Vous semblez avoir une idée de l'identité de cette personne. Plus que les jours précédents. Vos souvenirs sont-ils plus clairs ?

Alexia s'arrête. Elle a l'impression qu'il est en train de lui tirer les vers du nez.

– Un peu, lâche-t-elle prudemment.

– Ne vous fermez pas à la discussion, Alexia. Je suis là pour en parler avec vous. C'est un pas de plus vers la guérison.

– J'en suis au même stade que précédemment, docteur. Quelques bribes me reviennent avec précision sur ce voyage. En dehors de cela, rien d'autre.

Elle ne veut pas en parler avec lui.

– Eh bien ! Vous n'êtes pas très loquace. Pourtant, j'aimerais en apprendre un peu plus.

– J'en parlerais volontiers à ma mère.

– Alexia, ne faisons pas deux pas en arrière aujourd'hui. Vous me donnez puis vous reprenez votre confiance, et maintenant c'est une forme de chantage...

– Croyez-vous que je sois en mesure de faire du chantage, docteur ? le coupe-t-elle. Est-ce que j'ai franchement une monnaie d'échange ?

Il écarquille les yeux. Alexia sait qu'elle vient de toucher un point

sensible. S'ensuit un long silence.

Le docteur ferme son cahier et continue d'observer Alexia, dont le regard se fixe sur le mur en face. Le mur bleu pâle.

– Je crois que vous êtes encore trop fragile. Mais je vais faire un pas vers vous et vous proposer quelques éléments de réponse. Vos antécédents psychiatriques montrent que vous avez subi de nombreux épisodes de stress posttraumatique.

Il marque une pause pour lui permettre de digérer ces informations, puis il reprend :

– Ce que vous vivez aujourd'hui retient toute notre attention. Vous manifestez des signes de perte de la mémoire rétrograde. C'est-à-dire des événements précédant l'accident. Ce genre d'amnésie est très rare et les examens neurologiques n'ont rien montré. Nous avons besoin d'un peu de temps pour poser un diagnostic et vous aider à retrouver un équilibre. J'imagine que vous comprenez.

Alexia se contente de hocher la tête sans lui adresser un regard. Bien sûr que dit comme ça, tout le monde comprendrait. Il semble avoir les meilleures intentions du monde.

– J'aimerais que vous fassiez, vous aussi, un pas de mon côté. Expliquez-moi ce qui vous est revenu.

Alexia réfléchit. La prudence est de mise. Malgré l'apparente bienveillance de ce médecin, elle reste sur ses gardes. Où est-ce qu'elle a appris à agir comme ça ?

– Je vous l'ai dit, docteur. Juste des souvenirs de ce voyage. Des souvenirs d'une précision... frappante. Je pense que je dois encore essayer.

– Très bien. Nous pouvons envisager une nouvelle méthode, si la première est insuffisante à vos yeux.

– Quelle méthode ?

– L'hypnose.

– Je ne suis pas certaine d'y être réceptive.

– Est-ce que vous ne souhaitez plus faire revenir vos souvenirs ?

Alexia se fige. Son insistance la déroute. Elle se demande si au fond, ce n'est pas plus important pour le docteur que pour elle que la mémoire lui revienne. Est-ce pour son diagnostic ?

– Vous allez attentivement m'écouter. Je vais utiliser un appareil que j'ai placé sur votre table de nuit. Vous n'avez pas à vous inquiéter, c'est sans danger. Vous pouvez avoir confiance en moi, Alexia, je suis là pour vous aider à vous retrouver. Cet appareil va émettre des flashes lumineux, à intervalles réguliers. Pendant ce temps, il faudra essayer de vous concentrer sur ma voix.

Le médecin se lève et va actionner l'objet gris qu'elle ne découvre qu'à cet instant. C'est un métronome.

Déjà, Alexia sent son corps s'alourdir dans le lit qu'elle occupe

depuis plusieurs jours. Les flashes de lumière la perturbent un peu au début, mais elle finit par faire abstraction pour laisser remonter d'autres souvenirs.

Comme un bruit de fond, elle entend la voix du docteur. Elle essaie de se concentrer sur les mots, mais seuls des sons lui parviennent. Tout son corps se détend et elle se sent basculer vers un état second. Un engourdissement inquiétant, et contre lequel elle n'arrive pas à lutter, l'enveloppe petit à petit, jusqu'à la happer tout entière.

Chapitre 9

Mardi 9 juillet

Le lendemain, le réveil est difficile. Durant une bonne partie de la nuit, je me suis repassé les événements des derniers jours. Tout s'enchaîne sans pause depuis mon arrivée. Aujourd'hui, j'ai vraiment besoin de prendre du temps, seule, pour faire du tri.

À force de retourner les derniers événements dans ma tête, j'en suis arrivée à une conclusion : il me faut mettre de la distance entre Dorian et moi, et cesser de penser à lui. M'éloigner de mes objectifs ne m'apportera rien de bon. C'est trop tôt pour débiter une nouvelle relation. Je viens de débarquer, laissant mes repères à plusieurs milliers de kilomètres. Je ne me sens pas prête.

C'est donc dans un élan résolument optimiste face à mon avenir que je fais mon entrée dans la cuisine. Une agréable odeur m'accueille dès que je passe la porte. Je la reconnâitrais entre mille, c'est celle des crêpes maison. Je rejoins la table en répondant au sourire que ma tante m'adresse. Je suis certaine qu'elle a discuté avec ma mère, après mon échange téléphonique avec elle, la veille. C'est sans doute de là que provient l'idée de ce petit déjeuner, situé dans le top trois de mes plats préférés. Ma tante ne rate pas une occasion de me faire plaisir et ma mère a dû vérifier auprès d'elle que mon appétit ne s'amointrisse pas loin d'elle.

L'ambiance familiale et rassurante est bénéfique pour moi, qui ai plutôt l'habitude des petits déjeuners rapides, composés d'un unique café noir, debout dans ma kitchenette. Ce climat me tranquillise et me rappelle le sentiment de protection que j'ai éprouvé hier dans la voiture de Dorian.

Mon cousin Florent me sort de ma nouvelle mièvrerie. Il me donne quelques conseils pour ménager son scooter et je l'écoute d'une oreille distraite. Ce n'est qu'au moment de partir que je me reproche ce manque d'attention. Mon nouveau carrosse est récalcitrant et je peine à me mettre en route. Je m'y reprends à trois fois pour que le moteur ne cale pas. Cela me renvoie à mes années d'adolescence et je

descends la pente qui me mène à Saint-Denis en hurlant de joie, afin d'expulser une brusque montée d'adrénaline. Cette sensation de vitesse et de liberté me chatouille le ventre et je me sens tout d'un coup euphorique.

À mon arrivée, je file au vestiaire pour me changer. Cette fois, je choisis de détacher mes cheveux. C'est symbolique, mais je veux sentir encore cet élan de liberté dans chaque parcelle de mon corps.

En rejoignant Myriam, à l'accueil, je me rends compte que je commence à apprécier mon travail. Ce matin, je sais ce que j'ai à faire, me laissant espérer quelques heures d'autonomie. J'ai toujours préféré être indépendante, l'un des avantages de mon métier de journaliste. D'ailleurs, j'ai très vite quitté le nid maternel pour voler de mes propres ailes, et ce malgré les facilités offertes par le fait de rester vivre avec ma mère.

Myriam me salue d'un signe de tête. Elle me sourit, mais je sens que c'est sans joie. Le stress crispe ses traits de manière inhabituelle. J'ai la sensation que quelque chose ne tourne pas rond. Aussitôt, je me repasse la journée précédente pour vérifier qu'aucune erreur n'a été commise. Je suis toujours à la recherche d'une explication possible quand elle se tourne vers moi, l'air agité.

– Il faut que tu saches que le patron est encore ici aujourd'hui.

Je manque de m'étouffer avec ma salive. Cette nouvelle est aussi surprenante qu'inattendue.

– Ah oui ?

Je hoquette plus que je ne parle, mais parviens à donner le change. Myriam ne fait pas attention à ma réaction. Une lueur d'espoir me traverse l'esprit.

– M. Chambert, le père, tu veux dire ?

– Non, me coupe Myriam, toujours en proie à l'anxiété. Le fils, le patron de l'hôtel. Il est venu aux aurores ce matin. Selon certains collègues, il était chargé de plusieurs cartons et dossiers, comme s'il avait prévu de s'installer dans l'un des bureaux du service administratif.

– Ah ! fais-je, maintenant aussi retournée que Myriam.

Je sais parfaitement d'où provient mon stress, mais j'ignore par contre pourquoi cela la bouleverse autant. J'ai constaté que la visite du lundi avait mis l'équipe aux aguets, mais Myriam était loin d'être aussi chamboulée que ce matin.

– Et c'est à mettre en relation avec quelque chose de grave ? risqué-je pour tirer le fin mot de cette visite-surprise.

– Eh bien, justement on ne sait pas, ce qui laisse présager le pire, reprend-elle sur le ton de la confidence. Stéphane, des cuisines, a déjà vu ça dans un hôtel de métropole. M. Chambert, le père cette fois, est resté plusieurs jours dans l'un des établissements et a effectué

plusieurs licenciements. Il n'y a aucun doute, il est sûrement revenu pour ça aujourd'hui.

Je ne comprends même pas que Myriam puisse s'inquiéter d'une telle situation. Elle tient son poste à merveille et est devenue indispensable au bon fonctionnement de l'entreprise. Par contre, arrivée la veille, je ne bénéficie pas d'une telle condition. N'étant pas du genre à démultiplier les scénarios catastrophes, je me mets au travail sans imaginer qu'on pourrait me remercier dans la journée. *Pas déjà !* J'active mon flair d'enquêtrice afin de déceler le moindre élément qui viendrait m'expliquer ce brusque changement d'attitude.

La matinée passe à toute allure et je m'étonne de ne pas avoir vu circuler Dorian dans l'établissement. Durant ma pause, j'arpente les couloirs pour glaner quelques informations, mais en vain. Un seul constat est possible à ce stade de la journée : l'ambiance est électrique.

Même chose au moment où je quitte mon poste, pas une apparition de M. Chambert junior et pas une rumeur constructive hormis celle d'un massif plan social... Délire paranoïaque ! Mais assez compréhensible dans la mesure où personne n'avait vu Dorian dans l'établissement aussi longtemps, pas même au moment de l'ouverture de l'hôtel. Quelque chose se passe.

Je me félicite d'avoir bien su gérer la situation qui a mis en péril mes objectifs du jour. Même si j'ai frôlé l'attaque dans la matinée, j'ai vite repris le dessus et ramené mes pulsations cardiaques en zone acceptable. Certes, on est loin du pouls d'un moine tibétain, mais disons qu'au vu de la proximité de Dorian, c'est déjà une grande preuve de guérison.

Je rentre chez moi, à la fois soulagée et déçue. Je ne peux pas nier qu'une partie de moi était ravie de la situation et a même envisagé que ce retour soudain me soit destiné. Cela m'arrache un grand sourire d'autodérision et l'envie de me coller la paume de la main au milieu du front. Je me suis fait la promesse de ne pas m'investir dans une relation sentimentale, mais Dorian est le genre d'homme qui pourrait bien tout remettre en question.

Le soir, j'ai de nouveau du mal à m'endormir. Je reste étendue sur mon lit à rêvasser dans ma chambre à demi éclairée par les lueurs provenant de l'extérieur. Je crois que c'est une nuit de pleine lune. En tout cas, je remarque que je suis un peu agitée, et c'est souvent le cas à ce moment. J'ai toujours pensé que ce n'était que pure coïncidence avant de trouver cela plutôt romantique. Comme si la lune se souciait de ma petite existence et me le faisait savoir en me titillant un peu les nuits où elle nous fait l'honneur de sa présence.

Le lendemain est une journée morose, caractérisée par l'absence du moindre signe de vie de Dorian. Et je n'ai pas réussi à obtenir des

éclaircissements en questionnant le reste de l'équipe.

En début de soirée, j'attends mes cousins dans le salon. Ils ont prévu de m'emmener boire un verre en ville. C'est exactement ce qu'il me faut pour me changer les idées. Au bout d'un instant, toujours seule, j'extirpe mon nouveau téléphone de mon sac à main. Avant de rentrer, je me suis arrêtée dans une boutique pour m'en offrir un autre. Nouveau départ, nouveau numéro. De cette manière, je suis certaine d'éviter le contact parasitaire d'une vieille connaissance. Plus que jamais, il me faut tirer un trait sur le passé.

Je m'acharne sur ce précieux objet quand Florent et Alexis déboulent, toujours de bonne humeur. Ils sont vraiment incroyables, ces deux-là ! De quoi vous donner le sourire en toutes circonstances.

– Tu devrais y aller doucement avec la nouvelle technologie, me dit Florent en penchant la tête sur le côté.

Il a toujours cette tendresse dans la voix qui adoucit la moindre réprimande.

– Oh ! Quel super téléphone ! enchaîne Alexis. Il est nouveau, non ?

– Oui, bredouillé-je en rougissant jusqu'aux oreilles devant ce qui ressemble de plus en plus à un caprice. Je me suis arrêtée dans une boutique en rentrant.

– T'as changé de numéro ? On peut récupérer le nouveau ?

– Oui, bien sûr.

Je tends un papier à Alexis, avec mon numéro que je ne connais pas encore, qui le tend à Florent quand il a terminé de l'enregistrer dans son téléphone.

– Bon, très bien, allons-y ! je lance afin de nous mettre en mouvement.

Nous nous installons à bord de la voiture de Florent et prenons la route de Saint-Denis. Je profite du trajet pour rêvasser en regardant au travers de la vitre. Bien que je sois convaincue que penser sans cesse à Dorian est une mauvaise chose, c'est une bonne thérapie pour moi. Le côtoyer me pousse à prendre du recul et à adopter un comportement mature. Ou plutôt, à faire face à mes vieux démons qui m'encouragent à aller vers une énième relation amoureuse, à la fois prématurée et interdite.

Nous arrivons au bout d'une quinzaine de minutes. Je me laisse conduire dans un petit bar essentiellement fréquenté par des jeunes, étudiants ou tout juste sur le marché du travail. Alexis m'explique que c'est le dernier endroit à la mode et je fais mine de m'en réjouir. Ce qui compte ce soir, c'est de me changer les idées et de découvrir la vie ici, sur cette île.

Adrien nous accueille d'un sourire qui s'élargit lorsqu'il pose ses yeux sur moi. Il me détaille de la tête aux pieds, chose qu'il n'a jamais

faite jusqu'à aujourd'hui, ou du moins pas de cette manière. Une lueur lubrique semble avoir élu résidence au fond de ses yeux. Embarrassée, je vérifie ma tenue : jean slim noir et chemisier brun. Mes cheveux sont relevés en queue-de-cheval et, en guise de petit plaisir, je porte mes énormes créoles. Rien d'aguicheur. Rien qui ne suscite ce *genre* de regard.

Nous nous installons dans un coin de la pièce principale, à un emplacement réservé. Puis, une splendide jeune femme métissée, sublime mélange entre zoreille et zarabe, arrive et embrasse avec joie Florent. On me présente Laëtitia, la fiancée officielle de mon cousin. Ils ont l'air si amoureux que je me surprends à les regarder niaisement chaque fois qu'elle nous apporte nos consommations. Et quand j'apprends qu'ils sont ensemble depuis six ans, je suis sidérée. La passion n'est donc pas vouée à mourir avant la fin de la première année d'une union.

Les sujets de conversation s'enchaînent et je me détends au rythme des cocktails locaux que nous goûtons, tous à base de rhum arrangé.

Plus tard dans la soirée, l'ambiance du bar se modifie. Plusieurs personnes se mettent à danser. D'abord dans les coins, puis les groupes fusionnent pour donner l'impression d'une masse en rythme. L'éclairage s'est tamisé sans même que je m'en rende compte. On se croirait en boîte de nuit.

L'alcool s'est dilué dans mes veines et je bats la mesure sur mon tabouret. En d'autres circonstances, je me serais mise à danser, mais le contexte de la soirée, ainsi que mes compagnons, me décident à rester à la table. Tout est trop neuf. Ma pudeur me retient.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Adrien se lève, me prend les deux mains et m'entraîne derrière lui. Surprise, je ne trouve pas les mots pour interrompre son geste. Quand nous sommes entourés par la foule, il finit par se retourner et m'attire à lui en me tenant par la taille. Je suis si proche de lui que je sens sa respiration dans mon cou. Je suffoque. Un bref coup d'œil aux autres couples me montre que tout le monde danse comme ça ici. OK, c'est détonnant, c'est torride, et surtout, c'est local ! Je renverse la tête en arrière en pensant à ma banlieue natale. Personne n'agirait de la sorte sans avoir d'arrière-pensées. Ici, tout le monde est là pour s'amuser. Quelle fraîcheur !

La musique prend le dessus. Je me laisse entraîner par le rythme d'une lenteur sensuelle et prends mes marques sur le corps d'Adrien. C'est plus facile de danser collés que de s'assumer toute seule, exposée aux regards de tous. Mais après quelques minutes, la proximité d'Adrien me perturbe. Il me frôle sans retenue, jusqu'à ne plus quitter ma sphère intime. Je sais que la foule nous protège du regard de mes cousins, mais j'ai besoin de reprendre de l'air.

– On danse toujours comme ça ici ?

– Pourquoi ? répond-il. Il y a une autre manière de danser ?

Je sens son sourire contre mon oreille. Il continue à me faire tourner, toujours aussi proche de moi.

– Disons que c'est un peu inhabituel pour moi !

– Eh bien, tu te débrouilles à merveille pour une débutante !

– Merci, c'est gentil, rétorqué-je, en m'assurant d'être toujours dans le rythme.

– Au fait, je tenais à te dire que je suis vraiment ravie d'avoir fait ta connaissance. Tes cousins m'ont souvent parlé de toi et de toutes tes qualités, mais je dois dire que c'était bien en deçà de la vérité.

Je remercie silencieusement le gérant du bar d'avoir tamisé l'éclairage, car je n'aurais pas pu supporter qu'on me voie rougir jusqu'aux oreilles.

– Oh ! Tu sais, je ne suis pas vraiment un cadeau, dis-je avec une modestie sincère.

– Ah oui ? Tu es dure avec toi-même. Vu de l'extérieur, l'emballage est très joli.

OK... Là, je comprends qu'on entame un jeu de séduction qu'il est préférable d'avorter. J'ai déjà du mal à gérer la situation avec Dorian, alors mieux vaut éviter de recommencer avec Adrien.

– C'est gentil, ça, bredouillé-je. C'est même un super compliment, mais tu vois...

– Chut ! me coupe-t-il. C'est juste un compliment, rien que ça. Ne te braque pas, profite de l'instant.

Je me fige de surprise comme si je venais de me coincer le doigt dans l'ouverture d'une fenêtre. Et même, je suis presque vexée. Il semble croire que je transforme le moindre compliment en une piètre tentative de drague. L'image pitoyable de la princesse blasée. J'ai honte.

– Désolée, je dois être un peu tendue. Sûrement la pleine lune, tenté-je dans un maigre sourire.

– À vrai dire, si tu veux être précise, on va plutôt vers la nouvelle lune.

Il chuchote, l'air mystérieux. Je lève les yeux vers lui, surprise, alors que son souffle chaud s'écarte de mon oreille. Il embrasse le dessus de ma main et m'entraîne de nouveau vers la table.

Le reste de la soirée se passe en douceur. Adrien se comporte comme un vrai gentleman.

Les mouvements de notre danse sensuelle me reviennent en tête, plus tard, alors que je suis prête à me coucher. Chaque jour est intense ici. Mais cela fait partie du changement que je suis en train d'opérer.

La sonnerie du réveil ne vient pas perturber le sommeil réparateur dans lequel j'ai sombré et c'est vers 10 heures du matin que j'ouvre un

œil. Tout paraît silencieux dans la maison et cela se confirme lorsque, une fois debout, je fais le tour de chaque pièce pour trouver âme qui vive. Un petit mot de ma tante m'accueille sur la table de la cuisine, me souhaitant une bonne journée et me recommandant d'être prudente. Je souris en songeant à mes deux objectifs du jour : faire les boutiques et me rendre à l'office du tourisme pour collecter des informations afin de débiter mon reportage.

La bonne humeur est de mise quand je reprends mon travail à l'hôtel, le samedi. Cette fois-ci, je suis seule pour la journée, et pour ne rien oublier, j'ai listé les activités à réaliser pour prendre mon poste, car je veux mettre un maximum de chances de mon côté. Même après si peu de temps passé ici, j'ai envie qu'on me garde. Une partie de moi pense déjà à prolonger ce séjour sur l'île de manière indéterminée. Cette sensation de pouvoir tout recommencer m'a conquise. Ici, je me sens nouvelle, libérée des entraves du passé. C'est un sentiment que je n'ai jamais connu.

Je profite de mon avance pour boire un café en salle de repos. Je viens juste de remplir ma tasse quand la porte s'ouvre sur Dorian. Il se fige dès que j'entre dans son champ de vision. Il est probable qu'à cette heure, il s'attendait à être seul.

Contre toute attente, le voir ici me paralyse. Il m'est impossible d'occulter qu'il s'agit de mon patron, et au vu de nos précédentes conversations, je ne sais pas comment me comporter.

– Je vous sers un café ? tenté-je en arborant mon plus large sourire.

– Volontiers !

Dorian s'approche de moi alors que, les mains tremblantes, je remplis une autre tasse. Il patiente pendant que j'éponge les quelques gouttes que j'ai renversées à côté et qui attestent de mon anxiété. Sa présence me rend maladroite, c'est indéniable.

Quand j'ai terminé, il se saisit de sa tasse en m'adressant un regard amusé. Je profite de ces quelques secondes pour le détailler. Son costume tombe parfaitement et il est rasé de près.

– Vous ne buvez pas le vôtre ?

Sa question me force à détacher mon regard de sa silhouette pour remonter vers ses yeux. Il me fixe, un sourire en coin. J'ai manqué de discrétion.

Désarmée par la tournure de notre tête-à-tête improvisé, je n'ose plus reprendre la parole.

Dorian met une main dans sa poche et s'approche de la baie vitrée. Le voir, de dos, me permet de me canaliser. Je m'en veux de réagir si vivement à son contact.

– Cette première semaine s'est-elle bien déroulée ?

Il me faut quelques secondes pour déterminer s'il parle de mon emploi ici, à l'hôtel, ou bien de mon arrivée sur l'île. Je décide d'opter pour la première hypothèse, plus professionnelle et raccord avec mes directives des jours précédents.

– Tout se passe bien, merci de me poser la question. Aujourd'hui, je vais travailler seule pour la première fois. J'espère que je ne rencontrerai pas de difficultés.

Il se tourne et me dévisage. Mon regard se rive au sien durant quelques secondes. Ce n'est pas la banalité de notre discussion qui provoque cette tension entre nous, c'est autre chose. Et si, jusqu'à aujourd'hui, j'ai tenté d'en faire abstraction, l'évidence me frappe à chacune de nos rencontres : Dorian m'attire de manière irrésistible. Sa présence me désarme.

– Bien, fait-il sans me lâcher du regard. Je vais vous laisser travailler.

Dorian passe tout près de moi et pose sa tasse, vide, près de la cafetière. Chacun de ses gestes m'hypnotise. Il avance jusqu'à la porte et s'immobilise avant d'en franchir le seuil. Il pivote pour me faire face, comme s'il voulait ajouter quelques mots à notre conversation. Mais il n'en fait rien, me laissant un arrière-goût d'inachevé.

Quelques minutes plus tard, je me dirige d'un pas optimiste vers mon comptoir, à l'entrée de l'hôtel. Je m'absorbe dans mon travail pour éloigner la sensation étrange que j'éprouve suite à ce bref instant passé en compagnie de Dorian. À vrai dire, je suis chamboulée. Tout laisse penser que nous évoluons vers autre chose qu'un simple flirt, sans que je contrôle quoi que ce soit. Comme si, tout à coup, j'étais en « roue libre » et qu'il n'y avait plus de bouton pour reprendre les commandes.

Les minutes s'égrènent et je m'emploie à donner satisfaction aux clients qui me sollicitent. Les demandes s'enchaînent sans me laisser de temps mort. Ma plus grande difficulté réside en l'utilisation du logiciel pour enregistrer les réservations. Ce matin, il me faut en saisir plusieurs sur la même période, et je sais qu'une erreur engendrera un préjudice quasiment irréparable. Je focalise toute mon attention pour renseigner les premières informations dont je dispose. J'ai presque fini quand une voix me fait sursauter.

– Mademoiselle Lefortin, veuillez me suivre dans mon bureau.

Je me détache de l'écran de mon ordinateur pour faire face à Dorian. Je dois avouer que je ne m'attendais pas à le croiser de sitôt. Du moins, c'est ce que j'espérais, pour me laisser le temps de digérer notre entrevue de ce matin.

Il se tient juste devant moi et me fixe d'un air sérieux, sans que j'en connaisse la raison. J'avale ma salive à plusieurs reprises et ma gorge s'assèche. Pour me donner contenance, en attendant qu'il

s'explique, je replace une ou deux mèches de cheveux derrière mes oreilles. Mais sans rien ajouter, il pivote pour se diriger vers le service administratif. Me laissant sur place avec mon appréhension. Je lève les yeux au ciel et me mets en marche. Après tout, c'est mon patron.

Je suis M. Chambert junior dans l'aile menant à son bureau. À mesure que nous avançons, je tente de calmer le pic d'anxiété qui culmine à un niveau jamais connu jusqu'alors. De nombreuses hypothèses me traversent l'esprit, sans que l'une ou l'autre ne l'emporte. Nous arrivons devant la dernière porte du couloir. Celle-ci n'est pas verrouillée, et nous entrons aussitôt. Dorian me laisse passer et referme derrière moi, dans un claquement qui me fait sursauter à nouveau.

Il me laisse quelques instants pour balayer la pièce du regard. L'endroit est renversant. Devant moi, un bureau se fond dans le décor. L'essentiel des murs du fond est composé de baies vitrées offrant une vue exceptionnelle sur l'océan agité ce matin. Le reste de la pièce se compose de mobilier marron, aux couleurs de l'hôtel. Ici, tout est maîtrisé ; chaque élément est à sa place et rien de superflu ne dépasse. Cela ne va pas pour minimiser mon niveau de stress, car je ne sais pas où me mettre ni quelle attitude adopter. Pourtant, au niveau professionnel, on me connaît plutôt pour mon côté rentre-dedans. Je suis difficile à intimider. Mais à cet instant, face à Dorian, je n'arrive pas à reprendre le dessus. Je suis nerveuse et ça se voit.

– Asseyez-vous, me lance-t-il.

Dorian est agité lui aussi, ce qui tranche avec son aisance habituelle. Il semble être la proie d'un débat interne. Au moins, je ne suis pas la seule à être embarrassée. Mais venant de lui, c'est étrange. Son attitude est très différente de celle de ce matin, dans la salle de pause.

D'un geste, il me désigne le canapé de la main. Je m'y assieds aussitôt, me contentant de me préparer à ce qu'il va m'annoncer.

– Voilà, cela fait plusieurs jours que je suis plongé dans les papiers de l'hôtel. Habituellement, j'épluche tout de chez moi, mais j'ai pensé que ce serait mieux de venir ici.

Au moment où il me parle, la pièce s'obscurcit, ce qui me distrait en captant mon attention. Le ciel est couvert ce matin et les nuages arrivent à vive allure. La proximité avec l'océan n'arrange rien. Je ne discerne plus les traits de son visage avec netteté. Comme la nervosité le gagne, il quitte sa veste et la jette d'un geste vif sur le fauteuil du bureau. On dirait qu'il n'est plus certain de ce qu'il doit annoncer.

Et je comprends tout à coup qu'il y a de grandes chances pour que je sois « remerciée » de mon travail. L'image de Dorian, hésitant, sur le seuil de la porte de la salle de pause, me revient en tête. Voilà ce qu'il n'arrivait pas à me dire.

Il passe une main dans ses cheveux, le visage crispé. Son assurance semble fondre comme neige au soleil. À vrai dire, il réfléchit avant de prendre la parole. Est-ce qu'il cherche les mots à employer pour me faire comprendre que mon travail à l'hôtel s'arrête là ? Si c'est le cas, cette mise en scène servant à me prouver qu'il est forcé de le faire, voire qu'il est désolé, est inutile.

Je me lève d'un bond, maintenant exaspérée face à la tournure que prennent les événements. Je m'immobilise devant lui et croise les bras sur ma poitrine afin de donner le ton. De cette manière, je compte bien obtenir quelques arguments avant que l'on ne se débarrasse de moi.

Dorian, de son côté, me regarde de haut en bas. Je le vois à la légère inclinaison de son visage, le contre-jour ne me permettant plus de distinguer ses yeux. Cette attitude m'exaspère. Comment ose-t-il me reluquer ? La colère monte en moi. Va-t-il enfin dire quelque chose ?

Mon cœur s'emballe, trop vite. L'explication est proche, mais cette situation m'inquiète, comme si je n'en comprenais pas tous les enjeux. J'ouvre la bouche pour dire quelque chose et rompre ce silence stérile, mais je suis devancée par l'éclairage automatique de la pièce. La semi-obscurité a déclenché le système. La surprise me cloue sur place. Les yeux de Dorian sont braqués sur moi, ce qui me fait avoir un mouvement de recul. Ses pupilles sont extrêmement dilatés, le bleu étant presque englouti par le cercle sombre. Sans dire un mot, il attrape la télécommande et, en un clic, nous replonge dans la pénombre. Ces oscillations émotionnelles ont raison de moi et mes jambes flageolent. Je me retiens au canapé.

– Alexia, tout va bien ?

Dorian se précipite et me prend le bras pour me soutenir. Le ton de sa voix exprime une vraie inquiétude.

– Oui... Ça va, dis-je dans un souffle, me demandant si je ne devrais pas prendre mes jambes à mon cou.

C'est la première fois que le stress me met dans un tel état. Je me redresse en m'appuyant sur son bras alors que des frissons parcourent ma peau. Le contact de la main de Dorian sur mon bras est électrique.

– Vous avez froid ?

– Non, pas vraiment. Je me sens un peu patraque, mais je crois que ça va aller.

En fait, j'éprouve un mélange de crainte et d'excitation, un cocktail d'adrénaline qui explose dans mes veines. J'essaie de me remettre au plus vite en me concentrant sur ma respiration. Mais c'est difficile alors qu'il est tout près de moi. Je sens son parfum, ce mélange plutôt sucré pour un homme, sa main qui me frotte le dos en un geste qui se veut rassurant, mais qui ne laisse derrière elle qu'une somme de frissons incontrôlés. J'entends sa respiration et, alors que j'aurais cru

cela improbable, j'entends aussi les battements de son cœur. Ou est-ce une impression ?

– J'espère que ce n'est pas à cause de moi ? demande-t-il, désolé.

– Non, dis-je en me reprenant. Je suis un peu à cran ces derniers jours.

– D'accord. Il faudra veiller à vous reposer.

Tout redevient normal, la situation se rationalise. Oui, mettons cela sur le compte de la fatigue.

Sa joue est contre mon oreille. Ses mots chuchotés relancent une série de frissons que je ne peux dissimuler. Et cette fois, il comprend que c'est l'effet de sa proximité. Sa main continue son va-et-vient dans mon dos mais en s'appuyant davantage. Une onde de chaleur se répand dans tout mon corps. Je m'en veux de ne pas arriver à dissimuler mon attirance physique pour cet homme, et surtout dans ces circonstances. J'ai déjà eu plusieurs occasions pour demander à quitter son bureau, mais, de manière irrationnelle, je reste plantée sur le canapé, tentée par le chemin que pourrait prendre cet entretien.

– Je crois que ça va aller, soufflé-je sans grande conviction en essayant de mettre de la distance entre nous.

Ultime tentative.

Avec le peu d'énergie et d'envie dont je dispose, j'essaie de me dégager. Mais cela ne suffit qu'à me faire pivoter face à lui. Nous sommes face à face et nos regards se sondent. Quelques secondes s'étirent, dans l'attente d'un geste, d'une parole ou de quelque chose d'autre qui efface ce moment ou, au contraire, l'inscrive dans la réalité. Mes pensées s'affolent : si je pars maintenant, nous pourrions encore faire comme si de rien n'était.

Comme pour répondre à mes pensées, Dorian, me tenant toujours par le bras, m'attire contre lui. Juste à quelques centimètres de son visage. Il colle son corps contre le mien et je sens son souffle sur mes lèvres. Il n'en faut pas plus pour que je cède.

Dorian...

Je l'embrasse avec fièvre. Mon attirance pour lui trop souvent retenue s'extériorise de manière brutale de sorte qu'il me semble avoir brisé les digues retenant un torrent de désir. Il me rend mon baiser avec une fougue identique à la mienne et cela me donne des ailes. Je fouille ses cheveux incroyables tout en essayant de reprendre ma respiration. Puis, je me colle à lui pour sentir ses mouvements de hanches impatients. Il m'agrippe par la taille et me soulève afin que j'enroule mes jambes autour de lui. J'évite de réfléchir à ce qui est en train de se produire, me concentrant sur le moment présent.

Ses mains soulèvent ma robe de service et viennent chercher ma peau. Je frémis et cherche sa bouche. Nous échangeons un long baiser, profond et intense, qui retranscrit de manière explicite une attirance

réci-proque. Puis, tout s'arrête. Dorian recule, surpris, et fait un pas vers son bureau. Aussitôt, je rajuste ma tenue et m'écarte davantage. Nous nous fixons, l'air interdit. Quelque chose d'animal vient de prendre le dessus sur ma raison, et bizarrement, je ne m'en veux pas. Sans doute parce que j'ai enfermé ma conscience dans un coin verrouillé de mon esprit, espérant ne pas la recroiser de sitôt.

Sans attendre plus longtemps, je me lève, saisis la poignée de la porte et lance :

– Je vous remercie, monsieur Chambert, et si vous n'avez rien d'autre à me dire, je vais retourner travailler.

Il ne dit rien, alors, je prends cela pour un oui.

Pour mettre de l'ordre dans ma tenue, je fais un arrêt rapide aux vestiaires ; il me faut lisser ma robe, attacher mes cheveux de manière correcte et passer de l'eau fraîche sur mes lèvres. J'en ressors fraîche, enchantée et... déjà en manque. Résister à cet homme me donne du fil à retordre.

La journée se passe sans que je ne le croise à nouveau. Absorbée par mon travail, je finalise un maximum de dossiers afin de ne rien laisser traîner. Je passe même quelques minutes à échanger avec les clients qui se sont familiarisés avec moi cette semaine. Nous parlons de banalités telles que des visites à faire sur l'île, ou alors du climat extrême du jour. Je donne le change, bien que je ressente un léger pincement au ventre qui ne me quitte plus depuis les événements du matin.

Comme je m'y attendais, ma conscience décide de faire son grand retour en début d'après-midi, s'enquérant de quelques explications en rapport avec mon comportement de la matinée. Mais je n'ai pas assez d'arguments pour la faire taire, et elle sème le germe de multiples interrogations, du genre : que va-t-il se passer maintenant ? Où sont passés tes bonnes résolutions et ce soi-disant break que tu devais faire, excluant toute relation sentimentale ?

Aussi, je termine ma journée en me mordillant la lèvre inférieure, sans relâche, et presque jusqu'au sang. À vrai dire, je suis prête à me remettre à me ronger les ongles : il faut que je règle la situation sans attendre.

Lorsque la plupart des employés sont partis, je m'engage dans l'aile du bâtiment. Le personnel du soir étant moins nombreux, j'ai peu de chances d'être surprise dans la partie des services administratifs. Je m'arrête devant le bureau de Dorian et, alors que je m'apprête à frapper, je remarque une plaque sur laquelle est inscrit « M. Chambert D. ». Elle n'y était pas ce matin, j'en suis certaine. Est-ce que cela veut dire qu'il s'installe ici de manière indéterminée ?

J'évite de trop réfléchir au risque de faire demi-tour, et frappe à

trois reprises. Un léger bruit à l'intérieur attire mon attention. Au bout de quelques secondes, je réitère mon geste, un peu plus fort.

Rien.

Je saisis la poignée et la tourne afin d'entrouvrir la porte, supposant ne pas avoir été entendue. Sur le seuil, je lance un « monsieur Chambert ? ».

Toujours rien. Mais c'est ouvert.

La pièce est plongée dans la pénombre et, malgré tout, je sens une présence à l'intérieur. Ma main glisse le long du mur à la recherche de l'interrupteur pendant que, de l'autre, j'ouvre plus largement la porte. La lueur du couloir se répand dans la pièce, me laissant constater qu'elle est bel et bien vide. La chair de poule me reprend.

Un bruit sourd se fait entendre à l'autre extrémité du couloir. Surprise, je retire ma main alors que j'avais trouvé l'interrupteur et referme la porte. Je rebrousse chemin en pestant intérieurement. Personne ne peut nier que je cherche les ennuis. Entrer dans le bureau de mon patron sans en avoir reçu l'ordre pourrait bien me causer des problèmes. Mais personne ne m'a aperçue dans les parages.

Quelques minutes plus tard, j'enfourche mon scooter dans l'obscurité de la fin de journée. Je file dans les rues presque désertes. Cette fois-ci, il m'est impossible de me concentrer sur autre chose que sur le bureau de Dorian. C'est drôle, j'aurais parié qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur.

Chapitre 10

Le 16 septembre

Alexia est perdue dans ses songes. C'est le matin, mais elle ne saurait dire le jour de la semaine. Au fond, ça n'a pas vraiment d'importance.

Elle n'entend pas le Dr Trevor prendre place dans son fauteuil habituel. Mais elle sait qu'il est là. À vrai dire, il est là à chacun de ses réveils. Aucune raison qu'aujourd'hui fasse exception. Une minute passe avant qu'il ne se décide à prendre la parole.

– Alexia, vous m'entendez ?

Elle tourne la tête dans sa direction, avec une lenteur mesurée. Son geste n'est qu'une ébauche. Elle ne cherche pas à trouver son regard. Son attitude ne surprend pas le médecin, comme elle l'aurait voulu. Et il ouvre son calepin pour commencer sa prise de notes habituelles. C'est le début d'une autre séance. En peu de temps, il a réussi à mettre en place un réflexe pavlovien presque rassurant pour Alexia. Le bruit feutré du stylo sur le papier équivaut à la possibilité d'obtenir quelques réponses supplémentaires. Quelques pas de plus vers sa guérison.

– J'aimerais que nous fassions le point sur vos dernières réminiscences.

– Je suis encore en train de rassembler les éléments qui concernent ce voyage, lance-t-elle d'une voix pâteuse.

– Bien, c'est sans doute une manière de vous mettre sur la voie. Votre inconscient communique, Alexia. Essayons de voir ce que cela veut dire.

Le silence tombe. Alexia s'est pourtant habituée à ses phrases énigmatiques, mais elle tarde à répondre. Elle a déjà du mal à digérer ce qui lui revient, alors fournir des explications à un inconnu, c'est une étape supplémentaire. Mais le médecin a pour avantage d'être le seul à communiquer avec elle, et à ce titre, elle finira par lui parler ouvertement. L'homme est un animal social.

– Pour l'instant, je n'ai pas assez d'informations.

C'est la réponse la plus convaincante qu'elle trouve à dire. Ni encourageante ni décourageante.

– Voulez-vous faire une nouvelle séance d'hypnose ?

Ce mot lui donne la nausée. Elle secoue la tête, passant une grande partie de son énergie dans ce mouvement.

– Pensez-vous que les résultats ne sont pas suffisants ? la relance-t-il.

Alexia se demande s'il est aveugle. Depuis cette dernière séance, elle se sent mal. Non pas que ces souvenirs l'aient plus perturbée qu'auparavant, mais cette méthode lui procure un profond sentiment de mal-être, à mi-chemin entre conscience et inconscience. Comme si on lui fouillait le cerveau.

– Je ne me sens pas très bien aujourd'hui, lâche-t-elle.

– Je sais. C'est à cause du traitement que nous avons commencé. Nous savons qu'il y aura quelques effets secondaires, mais son objectif est de vous aider à faire du tri dans vos pensées. Concrètement, on va vous aider à différencier ce qui est réel de ce qui est de l'ordre de l'imagination.

– Parce que vous pensez que je suis incapable de le faire moi-même ?

– Nous pensons que vous vivez un stress posttraumatique important. Vous avez besoin d'aide pour surmonter ses conséquences.

– Très bien, se résigne-t-elle dans un murmure.

On frappe à la porte.

Le médecin ne se retourne pas et lance un « entrez » très enthousiaste.

– Je souhaitais, reprend-il, vous annoncer la venue d'un confrère aujourd'hui, mais je n'en ai pas eu le temps. Peu importe, il va se présenter tout seul.

Un homme entre d'un pas décidé et s'arrête aux côtés du Dr Trevor. Il semble du même âge. À vrai dire, c'est le même genre de personne. Classe supérieure, niveau de revenu indécent, prenant aujourd'hui son pied dans l'étude de cas nouveaux. Alexia se demande comment on peut penser être compris par ce genre de personnes qui, de toute évidence, n'auront jamais le quart des problèmes qu'elle traîne comme des boulets.

– Bonjour, docteur, fait le nouveau venu en direction de son confrère. Bonjour, Alexia. Je suis le Dr Grillard. Je vais venir vous voir une fois ou deux pour discuter. Puis, avec le Dr Trevor qui reste votre médecin principal, nous mettrons en place le protocole de soins le plus adapté à votre cas.

Alexia hoche la tête, l'air de plus en plus ailleurs. Le Dr Trevor se lève.

– Je vais vous laisser discuter.

Il sort sans plus attendre. Alexia ressent une profonde gêne à se retrouver seule avec cet homme. Un coup d'œil à sa chemise de nuit entraîne un sursaut de coquetterie risible. En un mouvement qui se veut discret, elle ramène la couverture un peu plus haut sur ses cuisses et tente même de remettre un peu d'ordre dans sa coiffure.

Le médecin sort son calepin, un rituel de psychiatre grotesque, puis la fixe d'un œil curieux.

– Alexia, pouvez-vous m'expliquer ce qui vous est arrivé ? questionne le Dr Grillard.

– J'ai eu un accident de voiture. Depuis je suis enfermée ici.

– « Enfermée », dit-il en hochant la tête. Vous êtes retenue contre votre volonté ?

Alexia marche sur des œufs. Elle sent que chacun de ses mots est soupesé. Rien n'échappera à la moulinette cérébrale de cet homme. Au moins, les quelques jours avec le Dr Trevor n'auront pas été inutiles. Elle sait ce qu'elle doit dire.

– Non, bien sûr. J'ai subi quelques dommages, notamment au niveau de la mémoire. Mais j'y travaille. J'ai hâte de rentrer chez moi, vous comprenez ?

– Mais c'est une évidence que vous rentrerez dès que vous irez mieux, Alexia. Nous travaillons tous dans ce sens. Racontez-moi l'accident.

Alexia sait ce qu'elle a à dire, mais d'autres mots sortent de sa bouche, comme s'ils venaient de lui échapper.

– Nous roulions vers...

Elle s'arrête net. Ce n'est pas la réponse qu'elle envisageait. Son malaise la submerge encore et des gouttes de sueur se forment sur son front. Elle essaie de se reprendre.

– Mais je sais que j'étais seule dans la voiture. C'est juste qu'après l'accident tout était confus. J'ai dû mélanger plusieurs événements.

– Le choc a été violent, dit le Dr Grillard d'un ton mielleux. Il est normal de mettre du temps à vous rétablir. Quand vous avez dit « nous », vous souhaitiez me reparler de l'homme qui était avec vous dans la voiture ?

Une pause. C'est une question piège. Elle retient sa réponse en se mordant la langue. Mais que lui arrive-t-il ? Pourquoi est-ce qu'elle veut tout raconter à ce médecin ? Elle se force à proposer quelque chose qui ressemble à ce qu'on attend d'elle.

– Inutile de parler de tout ça. Je sais bien que j'étais seule. Ça m'est revenu... après coup.

– C'est revenu avec vos souvenirs ?

– Oui, en quelque sorte.

– Vous pouvez me parler de ce dont vous vous souvenez ?

– Justement, je le vois dans mes souvenirs. C'est d'ailleurs pour ça

que je pense que j'ai tout mélangé. Je pense que j'ai eu un simple problème de chronologie.

– Oh ! vraiment ? dit-il en hochant la tête, l'air amusé. Mais alors, vous savez son nom ?

– Oui, c'est Dorian.

Encore une réponse qui échappe à Alexia sans qu'elle sache pourquoi. Des larmes naissent au coin de ses yeux. Si l'interrogatoire se poursuit, elle va craquer. Sa tête est lourde. Elle s'enfonce dans son oreiller et expire profondément. Il faut qu'elle se concentre davantage. Mais sa volonté semble lui échapper.

Une idée lui traverse l'esprit, aussi soudaine qu'un éclair à la fin d'une journée d'été. Une simple pensée, mais qui la terrorise. Et s'ils avaient raison ? Et s'il n'y avait jamais eu personne d'autre dans la voiture ? Elle a peut-être tout inventé ?

Elle tourne la tête vers le Dr Grillard. Il la fixe de cet air qu'elle commence à bien connaître maintenant. Comme si elle était différente.

Une chose est sûre, c'est qu'elle vient de rater le test. Pour preuve, le médecin ne juge pas utile de poursuivre l'interrogatoire. Il se lève et va ouvrir la porte au Dr Trevor.

Sur le seuil, sans un regard pour elle, ils se mettent à discuter. Alexia est épuisée par cette conversation et la lutte permanente qu'elle mène contre eux et contre elle. Pourtant, elle tend l'oreille pour capter quelques mots, et peut-être des explications.

La nausée monte encore. Elle va sombrer à nouveau, et c'est une bonne chose car elle va vivre un autre moment de son voyage. C'est là qu'est la solution, elle le sent.

Au loin, elle entend encore les deux voix des médecins se mêler. Deux tonalités graves et monocordes. À force de se concentrer, certaines phrases lui parviennent avec exactitude.

« Elle manipule l'information. Vraisemblablement, elle a compris ce que nous attendons d'elle. »

« Je sais, la dose de thiopental sodique a permis de vérifier cette hypothèse. »

« Elle est tenace. Vraiment tenace. Est-ce qu'il s'agit de délires paranoïaques ou d'un état permanent ? Peu importe, il faudra déterminer si elle représente un danger... »

Alexia se recroqueville dans son lit. Elle sombre. Pourtant, une dernière idée se fixe avant de se dissoudre elle aussi. Ce nom... le « thiopental sodique ». Elle a déjà entendu ce nom dans les séries télé qu'elle regardait le soir quand elle n'était qu'étudiante. Pourquoi est-ce qu'on lui a injecté du sérum de vérité ?

Chapitre 11

Dimanche 14 juillet

Je me lève en sursaut. Les cauchemars ont duré presque toute la nuit. Sans plus attendre, je me traîne jusqu'à la salle de bains pour enlever la sueur qui me colle à la peau. Sous l'eau brûlante, deux envies s'affrontent dans mon esprit. La première, raisonnable, opte pour revenir à la réalité et m'éloigner de Dorian. La deuxième, débridée, me supplie de me repasser chaque seconde de cet instant dans le bureau de mon patron, pour le revivre encore et encore. Je suis à nouveau la proie de ce dilemme, raison ou émotion, qui ne cesse de faire son apparition dans ma vie.

Pour écarter ce débat stérile, je me focalise sur mes cauchemars. Au moment où je me suis réveillée, ils n'étaient qu'une brume sombre et inextricable, une sensation désagréable. Maintenant, certaines images me reviennent avec netteté. C'était effrayant. Il y a longtemps que je n'avais plus fait ce genre de rêve où je suis la cible de bêtes féroces. C'est étrange qu'ils reviennent ici et maintenant.

Plus tard dans la matinée, autour d'un café, ma tante m'explique qu'ils ont l'intention de profiter de ce jour de fête nationale pour rendre visite à Pierre. Elle m'invite à me joindre à eux sauf si j'ai d'autres projets, en rapport avec mon reportage. Elle ponctue sa phrase d'un clin d'œil. Je lis dans son regard qu'il s'agit d'une sorte de code m'enjoignant à discuter des réelles motivations de mon voyage. Ou au moins à faire un bilan. Sa proposition m'enthousiasme car, après une semaine passée ici, j'ai l'impression d'avoir vécu plus de choses qu'en un mois chez moi.

– Premièrement, je viendrai avec vous, pour voir Pierre ! annoncé-je afin de régler ce point. Je n'ai pas eu l'occasion de le voir ces dernières années, alors je ne vais certainement pas m'esquiver maintenant qu'il est à portée de main, et en plus en sachant qu'il n'est pas au top de sa forme.

– C'est gentil de ta part, me dit ma tante en souriant.

– Ensuite, pour ce qui est de mon reportage...

Je sépare chaque syllabe de « reportage » pour lui faire comprendre que j'ai saisi son code.

– Eh bien, je reprends, c'est plus compliqué qu'il n'y paraît.

– Ah oui ? s'exclame-t-elle, à la fois amusée et étonnée.

Au vu de sa surprise, je comprends que mes montagnes russes émotionnelles de ces derniers jours ne se sont pas fait remarquer, et je m'en félicite. Cela m'évite le ridicule de m'être donnée en spectacle.

– Disons que j'ai au moins réussi à mieux cerner mon problème. Ce qui est déjà un progrès !

Elle boit une gorgée de café et me regarde avec attention, attendant la suite.

– Je crois que je suis une cause perdue.

– Mais non, fait-elle en explosant de rire, pas du tout.

– Pourtant, j'ai eu beau essayer, chaque fois que j'essaie de faire preuve de retenue et de prudence, je perds le contrôle...

Je soupire et mon regard se perd dans le noir de mon café.

– Dès que je rencontre quelqu'un, tout devient compliqué, comme si je marchais sur des œufs. Je décortique le moindre mot, et j'analyse tout, sans arrêt. Je n'arrive pas à être vraiment moi. Et de cette manière, je suis sûre de finir...

– Mais pourquoi penses-tu que tu vas te retrouver toute seule, me coupe ma tante. Et puis, quel mal y a-t-il à cela pour l'instant ? Tu as encore le temps d'envisager tranquillement tes projets de vie de famille. Tu n'es pas obligée d'avoir systématiquement quelqu'un dans ta vie. Au contraire, utilise ce temps pour choisir la bonne personne !

Ma tante vient de mettre le doigt sur un point sensible. Un point à vif. À chaque rencontre, j'espère avoir trouvé l'homme de ma vie. Sauf qu'au fond, cette idée me terrorise, parce que j'ai peur de me tromper. Mes vieilles histoires me hantent bien plus que je ne l'espérais. Surtout après les années de psychothérapie qu'elles m'ont values. Parce que plus jeune, il m'est arrivé d'accorder une confiance absolue, mais c'était à la mauvaise personne. Et les dégâts ont retenti longtemps dans mon existence, bien après qu'il a quitté ma vie.

Je fixe la table, la conversation s'est alourdie. Mes yeux ne vont pas retenir mes larmes plus longtemps si nous persistons à discuter de ce sujet sensible.

– Tu dois laisser le passé où il est, me dit ma tante en me serrant le bras.

– C'est vrai, mais c'est tellement compliqué. Ce gars, ce qu'il a fait...

Ma tante me serre le bras plus fort.

– Alors, tes nouveaux projets ?

Ces mots sont une bouffée d'oxygène, fraîche et vivifiante dans un désert aride.

– Oui, souris-je, mes projets... J'ai tellement de choses à réapprendre. Sois rassurée, en venant ici, j'ai pris la décision de m'y consacrer et de fuir toute relation sentimentale.

– Voilà qui est bien dit, mais je doute qu'une si belle jeune femme laisse quiconque indifférent ! Et puis, ces choses, ça ne se commande pas.

– C'est drôle ce que tu dis, parce que justement, il y a bien une personne...

Ma tante sourit et j'en fais de même, comme une collégienne qui explique à sa mère qu'elle craque pour le garçon du cours de maths. Cette confession, même partielle, me fait beaucoup de bien.

– Je vois, et donc, enchaîne ma tante, tu es partagée entre ton choix de ne plus avoir de relations sentimentales et celui de céder à la tentation.

– Oui, c'est ça, c'est exactement ça !

– Eh bien, ce n'est pas parce que tu as décrété que tu ne dois plus avoir de petit ami que c'est ainsi que cela va se passer. Tu devrais lâcher prise !

– « Lâcher prise » ? dis-je en pouffant. Si tu savais le nombre de fois que l'on m'a répété ces mots. J'ai même cru à un moment que ce très sympathique et incompréhensible Dr Moutin, mon psychiatre, ne savait dire que ça ! Sauf que je n'ai jamais compris ce qu'il voulait dire.

Nous rions de bon cœur.

– Je ne suis pas très originale alors ! fait-elle. Parfois, c'est mieux de ne pas tout contrôler. Ce qui compte, c'est juste que ça te rende heureuse et que ce soit conforme aux valeurs que t'a transmises ta mère, bien sûr !

Ces mots me laissent pensive. L'avantage d'être en famille, c'est de pouvoir bénéficier de conseils, sans langue de bois, ce dont j'ai toujours eu besoin.

– Peut-on connaître le nom de l'heureux élu ? demande ma tante, amusée.

Je rougis, ne sachant comment esquiver la question. Il est hors de question que j'aille plus loin dans la confession. Je suis certaine qu'elle serait contrariée d'apprendre qu'il s'agit de mon patron, de surcroît un homme qui laisse planer un mystère autour de lui.

Mon oncle choisit ce moment pour entrer.

– Alors les filles, en pleine conversation ?

Je le remercie intérieurement pour ce timing parfait.

– Oui, lui répond ma tante, une discussion entre filles ne peut que me faire du bien. Je me sens parfois un peu seule au milieu de mes hommes !

Nous rions de bon cœur, une fois de plus.

Nous nous mettons d'accord sur l'heure du départ pour l'institut et je termine la matinée plongée dans l'album photo de famille.

L'hôpital me paraît moins accueillant que la première fois. Savoir que l'un de mes proches y est retenu me donne des frissons. De plus, j'ai un mauvais pressentiment.

Nous nous rendons dans la chambre de Pierre, après un échange rapide avec son médecin. Celui-ci explique qu'il a fait une sérieuse rechute. La nouvelle est fraîche, son état s'est détérioré dans la nuit. Je reste à son chevet tandis que mon oncle et ma tante se rendent au bureau du Dr Hellman pour obtenir davantage d'explications.

Sa chambre est la même qu'il y a une semaine, mais je la trouve morose, vidée de l'enthousiasme qui l'habitait lors de notre dernière visite. Des murs bleu pâle, des meubles blancs, délavés par le temps et les produits de nettoyage industriels.

Pierre est roulé en boule sous ses couvertures. J'entends sa respiration, profonde et régulière. Il est en train de dormir.

De sa fenêtre, on distingue le parc, ce qui me remémore notre conversation alors que la famille était au complet. Nous avons parlé de projets, des fêtes de fin d'année, de ses cours d'hélicoptère. Cette pensée me serre le cœur, car je sais qu'il faudra renoncer. Je n'ose imaginer l'effet que cette nouvelle aura sur ses frères.

Les couvertures se froissent, Pierre se retourne et se relève à demi, s'appuyant sur les coudes.

– Salut, Alexia.

Je suis décontenancée car je ne m'attendais pas à ce qu'il sorte de son état léthargique.

– Euh... salut, dis-je en essayant d'avoir l'air le plus naturel possible.

Je regarde vers la porte en espérant voir mon oncle et ma tante entrer. Le fait d'être seule avec lui me met mal à l'aise.

– Je savais que tu viendrais aujourd'hui.

– Oui, j'ai souhaité accompagner tes parents.

– C'est gentil de ta part... Tu es une personne gentille.

– Oui, dis-je, perturbée par sa phrase. Maintenant, je n'ai plus l'excuse de la distance.

Il sourit timidement, mais il sourit.

– J'ai quelque chose pour toi, reprend-il.

Il glisse sa main sous son oreiller pour en extraire un papier qu'il me tend. Mes yeux font des allées et venues entre lui et le document. Il déchiffre sans peine les sentiments de surprise et de crainte que j'éprouve.

– Ne t'inquiète pas, c'est juste une lettre. Tu sais, on m'autorise à écrire ici ! J'avais deux ou trois choses à te dire et j'ai pensé que ce

serait plus simple de les écrire, au cas où on ne soit pas seuls.

– Oui, bien sûr. OK ! Donne-moi ça !

J'essaie de mettre de l'assurance dans ma voix. Il a raison, j'ai eu la réaction d'une personne se pensant au parloir avec un détenu de prison. Il n'y a rien à craindre dans sa démarche. Mon cousin me donne une lettre qu'il m'a écrite et voilà tout. Il aurait aussi bien pu me l'envoyer par la poste et il n'y aurait eu aucune différence. Je saisis l'enveloppe et la range dans mon sac, ne sachant pas si c'est ce qu'il attend de moi.

Quelques secondes plus tard, le médecin fait son entrée dans la chambre. Il devance mon oncle et ma tante qui affichent des mines déconfites. Je n'ai pas le temps de demander à Pierre les motivations de sa lettre. À vrai dire, ce n'est plus la préoccupation principale.

De retour chez nous, on s'attable afin d'expliquer la situation aux membres de la famille absents cet après-midi. Je fais mine de quitter la cuisine afin de les laisser seuls, mais ma tante me retient par le bras. Je ne lui oppose aucune résistance. Elle est tellement marquée par cette journée que cela me fait souffrir de la voir ainsi. Une douleur s'est gravée dans ses traits, lui donnant l'air plus âgé qu'elle ne l'est. C'est mon oncle qui prend la parole, en tant que chef de famille. Il tente de rapporter les paroles du médecin.

Celui-ci a expliqué avoir été dans l'obligation de sangler Pierre à son lit, car il était de nouveau en proie à des délires paranoïaques et a tenté de s'enfuir durant la nuit.

Ces mots m'atteignent comme un coup de poing et, pour ne pas vaciller, je m'agrippe au rebord de la table. Jusque-là, je m'étais contentée d'assimiler l'état de Pierre à une forte déprime, bien que cela ne tienne pas la route. J'écoute le reste de la conversation, les yeux rivés au sol. Impossible de regarder qui que ce soit dans la pièce de peur d'y lire la profonde tristesse qu'ils ressentent.

À cet instant, la lettre que Pierre m'a remise me revient en tête. Inutile d'en parler. C'est trop tard. Ils sont déjà si perturbés que je ne veux pas ajouter d'autres tracasseries à leur chagrin en expliquant qu'il m'a secrètement transmis un document. Mes cousins s'isolent, trop affectés pour prolonger la conversation. Alors, je reste dans la cuisine pour tenter de consoler ma tante.

Plus tard dans la soirée, je m'enferme dans ma chambre. Ma première idée est de consulter la lettre. Après l'avoir sortie de mon sac, je m'installe sur mon lit, la tenant du bout des doigts comme s'il s'agissait d'un objet étrange, voire dangereux.

Je rassemble tout mon courage. Les derniers événements ont freiné ma volonté. Pour m'aider, je laisse remonter à la surface les derniers souvenirs que j'ai de Pierre. Ceux des trop rares visites de sa famille.

Les images de notre enfance me submergent. Je pense à nouveau à ces années où la maladie et les déboires de la vie semblaient si loin de nos vies. Les larmes me montent aux yeux. Je n'arrive pas à croire ce qui lui arrive.

Après un long soupire, je décide de me raccrocher à ce Pierre, à celui de notre jeunesse, plein de joie et d'espérance. Je me dis qu'au fond, quoi qu'ils disent de lui, je me dois d'être à ses côtés dans ce moment difficile.

Et j'ouvre la lettre.

Chapitre 12

Le 19 septembre

Le docteur s'installe dans son fauteuil. Voilà plusieurs jours qu'il n'est pas venu la voir. Mais peu importe, elle a dormi la plupart du temps. Son test avec l'autre médecin a été très révélateur puisqu'on a suivi un traitement encore plus puissant. Elle a passé les trois quarts de ses journées dans un état second, aussi amorphe qu'un légume. Alexia se sent comme lobotomisée, quasiment incapable de la moindre pensée composée de plus d'une idée. Ce qui explique sans doute l'absence de séances. Le Dr Trevor n'aurait rien pu tirer d'elle.

Le matin même, une infirmière est venue retirer la perfusion, lui permettant de sortir petit à petit du brouillard qui l'enveloppe de ses denses volutes. En parallèle, son état physique s'est amélioré. En fait, elle est guérie, si ce n'est son état mental. Et force est de constater que c'est loin d'être aussi bien. Son unique consolation réside dans le fait qu'elle arrive à se maintenir en position assise sur son lit.

– Comment allez-vous ce matin ?

– Mieux.

Et c'est vrai. Le voile continue à se lever. Mais avec lui, un infini sentiment de vulnérabilité. Elle s'inquiète de ce qui l'attend maintenant.

Pour faire face, elle a le choix entre deux options : l'agressivité ou la prudence. Elle a besoin de se protéger. Alors elle décide que ce sera la posture du docteur qui fera pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Depuis le début, elle se méfie de lui. Finalement, rien n'a changé depuis son arrivée dans cet hôpital.

– Vous avez meilleure mine. Peut-être que vous pourriez envisager de vous lever de ce lit et sortir un peu ?

Sortir de cette chambre ? Voilà une idée qui pourrait la faire pleurer de joie.

– J'aimerais beaucoup, fait-elle en tâchant de ne rien laisser transparaître. Je crois que j'en ai besoin.

– J'en prends note. Une infirmière viendra vous aider et on vous montrera le service.

– Merci.

Elle adopte un ton neutre. Aujourd'hui, ce sera la prudence.

– Alors, dites-moi, où en êtes-vous du retour de vos souvenirs ? Peut-on parler de la journée de l'accident de voiture ?

– Je ne me souviens pas de cette journée, dit-elle en s'efforçant de paraître sûre d'elle. Pour le reste, ça avance. J'ai beaucoup de souvenirs de ma famille, sur l'île de la Réunion. En particulier de l'un de mes cousins. Je me souviens aussi d'avoir eu une histoire avec un homme là-bas. L'espace d'un instant, j'ai cru qu'il était avec moi dans la voiture. Mais tout... était mélangé dans ma tête. Je ne suis plus sûre de rien.

– Oui, cela arrive dans certains cas de perte de la mémoire. Certains chocs arrivent à y mettre la pagaille. La frontière entre les fantasmes et la réalité est mince, et quand tout se mêle...

Il hoche la tête avec légèreté. On dirait que le médecin est de bonne humeur.

Alexia réfléchit à ses propos. Ce pourrait être l'encouragement supplémentaire qu'elle espérait depuis longtemps. Une manière de lui dire à demi-mot qu'elle va mieux.

– J'ai réussi à obtenir votre dossier médical au complet, reprend le Dr Trevor. Je dois dire que ça n'a pas été simple, car il y en avait dans de nombreux hôpitaux. Dernièrement, j'ai reçu la partie provenant d'un hôpital, sur l'île de la Réunion. Vous y avez été hospitalisée longuement. Visiblement, il s'est passé quelque chose là-bas. Est-ce que vous pouvez m'en parler ?

Alexia retient sa respiration, heurtée par cette information.

– Je suis juste allée voir mon oncle et ma tante, répond-elle de manière agressive. J'avais besoin de prendre l'air, finit-elle en essayant de reprendre son calme.

Il fait une pause et la fixe, l'air inquiet.

– Avez-vous d'autres éléments en tête ? Parlez-moi de cet homme que vous avez rencontré là-bas. Quel est son nom ?

Inutile de lui mentir. Alexia sait qu'il la questionne alors qu'il a tous les éléments en sa possession. C'est lui qui a toutes les cartes du jeu.

– Dorian.

– Et comment était-il ?

Cette question lui provoque un pincement au cœur. Comme si le fait d'en parler ravivait quelque chose de douloureux.

– Il était... différent. Je crois qu'il m'a permis de mettre de côté les ennuis que j'ai rencontrés plus jeune.

– Vous vous souvenez de cela ?

– Oui, je vous l’ai déjà dit. Rien n’a disparu de ce côté-là.

– Bien. Au vu des derniers éléments, je pense que nous devrions essayer d’avancer encore. Et je vous propose une autre séance d’hypnose.

– Bien, docteur.

Cette fois, pas de nausées. Juste l’envie d’en finir. C’est un sentiment plus fort, mais plus supportable aussi. Une issue.

Un coup d’œil sur la table de nuit permet à Alexia de vérifier la présence du métronome. C’est drôle, elle ne l’avait pas remarqué ce matin.

Suivre le plan de ce médecin a quelque chose de rassurant. Il la mène vers un objectif, et peu importe si tout n’est pas clair pour elle. C’est déjà une forme de délivrance, de lâcher-prise. Même si ce n’est pas ce qu’elle espérait.

Le Dr Trevor appuie sur une télécommande et les stores de la fenêtre s’abaissent aussitôt. En moins d’une minute, la clarté laisse place à une semi-obscurité dominée par les flashes lumineux.

Alexia se fait docile, guidée par la voix grave du docteur qui émerge de la noirceur de la pièce.

Chapitre 13

Alexia

Je sais que tu vas trouver ça bizarre, mais ta venue ici m'a vraiment chamboulé. Elle me laisse un dernier espoir.

De nombreuses personnes ont volontairement cherché à étouffer ce que j'essaie de dire. Pourtant, peu connaissent la vérité, mais ils ont les moyens de faire taire quiconque s'oppose à eux. Ils ont des relations partout. Je ne connais pas toute l'histoire, mais j'en sais déjà trop. Et je suis ici car je me suis approché trop près de la vérité.

Virginie s'est suicidée, c'est ce qu'ils disent, mais je suis sûr que ce n'est pas le cas. J'ai rassemblé quelques preuves, mais elles ont systématiquement été détruites. Trop d'éléments sont incompatibles pour que j'accepte cette explication. Et j'en ai marre de mentir en affirmant que j'y crois. Je ne suis pas résigné et je ne veux pas abandonner. Peu importe que je sois retenu aujourd'hui, l'hôpital ou ailleurs, pour moi, c'est pareil. Je veux la vérité. Je lui dois ça, tu comprends ?

Je ne peux pas tout t'expliquer, au risque de te mettre en danger toi aussi.

Je veux que tu saches que je ne suis pas fou, et surtout, je voudrais que tu m'aides. Tu es mon dernier espoir.

Détruis cette lettre.

Pierre

Une douche glaciale s'abat sur moi. La seule chose réaliste dans cette lettre est le prénom de sa défunte fiancée, que j'avais entendu lors d'une conversation entre ses frères. Je reste au moins cinq minutes devant cette feuille de papier à lire et relire les mots qu'elle contient, tâchant de relativiser au maximum. Mais je suis au bord d'un gouffre. Ce qu'il écrit est le triste reflet de sa maladie.

À vrai dire, je sais peu de choses sur la dépression, mais les délires paranoïaques peuvent être l'un des symptômes. Bien sûr, j' imagine qu'avant moi, il a dû essayer d'en parler à ses frères et à ses parents aussi. Et c'est pour cela qu'il est résident de longue durée à l'institut. Mon oncle et ma tante ont dû essayer de le raisonner dans un premier temps, puis se sont résolus à chercher de l'aide ailleurs.

La mort de sa petite amie a-t-elle déclenché cette maladie ? Une gangrène sournoise qui a pris l'apparence du deuil pour avancer petit à petit jusqu'à l'envelopper tout entier. Sa famille, si proche et si attentionnée, a pensé voir ces dernières semaines le bout du tunnel,

mais c'était pour mieux sombrer. J'en ai la preuve irréfutable.

Bien que bouleversée, il me faut réfléchir à ce que je vais faire de cette lettre. Elle n'apportera rien de plus aux médecins qui ont déjà bien identifié le problème. Quant aux membres de sa famille, cela ne ferait que les attrister davantage. Ils n'ont pas besoin de la lire pour accepter la situation. En résultent deux possibilités : soit la détruire et proposer une réponse à Pierre. Peut-être lui écrire ou bien aller le voir, seule, et essayer de lui parler. Soit la détruire et ne rien faire dans l'espoir que, lors de ma prochaine visite, il ait oublié son geste.

Mon estomac se noue, m'indiquant combien l'état de santé de Pierre me bouleverse.

J'expire jusqu'à vider tout l'air de mes poumons, afin de me donner du courage, et j'entreprends de déchirer la petite feuille en minuscules morceaux. Quand la lettre est désintégrée, j'éprouve un immense sentiment de soulagement. Comme si elle venait de disparaître, sans avoir jamais existé, me laissant au milieu d'une pluie de confettis.

Il sera temps, plus tard, de réfléchir à la manière de montrer à Pierre que je le soutiens, même si ce n'est pas comme il l'espère.

Une sonnerie qui m'est inconnue résonne dans la pièce. J'attrape mon nouveau téléphone, perdu au milieu de mon sac à main, et découvre que je viens de recevoir un message. Le numéro ne m'évoque rien, ce qui est logique, car je ne me suis pas occupée de transférer mes contacts. Une chose de plus à faire dès que possible.

Je déverrouille l'écran afin de prendre connaissance du contenu du message. Les mots qui me sont adressés me surprennent. Mais ils me rappellent qu'hier, j'ai laissé ce numéro au comptoir de l'hôtel afin que Myriam puisse me joindre au cas où il manque une information sur les réservations que j'ai enregistrées.

C'est sans aucun doute un message de Dorian.

Je dois vous parler le plus tôt possible.

L'anxiété me gagne, je sais de quoi il retourne. Il considère que notre *entretien* dans son bureau est une erreur et il souhaite s'assurer que je le perçoive comme tel. C'est sans ambiguïté.

La soirée devient plus qu'insupportable. J'étais censée être l'heureuse propriétaire d'un ticket pour une nouvelle vie, mais voilà qu'au bout d'une semaine, elle s'avère être moins attrayante que prévu. Les problèmes sortent de leur tanière. Ils sont partout, malgré les cocotiers et la chaleur tropicale. À bout de ressources, je décide de me coucher, n'ayant aucune envie de discuter, de renvoyer un message, de réfléchir ou quoi que ce soit d'autre. Demain, je reprendrai tout en main. Et en premier lieu, je mettrai un terme à ces quelques moments passés en compagnie de Dorian. Tout converge vers

cette décision. Mais le fait que son message sous-entende que c'est lui qui prend l'initiative de tout arrêter me chagrine. Je suis vexée, il faut bien l'admettre. Alors que mes yeux restent rivés au plafond, les tensions de la journée, trop fortes, me submergent. Quelques minutes plus tard, le sommeil alourdit mes paupières puis m'enveloppe tout entière.

À mon réveil, je m'active pour arriver à l'heure au travail. À 6 heures, je suis opérationnelle, derrière mon comptoir, ravie de constater que de nombreux clients sont déjà prêts pour leurs excursions. J'échange avec certains au sujet du programme de leur journée, ce qui me permet d'approfondir ma connaissance de l'île et me laisse l'eau à la bouche. Il est vrai que je n'ai pas encore fait de tourisme depuis mon arrivée, ce que je dois à mes journées trop remplies.

En milieu de matinée, la sonnerie du téléphone me fait sursauter. Le son est différent, c'est un appel interne. Je l'ai entendu une seule fois durant l'un de mes premiers jours de travail. Un frisson me parcourt à mesure que je m'approche pour répondre. J'ai peu de doutes quant à l'identité de mon interlocuteur.

– Hôtel Montgolfière, Mlle Lefortin, que puis-je pour votre service ?

Je débite ma phrase d'accueil car je ne tiens pas à m'exposer à un quelconque reproche.

– Bonjour, mademoiselle. M. Chambert Dorian.

Le ton est professionnel, celui d'une personne sûre d'elle, à qui rien n'échappe. Et c'est tant mieux, il ira droit au but. D'ailleurs, il reprend sans attendre :

– J'ai essayé de vous contacter, hier... sur votre téléphone personnel. Je souhaiterais m'entretenir avec vous.

– Oui, bien entendu, dis-je, pincée, consternée qu'il choisisse notre lieu de travail pour cette discussion.

– Venez me rejoindre au salon, disons dans cinq minutes.

Je suis abasourdie. Non seulement il ne me donne aucune explication sur l'utilisation de mon numéro personnel, mais il semble croire qu'il peut disposer de moi à sa guise.

– Cela ne pose pas de problème que je laisse l'accueil ? demandé-je sur un ton sec.

– Je vais procéder au transfert des appels. Rejoignez-moi immédiatement, je vous prie.

Une formulation sans appel. Celle des hommes qui n'ont pas l'habitude qu'on leur refuse quoi que ce soit. D'une arrogance imbuvable.

Je repose le combiné sans délicatesse et tente d'évacuer ma colère

en un soupir non dissimulé. Je comprends qu'il soit nécessaire de clarifier la situation, mais je n'aime pas cette manière très impersonnelle de le faire. Nous avons partagé un moment intime et, à ce titre, j'espérais quelques égards. Mais M. Chambert Dorian n'a pas l'air de partager ma manière de voir les choses.

Je marche en direction du salon qui n'est pas très loin de l'accueil et m'installe à la même table qui nous avait servi, à Louise et à moi-même, au moment de notre premier entretien.

Dorian arrive au bout d'un quart d'heure, laps de temps pendant lequel j'ai laissé croître ma colère contre lui. À vrai dire, je fulmine devant son impolitesse. Je n'apprécie pas qu'il ait pu me faire attendre de la sorte alors que sa demande était expresse. Son bureau est à moins de deux minutes du salon, et encore, en prenant tout son temps.

Il s'installe avec une nonchalance non feinte en face de moi. Nous sommes en parfait décalage. N'importe quel observateur constaterait l'évidence du paradoxe : Dorian, décontracté et désinvolte d'un côté, et moi de l'autre, les traits crispés par l'exaspération.

– Vous souhaitez boire un café ? questionne-t-il.

Mes mâchoires se contractent et je ne le lâche pas du regard. J'aimerais qu'il aille droit au but.

– Non, merci, dis-je en me forçant à sourire. Si nous pouvions en venir au fait, je vous en serais reconnaissante.

Il paraît surpris par ma réaction. Mais cela ne dure qu'une fraction de seconde. Rien n'est vraiment perceptible dans son attitude.

Comme d'habitude.

– Tout va bien ?

J'en reste bouche bée. Sans savoir si c'est parce qu'il a l'air sincère en prétendant s'inquiéter de mon état de santé ou parce qu'il me provoque encore. Mais je ne desserre pas les mâchoires. Il voulait me voir, c'est à lui de parler !

– Bien, finit-il par reprendre. Je voulais que nous discussions ailleurs que dans mon bureau afin de ne pas attirer l'attention sur nous. Trop de visites dans mon bureau pourraient être... « dangereuses ».

Il termine sa phrase en appuyant sur le dernier mot, bien que j'en aie déjà compris l'idée. S'il ne dit pas ce qu'il a à dire, là, tout de suite, je crois bien que je pourrais le gifler, au milieu de son hôtel. L'alliance de son arrogance et de ses provocations manifestes m'a mise à fleur de peau. Mais au lieu de poursuivre, Dorian rive son regard au mien, semblant se délecter du spectacle que lui offrent mes oscillations émotionnelles.

– Très bien, continué-je dans l'unique objectif de mettre un terme à cet échange puéril. Inutile d'en discuter pendant des heures, ce qui s'est passé dans votre bureau a été et sera exceptionnel. Ne vous

inquiétez pas, je ne me suis fourré aucune idée en tête, et bien sûr, nous resterons de bons collègues de travail. J'ajoute que vous pouvez compter sur ma discrétion. Maintenant que c'est dit, j'aimerais retourner à mon travail, sauf, bien sûr, si vous considérez qu'il s'agit d'un motif de licenciement !

Je suis à bout de souffle, prête à fondre en larmes. Si la conversation dure plus longtemps alors je ne pourrai pas me retenir. Face à moi, Dorian, toujours aussi calme, me fixe comme s'il ne comprenait pas ce que je viens de lui dire.

Il ne répond rien et un silence pesant s'installe entre nous. Vexée et humiliée, je me lève précipitamment, fuyant son regard. Sans demander son accord, je me dirige vers les vestiaires pour me passer un peu d'eau sur le visage et reprendre mes esprits. Je rage.

Dès qu'il n'est plus dans mon champ de vision, je reprends ma respiration. J'aurais aimé pouvoir lui tenir tête plus longtemps. Ma seule consolation réside dans le fait que je n'ai pas craqué devant lui, préservant un peu de dignité. Chaque moment en sa compagnie me pousse hors de mes limites jusqu'à ce que je n'arrive plus à me contrôler. Cette façon de souffler le chaud et le froid devient insupportable. Cet homme est à éviter. C'est un danger pour moi. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé de m'empêcher de l'approcher.

J'entre dans le vestiaire avec prudence afin de vérifier qu'il est bien vide. Un recoin de la pièce m'accueille et, assise sur un tabouret, je laisse couler mes larmes. Sans cela, je sais que je n'arriverai pas à tenir la journée. Au bout de quelques minutes, le soulagement m'envahit en de douces ondes apaisantes. Je pleure encore, mais c'est davantage pour évacuer la tension qu'à cause de l'attitude de Dorian. Enfin, c'est ce que je tente de croire. Sinon, il ne me restera plus qu'à constater, avec amertume, à quel point je reste fragile. Tout en faisant le point, je fais glisser mon tabouret vers la coiffeuse afin de reprendre mon maquillage. Mon absence va finir par se faire remarquer.

Tandis que je me coiffe, la porte du vestiaire s'ouvre doucement. J'aperçois, dans le miroir, le reflet de l'individu qui ferme à clé sur son passage. Mes yeux s'écarchillent en fixant son reflet. Dorian s'approche et se glisse jusqu'à se trouver derrière moi. Je continue de le fixer, trop surprise pour faire ou dire quoi que ce soit. Il s'immobilise et nous passons quelques secondes à nous scruter. Il ne me lâche pas du regard et, pour une fois, ce que j'y lis s'apparente à de la tendresse.

Sans même qu'il me touche, des frissons m'envahissent. Si je ne me sentais pas si fragile, je lui demanderais sur-le-champ des explications sur cette attitude paradoxale qui me fait souffrir.

Doucement, il sort de son immobilisme pour se saisir de ma brosse à cheveux et entreprend de me coiffer, effectuant des gestes lents afin

de ne pas me faire mal. Sa délicatesse et ce mouvement répétitif me détendent très vite, de sorte que je finis par fermer les yeux pour me laisser faire. L'espace d'un instant, j'oublie ce qui se passe pour me focaliser sur cette sensation agréable.

Puis, je le sens se coller à moi et pencher ma tête sur le côté pour continuer à me coiffer, mais cette fois avec ses mains. À cette distance, je sens son odeur, si particulière, si proche de moi. Je tente de lutter contre ce qui est en train de se produire. L'attraction physique que j'éprouve pour lui est incontrôlable et tout mon corps cherche à me le montrer en prenant les commandes. J'ai la sensation à la fois grisante et dégradante d'être une poupée de chiffon sous son emprise.

Sans que je n'émette aucun signe d'opposition, il commence à m'embrasser avec une infinie douceur dans le cou. Des picotements délicieux se fraient un chemin dans mon bas-ventre.

À cet instant, je ne suis plus en mesure de lutter ou bien de faire machine arrière. Cet homme me manipule et m'emporte comme le ferait la plus forte des tempêtes. Je finis par ouvrir les yeux pour profiter de la situation. Dorian regarde ses mains parcourir mon corps et semble attentif à l'effet qu'elles me procurent. Il descend sur mes cuisses, me maintenant contre lui, agrippe et remonte ma robe puis la glisse par-dessus mes épaules. Je reste ainsi, devant le miroir, en sous-vêtements, livrée à son regard. Ma respiration se fait haletante tant j'ai du mal à canaliser les sensations qui m'assaillent.

Ses mains se posent sur mes épaules et vont chercher l'attache de mon soutien-gorge. Mon regard se rive au sien. J'ai le sentiment que ce n'est pas ma nudité qui l'intéresse, mais l'effet que tous ses gestes ont sur moi, ce qui est encore plus troublant.

Un léger cliquetis atteste qu'il est parvenu à ses fins. Profitant de cet instant pour me ressaisir, je me tourne pour lui faire face et rétablir l'égalité. Je commence à déboutonner sa chemise, aussi lentement que mon envie de lui me le permet. Je me hisse sur la pointe des pieds et viens frôler ses lèvres, juste assez près pour sentir son souffle, mais pas trop non plus pour ne pas perdre son regard. Cette fois-ci, l'éclairage joue en ma faveur, les spots du miroir renvoient la lumière sur son visage. Ses traits si fins expriment sans équivoque le plaisir qu'il retire de la situation. Il gémit au contact de ma main et ses yeux se voilent sous le plaisir qu'il ressent. L'observer dans cette posture si intime me donne envie de continuer. La lueur qui danse au fond de ses yeux exprime de manière impudique le plaisir que je lui donne.

Mes mains remontent et s'enfoncent dans ses cheveux. Mon rythme cardiaque s'emballe quand il gémit encore. Puis, il me soulève et me plaque contre ses hanches.

Nos regards ne se lâchent pas, jusqu'à ce que ses lèvres viennent à

nouveau frôler les miennes.

– Regarde-moi..., demande-t-il.

Je peine à maintenir les yeux ouverts tant j'ai envie qu'il prolonge son baiser. Mais Dorian ne semble plus décider à me donner satisfaction. Aussi, je bascule le bassin pour resserrer encore notre étreinte. Surpris, il se mord la lèvre pour ne pas gémir. Une goutte de sang perle et menace de couler sur son menton.

Encore émue par cette profonde intimité, je m'approche de sa lèvre meurtrie pour, cette fois, obtenir le baiser que je convoite. La gouttelette de sang se répand sur nos lèvres. Et Dorian me serre contre lui avant de m'embrasser, comme s'il était au bord du désespoir.

Notre étreinte se prolonge encore, jusqu'à ce que nos corps prennent le dessus et se mêlent dans une sensation de plaisir infini.

Mes mains ne m'obéissent plus. Elles fouillent le corps de Dorian avec impatience. L'urgence prend le dessus et transforme nos caresses en gestes pressants. Mes pensées convergent vers un seul objectif : je veux qu'il me donne encore plus de plaisir.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Dorian se détache de mon corps brûlant pour laisser tomber son pantalon sur le sol. Son regard se rive au mien, et je comprends qu'il me demande la permission d'aller plus loin. Je pourrais regarder son visage assombri par l'envie durant des heures, mais je ne peux plus attendre. Alors, j'enroule une jambe autour de lui et le fais venir en moi avec une infinie douceur. Il ne lui faut que quelques mouvements de hanches pour me faire basculer dans une douceur indescriptible. Le plaisir monte. Je perds pied, m'agrippant à ses épaules. Ses lèvres viennent se poser sur ma nuque, puis remontent le long de mon cou, laissant derrière elles une somme de frissons incontrôlables. Quand elles se posent sur ma bouche, je vacille alors qu'il se contracte au fond de moi. Notre plaisir vient d'atteindre son sommet et nous emporte tous deux au même moment.

Alors que nous reprenons nos esprits, front contre front, je me rends compte que j'ai perdu la notion du temps, et la réalité vient crever notre bulle. Nous devons parler, maintenant.

– Je suis perdue, lancé-je sans conviction. Je ne comprends pas ce que tu veux de moi.

– Je te veux, voilà tout, murmure-t-il.

Ces quelques mots me rassurent et me font sourire, bien qu'ils ne m'expliquent pas ses intentions, et encore moins son attitude paradoxale. J'ai l'intime conviction qu'il me dit uniquement ce que j'ai envie d'entendre. Il est vrai que je n'aurais pas pu essayer de rejeter sa part à cet instant, mais j'ai besoin de la vérité. Je suis en train de jouer avec mon équilibre mental.

– OK ! Tu veux qu'on se voie de temps en temps, histoire de passer

un bon moment ? risqué-je pour en apprendre plus.

– Non ! Tu n’y es pas, absolument pas. Je te veux complètement, Alexia.

Je suis plus amusée que vexée par sa remarque, qui me relègue à l’état de femme-objet. Après tout, j’ai éprouvé une attirance pour lui dès le début, et pour l’heure, je dois avouer que ce statut me conviendrait s’il n’y avait pas ses sautes d’humeur imprévisibles.

– Très bien, dis-je en souriant. J’ai pourtant l’impression que tout n’est pas si simple.

– Oui, c’est exact.

Dorian a déjà retrouvé ses moyens et je me sens un peu moins à l’aise en sa compagnie. La vulnérabilité qui émanait de lui pendant nos ébats s’est volatilisée et il est, à présent, de nouveau muré dans sa carapace.

À cet instant, je remarque que je suis encore à moitié nue. Ce qui m’embarrasse pour la suite de la conversation. La distance entre nous se réinstalle petit à petit. Aussi, je me lève et remets mes sous-vêtements. Me voyant faire, Dorian m’attrape par les hanches pour m’asseoir sur le rebord du lavabo.

– Pour faire simple, dit-il, je préférerais que nos futures entrevues soient nombreuses, mais discrètes. Quand je dis que je te veux, je suis sérieux et ce n’est pas à prendre à la légère. J’ai cependant quelques points à régler qui vont nous obliger à ne parler de cela à personne. Suis-je clair ?

À cet instant, il saisit ma robe et me la passe par-dessus les épaules. Je ne peux faire autre chose qu’acquiescer tant je suis déstabilisée par sa proposition. D’ailleurs, je ne suis même pas sûre d’avoir compris tous les mots de sa phrase.

– Bien. Tu ne seras donc pas surprise par mon attitude en public, il faut que je donne le change.

J’acquiesce de nouveau. Dorian termine de reboutonner sa chemise et m’embrasse dans le cou au moment où je mets de l’ordre dans ma coiffure. Je comprends que c’est pour m’indiquer qu’il me quitte. Alors, j’en profite pour le regarder une dernière fois. Il n’a nullement besoin de se réajuster devant le miroir car il est impeccable. Rien, dans son allure, ne trahit ce qui vient de se passer. Pour ma part, j’ai l’impression d’avoir subi les lames de fond d’un raz-de-marée.

Quand il sort de la pièce, il m’adresse un clin d’œil. En réponse, je souris, encore transportée par ses effluves. Ce parfum sucré qui m’a surprise au début est maintenant une invitation lascive. Une odeur unique qu’à partir d’aujourd’hui je pourrais associer à un moment intime.

Je reste un moment supplémentaire aux vestiaires, tâchant de m’expliquer ce qui vient de se passer. Mes certitudes sont sens dessus

dessous. Au lieu de mettre un terme à notre flirt, celui-ci vient de prendre de l'importance. Il me faut admettre que je n'ai pas pu lui résister. Et une seule raison me vient en tête : Dorian est différent des hommes que j'ai rencontrés jusqu'à aujourd'hui.

Le début de la semaine passe à toute allure. Je me contente d'aller travailler et de retrouver Dorian en milieu d'après-midi dans une chambre, un peu à l'écart dans une aile de l'hôtel. Il m'explique qu'il s'agit d'une sorte de chambre de fonction, prévue pour son père et le reste de sa famille lors de leurs visites sur l'île. La morsure de la jalousie ne m'épargne pas, car je crois qu'en réalité, cette partie de l'hôtel a reçu ses précédentes conquêtes. Mais la douceur des moments passés en sa compagnie mérite que je canalise mon orgueil. C'est un autre signe qui me montre que, malgré la réserve que je m'efforce de garder, je m'implique de plus en plus dans cette relation.

Dorian organise nos rendez-vous avec précision, de sorte que je n'ai qu'à me plier à son planning. De cette manière, je ne suis pas en conflit avec ma conscience : je ne réfléchis plus à ce qui se passe. C'est sans préméditation. Pour la première fois, je me laisse aller. Me raisonner est de toute évidence devenu une cause perdue. Mon attirance pour cet homme est trop puissante pour que j'y résiste, même armée des meilleurs arguments du monde.

D'ailleurs, nous ne parlons pas de notre relation non plus. Chaque fois que j'entre dans la chambre, j'ai à peine le temps de prononcer quelques mots que nos pulsions nous submergent et nous passons tout notre temps à essayer de les assouvir.

Plus tard dans la semaine, je décide de rendre visite à Pierre. Sa demande est restée dans un coin de mon esprit. Après tout, plusieurs options sont envisageables : soit il aura oublié la lettre, soit il sera sorti de son état délirant et me fera savoir que c'était une erreur, soit il souhaitera en parler. Et dans ce cas, j'aviserais sur place, car je ne sais toujours pas quoi lui répondre.

À contrecœur, le jeudi suivant, j'explique à Dorian que je dois écourter notre entrevue. Il me regarde du coin de l'œil pendant que je cherche mes vêtements jetés sur le sol de la chambre. C'est ainsi qu'ils finissent la plupart du temps. J'essaie de ne pas me laisser déconcentrer alors que je sens qu'il observe le moindre de mes mouvements. La lumière qui filtre au travers des stores pourtant fermés expose mon corps nu. J'éprouve de la gêne, mais pas seulement, cette manière de me fouiller est grisante.

Pour faire durer ce moment, je fais mine de ne pas trouver mes sous-vêtements. Dorian n'est pas dupe de cette mise en scène. Il repousse le drap qui couvre son corps et se lève, nu aussi.

Mes yeux se posent naturellement sur le bas de son corps, qui trahit son excitation. Mon petit manège a eu l'effet escompté.

Dorian me laisse le détailler un instant avant de s'approcher jusqu'à se coller à moi. Des frissons parcourent mon corps et mon envie de lui explose.

Mes mains glissent sur sa peau pour sentir sa chaleur alors que j'approche mes lèvres des siennes. D'un mouvement, Dorian attrape mes fesses et me plaque contre lui. Un gémissement m'échappe au moment où il m'embrasse profondément.

Le plaisir me fait vibrer. J'ai envie de prendre les commandes de notre étreinte, mais Dorian me repousse et me guide pour m'allonger sur le lit, dos à lui. Je sens son corps se positionner au-dessus du mien. Les frissons reviennent alors que je suis dans l'expectative. Ce n'est qu'au bout de quelques secondes que je sens ses lèvres se poser sur mes cuisses et déposer des baisers fiévreux en remontant jusqu'à mes épaules.

Ses mains m'immobilisent au moment où je cherche à me redresser, m'obligeant à refouler mon envie de me tourner pour le toucher à mon tour. Ma respiration s'accélère, j'ai envie de plus de contacts. Dorian me libère, après quelques minutes de cette délicieuse torture. Aussitôt, je bascule pour inverser nos positions. Je place mes hanches au-dessus de lui, débutant des mouvements de va-et-vient qui font encore accroître le plaisir. Nos regards se mêlent sans plus pouvoir se quitter jusqu'à ce que le plaisir explose.

Peu après, allongés tous les deux, nous reprenons notre respiration. Il me faut près d'une heure pour renouveler ma tentative de départ. Avec regret, je m'éclipse en fixant sur ma rétine l'image de son corps puissant étendu sur le lit.

En franchissant les portes de l'hôpital, j'ai conscience de la difficulté à dissimuler ma visite. Le personnel soignant ne manquera pas de mentionner ma venue à mon oncle ou ma tante. Mais pour l'heure, cela m'assure de pouvoir passer un peu de temps, seule, avec Pierre. De toute façon, je suis sûre que personne ne m'en voudra de cette initiative.

Comme je commence à connaître l'établissement, je file droit à sa chambre. Ma nervosité refait surface pour plafonner à son maximum quand je passe la porte. Pierre est assis sur son lit, en train de griffonner sur un bloc-notes.

– Salut ! dis-je en rentrant.

– Mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'as pas lu la lettre ?

Eh bien, me voilà déjà déjà fixée sur un point qui ne va pas me faciliter la tâche. Je suis étonnée, car, aussi paradoxale que cela puisse être, il semble tout à fait lucide.

– Si, bien sûr, dis-je, hésitante. Je l’ai lue et, comme tu me l’as demandé, je l’ai déchirée juste après.

J’espère, en lui indiquant que j’ai suivi sa procédure, rattraper les quelques points que je viens de perdre.

– Je me suis dit, enchaîné-je, que le fait de venir te voir seule ne poserait pas de problème. Tu sais, personne n’est au courant de ma visite.

C’est un petit mensonge car je l’ai dit à Dorian qui, sans cela, ne m’aurait pas autorisée à quitter la chambre. Mais il n’appartient pas au cercle de Pierre. Et l’essentiel est que ce dernier soit rassuré.

– Bon, OK, finit-il par admettre. D’un autre côté, cela va nous permettre de discuter un peu. J’ai beaucoup réfléchi avant de t’écrire cette lettre. Mais je ne voyais pas d’autres moyens pour te convaincre de faire quelques recherches pour moi.

– C’est de ça que je voudrais parler.

– J’imagine que tu as besoin... de plus d’éléments ?

– Euh... Oui, en partie, bredouillé-je. Mais j’aimerais d’abord que tu saches que ton père et ta mère sont bouleversés par ce qui t’arrive, et je ne te parle même pas de tes frères.

– Je sais, me dit-il en soupirant. Mais ils refusent tous de me croire.

Il termine sa phrase en repoussant son bloc-notes sans remarquer qu’ainsi, j’ai une vue imprenable sur ses croquis. On dirait de grandes créatures à ailes, tout droit sorties d’un monde postapocalyptique. Cela n’a rien de rassurant par rapport à son état. Je ne suis pas spécialiste en la matière, mais des dessins aussi sombres ne peuvent refléter un état d’esprit serein.

Quand je lève les yeux, il me fixe. Je sais qu’il lit l’inquiétude que je m’efforce de dissimuler depuis mon arrivée.

– Alexia, murmure-t-il. Je t’en demande beaucoup, poursuit-il plus fort après une courte pause. Les apparences sont contre moi et je ne peux rien y faire. Je sais que tu ne t’attendais pas à ça. Qui croirait un mec comme moi, interné depuis des mois à cause de délires paranoïaques ?

Mon cœur se serre. Je n’ai pas le courage de le mettre devant la réalité. Après tout, il a l’air d’être déjà bien au fait du problème. Je décide donc de l’écouter, me disant que cela ne nuira pas davantage à la situation. Cette attitude n’est sans doute pas la meilleure à suivre et j’aurai toute la soirée pour me le reprocher.

– Ce n’est pas que je ne te croie pas, Pierre, mais ce que tu m’expliques me paraît tellement... compliqué.

Plusieurs mots me viennent à l’esprit et je me félicite d’en avoir choisi un qui ne condamne pas son histoire.

– Oui, dit-il. C’est effectivement compliqué, et encore, je ne sais

pas tout. Je suis certain que Virginie ne s'est pas donné la mort elle-même. C'est vrai qu'elle était un peu étrange avant l'accident, mais pas à ce point-là.

– « Un peu étrange » ? Que veux-tu dire par là ? demandé-je, surprise par cette nouvelle information.

– Virginie et moi, c'est une histoire de longue date, tu sais. On s'est connus à l'école et on ne s'est plus quittés. On s'est faits ensemble, d'une certaine manière. Ce n'est pas qu'on n'ait pas eu de secrets l'un pour l'autre, mais on a traversé quelques épreuves et ça nous a rapprochés. La plus dure a été la mort de sa mère. Je sais qu'elle ne l'a jamais acceptée, mais qui pourrait le faire ?

Ses yeux commencent à briller et je sens qu'il va pleurer. Je ne l'interromps pas pour autant. Il faut qu'il aille au bout de son histoire, alors, je me contente de m'asseoir sur le lit, à ses côtés.

– Les derniers temps, elle avait fini par retrouver sa joie de vivre et tout allait bien pour nous. On avait des projets. On parlait même d'avoir des enfants, tu te rends compte ! Et elle se serait suicidée ? Personne ne peut croire à une explication pareille.

Il fait une pause et baisse les yeux.

– Une balle dans la tête, finit-il par dire tout bas.

Il se met à pleurer à chaudes larmes et sa voix se fait chevrotante. Je pince les lèvres pour ne pas en faire de même. Mon cousin semble souffrir autant qu'au premier jour. La plaie béante laissée par la mort de sa petite amie ne s'est jamais refermée.

– Comment veux-tu qu'elle se soit procuré une arme ? questionne-t-il en sanglotant plus fort devant l'incohérence de ce fait. D'ailleurs, celle-ci n'a même pas été retrouvée sur les lieux de l'accident. Ils en ont déduit qu'elle avait dû tomber dans l'océan.

Pierre pince les lèvres pour montrer que cette explication lui paraît stupide.

– Je comprends, dis-je en lui prenant la main, sonnée par ces révélations.

Ce qu'il m'apprend sur les circonstances de la mort de Virginie me trouble mais je décide de ne pas le montrer. Pour le consoler, je serre sa paume dans la mienne, doutant de l'efficacité de mon geste. En réalité, j'ai envie de le prendre dans mes bras, mais le courage me manque. J'ai l'estomac noué, révoltée par l'injustice de la situation.

Pierre semble se ressaisir. Et une idée me traverse l'esprit.

– Tu m'as dit que tu trouvais son attitude étrange un peu avant son geste ?

– Oui, reprend-il en essuyant son visage du revers de la main. Elle a eu du mal à accepter de perdre sa mère car elle était toute petite quand ça s'est produit. En fait, sa mère a disparu et on n'a jamais retrouvé son corps. Depuis, elle passait tout son temps à chercher des

éléments qui pourraient faire avancer l'enquête. Quelques jours avant de... nous quitter, elle a cessé ses recherches, me disant qu'elle avait tout compris. J'ai vu cela comme un progrès, tu parles !

– OK, donc si j'ai bien compris, la mère de Virginie a disparu alors qu'elle n'était qu'une petite fille. Elle n'est pas vraiment morte ?

Je m'en veux de mon manque de tact et j'essaie de changer de formulation.

– Je veux dire, on n'a pas retrouvé son corps, c'est ça ?

Je ne crois pas que ce soit mieux, mais il ne relève pas.

– Non, mais c'est tout pareil. Elle a disparu depuis plus de quinze ans et nous vivons sur une île. Il fallait se rendre à l'évidence. Je me souviens aussi que Virginie s'intéressait beaucoup à cette chaîne d'hôtels de luxe qui s'est montée sur l'île, là où tu travailles justement... Oui ! Je suis au courant, dit-il dans un sourire qui me fait chaud au cœur. Je me rappelle m'être fait la remarque, car elle n'arrêtait pas d'en parler et de questionner tout le monde à ce sujet. Elle est morte l'année où ils se sont installés.

Mon âme de journaliste se met en alerte à l'écoute de ces éléments. Non pas qu'ils me laissent penser que son histoire de suicide déguisé soit réelle, mais par expérience, je sais que lorsque plusieurs pistes se recourent, c'est qu'il y a quelque chose à creuser.

À partir de là, il m'est possible de chercher une explication au geste de Virginie. Cela permettrait à mon cousin de se faire une raison et d'aller mieux. C'est en tout cas le meilleur compromis que je puisse lui proposer.

– Très bien, donc tu attends de moi que je vérifie s'il y a quelque chose de bizarre dans cette histoire, notamment en rapport avec l'hôtel ?

– Je sais que tu trouves que c'est fou, mais dès que j'ai su que tu travaillais pour eux...

– Je comprends. Je dirais même que je comprends mieux.

Son raisonnement me paraît rationnel et cela me rassure un peu.

– Je ne sais pas comment tu pourrais obtenir des informations, poursuit-il. Je me suis imaginé de nombreux scénarios. Est-ce qu'elle savait quelque chose qui aurait pu empêcher l'ouverture de ces hôtels ? Est-ce qu'elle avait retrouvé la trace de sa mère ?

De mon côté, je pense à quelque chose de plus simple. Il est plus probable de penser qu'elle s'est suicidée sur un coup de tête, un jour où elle broyait du noir, car elle ne pouvait pas accepter la perte de sa mère. Plusieurs choses me chagrinent quand même : le fait que l'arme n'ait pas été retrouvée, sans compter qu'il n'est pas simple de s'en procurer une. Et c'est par là que je vais commencer.

Je quitte Pierre quelques minutes plus tard et consulte mon téléphone, mis sous silencieux pendant ma visite. Deux messages de

Dorian me redonnent le sourire. Mon cœur se met à battre la chamade. J'aime cette sensation de fourmillements dans mon ventre que suscite chacun de ses contacts.

Depuis que notre relation s'est concrétisée, il ne cesse de souffler le chaud, et ses messages sont tendres. Ils disent :

J'espère sincèrement que ton cousin va mieux.

Puis, une heure plus tard :

Tu me manques... Je voulais que tu le saches.

Je consulte ma montre, il est plus de 18 heures, j'ai passé une heure à l'institut. Je lui renvoie un simple :

Toi aussi.

Et je le remercierai plus tard pour sa gentillesse.

La soirée se fait plus longue que d'habitude. Le moral de la maison n'est pas au beau fixe. Les dernières nouvelles concernant l'état de Pierre ont ébranlé les espoirs qui s'étaient frayé un chemin dans chaque esprit. Pour la première fois, j'entends même mon oncle et ma tante se disputer. Je sais qu'ils essaient de se contenir dans la cuisine, mais leurs échanges animés montent jusqu'à ma chambre. Sans pouvoir m'en empêcher, je tends l'oreille. En fait, je suis peu habituée à entendre des conflits de couple, mon géniteur ayant laissé tomber son rôle de père quand je n'étais encore qu'une petite fille. Déjà, à cet âge, j'estimais que ma mère avait eu raison de lui demander de nous laisser en paix. Ses excès de violence nous terrorisaient. Il n'en était pas arrivé aux mains, mais en prenait sournoisement le chemin.

Comme beaucoup d'immigrés, il avait cru au rêve américain en traînant ma mère à New York, persuadé qu'une carrière au cinéma l'attendait. Bien entendu, son palmarès s'est limité à quelques apparitions dans des publicités télé. Juste assez pour le laisser au bord de ce monde qu'il convoitait avec avidité. Ma mère a fini par le quitter et le laisser là-bas. Ses explosions de colère liées à sa frustration étaient de plus en plus fréquentes et elle devait agir, de peur qu'il finisse par s'en prendre à moi, un bébé d'à peine quelques mois.

Après cela, son instinct paternel s'est avéré être très limité et n'a pas franchi l'Atlantique. Je n'ai reçu qu'une carte par an au début, représentant les studios de Californie, puis plus rien. L'avantage du rien, c'est que ça ne laisse ni regret ni place au manque. Ça laisse un vide, et dans mon cas, une malédiction dans mes rapports avec les hommes. Une fragilité supplémentaire.

Bien que ces souvenirs soient loin, ils ne m'ont jamais quittée et

m'apportent à chaque fois leur lot de tristesse ; j'aurais voulu que tout soit différent, au moins pour ma mère. Trop occupée à prendre soin de moi et à culpabiliser, elle n'a jamais refait sa vie, et voilà que maintenant, c'est moi qui m'en vais, sans avoir prévu de date de retour.

C'est étrange, mais je ne constate qu'aujourd'hui l'étendue de son sacrifice. Ces pensées tournent en boucle dans mon esprit. Je décide alors de l'appeler sur-le-champ. Nous avons laissé tomber notre petit accord qui consistait à nous appeler tous les trois jours, pour faire plutôt en fonction des événements. Finalement, je l'appelle tous les jours, parce que plus que jamais, j'ai besoin d'entendre le son de sa voix.

Au moment où je prends le combiné, l'espoir accompagne mes pensées. Peut-être que si je restais ici je pourrais la convaincre de venir ? Après tout, cela pourrait lui convenir, elle retrouverait sa famille. En métropole, il ne reste plus qu'elle. Presque tous sont déjà partis dans l'au-delà ; sa sœur, ses parents. La plupart dans des accidents tragiques. Notre famille n'a pas été épargnée par la douleur.

Quand elle décroche, je note sa surprise de m'entendre à nouveau, mais elle est ravie. Sa conversation chasse mes idées noires et je me sens de nouveau sereine. La distance la rend moins autoritaire avec moi. C'est à la fois nouveau et plaisant, ce qui me donne à réfléchir. Je sais, au fond, qu'elle n'a pas toujours eu cette poigne. C'est venu après *mes problèmes*. Pour elle, c'était une manière de me protéger. Il fallait bien, à ce moment, que quelqu'un soit fort, sinon nous nous serions écroulées toutes les deux.

Le vendredi, je me rends à la bibliothèque de Saint-Denis que j'ai repérée, tout près du centre-ville. Je fais des recherches sur l'histoire de l'île en général. Découverte au ^{xvi}^e siècle, l'île prend plusieurs noms, le premier étant Dina Morgabin, loin des sonorités de l'île de la Réunion !

Bien entendu, son histoire est influencée en profondeur par celle de la métropole et je découvre un autre point de vue, celui des résidents de l'île, voyant les mouvements politiques s'opérer à plusieurs milliers de kilomètres et subissant leurs conséquences ramenées par les vagues de l'océan.

Je découvre aussi la population des montagnes et transite petit à petit vers la documentation touristique. Bon nombre de recoins ne sont accessibles qu'à pied. Visiter l'île se mérite ! Les photos sont splendides et, après avoir entendu plusieurs clients de l'hôtel raconter leurs excursions, je suis définitivement conquise.

Un message de Dorian me sort de mes investigations :

Même si je pensais qu'aujourd'hui était mon jour de relâche sur tous les plans, je suis ravie qu'il veuille me voir. Cette fois, je ne réponds pas, le laissant à la surprise de me trouver, avant lui, dans la chambre destinée à nos entrevues. Pour une fois, j'utiliserai la clé qu'il m'a laissée.

Je m'installe sur le lit vers 14 h 30. Et cette fois-ci, j'ai pris l'initiative d'enlever mes vêtements moi-même. Ce qui est une première dans cette pièce. Alors que je me demande comment combler les minutes qui me séparent de son arrivée, j'entends la clé tourner dans la serrure.

Mon cœur s'emballe car je ne sais pas comment il va réagir. Il peut être si imprévisible, parfois, que je ne peux réprimer ma crainte lorsqu'il franchit le seuil.

La chambre reste plongée dans la pénombre alors qu'il pose sa clé sur le guéridon de l'entrée. L'obscurité ne semble pas le déranger. Heureusement, la lumière qui filtre au travers du volet roulant me permet de suivre ses gestes.

Quand il se tourne face à moi, il se fige. Je comprends qu'il vient de voir une forme sur le lit, mais je ne sais pas encore s'il sait que c'est moi. Pour dissiper tout malentendu, je décide de rompre le silence.

– Dorian.

Je n'ajoute rien, espérant que cela suffise pour qu'il reconnaisse ma voix. Pourtant, il ne paraît pas se détendre. Pire encore, il garde le silence, ce qui me donne le sentiment d'avoir raté ma surprise.

Au bout de quelques secondes qui me paraissent interminables, il tire sur le nœud de sa cravate et la pose sur le lit. Ce geste, me laissant deviner qu'il va aussi se débarrasser de ses autres vêtements, me fait avaler ma salive. Et ce n'est qu'à cet instant que je prends conscience que j'avais cessé de respirer.

Toujours allongée sur le lit, je le regarde, en contre-jour, déboutonner sa chemise, la jeter au sol et retirer son pantalon. Sa silhouette rendue sombre par le jeu de lumière m'impressionne. Des frissons naissent sur mes bras et remontent pour embraser mon corps tout entier.

Quand il est nu, Dorian s'approche et monte sur le lit, jusqu'à se trouver au-dessus de moi. Son parfum remplit l'atmosphère et m'immerge dans sa bulle. À cet instant, j'ai le sentiment que nous franchissons une porte qui échappe à la réalité.

Sans plus pouvoir me retenir, je laisse mes mains trouver sa peau. Ce contact m'emplit d'une douce sensation de protection. Et le plaisir m'enivre aussitôt.

Alors qu'il n'a pas prononcé un mot depuis son arrivée, Dorian pose ses lèvres sur mon cou et mordille ma peau avec tendresse. Mes jambes s'enroulent sur ses hanches et le plaquent contre moi, jusqu'à

anéantir le moindre espace entre nous. J'ai envie de lui et je sens qu'il éprouve la même chose. Et même si j'aimerais qu'il embrasse chaque centimètre de mon corps, je ne peux plus attendre.

– Dorian, s'il te plaît...

Je sens son sourire sur ma joue. Mon empressement l'amuse. À son contact, j'éprouve un sentiment d'urgence, comme s'il allait se volatiliser. Il s'écarte un instant et ouvre le tiroir de la table de nuit. Je le regarde enfiler le préservatif, sans oser bouger, pour ne pas retarder le moment où il me fera l'amour.

Et je ne suis pas déçue. Dorian s'empare de moi aussitôt, avec plus de brutalité que d'habitude. Il me repousse contre les oreillers tandis que je place mes jambes sur ses épaules. Ses mouvements de hanches m'arrachent des gémissements impossibles à contrôler. Nos respirations s'affolent à mesure que le plaisir monte. Je fais descendre mes jambes pour les plaquer contre ses fesses et le maintenir contre moi, plus fort, toujours plus fort, jusqu'à l'extase...

Dorian se laisse tomber sur le lit, juste à côté de moi.

– Salut, ma beauté !

Je souris, les jambes en coton.

– Ma surprise t'a plu ?

– Oui, beaucoup. Attention, je pourrais prendre goût à te trouver nue dans mon lit, en train de m'attendre.

Je lève les yeux au ciel à cette remarque. Dorian aime beaucoup me taquiner en se donnant un côté macho. Au fond, je sais que c'est juste pour se donner une image virile. En réponse, je lui donne une tape sur l'avant-bras et il éclate de rire.

Durant la demi-heure qui suit notre étreinte, Dorian me caresse le ventre avec la paume de sa main. Le rythme de son va-et-vient me berce, me plongeant dans un demi-sommeil.

De multiples questions envahissent mon esprit, sans ordre apparent. Je m'interroge sur notre relation. Dorian est entré dans ma vie à un moment où je souhaitais être seule, et pourtant, je l'ai laissé faire. Mais le point de non-retour est largement dépassé. Chacun de nos rendez-vous me laisse entrevoir d'autres aspects de sa personnalité. Je sais que je m'attache à lui, de jour en jour.

Je me tourne pour lui faire face. La pénombre m'empêche de sonder son regard. Pourtant, j'aimerais savoir ce qu'il pense, et si mon attachement est réciproque.

Au bout de quelques minutes, Dorian se lève et récupère son téléphone, comme il le fait souvent pour consulter ses mails quand nous passons l'après-midi dans la chambre. La lueur de l'écran éclaire son visage et je distingue enfin ses traits. Il prend cet air sérieux, que je connais bien et que je trouve adorable.

Mes pensées vagabondent encore et je décide qu'il est temps de

mettre en route la réalisation de mon reportage. Cela me permettra de recueillir des informations pour Pierre et occupera mon temps en dehors de mes moments passés à l'hôtel ou en compagnie de Dorian. En premier lieu, je choisis d'étudier le cirque de Mafate. Comme Dorian est toujours occupé, je prends mon téléphone pour appeler Alexis et lui proposer de m'accompagner. Il est au magasin et m'explique que le vendredi est un jour de forte affluence car de nombreux sportifs préparent leurs escapades du week-end. J'entends Adrien lui crier qu'il sera de la partie. Je raccroche aussitôt, le sourire aux lèvres.

Un coup d'œil du côté de Dorian me permet de me rendre compte que cette petite virée ne lui fait pas plaisir. J'ai même la sensation qu'un malentendu flotte au-dessus de nous et nous éloigne l'un de l'autre. Ce que j'ai du mal à endurer.

– Tu voulais peut-être que l'on fasse cette excursion tous les deux ? risqué-je.

– Tu aurais dû me le dire avant, j'aurais effectivement prévu de t'y emmener. Tu m'en parles alors que tu t'es déjà mise d'accord avec ton cousin et son copain, fait-il d'un ton sec.

Dorian fait une crise de jalousie, ce qui est agaçant, surtout lorsque ça veut dire que je dois l'informer de ce que je décide de faire au préalable. J'ai passé l'âge de demander l'autorisation avant de faire une promenade et compte bien lui faire passer le message.

Son attitude ne me surprend pas tout à fait. J'avais remarqué qu'il aimait prendre le contrôle d'à peu près tout, y compris de ma propre personne.

– Très bien, je réponds en prenant un air exagérément désolé. Je veillerai à te demander la permission de sortir si l'occasion se présente à nouveau.

Devant mon agacement évident, il se met à sourire avec tendresse et la glace se rompt aussitôt. Je suis certaine que personne ne pourrait résister à une moue aussi craquante. Dorian est un homme séduisant, mais si en plus il en joue avec innocence, alors il est impossible de lui refuser quoi que ce soit.

– Tu sais très bien que ce n'est pas ce que je veux dire, dit-il, rivant son regard au mien.

– Oui, marmonné-je, consciente d'arborer un air un peu trop niais.

– Alexia, reprend-il en passant sa main dans mes cheveux. Quoi que tu décides de faire, je ne chercherai pas à t'en empêcher. Je souhaiterais juste, à l'avenir, que tu me mettes au courant avant. Ce n'est pas compliqué, je suis sûr que tu y arriveras, n'est-ce pas ?

– Je dois voir cela comme un principe de précaution ?

– Comme la sauvegarde de ce qui est à moi, voilà tout.

– Oh ! Je vois, dis-je en explosant de rire.

– Je suis sérieux !

– C'est peut-être bien ce qui me fait peur, monsieur Chambert !

Je le laisse se rapprocher de moi avec un regard espiègle et faire glisser le drap qui recouvre mon corps. Son regard se promène de mes hanches à mes seins avant de finir par trouver mes yeux.

– Je suis probablement un peu excessif, mais quand on trouve un tel joyau et à moins d'être un imbécile, alors on en prend soin.

– Dorian...

Tout, chez cet homme, m'attire, et le regard qu'il laisse planer sur moi semble lourd de promesses. Mon bas-ventre s'enflamme à tel point qu'il lui suffirait de me toucher pour me donner des frissons. Ce qu'il s'emploie à faire avec délice. Ses mains se referment sur mes fesses et ses lèvres se soudent aux miennes. Pendant qu'il m'embrasse, ses doigts remontent à l'intérieur de mes cuisses jusqu'à me faire frémir. Je cherche à me redresser mais il me maintient dans cette position, continuant ses caresses qui sont sur le point de me rendre folle.

Dorian lâche mes lèvres pour me mordiller le cou. Je profite de cet instant pour le prendre par surprise et passer au-dessus de lui. Ma vivacité m'emporte et je glisse de l'autre côté du lit. Alors qu'il essaie de me retenir, Dorian est entraîné dans la chute et nous finissons sur le sol en éclatant de rire.

Ce contretemps nous amuse mais ne nous détourne pas de notre objectif. Alors que Dorian s'adosse au montant du lit, je me positionne à califourchon sur lui, pour le sentir venir en moi, lentement. Je rive mon regard au sien. Les sensations m'enivrent et guident mes mouvements, ne me laissant plus aucun répit.

Je cède à peine une minute plus tard, prise dans un tourbillon de plaisir.

Cette avalanche de sensations a raison de moi et je finis par m'endormir dans les bras de Dorian.

Quand j'ouvre un œil, il fait nuit. Je ne m'inquiète pas car cela ne veut pas dire qu'il est tard, peut-être 18 heures. Il faut cependant que je rentre. Je m'étire avec paresse et, d'un coup, je suis frappée par une impression désagréable. Je ne sens plus la présence de Dorian. Un coup d'œil me confirme que l'autre moitié du lit est vide. Maintenant bien réveillée, je cherche le bouton pour allumer la lampe de chevet. Cette lumière, même tamisée, me rassure.

Cette chambre, vide de la présence de Dorian, semble redevenue impersonnelle. Je vérifie l'heure sur mon téléphone. Il est, en réalité, un peu plus de 19 heures. Cela me fait l'effet d'une douche froide et, au vu des appels en absence, on a commencé à s'inquiéter. Je m'habille en une fraction de seconde et file par le chemin de derrière, tâchant d'être discrète. Dans l'obscurité totale, il est impossible de me

repérer.

En arrivant, j'ai à peine le temps de franchir la porte que ma tante se jette sur moi et me serre dans ses bras. Mon oncle est sur ses pas.

– Alexia, tu nous as fichu une sacrée trouille !

– Euh... moi ?

Je consulte à nouveau ma montre, il est 19 h 30. Je reste un instant perplexe avant qu'on ne m'explique ce qui se passe.

– À une demi-heure près, on appelait la police. Chéri, demande ma tante à mon oncle, dis aux garçons de rentrer, dis-leur qu'elle est là !

Ma tante me prend par le bras et m'emmène dans la cuisine.

– Adrien s'est fait agresser ce soir. Il n'a pas pu se défendre et, Seigneur ! il est dans un état ! Du coup, comme on ne te voyait pas arriver, on a eu peur pour toi.

– Peur ? Mais dans quelles circonstances ça s'est passé ? je questionne, paniquée.

– À la sortie du magasin. On pense que c'était pour avoir la caisse, mais rien n'est sûr. C'est vrai que ça arrive parfois, la délinquance augmente ici, comme partout.

– Et comment se sent-il ?

– Il est à l'hôpital pour quelques examens complémentaires, mais selon ton oncle, c'est superficiel. Plus de peur que de mal.

– OK, tant mieux, quand est-ce qu'on peut le voir ?

– Il doit se reposer, mais nous irons demain soir si tu veux, me propose ma tante.

– Très bonne idée. Je suis sincèrement désolée de ne pas avoir donné de nouvelles, mon téléphone était en mode silencieux depuis mon passage à la bibliothèque.

– Ne t'inquiète pas, je crois qu'on est tous un peu nerveux en ce moment.

Je pense à Pierre et je m'en veux de la situation. Adrien est comme un fils pour elle. Par chance, elle ne m'interroge pas davantage sur mon emploi du temps, car cela m'aurait coûté de lui mentir. Je ne peux pas lui révéler la vérité, c'est trop tôt. Laisser dans l'ombre mon histoire avec Dorian est indispensable pour qu'elle survive. Pour lui et pour moi.

Après cette agitation, je reste quelques instants, seule, dans le salon, en attendant le retour de mes cousins. Je regarde machinalement mon téléphone et y trouve un message de Dorian.

Ma puce, je suis parti chercher à manger et, à mon retour, tu avais disparu ! Je comptais te proposer de dîner avec moi. J'imagine que ce n'est que partie remise...

Son initiative me fait chaud au cœur. Il pensait sans doute que je dormirais jusqu'à son retour et nous avons dû nous croiser alors que je

rejoignais mon scooter. Je l'imagine entrer dans la chambre, vide. Est-ce que cela lui a fait le même effet qu'à moi ?

Une chose est sûre, c'est que ses bras rassurants vont me manquer ce soir. Mais ma place est avec ma famille, comme lors de chaque coup dur.

Quand mes cousins rentrent, je me rends compte qu'ils sont très affectés par ce qui s'est passé. Alexis est très remonté contre une bande qui traîne souvent dans un quartier nord de l'île. Adrien est un zoreille, et parfois, c'est mal perçu. Il cherche un coupable et c'est tout naturel. Je lui propose de remettre notre petite escapade de fin de semaine au cirque de Mafate, le mieux étant qu'il reste auprès de son meilleur ami.

C'est à Dorian que je demanderai de m'emmener découvrir l'un des coins les plus inaccessibles du monde. Un endroit isolé, à des heures de marche des principales villes de l'île.

Chapitre 14

Le 23 septembre

Alexia est assise au bord de son lit. Elle balance ses jambes d'avant en arrière. Depuis quelques jours, elle a la possibilité de sortir de sa chambre. Un événement qui n'a pas été à la hauteur de ses espérances, car en réalité, l'extérieur n'est pas celui qu'elle s'était imaginé. Cette chambre, qu'elle trouvait trop grande pour être celle d'un service psychiatrique, s'est avérée être la chambre d'un service de haute sécurité. Elle n'a pas été très perspicace.

Personne ne le lui a dit, mais c'était facile à deviner. Le service est composé de quelques chambres, huit au total, et certaines sont verrouillées. Un long couloir dessert chacune d'entre elles, et au bout se trouve une porte sécurisée, avec un sas. Impossible de sortir sans une autorisation et sans être accompagné d'un infirmier. Quant au personnel médical, il n'est pas plus loquace à l'extérieur qu'à l'intérieur de la chambre.

Les autres malades ne sont pas nombreux à être autorisés à sortir de leur chambre, et en cela, Alexia y voit un vrai encouragement. Toutefois, elle préfère éviter leur compagnie. Ce ne sont que quelques zombies qui errent dans les couloirs, répétant sans cesse les mêmes phrases. Une version close de *Shutter Island*.

Finalement, Alexia reste dans sa chambre, le bleu pâle de ses murs lui plaît davantage. Il est moins déprimant que le reste du service. Ses journées sont rythmées par les visites du Dr Trevor, même s'il ne vient plus tous les jours. Soit il se fait désirer, soit il la laisse mariner dans son jus pour voir ce qu'il obtiendra en pressant un peu plus lors de la prochaine séance.

Alexia l'attend sur son lit, comme d'habitude.

Elle occupe une bonne partie de son temps à prendre soin d'elle. Elle se coiffe et se lave durant des heures, et essaie d'assortir les vêtements que l'hôpital lui a prêtés. Son reflet dans le miroir n'est plus très flatteur. Ses longs cheveux bruns sont ternes et fins. La fatigue s'est installée et s'est répandue dans chaque cellule de son corps. Elle a

maigri, sa peau est blanche. Mais pas d'un blanc immaculé – celui que les Asiatiques convoitent – un blanc presque transparent, livide, morbide. Ses grands yeux noirs sont exorbités tant ses traits sont tirés. Pourtant, on lui a expliqué qu'au niveau physique, elle était guérie. La convalescence sera longue.

Toujours assise sur son lit, elle patiente. Son petit jeu a bien fonctionné. Le Dr Trevor a voulu lui faire dire qu'elle était seule dans cette voiture et qu'elle avait tout inventé. Et elle l'a fait. Mais ce n'est toujours pas ce qu'elle pense. Il lui faudra mettre en œuvre d'autres méthodes pour qu'elle admette avec sincérité que Dorian n'était pas avec elle dans cette fichue voiture.

Elle balance encore ses jambes et entend un bruit de pas dans le couloir. Ce sont ceux du médecin, rapides et déterminés. Ici, il ne vient que pour elle. Au bout de quelques secondes, il est sur le seuil de la porte.

– Bonjour, Alexia.

– Bonjour, docteur.

Alexia sourit, mais pas trop. Elle doit être crédible, comme à chacune de ses visites.

– Je suis prête pour une autre séance, docteur. Je dois avancer encore.

– Vous êtes un peu sortie de votre chambre ?

– Oui, un peu. La promenade est rapide dans ce couloir.

– Vous avez raison, dit le docteur d'un air qui se veut rassurant. Vous devez progresser encore afin de pouvoir profiter d'une promenade plus longue, et d'un peu de compagnie aussi.

Ses paroles ébranlent Alexia. Que veut-il dire ?

– Votre mère s'apprête à vous rendre visite, dit-il comme s'il lisait dans ses pensées.

Un long silence s'installe. Alexia aurait de nombreuses questions à poser, mais sa gorge est bien trop serrée. Juste l'idée que sa mère puisse venir la voir la bouleverse. Elle ne peut nier que cela bouleverse aussi ses certitudes.

Depuis le début, elle pense qu'on la retient contre son gré. Mais la possibilité de cette visite renverse ses croyances comme un jeu de quilles, laissant à nouveau la place à cette idée, cette toute petite idée qui germe sous son crâne, lui murmurant qu'elle fait fausse route... Elle a peut-être vraiment besoin d'aide.

Une chose est sûre, c'est que rencontrer sa mère va lui permettre d'éclaircir de nombreux points de cette histoire.

Chapitre 15

Samedi 20 juillet

Dorian se montre très compréhensif quand je lui explique, par message, que je ne pourrai pas le rejoindre dans l'après-midi. Nous allons voir Adrien. L'incident le choque, lui aussi, et il me rassure en disant qu'il s'en remettra sans doute vite. Je sais qu'il en fait beaucoup afin d'être gentil avec moi et que c'est pour me faire plaisir qu'il se montre si soucieux. Malgré le fait qu'il ne le connaisse pas, Dorian est capable de faire preuve de beaucoup d'empathie à son égard.

Ces marques de tendresse montrent que notre relation évolue, et je sens que l'attraction physique n'est plus prédominante. Quelque chose d'autre se développe, même si je m'efforce de ne pas regarder dans cette direction, de peur de tout gâcher si j'y pense trop.

À l'hôtel, on semble s'être habitué à sa présence et, pour le moment, personne n'a fait le lien entre nous deux. L'ambiance s'est un peu détendue, car l'ombre du massif plan social s'est évaporée. Même Myriam a retrouvé sa joie de vivre !

M. Chambert junior nous gratifie de deux visites, pendant la matinée, et je sais que c'est aussi pour me voir, car bien que passant ses journées ici, il se montre très peu à l'accueil de l'hôtel. Ainsi, j'ai un prétexte pour lui envoyer quelques messages.

Bonjour patron, ton fessier est à tomber dans ce pantalon, mais je crois que je ne suis malheureusement pas la seule à l'avoir remarqué !

Ce à quoi il répond :

Bonjour ma puce, ces fesses sont prises et n'ont pas l'intention de changer de propriétaire, ça m'a fait du bien de te voir. Tu me manques.

Je lis ce message lors de ma pause et mon sourire béat fait rire James, le barman, qui sirote un café avant le coup de feu de fin de la matinée.

– Les affaires vont bien, ma belle ?

Je lève le nez de mon téléphone, toujours équipée de mon sourire

de femme comblée, et tâche de me ressaisir, mais c'est en vain. Je rougis comme une jeune première.

– Désolée, je ne pensais pas que cela se voyait autant.

– Au contraire, ça fait plaisir à voir ! Mais tu n'es pas là depuis très longtemps, toi ? Eh bé ! tu n'as pas perdu ton temps.

C'est inutile de me le rappeler. Mes joues virent au cramoisi.

– Oui, disons que ce n'était pas prévu !

Il rit de bon cœur.

– Ça fait longtemps que tu travailles ici, James ?

– Depuis l'ouverture, pourquoi ?

– Une certaine Virginie, ça te dit quelque chose ? enchaîné-je.

Il y a quelques jours déjà que je guettais une pareille occasion pour aborder le sujet.

– Euh... non, mais à mon avis, si tu veux un renseignement sur quelqu'un, demande à Louise.

Il fait un signe de tête, m'enjoignant à regarder par-dessus mon épaule, puis reprend :

– Elle était là pour gérer les travaux bien avant l'ouverture et connaît tout le monde ici.

En me retournant, j'aperçois Louise à deux pas derrière nous. Je m'apprête à la questionner mais elle colle son téléphone contre son oreille et quitte la salle de repos.

– Ah, ben, faudra que tu lui coures après. Elle a dû être appelée pour un problème, me dit James en me tapotant l'épaule de manière amicale.

C'est drôle, parce que je jurerais qu'elle nous a entendus. Mais, connaissant le niveau d'impatience de Dorian, elle a dû se presser à sa demande. Après tout, c'est son supérieur hiérarchique à elle aussi. S'il la fait appeler, elle ne pouvait que s'exécuter.

Une toute petite partie de moi ne peut quand même s'empêcher de penser qu'elle vient de fuir la conversation.

Je profite de mes derniers instants de pause pour écrire un autre message à mon très cher patron.

Tu me manques et tu vas me manquer encore cet après-midi...

J'appuie sur la touche « envoyer » avant de retourner travailler.

Plus tard, nous allons voir Adrien directement chez lui. Il vit à quelques pâtés de maisons seulement. Ce n'est qu'à cet instant que je comprends qu'il a dû passer son enfance aux côtés de mes cousins, posant les bases d'une amitié indéfectible.

Mes cousins embrassent chaleureusement Marta et Bernard, les parents d'Adrien, qui nous accueillent dès notre entrée dans la cour. Si la maison de mon oncle et ma tante est sublime et bien entretenue,

celle-ci est plus simple et montre le manque de moyens de la famille d'Adrien. Alors que la discussion s'étire, mes yeux se posent sur les moustiquaires déchirées, le toit réparé avec les moyens du bord et les peintures défraîchies. Cette vision me serre le cœur et décuple le sentiment d'injustice que j'éprouve vis-à-vis de l'agression d'Adrien.

Nous sommes autorisés à entrer dans sa chambre qu'il ne peut pas quitter pour l'instant. Quand je franchis le seuil, je suis saisie par le spectacle. Adrien est alité afin de maintenir la perfusion d'analgésique qu'il devra conserver encore quelques heures, jusqu'au retour de l'infirmière. On m'a dit que son état s'améliorait, mais c'est loin d'être une évidence en le voyant ainsi étendu sur son lit. Son visage est gonflé, à tel point qu'on ne distingue presque plus ses traits. Il a des hématomes sur chaque centimètre de peau. Une couverture empêche de distinguer les dégâts effectués sur le reste de son corps, mais je sais qu'il a des côtes cassées. On a parlé d'agression, mais moi, je dirais qu'il s'agit d'un passage à tabac.

Je reste muette, derrière mes cousins qui essaient de le faire parler. Il fait beaucoup d'efforts pour articuler quelques mots. Bien entendu, ils essaient de savoir s'il a vu les personnes à l'origine de l'accident, mais il indique qu'il a fait l'objet d'un guet-apens, sûrement en rapport avec l'argent. Pour preuve, on lui a dérobé les clés du magasin. La police est sur le coup.

Nous ne nous attardons pas davantage, car il est évident qu'il doit se reposer. Tour à tour, nous nous installons près de lui pour lui murmurer des paroles réconfortantes. En m'asseyant près de lui, je constate qu'il fuit mon regard. Il est beaucoup trop fier pour accepter que je le voie ainsi. Le souvenir de notre malentendu lors de notre dernière soirée me revient en tête. Je n'insiste pas, il est inutile de le fatiguer davantage.

De retour chez nous, je reste quelques instants à discuter avec ma tante. Elle me remercie d'être allée voir Pierre plus tôt dans la semaine. Je suis surprise qu'elle soit déjà au courant de cette visite, mais une maman est toujours en veille quand il s'agit de ses enfants.

Tout en discutant, elle trie le courrier du jour et me tend une lettre. Je reste perplexe un instant, me demandant de qui elle pourrait provenir. N'ayant pas remarqué ma surprise, ma tante continue à faire des piles selon les personnes à qui sont destinées les enveloppes. Elle est absorbée par cette tâche et ne remarque pas que je glisse la mienne dans ma poche pour l'ouvrir plus tard. L'absence d'adresse m'intrigue, seuls mon nom et mon prénom sont inscrits en lettres manuscrites sur le verso. C'est une lettre que quelqu'un est venu déposer ici, quelqu'un qui s'est donné la peine de se déplacer. Bon nombre de possibilités défilent dans mon esprit, mais sans savoir pourquoi, j'ai un mauvais pressentiment. Sans doute parce que la dernière lettre qui m'a été

adressée est celle de Pierre.

J'embrasse ma tante avant de quitter la pièce. À sa mine, je comprends qu'elle s'en veut que mon séjour ne soit pas plus drôle. En retour, je lui adresse un sourire plein de tendresse. Sa gentillesse et sa bienveillance me font du bien et à elles seules suffiraient à faire de ce voyage une réussite.

Une fois arrivée dans ma chambre, je m'adosse à la porte et tire l'enveloppe de mon jean. Je fixe l'écriture, fine, rapide... brutale. Une idée me traverse l'esprit, c'est qu'en tout point, on dirait l'écriture d'un homme en colère.

J'ouvre sans plus attendre. La phrase, écrite en rouge sur toute la largeur de la feuille me paralyse.

À TA PLACE JE LAISSERAI LE PASSÉ LÀ OÙ IL EST.
FÉ LÈVE LO MORT, FILLETTE.

Mon cœur s'emballe. Ma tête se met à tourner et j'ai la nausée. Je file aux toilettes qui, par chance, sont juste à côté de ma chambre et me vide entièrement. Quand plus rien ne veut sortir, je continue à me tordre sous l'effet de spasmes douloureux.

Seule à cet étage, je sais que personne ne se rendra compte de l'état dans lequel je sombre. Cette lettre de menaces me renvoie à mon passé. Celui que je pensais être derrière moi. Et plus encore ici, à des milliers de kilomètres.

Comme je suis incapable de me mettre debout, je me traîne jusqu'à ma chambre et me hisse sur mon lit. Plongée dans un épais brouillard, je m'étends et tente de calmer ce malaise. Je ferme les yeux malgré la nausée et laisse couler mes larmes.

Il n'est pas possible que tout recommence.

Il n'est pas possible que cela se passe ici.

Incapable de la moindre pensée cohérente, je finis par m'endormir.

Quand j'ouvre un œil, la nausée est là. Encore. Je sais qu'elle ne me quittera plus. Tous les efforts que j'ai faits pour remonter la pente ont été réduits à néant par deux lignes écrites sur une lettre, déposée ici.

Rien qu'une phrase et tout s'arrête. Des mots, comme un sérum puissant qui se répand dans mon cerveau pour l'immobiliser et l'obliger à rouvrir une porte scellée depuis quelques années.

J'ai la présence d'esprit de m'interroger sur la date. C'est dimanche et je ne travaille pas. De toute évidence, je n'y serais pas allée. Mes pensées sont sens dessus dessous et il m'aurait été impossible de m'occuper des clients. Cela veut aussi dire que personne, de la maison,

ne viendra me déranger ce matin, pensant que je fais une grasse matinée. C'est mieux comme ça.

Je me recroqueville dans mon lit et me remets à pleurer en espérant que le sommeil vienne à nouveau. J'ai envie de le sentir m'envelopper et me libérer l'esprit de sorte qu'au moment où je me réveille je puisse penser, même quelques secondes, que tout cela n'est qu'un mauvais rêve.

Au bout d'une heure, les yeux toujours grands ouverts, je me mets à réfléchir à ce que je vais faire. Les yeux rivés au plafond, je sens des effluves sucrés flotter autour de moi. Sans m'en rendre compte, je me suis enroulée dans la veste que Dorian m'a laissée. Son odeur est si réconfortante.

Sans hésiter, j'attrape mon téléphone et trouve quatre messages qu'il m'a envoyés entre hier soir et ce matin. Le premier est une manifestation de tendresse, les trois autres servent à me faire part de son inquiétude. Je me décide à lui répondre, et lui dire que je ne me sens pas bien. Après tout, cela le rassurera et il pensera que ce n'est que physique, excuse que j'ai l'intention de servir à tout le monde.

À peine ai-je le temps d'envoyer mon message que mon téléphone se met à sonner. Je m'en veux aussitôt d'avoir pensé que quelqu'un comme Dorian pourrait se satisfaire d'une excuse pareille.

– Allô...

– Alexia, qu'est-ce qui se passe ?

Le ton est direct, comme d'habitude.

– Rien de grave, ne t'inquiète pas, c'est juste que je suis un peu malade, voilà tout et...

– Tu as pleuré ? me coupe-t-il. Alexia, ne me raconte pas d'histoires, qu'est-ce qui s'est passé ?

– Rien, rien de grave, finis-je par admettre devant sa détermination. C'est juste que je me sens un peu fragile. Tu sais, il s'est passé beaucoup de choses et j'accuse le coup.

– Très bien, j'arrive.

– Quoi ? Mais je suis chez mon oncle et ma tante !

– Eh bien, fais en sorte d'être devant chez toi dans quinze minutes.

– Mais, qu'est-ce que je vais leur dire ? imploré-je.

– Que tu vas déjeuner avec un ami. Il est grand temps qu'ils sachent que tu vois quelqu'un. Ne précise pas qui je suis, s'ils te posent la question, réponds-leur que c'est un peu tôt pour le leur dire.

En temps normal, j'aurais pu être froissée par l'évidence de sa phrase. C'est vrai que notre relation est très récente, sans doute trop pour l'officialiser. Mais comme d'habitude, Dorian est si directif – et mon état si pitoyable – que je ne relève pas et m'exécute sans discuter.

Mon oncle et ma tante sont très contents pour moi et me demandent de veiller à garder mon téléphone près de moi. J'ai droit à

plusieurs recommandations, comme de rester dans un lieu public, de ne pas donner trop d'éléments personnels, etc. Je m'efforce de sourire afin de ne pas laisser apparaître le cataclysme intérieur qui me ronge.

Dorian est très ponctuel, et je n'ai pas besoin d'attendre longtemps. À peine ai-je refermé la portière que je m'effondre sur mon siège. Cet habitacle rassurant et sa présence me font lâcher prise. Je suis si mal que je ne peux m'empêcher de pleurer.

Nous n'échangeons aucun mot avant d'arriver chez lui. Je suis très impressionnée par cette maison que j'avais déjà pourtant vue une fois. L'effet de surprise sèche mes larmes en un clin d'œil. Je ne pensais pas être invitée de sitôt à pénétrer cette forteresse.

Nous passons par le garage pour entrer à l'intérieur. Tout est aux couleurs de l'hôtel : bleu, marron et crème. Un subtil mélange sur fond de luxe.

Dorian nous fait entrer dans un magnifique salon. Immaculé. Là aussi, c'est le même mélange de couleurs, sans pour autant faire redondance. Nous nous installons sur un canapé en cuir crème.

Je laisse mon regard parcourir la pièce. Des tableaux signés sont accrochés aux murs. Ils représentent l'océan, de son état le plus calme à la tempête la plus impressionnante. Une baie vitrée immense attire le regard, mais on ne peut voir l'océan. La maison est entourée de murs de plus de quatre mètres de haut.

Un homme entre dans la pièce et me dévisage.

– Albert, voici Alexia.

– Très bien, monsieur. Dois-je demander à Éloïse de préparer quelque chose ?

– Oui, un repas pour deux personnes et qu'il soit consistant. Je suis sûr que tu n'as rien avalé depuis un bon moment, poursuit-il en me regardant.

– Oui, c'est vrai.

Je baisse les yeux, car cela me renvoie à la lettre de menaces. Dorian m'attrape le menton et me relève la tête.

– Pas de ça avec moi. Tu vas me dire ce qui te préoccupe à ce point.

– Ce n'est rien, dis-je en m'assurant qu'Albert soit parti. Juste une baisse de moral.

– À ta place, je n'essaierais pas de mentir.

Son regard se fait sévère, mais au fond, il a raison. Mieux vaut que je ne gâche pas la confiance qui s'est installée entre nous. Je n'ai aucune raison de refuser l'oreille qu'il me propose et de lui cacher quoi que ce soit.

– C'est un peu long à expliquer, finis-je par répondre.

– Tant mieux ! J'ai tout mon temps. Je t'écoute et ne m'épargne pas, sinon je serai obligé de te faire parler, de gré ou de force.

Il termine sa phrase avec son merveilleux sourire de côté. Alors que je pensais que ce serait impossible, il réussit à me faire sourire. Je rassemble tout mon courage et m'éclaircis la voix.

– Tu sais que je m'appelle Alexia Lefortin, sauf qu'il ne s'agit pas de mon vrai nom.

Je m'attendais à ce que cette révélation fasse l'objet d'une bombe, mais il se contente d'acquiescer.

– Oui, ça, je le sais, répond-il. Nous réalisons une enquête poussée sur tous les employés de l'hôtel. Ne sois pas surprise, beaucoup d'entreprises font ça.

– Ce qui veut dire que tu connais déjà toute l'histoire ? demandé-je, inquiète.

– Non, uniquement que tu ne te servais plus de ta véritable identité par décision de justice. Rien de plus, car cela nous suffisait.

C'est drôle, à cet instant, j'ai l'impression qu'il ment, comme s'il souhaitait m'entendre tout raconter.

– J'ai dû changer de nom suite à un incident qui s'est produit lorsque je n'étais qu'adolescente, débité-je pour me justifier.

Je respire profondément pour essayer d'évacuer le nœud qui me serre la gorge dès que j'évoque cette période.

– J'étais scolarisée dans une école privée. Ma mère pensait que c'était nécessaire et que ma réussite passerait forcément par là. Elle a toujours voulu le meilleur pour moi. Elle travaillait dur pour me payer cette école et c'est vrai que les cours y étaient excellents. Pour m'y rendre, je prenais le bus. Nous n'étions que deux du quartier à aller là-bas. Loïc et moi, dis-je tout bas, comme si le fait de dire son nom tout près du mien était impensable. Loïc Brétier.

J'ai besoin de faire une pause. Déjà. La fatigue émotionnelle due au fait de répéter cette histoire me paraît insurmontable. Mais Dorian me relance d'un mouvement de tête. J'en ai trop dit, il faut que j'aille au bout.

– Les années de lycée sont censées être les meilleures, mais les miennes ont été un calvaire. C'est durant ma première année que j'ai commencé à recevoir des lettres bizarres.

Les larmes reviennent me brûler les yeux. Ces souvenirs, si profondément enfouis, sont trop douloureux. Et en une fraction de seconde, ils sont à nouveau ici, nets et précis. J'avais pensé qu'ils s'estomperaient avec le temps, mais c'est une erreur. C'est comme s'ils avaient été pris dans la glace, conservés intacts malgré les années.

Dorian s'approche de moi et me prend la main pour m'inviter à poursuivre.

– Ces lettres reprenaient ce que j'avais fait à l'école ou ailleurs et me ridiculisaient. Par exemple, si je m'achetais un nouveau pull, alors il était dit dans une lettre qu'il moulait mon corps et...

Comme ma voix s'étrangle, j'avale ma salive pour me calmer.

– Il y avait beaucoup d'injures, dis-je tout bas, accablée par la honte. Ça a duré trois ans. Ça m'a brisée et j'ai redoublé ma classe de terminale, ce qui était terrible au vu des efforts financiers que faisait ma mère. En parallèle, les lettres devenaient de plus en plus morbides. Ma mère et moi allions systématiquement les emmener au commissariat, mais l'enquête piétinait. Et puis, tu sais, tant que ça n'allait pas plus loin, cela n'inquiétait pas trop la police. Ils ont pensé à un règlement de comptes entre adolescents. Porter plainte contre x n'équivaut à pas grand-chose en fait.

Je hoche la tête, et je sais que j'ai l'air misérable.

– Puis certaines lettres ont été accompagnées de sous-vêtements souillés. L'enquête a été prise au sérieux, mais l'individu n'était pas fiché donc il était impossible de le retrouver. La paranoïa a fini par s'emparer de moi. J'ai soupçonné tout le monde sauf la bonne personne. Il paraissait si désolé pour moi... Pourtant, j'ai fait du tri dans mon entourage, un écrémage draconien. En fait, il n'y avait plus que lui et ma mère.

Repenser à tout ça me glace le sang.

– Les lettres continuaient quand même, mais j'avais l'espoir de ne pas côtoyer celui ou celle qui en était à l'origine. Je crois que c'est ce qu'il y a eu de pire pour moi : penser que je voyais tous les jours la personne capable de m'écrire de pareilles horreurs. Je lui ai offert mon intimité qu'il a écrasée dans ses lettres. Il voyait même le résultat de son travail. Il m'entendait lui expliquer ma douleur... et il me consolait.

Je fais une pause et une larme roule sur ma joue.

– Je me suis inconsciemment rapprochée de lui, pensant nourrir des sentiments amoureux. C'était facile, nous passions tout notre temps ensemble. Même ma mère, qui me surveillait sans cesse, était rassurée de me voir en sa compagnie. Un jour, il a déclaré son amour pour moi. Il avait réussi l'examen de fin d'année et allait partir pour l'université. Moi non, j'avais pris un an de retard. Sur le coup, il paraissait sérieusement affecté par cette année de séparation. C'est vrai qu'il y avait d'autres options, je pouvais le suivre et passer mon examen à distance ou tout arrêter. Mais pour moi, c'était impensable. Je devais rester au lycée une année supplémentaire et décrocher mon diplôme. Et c'est ce que je lui ai expliqué.

Je m'arrête pour sécher mes larmes, me préparant pour la suite.

– Sa réaction a été d'une extrême violence, dis-je en serrant les dents. Nous étions chez lui, dans le salon. Nous n'allions jamais dans sa chambre afin qu'il n'y ait pas de malentendus vis-à-vis de nos parents respectifs. Il s'est mis à tout jeter sur son passage et à hurler en m'insultant. Il disait que je ne me rendais pas compte que j'étais en

train de foutre sa vie en l'air. Je suis restée pétrifiée. Je ne comprenais pas ce qui se passait. Il m'a attrapée par les cheveux et m'a jetée sur une chaise. Il est... allé chercher une corde, dis-je en sanglotant. J'ai réussi à m'enfuir, sans trop savoir comment. J'ai couru jusqu'à trouver un voisin avant qu'il ne me rattrape.

Ma respiration est saccadée et mon corps contracté au point d'être douloureux.

– En fouillant sa chambre, la police a trouvé toutes les preuves de sa culpabilité, y compris un journal dans lequel il expliquait qu'il était l'auteur des lettres. Certains psychiatres ont évoqué le rôle du sauveur, une sorte de syndrome qui consiste à être le bourreau et le sauveur en même temps. Apparemment, j'étais une vraie obsession pour lui. Il a fini par se suicider lors de sa garde à vue. On m'a expliqué que, dans ce genre de situation, la pratique était de changer de nom afin de permettre un nouveau départ. L'affaire a été tellement médiatisée... J'ai juste demandé à garder mon prénom, pour ne pas tout perdre.

– OK, dit simplement Dorian.

Sa main se crispe sur la mienne, et, mieux que des mots, m'explique qu'il est touché par mon histoire.

– Avant, c'était Alexia Lebrun, dis-je doucement.

Albert fait son entrée, suivi d'une personne que je n'ai jamais vue. Elle pousse un chariot contenant un repas gargantuesque et, je dois bien avouer, très appétissant. J'en déduis qu'elle fait partie du personnel de la maison.

En les voyant arriver, Dorian a lâché ma main. Il se rapproche de moi dès qu'ils sortent de la pièce et passe son bras par-dessus mes épaules.

– S'il y a bien quelque chose dont tu dois être certaine, c'est que maintenant, je veillerai à ce qu'il ne t'arrive plus rien.

– J'ai reçu une lettre de menaces, probablement dans la semaine, dis-je, ne voulant rien lui cacher.

– Quoi ? Et tu ne m'en parles que maintenant ?

Il s'écarte pour me fixer droit dans les yeux.

– En fait, je ne l'ai lue qu'hier soir. Il y avait beaucoup de courriers, et avec tous ces événements, je suppose que ma tante n'a pas eu le temps de le trier avant. Je l'ai peut-être reçue hier ou avant-hier, je ne sais pas trop.

À cet instant, je sens que Dorian se met en colère et qu'il se contient afin de ne pas m'effrayer. Il se lève et commence à faire les cent pas en passant les mains dans ses cheveux.

– OK. Au moins, je comprends mieux ce qui t'a mise dans cet état. Je sais que tu me dis la vérité, lâche-t-il, très affecté. Tu ne peux pas savoir à quel point c'est important pour moi.

– Si, je crois que je sais.

Ce doit être ça, la confiance, la sincérité, l'échange... Probablement ce qui a manqué à chacune de mes relations.

– Mais quand on traîne une casserole pareille, je reprends, on évite d'en parler avant d'être sûre que cela ne fera pas fuir celui qui l'écoute. Je suis encore marquée par ce qui s'est passé. J'avais une confiance aveugle en lui et je me suis trompée. Tu n'imagines pas tout ce que ça m'a coûté. J'ai été perturbée longtemps par cette affaire. Et c'est en partie à cause de ça que j'ai entrepris ce voyage.

– Si ça peut te rassurer, j'ai moi aussi quelques casseroles... sympathiques, me dit-il en souriant.

J'ouvre la bouche pour parler à mon tour, mais il se rassied et pose son index sur mes lèvres.

– Chut... Ce n'est pas le moment d'en parler, mais je te promets que je le ferai.

Son regard se fait doux et convaincant, alors, je le laisse s'en tirer pour aujourd'hui.

Le soulagement apporté par cette conversation chasse mes idées noires.

– Bon ! reprend-il. Qu'est-ce qu'il y avait d'écrit dans cette lettre ?

– Ça disait « À ta place, je laisserais le passé là où il est, Fé lève lo mort, fillette ».

Le fait de dire cette phrase à voix haute m'arrache un frémissement. Dorian me frictionne le dos et m'embrasse sur le front.

– N'oublie pas que je suis là maintenant.

Je le vois serrer les dents. Il a l'air vraiment atteint par cette histoire.

– Est-ce que tu sais ce que ça veut dire ? questionne-t-il.

– Pas vraiment, non. Mais ça m'est dirigé personnellement. « Fillette », c'est comme ça que Loïc signait toutes ses lettres. La personne qui a écrit ces mots connaît mon histoire.

– Hum, fait-il en expirant bruyamment.

– Le reste, c'est du créole, mais je ne sais pas ce que ça veut dire.

– C'est un proverbe réunionnais, ça veut dire qu'il ne faut pas déterrer le passé.

– Je ne vois pas pourquoi. Maintenant, j'ai les idées plus claires, dis-je pour changer de sujet de conversation, sachant pertinemment que c'est un mensonge. Ça m'a fait beaucoup de bien d'en parler. Tant que cet incident reste isolé, je pense qu'il n'y a rien à craindre. Il n'y a aucune raison pour que je représente une menace pour qui que ce soit.

Je prends les mains de Dorian et les embrasse l'une après l'autre. Ce faisant, je pense à Pierre et me dis que le lien est peut-être là. En réalité, mes idées sont loin d'être claires ; croire en sa version des faits ne peut être l'hypothèse la plus rationnelle.

La peur revient.

Gagnée par la panique, je m'emploie à poursuivre mes baisers pour me changer complètement les idées. Le contact de mes lèvres sur la peau de Dorian me renvoie un peu de douceur. Je caresse le lobe de son oreille. Ses petits gémissements me donnent satisfaction, pourtant, il me repousse avec douceur.

– Tu vas manger d'abord !

Je lève les yeux au ciel. Tout le monde se donne beaucoup de mal à veiller à ce que ma vie soit très raisonnable. Manger à l'heure, se coucher à l'heure, ne pas sortir trop tard...

Dorian paraît, pour une fois, se rendre compte de son côté directif et me pince la joue.

– Il faut reprendre des forces... Surtout pour ce qui t'attend ensuite !

Force est de constater qu'il sait me faire taire. Je le laisse prendre le chariot et l'approcher de la table située dans l'angle opposé de la pièce. Nous nous régaloons d'un plat composé de riz et de viande marinée avec une sauce épicée, un rougail boucané. Un repas aux couleurs locales. Dorian ouvre une bouteille de champagne et me sert une coupe, dont le pied est fait avec la même matière que ceux de l'hôtel.

– Qu'est-ce que nous fêtons ? demandé-je.

– J'ai une ou deux choses en tête, mais c'est surtout parce que je sais que tu adores ça.

– Merci ! dis-je en riant.

Dorian est très attentionné. Cela me change de mes précédentes fréquentations. Je n'ai dû dire qu'une fois ou deux que j'appréciais le champagne. Croire que quoi que ce soit peut lui échapper serait une erreur !

– Ce sont les mêmes verres que ceux de l'hôtel ? questionné-je, incapable de faire taire ma curiosité.

– Pas exactement, répond-il. Ils ont été fabriqués par le même artisan, mais pas tout à fait sur le même modèle.

– Pourtant le pied est identique, je lui fais remarquer.

– Oui, il s'agit de topaze bleue, une pierre fine que l'on apprécie beaucoup dans ma famille. Tu en verras un peu partout ici, ne sois pas surprise.

Au bout de la troisième coupe, je commence à être enjouée. La nausée qui m'a envahie plus tôt ce matin s'est dissipée et je me sens bien ici, dans une bulle, protégée de mon passé et protégée de la personne qui m'a écrit cette lettre.

À cet instant, je vois Dorian jeter un œil à sa montre.

– Voilà, nous sommes seuls. Albert et Éloïse sont partis.

– Super !

Je réponds comme si je n'attendais que ça. Le champagne

commence à faire son effet. Dorian sourit face à ma réponse spontanée. Je n'arrive pas, en temps normal, à dissimuler mon attirance pour lui, alors l'ivresse ne m'aide pas.

– Continue à me regarder comme ça et je n'attendrai pas que nous soyons dans ma chambre pour te retirer tous tes vêtements.

Je déglutis face à sa sincérité et il sourit encore.

– Tu veux vraiment savoir si j'en suis capable ? renchérit-il.

Ma gorge s'assèche et mon ventre se contracte. Je le regarde faire le tour de la table et me prendre dans ses bras. Je cale ma tête contre son épaule et me laisse bercer par le rythme de ses pas ainsi que par l'odeur sucrée qui émane de lui. Il pousse du pied la porte de sa chambre et m'installe sur le lit. Tout, dans cette pièce, respire la fraîcheur. Les draps ont l'air d'avoir été changés le matin même et une légère brise entre par la fenêtre entrebâillée sur les volets à demi clos.

Cependant, je suis surprise d'y voir si peu de choses. Elle paraît très impersonnelle, ou alors, rangée par un maniaque. Dorian aime que les choses soient bien ordonnées.

Ses baisers brûlants me sortent de ma contemplation. Le fait d'être chez lui et dans sa chambre est grisant. L'effet est redoutable. Dorian ne perd pas de temps en préliminaires. Il m'enlève tous mes vêtements et les laisse tomber à même le sol. Puis, il se dirige vers la table de nuit pour prendre, à l'intérieur du tiroir, deux longs rubans avec lesquels il joue.

– Je n'en ai pas fini avec toi, me murmure-t-il.

Soudainement, j'ai peur de ce qu'il compte faire. C'est vrai que nous n'avons jamais discuté de nos limites, mais j'aurais pensé que la discussion que nous venons d'avoir aurait suffi à lui faire comprendre que ce genre de pratiques n'est pas ma tasse de thé.

– Attends, Dorian, je...

Il me saisit le poignet, d'un seul coup, laissant mon niveau de stress s'emballer et culminer à un niveau que lui seul arrive à lui faire prendre. Je sens ma respiration s'affoler et j'ai du mal à reprendre de l'air. Il fait remonter mon bras au-dessus de ma tête et l'attache aux barreaux du lit. Je suis si essoufflée que je n'arrive pas à crier pour lui dire d'arrêter. Ma bouche s'ouvre sans qu'un seul son parvienne à sortir. Il se saisit de mon autre bras et en fait de même.

Quand il s'approche, je constate que ses pupilles sont très dilatées et cela m'effraie. C'est un regard que j'ai déjà vu et qui me pétrifie. Je reste coincée dans cette position, frissonnante, les rubans tendus au maximum et liés de manière à ce que je ne puisse m'en défaire.

Dorian vient m'embrasser les cuisses et remonte jusqu'à mon ventre. Il laisse glisser ses mains sur ma peau, me donnant la sensation d'être partout. Je suis submergée par le plaisir.

Alors que j'aimerais qu'il continue de me fouiller de cette manière,

il se redresse pour déboutonner son jean. Il le retire avec brutalité et le jette sur le sol. Maintenant libéré, il se replace au-dessus de moi, et malgré mes doutes, il me fait l'amour le plus tendrement possible. Des larmes se forment dans mes yeux et coulent le long de mes joues au moment où je réussis finalement à crier de plaisir. L'extase est telle que je suis vidée. Dorian s'approche à nouveau de moi.

– Je n'en ai pas fini avec toi, répète-t-il une deuxième fois.

Et il m'embrasse encore.

L'épuisement me submerge et je n'ai pas la force de lui en vouloir. Mes idées noires s'évanouissent. Je n'arrive même plus à penser à la lettre et aux souvenirs qu'elle a fait jaillir. Je suis sûre, à cet instant, que Dorian sait l'effet qu'il a sur moi. Il me permet de m'évader. Et aujourd'hui, il panse mes blessures.

Il me ramène après le repas du soir, une fois s'être assuré que je vais mieux. Il a veillé, bien entendu, à ce que je prévienne de mon absence au dîner, et que j'aie pour unique projet d'aller me coucher. J'ai bien compris que ce n'était pas le moment de mettre le nez dehors, seule, sauf si je voulais m'exposer au sermon de l'année.

Le lendemain, après un entretien stérile avec un agent de police, sur les conseils de Dorian, je laisse la routine, fraîchement installée, redémarrer. Et je l'accueille avec un infini plaisir.

Elle me procure des repères stables et me permet d'oublier les derniers événements. Les après-midi, je me concentre sur mon travail alors que je consacre mes matinées à me promener avec Dorian au bord de l'océan. Il me raconte des anecdotes sur sa jeunesse, sur son rôle de gérant d'hôtel qu'il n'a pas cherché à avoir, mais qui, au final, ne lui déplaît pas. Ainsi, je me maintiens à flot et j'arrive même à mettre de côté l'incident de la lettre.

La semaine s'écoule avec douceur.

Adrien se remet de son agression mais l'enquête ne permet pas de retrouver le ou les coupables. Une ou deux visites, en compagnie de mon oncle et ma tante, montrent qu'il est encore très perturbé par ce qu'il vient de vivre. Même s'il n'est plus contraint de rester au lit, il s'isole dans sa chambre, discute peu et semble s'être éloigné du reste du monde. Le temps fera son œuvre. J'en sais quelque chose.

Le dimanche suivant, je suis surprise d'apprendre qu'il se joint à nous pour notre visite à l'institut. L'état de Pierre est stationnaire ; pas de rechute et pas de réelle amélioration. Il nous attend dans sa chambre et montre une certaine agitation dès que nous arrivons. Les regards qu'il lance en ma direction me mettent mal à l'aise. Je comprends qu'il attend que je lui donne des nouvelles de l'extérieur et

de mes recherches. Tout le monde assimile son surcroît d'énergie à de la gaieté et du dynamisme, comme une preuve évidente qu'il est de nouveau sur la voie de la guérison. Chacun de ses gestes est interprété de cette manière. Et je m'en veux de m'être laissée entraîner là-dedans.

À peine sommes-nous installés dans la chambre que Pierre propose une balade dans le parc. Il insiste pour que nous partions devant pendant qu'il enfle une tenue plus chaude. Bien sûr, je comprends qu'il essaie d'aménager un moment pour que nous discutions et je prétexte devoir passer aux toilettes. Je fais mine de m'éloigner et ne tarde pas à revenir sur mes pas, donnant trois coups sur la porte.

– Vas-y, entre ! chuchote Pierre.

Il est évident que personne ne peut nous entendre, mais le fait de parler tout bas atteste de la confidentialité de notre entretien.

– Voilà, voilà.

Je referme derrière moi. Pierre a mis un pull et un autre jean afin d'être prêt à partir. Il veut se consacrer à notre discussion. Tout ça lui tient trop à cœur et ne fait que m'inquiéter davantage.

– Alors, me dit-il sans détour, t'as du nouveau pour moi ?

– Ça n'avance pas vite.

Toute sa vitalité tombe à plat. Prise à son jeu, je constate avec amertume qu'au lieu de l'aider, je l'ai enfoncé dans ses théories surréalistes. Son jeu de regards et l'importance qu'il attribue à la pseudo-enquête qu'il m'a confiée sont de mauvais augure. Et je me rends compte qu'en réalité, je ne peux pas l'aider. Que diraient mon oncle et ma tante en apprenant que je cultive les délires qui le poussent un peu plus loin dans sa maladie ?

– Ah... fait-il, déçu. Ça veut dire qu'à l'hôtel, personne ne connaît Virginie ?

– Eh bien, justement, non. Rien à signaler de ce côté-là, je suis sincèrement désolée.

Il emploie encore le présent pour parler de sa défunte fiancée, alors j'ai la certitude de choisir la bonne voie en le tenant à l'écart de mes recherches, bien que j'aie l'intention de les poursuivre pour mon compte. Si je déniche quelque chose de solide, alors je lui en parlerai, mais pas avant.

– Mais c'est impossible, murmure-t-il. C'est parce qu'ils t'ont vue venir, au moment où tu as prononcé son nom. Ils sont malins et organisés, ils feront tout pour brouiller les pistes.

Le ton qu'il emploie, bien trop ferme, ainsi que sa conviction me glacent le sang. J'avale ma salive, incrédule.

– Pierre, l'explication est peut-être plus simple, elle a tout simplement...

– Non ! me coupe-t-il. Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ! Alexia, si

je n'étais pas convaincu de ce que j'avance, je ne t'aurais pas mêlée à tout ça. Ne me lâche pas, s'il te plaît !

J'ai vraiment le chic pour me mettre dans des situations plus inconfortables les unes que les autres.

– Je n'ai pas dit que je te lâchais, mais il n'y a rien à creuser... pour le moment.

Ma faiblesse me rattrape. C'était peut-être le moment pour refermer cette porte que j'ai laissé s'ouvrir. Bien sûr, Pierre s'anime en entendant mes propos et s'engouffre dans la brèche que j'ai laissé apparaître.

– OK, je comprends, admet-il. C'est vrai que la piste était mince. Je ne t'ai pas tout dit la dernière fois, pensant que ça suffirait, mais à l'évidence il faudra trouver un autre moyen. Ce que je vais t'expliquer va te paraître farfelu, mais tu dois me faire confiance, Alexia, ce n'est pas ma maladie qui me joue des tours, ni même le traitement qu'ils essaient de me filer ici. De toute façon, je ne le prends pas, je n'en ai pas besoin.

Tout mon sang quitte mon visage. J'ai l'impression d'avoir joué avec le feu et m'être atrocement brûlée. D'une part, je ne tiens pas à entendre quoi que ce soit de plus farfelu, et d'autre part, je suis choquée de savoir qu'il ne prend pas ses médicaments. Je comprends mieux sa rechute. Mais pour l'heure, je ne le contredis pas, l'encourageant ainsi à parler. Ce sera sans doute la dernière fois que nous aurons cette conversation car il sera impossible de laisser secret ce genre d'information.

– J'ai un ou deux trucs en plus mais tu dois me promettre de te montrer prudente car ça pourrait bien devenir dangereux.

– Dangereux ? Mais pourquoi ? demandé-je, sceptique.

– Certaines personnes sur cette île ont des agissements... bizarres. J'ai entendu dire qu'il existait un groupe qui se réunit plusieurs fois dans l'année et procède à des rites anciens.

– Des rites anciens ? Et alors ? Quel est le rapport avec Virginie ?

– Je pense qu'elle savait des choses sur ces gens et qu'elle n'aurait jamais dû en parler.

Encore un simulacre de la théorie du complot. La situation m'attriste. J'ai bien peur que mon cousin se soit enfoncé dans son monde, loin de la réalité.

– Je ne sais pas exactement ce qu'ils font, mais beaucoup de personnes haut placées sur l'île connaissent l'existence de ces rassemblements, car ils sont nombreux à espérer rallier le groupe.

– Et pour quelles raisons pourrait-on rêver de faire partie de cette bande ? demandé-je d'un ton insolent.

J'ai du mal à ne pas montrer mon scepticisme et je ne compte plus le laisser espérer que je vais tenter de découvrir les motivations de

Virginie, ou même s'il y a bien une société secrète quelque part sur l'île.

– Ces rites anciens sont puissants... C'est difficile à croire, je le sais, mais s'ils ont traversé les temps, c'est bien pour une raison. Il faut que tu ailles voir les habitants des montagnes.

– OK, laisse-moi résumer, soupire-je. Un groupe, que tout le monde convoite, se réunit pour reproduire des rites d'un autre temps, ici même, et en connaître l'existence pourrait se révéler être très dangereux...

Je me pince le haut du nez, sentant venir un mal de tête. Nous restons silencieux quelques instants puis je finis par conclure notre conversation.

– Et pourquoi tu me dis tout ça, à moi ?

– Parce que je sais que tu vas trouver la vérité.

Je soupire d'exaspération.

– Crois-moi, je ne demande qu'à accepter ta version des faits, mais je préférerais que nous reprenions cette conversation une autre fois, tout le monde va finir par s'impatienter.

– Une autre fois, reprend-il tout bas comme pour lui-même.

Je m'approche de la porte et, quand j'ouvre à la volée, je tombe nez à nez avec Adrien. Devant ma surprise, il prend un air inquiet.

– Tout le monde vous attend !

Je me tourne vers Pierre et l'invite à nous suivre d'un signe de tête. Impossible de savoir si Adrien a entendu quelque chose.

Nous rejoignons le groupe près d'un banc, au centre du parc. Le silence se fait à notre arrivée, car Pierre arbore un visage moins enjoué que précédemment. Je fais mine de m'intéresser à la conversation qui démarre entre ses parents et lui. Ils le félicitent d'avoir voulu faire cette promenade, voyant aussi cela comme un progrès. Leur optimisme me serre le cœur.

De mon côté, je suis en proie à un dilemme : que faire des informations que je viens de recevoir ? Je ne peux cacher le fait qu'il ne prend pas ses médicaments, mais je me demande si cela fait partie de son scénario. Je ne sais plus quoi croire. Et pourtant, j'ai envie de l'aider.

Ces idées tournent en rond dans mon esprit. La lettre de menaces s'obstinant à trouver une place dans les hypothèses de Pierre. J'ai besoin d'en avoir le cœur net et d'extirper la vérité de toute cette histoire. Pierre chuchote à mon oreille alors que je suis encore perdue dans mes songes « Je savais que tu y réfléchirais ». Puis, il me tend une photo. Je sursaute en jetant un œil autour de moi. Je la glisse aussitôt dans la poche de mon jean. Personne ne nous regarde, trop occupés à se redresser et à rassembler les affaires pour partir.

Plus tard, je regarde la photo. C'est celle d'une jeune femme

souriante, aux longs cheveux blonds et au teint hâlé. Parfois, le métissage propose un assemblage de phénotypes hasardeux, mais là, c'est une vraie réussite, typique de l'île de la Réunion. Virginie est une très belle femme. Et de la voir si radieuse sur le cliché me force à serrer les dents.

De retour à la maison, je prends ma tante à part pour lui parler de son fils, avant que le courage ne me quitte. Elle ne paraît pas surprise car les tentatives de Pierre pour laisser de côté son traitement médical sont nombreuses. Elle appelle sur-le-champ l'institut afin qu'il redouble de vigilance. Sa voix se fait chevrotante, et même si c'était la meilleure chose à faire, je suis accablée par la culpabilité.

Je m'effondre sur le canapé, toujours en proie à une migraine qui s'est emparée de moi plus tôt dans la journée. Je relis mes derniers messages pour me changer les idées. Dorian me manque. Son intimité rassurante et son tempérament protecteur me tranquilisent.

Peu après, Adrien me rejoint. Je suis surprise de le voir ici à cette heure tardive. Nous échangeons quelques mots et il se fait moins distant que lors de mes dernières visites. J'attribue volontiers cela au fait qu'il soit presque rétabli. Nous passons près d'une heure à discuter, pendant laquelle il me raconte comment il a rencontré mes cousins, et comment était Pierre avant de tomber malade. Bref, tout un pan de vie que j'ai manqué. Je profite de l'occasion pour le faire parler de Virginie.

– Tu la connaissais bien ?

– Oui, assez, répond-il. Disons qu'on faisait beaucoup de choses tous les huit.

– Les huit ?

– Eh oui, huit ! Tes cousins et leurs copines, et figure-toi que moi aussi j'en avais une.

Je rougis. C'est vrai que je n'ai même pas pensé à cette éventualité. Je n'ose plus reprendre la discussion, mais lui s'en charge.

– C'est vrai que c'était sympa de sortir tous ensemble, mais ça n'a pas marché avec ma copine. J'étais plus jeune et j'avais d'autres projets, je n'avais pas assez de temps à lui consacrer.

J'acquiesce en pensant à son travail au magasin, le connaissant trop peu pour trouver une autre explication. Est-ce qu'il s'y investit à ce point ? Est-ce pour gagner de l'argent et ainsi aider ses parents ?

– Maintenant, c'est différent, reprend-il.

Ces mots me font rougir à nouveau. Rien ne me permet de dire qu'il existe un sous-entendu, mais le doute plane au-dessus de nous. Adrien est très séduisant, et de surcroît, un homme bien, très apprécié par ma famille. Vu de l'extérieur, il a tout du gendre idéal : serviable, travailleur, poli, attentionné... bien sous tous rapports. Mais il n'a pas ce mystère que l'on perçoit chez Dorian, même s'il essaie

farouchement de le cacher. Adrien semble plus simple, plus accessible, sans risque... Un prince charmant ennuyeux. Je chasse aussitôt ces idées de ma tête.

Mon téléphone vibre, nous sortant de la conversation. C'est un message de Dorian.

Salut toi ! Tu me manques aussi. On pourrait se voir avant demain, tu penses avoir la permission de sortir ?

Je regarde l'heure, il est 19 heures. Je fulmine. Un jour, il faudra qu'on arrête de penser que je suis en postadolescence, incapable de prendre des décisions raisonnables. Je lui renvoie :

Ma mise sous tutelle a été reportée, je suis donc à même de sortir ce soir.

Je peste en attendant sa réponse et croise le regard d'Adrien, rivé sur moi.

– Tout va bien ?

– Oui, dis-je en souriant. Je vais sortir un moment.

– OK, le mystérieux inconnu ?

– Les nouvelles vont vite ! dis-je, du tac au tac.

Je m'en veux d'avoir lâché ces quelques mots. Chaque geste à mon égard, même si cela a souvent été très protecteur, n'a été que bienveillance, que ce soit de la part de ma famille ou d'Adrien, qui en fait quasiment partie.

– Excuse-moi, dis-je, confuse. Ce n'est pas ce que je veux dire.

– Ne t'inquiète pas, c'est vrai que ça ne me regarde pas, après tout. On est tous un peu comme ça, surtout depuis qu'on a perdu Virginie.

– Elle t'a paru bizarre peu avant son accident ?

– « Son accident » ? Pourquoi est-ce que tu dis ça ?

Adrien s'inquiète. J'ai mal choisi mes mots.

– Non, bien sûr, je veux dire avant son suicide ! Désolée, je ne savais pas comment en parler.

– Tu sais, la plupart des gens qui passent à l'acte ne laissent rien paraître, même aux personnes les plus proches.

– Oui, c'est vrai, c'est ce qu'on dit.

Adrien regarde sa montre et quitte la pièce, non sans m'avoir déposé une bise sur la joue. J'aurais dû le repousser, mais j'ai la nette sensation d'avoir commis beaucoup de maladresses aujourd'hui, et sanctionner un geste sans ambiguïté en serait une de plus.

J'indique à Dorian que je serai prête dans une heure, et pour une heure. Il est impossible d'imaginer que je passe la nuit avec lui, pas avant l'indispensable séance de présentation à la famille, encore bien trop prématurée à ce jour. Une fois prête et pomponnée, je sors de la maison pour l'attendre. Comme j'ai quelques minutes d'avance, je marche en direction du bout de la rue. Le ciel est dégagé et une légère

brise fraîche me donne des frissons.

Mon regard se perd dans les étoiles. C'est drôle, car elles me paraissent différentes de celles que je voyais, il y a encore quelques semaines, à plusieurs milliers de kilomètres d'ici. Il s'agit pourtant du même ciel. Mais la perspective diffère et cela change tout, au final. Au journal, mon patron a écrit un article sur une tendance alarmante. On peut acheter une étoile. Donner une valeur à cette immensité gâche une partie du spectacle et banalise ce qu'il y a de plus extraordinaire. Mais il y a preneur. Il y a toujours preneur quand il s'agit de posséder. Pour défendre ses arguments, mon patron a écrit que chaque être humain possède déjà une poussière d'étoile. Nous avons tous quelque chose de magique, de beau et d'étincelant. Une lumière qui nous habite et que l'on doit cultiver, coûte que coûte. J'ai gardé une copie de cet article. Le meilleur qu'il ait jamais écrit.

Une voiture se gare à une centaine de mètres devant moi et me sort de ma rêverie habituelle. J'observe le véhicule et constate qu'il ne s'agit pas de celui de Dorian. C'est un puissant 4×4 que je n'ai jamais vu avant ce soir. Le conducteur reste à l'intérieur et paraît m'observer. Seule la lueur rouge d'une cigarette allumée me permet d'affirmer sa présence. Tout d'un coup, je me sens moins à l'aise, seule dehors. Je repense à la lettre et, par réflexe, je calcule la distance qui me sépare de la maison où je vis.

Pourquoi cet homme ne sort-il pas de sa voiture ?

La maison devant laquelle stationne le véhicule est plongée dans l'obscurité, comme plusieurs des maisons de la rue.

Le déclic se fait. Il est là pour moi. Il n'est là pour personne d'autre. Trop de signaux m'avertissent du danger. Je recule, essayant de garder la voiture dans mon champ de vision. Le moteur redémarre et les phares m'éblouissent. Je n'ai pas le temps de mettre les mains devant mon visage et il me faut une fraction de seconde pour retrouver mes repères. Cela suffit pour que le 4×4 se lance à ma poursuite, dans un bruit d'accélération fulgurante. La peur me tétanise, mais j'arrive à courir. La maison n'est pas loin, j'ai une chance d'y arriver.

Il me reste vingt mètres à franchir, alors je cours à perdre haleine.

La rue est déserte. Pas un arbre pour assurer ma protection. Je risque de me faire écraser comme un lapin sur un chemin de campagne.

Plus que dix mètres.

Je jette un coup d'œil en arrière, la voiture n'a pas décéléré et, aucun doute n'est possible, son unique objectif est de me renverser. Cela enclenche une décharge d'adrénaline et mes jambes s'envolent.

Plus que trois mètres...

Je regarde une dernière fois la position du 4×4 et me prépare à

crier de toutes mes forces pour alerter quelqu'un. J'envisage de me jeter par-dessus le portail pour ne pas être emportée par le pare-buffle en métal. Je me retourne aussitôt vers mon cap et heurte quelqu'un de plein fouet. Le choc est violent, mais amorti par la poitrine de l'homme qui m'enveloppe et me jette avec lui sur le sol, au travers du portail entrouvert.

Je commence à me débattre puis me calme en entendant des paroles rassurantes. La voix se fait douce, c'est celle d'Adrien.

– Là... Doucement, ma belle. Ne t'inquiète pas.

Il me serre dans ses bras et passe sa main dans mes cheveux. Des sanglots secouent tout mon corps. Adrien s'en rend compte et cherche à m'apaiser. Puis, il me laisse un instant sur le sol et se poste au milieu de la route. Il jette un œil de chaque côté, mais la rue est retournée à sa quiétude habituelle.

– Il y a parfois de sacrés chauffards ici !

J'acquiesce d'un hochement de tête, pas encore prête à parler à haute voix. J'ai besoin de reprendre mon souffle et mes esprits. Bien sûr, il ne s'agit pas d'un simple chauffard, mais je ne peux pas en parler, là, comme ça. Il y aurait trop d'explications à donner. Je me rends à l'évidence : cette histoire va bien plus loin que je ne me le suis imaginé.

Je pense à aller voir la police une fois de plus, mais Adrien m'en dissuade en faisant un résumé de la situation. Comme je n'ai pas la plaque d'immatriculation, on pensera à un chauffard qui aura fait un écart, sans doute trop imbibé par l'alcool... rien d'exceptionnel.

Je suis coincée.

La lettre de menaces n'était pas un simple avertissement. On veut me faire comprendre que ma présence dérange.

Ma colère monte encore d'un cran. Cette fois-ci, je ne serai pas une victime. Je ne suis plus cette jeune fille naïve qui n'a pas vu l'évidence. Cette fois, je vais en découdre avec celui qui est derrière tout ça et bénéficier de l'effet de surprise.

Mon sang bout dans mes veines et la rage me submerge. Cette sensation nouvelle me fait me sentir forte. Je me redresse, serrant les poings avec une rage à peine contenue. Adrien pose sa main au creux de mes reins pour m'inviter à entrer, mais à cet instant, mon téléphone vibre dans ma poche. Un message de Dorian me prévient qu'il est sur le point d'arriver, ce qui est confirmé par le bruit d'un moteur s'arrêtant à quelques mètres. Adrien me lance un regard interrogateur.

– Tu es sûre que tu veux y aller ? Tu as l'air assez chamboulé. Ce serait peut-être plus prudent de rester là pour te reposer.

Il parle bien trop fort. Si j'osais, je lui demanderais de baisser la voix, de peur d'être entendus.

– Non, ça ira, dis-je simplement.

Si une chose est sûre, c'est qu'il faudrait une éruption du Piton de la Fournaise pour que Dorian accepte qu'on reporte un rendez-vous. Il n'est pas le genre de personne à qui l'on dit que l'on est indisposé.

Adrien dépose une autre bise sur ma joue en me serrant contre lui et je le laisse faire. S'il n'avait pas été là, je ne sais pas si j'aurais pu échapper à la voiture. Je me dirige vers la route, les jambes encore saisies de tremblements et marche le long du véhicule de Dorian. En m'approchant, je constate que sa fenêtre est ouverte. Impossible qu'il n'ait pas entendu notre conversation, ce qui est de mauvais augure pour la suite de la soirée. Il y a peu de chances que je puisse lui cacher l'incident, même si j'avais pensé une seconde à cette alternative.

Dès que je suis installée, il roule cinq bonnes minutes, en silence, avant de se garer sur le côté de la route.

– Tu comptes me dire ce qui se passe ou bien il faudra que je te tire les vers du nez ?

Le ton sec qu'il emploie me fait sursauter.

– Ne te mets pas en colère, imploré-je. Il n'y a rien de grave. Un chauffard a failli me renverser, mais Adrien était là.

– Adrien était là, marmonne-t-il.

Je soupire. Ce n'est pas le moment de me faire une scène de jalousie. Une fois de plus, la journée a été longue et je n'ai pas la force de m'expliquer ou de rassurer un ego masculin surdimensionné.

– Laisse tomber, s'il te plaît, parlons d'autre chose.

– Et de quoi tu veux qu'on parle, Alexia ! dit-il en haussant le ton. Sois un peu adulte ! Les problèmes ne s'en vont pas si on n'en parle pas. Je voudrais que tu m'en dises un peu plus sur cette lettre que tu as reçue et sur ce qui s'est passé ce soir. Est-ce vraiment un accident selon toi ?

Sa manière de me parler m'arrache des larmes que je peinais à retenir et je m'effondre dans sa voiture. Peut-être que je lui donne l'impression de prendre les choses à la légère, mais c'est uniquement parce que je ne tiens pas à l'inquiéter davantage.

Dorian est mal à l'aise, mais je m'en moque. La dureté de ses mots m'a ébranlée.

– Désolé, Alexia, je me suis emporté. Ce n'est pas contre toi que je suis en colère... c'est plutôt contre moi. J'aurais dû être là, et pas ce type.

Il parle d'Adrien.

– T'as une curieuse façon de le montrer.

Je passe les doigts derrière mes oreilles afin de caler les mèches qui se sont détachées de mon chignon au moment de ma course. Les larmes continuent de couler bien que j'essaie, par fierté, de les retenir. Je n'ai pas l'intention de prolonger notre rendez-vous, ne souhaitant

que m'étendre sur mon lit et m'endormir pour évacuer tout ce stress. Il est inenvisageable d'avoir à supporter la colère de Dorian en plus de ce qui vient de se passer.

– C'est moi qui aurais dû te protéger, reprend-il comme pour lui-même.

– Ramène-moi, s'il te plaît.

Il se raidit et resserre sa poigne sur le volant.

– Bien sûr.

Nous n'échangeons aucun mot avant d'arriver devant chez moi.

– Je ne serai pas disponible demain, j'ai quelques points à régler. J'aimerais cependant que tu me rendes un service.

– Quoi ? dis-je pour montrer mon incompréhension.

Il assimile ce mot à une réponse positive à sa demande.

– Je vais faire venir Albert, demain matin, il sera là vers 5 h 30 et te conduira à l'hôtel. Il te ramènera également après ton travail. Veille à rester chez toi. En attendant, si tu as vraiment besoin de sortir, envoie un message et je lui demanderai de te conduire.

– Mais je suis...

– Je t'ai demandé, Alexia, de me rendre ce service. C'est possible ?

Il insiste sur chaque mot de sa phrase, traduisant son agacement. Je lui jette un « oui, patron ! » à la figure et sors de la voiture en claquant la porte.

Après avoir embrassé mon oncle et ma tante, je monte me coucher, non sans les avoir prévenus que je me ferai accompagner pour aller au travail. À leur mine sereine, je constate qu'Adrien ne les a pas informés de l'incident du début de soirée et je lui en suis reconnaissante.

Dans ma chambre, je retrouve ma position habituelle : allongée sur mon lit et les yeux rivés au plafond. J'éprouve un mélange de colère et de culpabilité. Tout s'acharne à aller de travers, malgré mes bonnes intentions.

Quelques minutes plus tard, le sommeil me permet de me soustraire à ces réflexions. Mais il n'a rien de reposant. Je me réveille plusieurs fois, au milieu de la nuit, et suis alertée par de petits bruits. Des grincements qui m'empêchent de me rendormir. Mon imagination me joue des tours et je les interprète comme des bruits de pas, des chuchotements. Impossible de me détendre et d'évacuer la tension de la journée. La course-poursuite avec la voiture m'a mise sur le qui-vive. Pourtant, il ne s'agit que des craquements de la maison auxquels je ne suis pas encore habituée.

À bout de forces, je finis par m'assoupir sans parvenir à repousser un cauchemar récurrent qui me hante toute la nuit. Des bêtes sombres et féroces me prennent en chasse, et je passe mes quelques heures de

repos à tenter de leur échapper.

Chapitre 16

Le 24 septembre

Le Dr Trevor est debout dans un coin de la chambre. Alexia sent son regard braqué dans sa direction, mais ça n'a aucune importance. Elle fait des allers et retours vers la porte, elle se frotte les mains et se mord la lèvre inférieure. Ses yeux sont plus alertes que d'habitude... Sa mère doit arriver d'une minute à l'autre.

Tous les espoirs sont permis.

Elle va enfin pouvoir leur expliquer sa relation avec Dorian. Elle va parler du voyage sur l'île de la Réunion. C'est pour ça qu'elle s'en souvient. C'est parce que c'est là qu'elle l'a rencontré. Tout mène à lui. Ils vont enfin la croire et la faire sortir d'ici. Après, la police s'occupera de le retrouver. Et ils seront désolés de ne pas l'avoir crue.

Ils la retiennent depuis des semaines, convaincus qu'elle a disjoncté. Juste parce qu'elle a connu quelques antécédents qui auraient pu la fragiliser. C'est vrai que dans sa famille, il y a déjà des cas de personnes malades d'un point de vue neurologique, mais le Dr Trevor a franchi le pas sans se poser d'autres questions et a posé un diagnostic sur son cas sans lui permettre de s'expliquer.

Des pas résonnent en écho dans le couloir. Alexia reconnaît ce son familier et se tourne vers la porte. Elle l'a si souvent entendu. C'est drôle comme il est facile de reconnaître le bruit des talons maternels. Cette cadence particulière et régulière produit un bruit aussi tranquillisant qu'un bercement.

Les larmes lui montent aux yeux. Seul le bruit feutré du stylo du Dr Trevor gâche ce moment de joie. Il ne peut pas s'empêcher de tout noter.

– Docteur, vous allez me laisser seule avec ma mère ? lance-t-elle, les yeux brillants. J'ai besoin de ça, je veux dire, de partager un moment avec elle, juste nous deux.

Le docteur semble gêné, comme s'il ne s'attendait pas à cette demande. D'un signe de tête, il acquiesce. Contrariant les habitudes, il consent à un léger compromis.

– Bien sûr, je comptais vous laisser un moment après une brève entrevue, mais si vous le souhaitez, Alexia, je reviendrai plus tard.

– Merci, docteur.

Sa voix est déjà chevrotante tant l'émotion la submerge. Elle le regarde fermer son calepin puis sortir, pile au moment où sa mère entre dans la chambre. Elle est splendide. Les cheveux coiffés avec soin, elle est vêtue d'une robe noire et d'un manteau assorti. Seuls ses yeux, un peu tirés, montrent l'inquiétude qui a dû la ronger ces dernières semaines.

– Alexia, ma petite...

Elle s'avance vers elle et la prend dans ses bras. Alexia sanglote plus fort et les larmes coulent sur son visage. Sa présence lui fait du bien, c'est plus qu'une délivrance.

Elles s'écartent pour se regarder et sa mère prend son visage entre ses mains. Alors, Alexia pince les lèvres pour essayer de retenir ses pleurs. Ces dernières semaines, elle s'est sentie abandonnée. Elle ferait n'importe quoi pour faire durer ce moment et en profiter le plus possible. Au fond, ce qu'elle voudrait vraiment, c'est repartir avec elle, blottie dans ses bras.

Sa mère se met à pleurer. Pourtant, l'âge aidant, elle est devenue moins démonstrative. Ces larmes perturbent encore plus Alexia. D'habitude, sa mère est si forte, inébranlable, loin de perdre pied. C'est à cause de son hospitalisation. Est-ce que c'est si grave ?

Alexia se ressaisit. L'inquiétude prend le dessus.

– Maman, je suis tellement désolée.

– Ce n'est rien, c'est pour toi que je m'inquiète. Mais qu'est-ce qui t'arrive...

Alexia serre les dents. Elle pensait entendre l'habituel « Allez, on va remonter la pente, ma grande » ou même « On va retrousser nos manches... ».

Mais pas cette fois. Cette hospitalisation est la fois de trop. Sa mère sombre aussi, au lieu d'être sa bouée. Son éternelle bouée.

– Maman, je ne sais pas. Il y a eu l'accident, et depuis, ils me gardent ici.

Sa mère se contente de hocher la tête. Comprenant que c'est le début d'une longue conversation, Alexia lui indique le lit. Elles s'asseyent sans se lâcher les bras.

– J'ai été immédiatement prévenue de ton accident. Et quand je me suis présentée à l'hôpital, on m'a dit que tu étais transférée dans le service psychiatrique. C'était une urgence. Tes délires étaient trop importants et te rendaient... agressive.

Ces derniers mots, contre nature dans la bouche de sa mère, lui déforment le visage. C'est plus douloureux qu'un coup de poing en plein estomac.

– J’ai aussitôt été mise en relation avec ton médecin, le Dr Trevor. Il a eu la gentillesse de m’appeler tous les jours pour m’expliquer tes... progrès.

Elle choisit ses mots, sans doute pour ne pas être trop dure. Mais Alexia imagine très bien ce qui a dû lui être rapporté. Elle secoue la tête en un geste d’impatience. Le mieux est qu’elle en vienne au fait, sans détour.

– Tu penses que je suis folle ?

Ses yeux brillants de larmes ne quittent pas ceux de sa mère.

– Mais non, bien sûr.

Sa mère lâche son regard pour se fixer sur la couverture du lit. Une preuve qu’elle ne pense pas ce qu’elle vient de dire. À sa manière, sa mère lui fait comprendre que les derniers événements ont eu raison d’elle. Alexia retire ses mains, bouleversée.

– Tu sais sûrement que j’ai affirmé ne pas être seule au moment de l’accident.

– Oui, je le sais.

Sa mère s’exprime de manière impassible, sans réaction particulière. C’est mauvais signe.

– Et qu’est-ce que tu en penses ? insiste Alexia, dans ce qui s’apparente à une supplique.

Cette fois, sa mère paraît surprise. Comme si la question n’avait aucun sens.

– Alexia, souffle-t-elle. Ce n’est pas évident. Je... je voudrais bien penser qu’il y avait quelqu’un avec toi, mais les secours et la police affirment le contraire.

– Mais c’est parce qu’ils ne me croient pas, mais toi, ils pourraient te croire...

Sa mère regarde partout, l’air affolé, sauf dans ses yeux, à elle.

– Et à qui penses-tu ? demande-t-elle du bout des lèvres. Qui aurait pu être là, avec toi ?

Sa mère lui reprend la main et la serre. Elle a peur.

– Je voyais quelqu’un ces derniers temps. J’ai dû t’en parler. Je t’en ai forcément parlé...

Sa voix est suppliante alors que son rythme cardiaque s’accélère. Son état mental est lié à la réponse de sa mère.

– Je ne sais pas, ma petite.

La voix de sa mère se brise et les larmes menacent de couler sur son visage.

– Maman...

– Tu disais que tu préférerais rester seule, Alexia. Tu ne m’as jamais parlé de cet homme. Jamais !

Alexia est sous le choc. Puis, une colère sournoise fait son apparition et s’infiltré dans chaque cellule de son corps.

– Ce sont eux qui te font dire ça, n'est-ce pas ? siffle-t-elle.

Une lueur de mépris traverse les yeux de sa mère. Alexia recule comme si elle venait de prendre une gifle. Jamais elle n'avait vu ce regard-là. Le Dr Trevor fait son entrée, choisissant le plus mauvais moment pour intervenir.

– Bien, si je puis me permettre, nous allons faire le point et définir nos objectifs.

Ni l'une ni l'autre ne lui fait remarquer qu'il interrompt une conversation qui vire à l'orage. Au contraire, chacune essaie de se reprendre, sans rien laisser paraître.

– Alors, continue-t-il, nous allons discuter ensemble de la situation. Madame Lefortin, vous connaissez déjà mon diagnostic, mais il est temps que nous partagions cela.

Il s'éclaircit la voix, comme un orateur qui a préparé son discours avec minutie.

– Nous avons beaucoup travaillé ces dernières semaines avec Alexia.

Il lui adresse un sourire complice auquel elle ne répond pas, détournant le regard. La colère gronde et rien ne semble pouvoir calmer la déferlante qui se prépare.

– J'ai fait des recherches, à partir des dossiers médicaux et des précédentes hospitalisations en service psychiatrique. Les recoupements sont parfaitement cohérents avec les faits que vous m'avez rapportés, madame Lefortin. Aujourd'hui, Alexia est en phase aiguë suite à une incapacité à absorber son dernier traumatisme. Pour faire simple, c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

Il sourit. Voyant que sa petite plaisanterie ne trouve pas son public, il reprend :

– L'agression dont vous avez été victime, plus jeune, mademoiselle, n'a pas été réglée. En réalité, elle a juste été repoussée quelque part dans votre subconscient. Chaque incident que vous avez pu vivre, après, a fait en sorte de raviver votre malaise, lentement, remettant en cause vos propres capacités à avancer. En fait, voir ce traumatisme remonter à la surface a été trop douloureux pour vous. Alors, vous vous êtes mise à vous raconter des histoires, puis vous les avez racontées à d'autres. Aujourd'hui, pour faire face à l'accident, vous avez inventé une autre personne. Quelqu'un à sauver pour ne pas voir que c'est vous qui avez besoin d'être secourue.

Les mots glissent sur Alexia tandis que sa mère hoche la tête à intervalles réguliers.

– Vos difficultés à gérer vos relations sentimentales sont autant d'incidents qui vous ont sans cesse ramenée à votre premier traumatisme. Votre première expérience a été déterminante. Vous avez failli y laisser votre vie. Votre cerveau n'est pas fait pour gérer ce

genre de données. En bref, aujourd'hui, vous avez inventé cette histoire avec un jeune homme. Et pour y mettre fin, quand vous-même avez eu du mal avec ce mensonge, vous l'avez fait mourir dans un accident de voiture. Mais ainsi, vous avez mis votre vie en péril, mademoiselle.

Il jette un coup d'œil à la mère d'Alexia pour avoir son assentiment.

– J'ai pris la décision de vous garder ici et de vous isoler pour que nous puissions travailler vite. Si un tel délire se produisait à nouveau, vous pourriez encore vous mettre en danger, et peut-être même d'autres personnes.

Sa mère baisse la tête. Pendant ce temps, Alexia se recroqueville. Elle ne peut pas croire qu'elle ait tout inventé. Il ment. Ce médecin lui veut du mal, elle le sait depuis le début.

Le Dr Trevor se lève et pose une main sur l'épaule de sa mère. Elle serre les dents pour ne pas craquer devant ce spectacle affligeant.

– Je sais que ce voyage était important pour vous, Alexia. Il fait partie des premiers souvenirs qui sont remontés à la surface. Votre esprit essayait d'attirer votre attention là-dessus. Lors de nos discussions, vous m'en avez souvent parlé. C'était le cadre idéal pour inventer une histoire qui vous protège. J'ai d'ailleurs consulté le dossier médical, suite à ce qui s'est produit là-bas...

Alexia se lève d'un bond, les yeux pleins de fureur.

– menteur ! hurle-t-elle. Sale menteur !

Le médecin écarquille les yeux et se jette sur la télécommande. Sa mère recule. Alexia sait qu'elle a l'air d'un animal enragé mais elle s'en moque. Il faut le faire taire.

– Depuis le début, vous me retenez ici. Je vous ai dit que je n'étais pas seule dans cette putain de voiture ! Vous n'avez qu'à interroger ma famille sur l'île de la Réunion. Ils vous diront que je n'ai rien inventé du tout.

Elle prend sa tête entre ses mains, ivre de douleur. Le Dr Trevor essaie de capter son regard, une main à plat devant lui, pour l'inviter à se calmer.

– Nous l'avons fait, Alexia, personne ne peut confirmer ce que vous dites. Personne ne vous a vue avec ce Dorian. Votre oncle et votre tante pensent que vous avez eu une courte histoire avec un certain Adrien, mais il vit toujours sur l'île, à des milliers de kilomètres, Alexia. Vous devez nous faire confiance et vous calmer.

L'air est électrique. Alexia fond en larmes devant son incapacité à riposter. L'infirmière déboule en trombe dans la chambre, suivie de deux hommes. La procédure d'urgence. Sa mère pose une main sur son cœur, meurtrie par la tournure des événements.

Alors qu'ils empoignent Alexia sans ménagement, le docteur leur

fait signe de patienter.

– Est-ce que vous vous souvenez de tout votre séjour sur l'île, Alexia ?

Elle renifle, ne sachant où il veut en venir.

– Vous vous êtes bien trop rapprochée de votre cousin Pierre et de ses histoires hallucinantes. Il était bien malade à ce moment et ça a été un incident de plus que vous n'avez pas accepté. Votre mère a été obligée de venir vous chercher sur l'île.

Celle-ci éclate en sanglots. Cette fois, c'en est trop pour elle. Alexia la regarde, alors que sa pudeur s'effondre comme un château de cartes.

– Non, murmure Alexia, ce n'est pas vrai.

– Est-ce que vous vous en souvenez, Alexia ?

– Non ! hurle-t-elle. Non !

– C'est pourtant vrai, Alexia, il faudra vous souvenir.

Les deux hommes renforcent leur prise pendant que l'infirmière remet en place la perfusion.

Juste après, les talons martèlent à nouveau le sol. Le bruit résonne en écho dans l'horrible pièce vide. Mais cette fois-ci, il trahit une démarche mal assurée. Sa mère s'en va. Alors, Alexia rive son regard au mur bleu pâle. Elle est dévastée.

Peu après, le tranquillisant coule dans ses veines, engourdisant chaque membre sur son passage. Une délicieuse sensation de détachement l'envahit et elle sombre. Une onde de chaleur fait son apparition au bout de ses orteils puis remonte le long de ses jambes et se répand dans tout son corps. C'est doux comme les rayons du soleil lorsqu'ils sont adoucis par une légère brise. Un son lui parvient, c'est le roulement de l'océan Indien qui lèche la plage en de puissantes vagues, sans jamais s'arrêter.

Chapitre 17

Lundi 29 juillet

Albert est au rendez-vous, selon les exigences de Dorian. Je suis gênée de l'avoir fait se lever si tôt et m'empresse de le remercier dès que j'entre dans la voiture. En réponse, il m'adresse un signe de tête et me couve d'un regard bienveillant.

Nous partons en direction de l'hôtel dans une longue berline noire, haut de gamme et très confortable, comme toutes les voitures de Dorian. Si le trajet était plus long, j'aurais pu sans problème me rendormir pour rattraper mon manque de sommeil.

La journée est difficile.

Je dois lutter contre le poids de mes paupières qui cherchent à se fermer et contre mes pensées à l'affût de la moindre occasion pour s'évader et élaborer une méthode d'investigation. Bien que perturbée par la tournure des événements, je n'ai pas l'intention d'abandonner mes recherches. Il s'agit d'une affaire personnelle. J'ai l'intention d'interroger Louise, ensuite, j'irai visiter les montagnes au cœur de l'île, en espérant que l'une ou l'autre piste soit fructueuse.

En fin de journée, de retour chez moi, je constate avec amertume que je n'ai toujours pas de nouvelles de Dorian. Allongée sur mon lit, la colère que j'éprouvais à son égard est retombée, ne laissant dans son sillage que la tristesse d'avoir eu notre première dispute dans sa voiture, la veille. Dorian ne prend pas à la légère les derniers incidents qui ont ébranlé mon existence, et maintenant, je comprends sa réaction. Ne ferais-je pas la même chose à sa place ?

Sa présence me manque plus que je n'aurais pu l'imaginer. En peu de temps, il a su faire en sorte de m'être indispensable... J'éprouve des sentiments forts à son égard, ceux qui jalonnent la piste menant à l'amour.

Je ne sais pas comment renouer le dialogue avec lui. Après tout, c'est moi qui ai souhaité qu'il me ramène et qui lui ai claqué la porte au nez. Le téléphone à la main, je cherche la formule adéquate. « Hey ! Merci beaucoup, Albert m'a rendu un super service

aujourd'hui... » Je soupire. Mon inspiration est en berne. Ce n'est pas le genre de phrase qui le fera revenir.

J'essaie à nouveau.

Je sais que tu es occupé, mais je voulais te dire que je pense à toi.

C'est mieux. Enthousiaste, je m'apprête à envoyer ce message quand mon téléphone vibre.

C'est Dorian.

J'ai l'impression que tu n'as pas compris ma demande, Albert te servira de chauffeur jusqu'à nouvel ordre.

L'euphorie dans laquelle je baignais il y a encore quelques secondes tombe à plat. Elle est aussitôt remplacée par un profond sentiment de frustration. Je me souviens d'avoir remercié Albert, dans l'après-midi, pour ses déplacements, pensant que la mesure de précaution prenait fin aujourd'hui même. Mais les décisions sont prises sans me concerter. Je fulmine et décide de m'abstenir de toute réponse.

Mon téléphone vibre à nouveau.

Ne boude pas, c'est pour te protéger, tu comptes beaucoup pour moi.

Je jette mon téléphone portable à l'autre bout du lit. Est-il toujours aussi exaspérant ? Cette manière de devancer mes moindres faits et gestes est déstabilisante et injuste. Je n'arrive pas à le sonder avec autant de facilité. Le sourire aux lèvres, je m'attarde sur la fin de son message. C'est du Dorian tout craché. Le chaud et le froid en quelques lignes. Mais guidée par mes sentiments, je me concentre sur le positif. J'aime cette facette de son caractère.

Le début de la semaine traîne en longueur, j'ai l'impression d'être en quarantaine, plus que d'être protégée. Enfin, Dorian me propose de nous voir le jeudi après-midi, à notre endroit habituel, ce qui me donne la sensation de bénéficier d'une liberté conditionnelle.

En attendant ce moment de distraction, je me remets en quête d'informations sur cette fameuse société secrète. Le chemin le plus évident aurait été de montrer la photo de Virginie à Louise, la personne la mieux placée pour avoir des renseignements la concernant, mais cette manière d'agir est trop directe. Non pas que je soupçonne les membres de l'hôtel d'avoir un lien avec l'histoire de Pierre, mais mieux vaut être discrète. Un incident supplémentaire et je suis certaine de ne plus pouvoir mettre un orteil dehors.

Grâce à Internet, je mets au point une excursion pour le week-end suivant. C'est une visite des hauteurs de l'île, le cirque de Mafate. L'endroit se compose de nombreux îlets, petits villages construits sur

un rocher au milieu de la nature, où vivent ceux qu'on appelle ici « les habitants des montagnes ». Si ces visites ne sont pas concluantes, il faudra étendre le parcours à d'autres recoins de l'île les semaines suivantes.

Depuis le début de la semaine, Dorian et moi communiquons par messages. J'ai la nette impression que quelque chose le préoccupe et lui demande beaucoup de son temps. Gérer deux établissements aussi prestigieux n'est pas de tout repos.

Lorsque le jour de notre rendez-vous arrive, je mets ce projet sur le tapis, insistant sur le fait qu'un week-end en tête à tête serait le bienvenu. Tout est au point, de sorte que, pour une fois, il n'ait qu'à se laisser guider. Quand j'ai fini d'exposer mon projet, il me fixe, l'air déstabilisé. Sans me rendre réponse, il revient sur chaque détail de mon plan.

– OK, je comprends que tu veuilles visiter l'île. T'occuper de ton reportage te changera les idées. On ira en hélicoptère, ce sera plus rapide et tu pourras contempler la vue extraor...

– Non, Dorian, le coupé-je sèchement. Je veux y aller à pied. Mais tu n'es pas obligé de m'accompagner. J'irai avec l'un de mes cousins. Alexis est très sportif. En plus, il appréciera beaucoup de me montrer l'île.

– Peut-être, mais j'avais l'impression que tu voulais que l'on passe un week-end ensemble. J'ai eu quelques affaires à gérer ces derniers jours et je me faisais une joie de passer une nuit entière avec toi.

Bien sûr, il me gratifie de son sourire espiègle, conscient que, de cette manière, j'aurais du mal à lui refuser quoi que ce soit. Mais cette fois, je décide de lui tenir tête. Dorian a déjà pris beaucoup de liberté en m'imposant ses choix, il est urgent que je rétablisse l'équilibre.

– J'insiste. Adrien aussi voulait faire cette randonnée avec moi. Mais rien ne t'oblige à me suivre si...

– Bon, accordé ! On ira à pied. Si quelqu'un doit t'accompagner au cœur de l'île, ce sera moi.

Dorian prend un air agacé. Bien qu'il ait l'intelligence suffisante pour ne pas se laisser manipuler, sa jalousie le rattrape. Impossible pour lui d'accepter que j'y aille avec quelqu'un d'autre. Plus précisément, un autre homme. Surtout si c'est Adrien. Dorian tient à ce que je passe la plupart de mon temps libre en sa compagnie. Une attitude irrationnelle et machiste qui s'est déjà manifestée à plusieurs reprises.

Pour sceller cet accord, je me jette à son cou et l'embrasse avec fougue. Dorian comprend qu'il s'agit d'un remerciement et m'offre un large sourire, heureux remplacement de son attitude bougonne. Nous avons des choses à rattraper depuis notre dernier rendez-vous. Ni lui ni moi ne souhaitons rester sur notre première dispute. Ses mains

s'appuient au creux de mes reins pour me serrer contre son corps. Je commence à me tortiller, en proie à une vague de plaisir qui tourbillonne au plus profond de mon être.

Dorian et moi commençons à bien nous connaître maintenant et notre affinité dépasse l'attraction physique. La fougue de nos premiers ébats commence à laisser place à quelque chose de plus intime. Aussi, lorsqu'il retire mes vêtements, je me sens plus à nu que jamais, exposant ma vulnérabilité, mon être, sans protection ni carapace. J'ai confiance en lui.

Ses mains glissent sur ma peau, se faisant plus pressantes lorsqu'elles se posent sur mes fesses. Je ne quitte plus son regard, le laissant découvrir l'effet de ses caresses. De mon côté, j'écoute les battements de son cœur s'accélérer. Quand je ne peux plus attendre, je saisis les boutons de sa chemise, un par un, pour les défaire et m'offrir le contact de sa peau. Sa chaleur m'arrache un gémissement. Son corps irradie de façon extraordinaire. Il m'embrasse encore, profondément. À ce stade, je sens chaque partie de son anatomie contre moi. Puis, il me soulève pour m'allonger sur le lit, et se dresse au-dessus de moi. Ses larges épaules m'impressionnent, comme à chaque fois que je le vois torse nu. Mes mains touchent son abdomen, dont les muscles se contractent, puis viennent au contact de son jean pour le lui retirer. Il s'allonge sur moi un instant, me laissant profiter de son corps nu et excité contre le mien.

Cette sensation m'enivre. Je me redresse et mes mains remontent sans ménagement le long de son dos. Je m'agrippe à sa nuque pour l'approcher de moi et sentir ses lèvres sur les miennes. Les quelques jours écoulés depuis notre dernier rendez-vous se font ressentir. Mon corps est en manque du sien et cherche à obtenir satisfaction.

Pour reprendre la main, Dorian attrape les pans de ma robe et la fait glisser le long de mon corps puis par-dessus mes épaules. Alors que je suis en sous-vêtements, allongée devant lui, il s'écarte.

Pour combler ce vide insupportable, je glisse au bord du lit et me lève. Quand je suis face à lui, à quelques centimètres, je vois qu'il se mord la lèvre inférieure. Cette vision électrisante me donne envie d'en faire de même.

Alors que j'approche pour m'exécuter, Dorian me repousse sur le lit. Surprise, je tente de me redresser mais il est déjà au-dessus de moi, conquérant. Dorian aime avoir le dessus, c'est indéniable. Sans chercher à protester, je le laisse me faire pivoter et placer ses hanches derrière moi.

Le plaisir m'enveloppe tout entière quand il m'étreint avec tendresse dans un océan de douceur et de sensualité.

Peu après, nous nous prélassons sur le lit, à demi éveillés, sachant

qu'il nous faut nous extirper de notre cocon. Dorian doit se remettre au travail afin de n'éveiller aucun soupçon et, de mon côté, je dois rentrer. Ce soir, je demanderai la permission de quitter la maison pour le week-end entier et il faudra sans aucun doute que je réponde à de nombreuses questions.

Contre toute attente, j'obtiens l'accord de mon oncle et ma tante sans avoir à insister. Ils sont contents pour moi. Selon eux, il est indispensable que je voie le cœur de l'île. Ils passent le reste de la soirée à ressasser les souvenirs de leur périple en amoureux lorsqu'ils ont eux-mêmes découvert cet endroit pour la première fois. La fin de la semaine n'est que préparatif, traduisant ma hâte de passer deux journées entières en compagnie de Dorian.

Puis, le jour tant attendu finit par arriver. À mon réveil, il fait encore nuit. Nous devons partir de bonne heure au vu de la randonnée qui se profile. Les prévisions météorologiques sont en notre faveur : ils ont annoncé une journée magnifique. Peu avant 6 heures, j'entends la voiture de Dorian se garer devant le portail, ranimant un léger pincement au creux de mon ventre. C'est du trac. Ici débute notre premier week-end ensemble.

Je file l'accueillir et dépose un baiser sur sa joue. Il sourit, détendu. Quand il s'approche à son tour pour déposer un baiser sur mon front, il murmure quelques mots pour me rassurer : « Tout va bien se passer. » Le ton de sa voix me fait l'effet d'une séance de relaxation.

Une seconde plus tard, nous sommes en route. Je me sens encore plus à l'aise que d'habitude. Ce week-end sera décisif quant à notre relation. Cette fois-ci, nous ne sommes plus de simples amants mais un couple à part entière.

Pour l'occasion, nous avons tous les deux revêtu des vêtements de sport. C'est la première fois que je vois Dorian dans ce genre de tenue décontractée, ce qui attise ma curiosité.

– Arrête de me regarder comme ça ou je te fais le coup de la panne, lance-t-il en me regardant de côté.

J'explose de rire. En réponse, je pose ma main sur sa cuisse et la presse avec audace pour manifester ma joie.

– Tu connais la route ? demandé-je pour changer de sujet.

– Oui, bien sûr. J'ai eu l'occasion de visiter chaque recoin de l'île. Je n'ai peut-être pas été très présent à l'hôtel ces dernières années, mais pas chez moi non plus.

– Ah oui ? Alors tu n'étais pas muré dans ta forteresse ?

– Non, pas du tout, pourquoi tu dis ça ?

Je m'en veux de m'être laissé aller. Il ne s'agit que des insinuations des gens de l'île. Quelques superstitions dont certains sont friands.

Dorian n'a pas besoin de savoir que c'est ainsi qu'il est considéré. En tout cas, il n'a pas besoin de l'apprendre de moi.

– C'est juste que, comme tu le dis toi-même, tu n'étais pas souvent à l'hôtel, dis-je sur un ton peu convaincant.

Pour faire diversion, je regarde par la vitre de la voiture et tente de paraître absorbée dans la contemplation du paysage.

– Hé ! Si tu fais allusion aux petites histoires qui circulent sur mon compte, il est inutile de le cacher. Je suis parfaitement au courant des on-dit. Peu de personnes se promènent au cœur de l'île et j'y ai passé beaucoup de temps. C'est normal que certains me considèrent comme un fantôme, mais toi, tu sais que je suis en chair et en os !

Je souris face à sa perspicacité.

Moins d'une heure plus tard, nous arrivons à destination. Notre ascension débute par quelques kilomètres de plat, le long de la canalisation dite « des Orangers », qui nous amène à l'îlet du même nom. Ce sera notre première pause avant de repartir pour passer la nuit à l'îlet Grand Place. La promesse d'un panorama inoubliable, mais qui se mérite ; une grosse journée de marche nous attend.

Dorian est très en forme et je commence à douter de mes capacités à tenir le rythme. Bien qu'ayant choisi l'itinéraire le plus accessible pour entrer dans Mafate, je sens qu'il faudra faire preuve de beaucoup d'endurance.

Le début de la randonnée ne me déçoit pas. Chaque virage propose un paysage à couper le souffle. Jamais je n'aurai cru que l'île regorge d'un tel trésor. C'est incomparable !

Au bout de quelques heures, j'ai complètement oublié l'objet de mon excursion pour me consacrer à ces merveilleuses découvertes : la végétation luxuriante, le relief abrupt... Le décor ne ressemble en rien à celui de la côte. Alors que nous suons tant et plus, tel un pied de nez magistral, nous croisons quelques habitants qui montent ou descendent le chemin à un rythme effréné.

Une fois arrivés à notre première destination, nous nous installons sur les tables extérieures d'un gîte que j'ai pris soin de réserver. Voyant ma détermination à prendre en charge toute l'organisation de notre séjour, Dorian a fini par cesser de me proposer ses contacts. De ce fait, il me suit, sans rien diriger, et je dois bien avouer que cette sensation nouvelle est très agréable.

Au-delà du paysage, j'ai envie d'en apprendre plus sur cette région si singulière. Dorian m'explique que le relief est dû au caractère volcanique de l'île, qui a donné naissance aux trois cirques. Quant au nom « Mafate », il fait référence à un ancien esclave qui y avait élu domicile. Grâce à ses singularités, la zone est difficilement accessible, voire presque coupée du reste du monde. La conversation dévie et il me promet de m'emmener, plus tard, sur les pentes du Piton de la

Fournaise, pour découvrir un paysage qui, selon lui, donne l'impression de fouler la surface de la lune. Sa phrase me fait sourire. Une promenade sur la lune, mon astre préféré, en compagnie de Dorian est une promesse magique...

Mon regard survole encore ce décor grandiose, les crêtes imposantes et l'abondante végétation. J'entends le bruit des tec-tec, qui volent un peu plus loin. Je m'imprègne de la liberté qu'inspire ce paysage, me donnant la sensation d'être retirée du monde, dans un endroit préservé de toutes vicissitudes. Ça fait un bien fou ! Et je songe à la possibilité de venir m'exiler ici pour faire taire mes angoisses. Un remède naturel qui me paraît d'une efficacité redoutable.

Notre journée se passe à merveille. Dorian connaît bien les environs et semble intarissable sur le sujet. Comme il est l'heure de déjeuner, on nous propose un repas gargantuesque que nous avalons de bon cœur : un cari et un verre de rhum arrangé. Les nombreuses heures de marche ont aiguisé notre appétit.

Juste après, Dorian s'installe sur les chaises longues mises à disposition devant le gîte. J'en profite pour faire le tour de l'îlet et poser quelques questions. Ma motivation s'est quelque peu étiolée, mais il faut que je tente ma chance auprès des habitants. Au vu de l'effort physique que nous avons dû entreprendre pour venir ici, je ne pourrai pas y passer tous les week-ends !

Pour aborder les habitants, je n'ai pas réfléchi à un angle d'attaque. Bien sûr, j'ai la photo de Virginie, mais ce sera mon ultime carte. Il me faudra débiter par quelque chose de plus neutre. Je m'approche d'une case devant laquelle j'ai remarqué une vieille dame assise sur le perron de sa demeure. Cherchant son regard, je m'avance jusqu'à être à un mètre devant elle. Comme elle ne dit rien, je reste plantée là, décontenancée par son air impassible malgré mon intrusion.

– Bonjour, madame, je m'appelle Alexia.

– Bonjour.

Elle ne montre pas de signes d'hostilité, mais ne m'invite pas non plus à poursuivre. Je m'agenouille pour me retrouver à sa hauteur.

– C'est la première fois que je viens sur cette île et je suis enchantée par tout ce que j'y trouve. J'espère en apprendre davantage sur les coutumes du pays ou bien sur les légendes locales. Pourriez-vous me raconter une ou deux histoires ?

Elle sourit, ce que je trouve encourageant.

– Ici, on vient pour se cacher ou bien pour chercher quelqu'un. Pourquoi es-tu là ?

Sa question me tétanise. Mes sens sont en alerte. Tout ce qu'il pouvait y avoir de rassurant s'évanouit dans l'air.

– Je ne comprends pas, dis-je en bredouillant.

– Les marrons venaient pour se cacher, et les blancs venaient les chercher. Tu voulais une histoire ?

Elle a l'art de manier les mots. Et puisqu'elle me tend une perche, je m'en saisis pour aiguiller notre discussion.

– Eh bien, j'ai entendu parler d'une sorte de groupe qui viendrait se cacher sur les hauteurs de l'île, une sorte de société secrète, vous sauriez de quoi il s'agit ?

J'avais prévu d'enrober davantage ma question, mais son franc-parler m'en décourage. Il faut aller à l'essentiel.

Son attitude change très légèrement, me laissant espérer une réponse à ma question.

– On n'a pas ce genre d'histoire ici, répond-elle au bout d'un silence interminable.

Perdu pour perdu, je glisse ma main dans la poche arrière de mon jean pour en sortir la photo de Virginie.

– Cette jeune femme, vous l'avez déjà aperçue ?

Elle me fait non de la tête. Mais j'ai vu son regard se figer. J'essaie de la faire parler davantage mais elle ne desserre pas les dents. Elle s'est murée dans le silence. Je comprends avec amertume que je n'apprendrai rien de plus. Une fois debout, je la remercie pour le temps qu'elle m'a consacré. En réponse, elle murmure quelques mots en créole que je ne comprends pas.

Peu après, je rejoins Dorian, qui est encore allongé sur sa chaise longue. Avec sa casquette et ses lunettes de soleil, il est presque méconnaissable. Je l'observe un long moment. Impossible de s'habituer à sa beauté. C'est un homme superbe. Je m'approche de lui et, après avoir posé un genou à terre, je tends les lèvres pour atteindre les siennes. Quand il ne reste plus que quelques centimètres, je ferme les yeux. Mais sa bouche touche la mienne bien plus vite que prévu et, déséquilibrée, je tombe à la renverse, l'air ahuri. Dorian pouffe de rire et se redresse.

– Tu pensais me surprendre ?

– J'étais sûre que tu dormais ! je réponds, encore clouée au sol.

Pour toute réponse, il m'adresse un sourire énigmatique.

– Et comme ça, tu m' observes depuis longtemps ?

– Sache que je ne te perds jamais de vue.

Même s'il plaisante, sa phrase m'arrache un frisson. J'éprouve encore et toujours un vrai paradoxe. Ma raison me pousse à lui faire comprendre que je n'ai pas besoin d'un ange gardien. Mais, de manière irrationnelle, je ressens des papillons dans le ventre. J'aime que Dorian soit surprotecteur et qu'il ne cherche pas à s'en cacher. Mes progrès sont indéniables, c'est la première fois que je laisse quelqu'un entrer si profondément en moi depuis des années.

Il est largement temps de partir pour notre prochaine destination afin de ne pas être surpris par la tombée de la nuit. À cette idée, je me presse. Même si le paysage est à tomber, je n'ai aucune envie de crapahuter dans l'obscurité. Ce sentiment de liberté que j'éprouve ici pourrait très vite se transformer en quelque chose de beaucoup plus hostile lorsque, dans quelques heures, la nature sauvage reprendra ses droits.

Comme nous marchons d'un bon pas, nous arrivons avant que la lumière ne commence à décliner. Ne reste plus qu'à trouver notre gîte sur l'îlet Grand Place. Durant le trajet, mes pensées ont vagabondé à leur guise. Le moment était propice pour remettre un peu d'ordre dans mes idées. Le panorama, si exotique, m'a fait réaliser à quel point je suis loin de chez moi. J'aimerais construire mes repères ici, voler de mes propres ailes, et dire, un jour, qu'ici sera mon chez-moi. Je m'y sens bien. Je suis prête à quitter ce personnage de touriste que j'incarne aux yeux de tous pour devenir une habitante, pleinement investie dans ma nouvelle vie.

Ma rencontre avec Dorian y est pour beaucoup. Il est arrivé, comme sorti de nulle part, pour combler les vides de mon existence. Chaque journée que je passe à ses côtés me fait prendre conscience qu'il compte énormément pour moi. Et cette fois-ci, je ne suis pas effrayée par ce qui va se passer dans une semaine ou même dans un mois. Je laisse faire les choses, à leur propre rythme. Ce détachement me libère du poids que j'ai si souvent ressenti et dont j'ai cherché à me débarrasser au travers de multiples thérapies. Mais il aura fallu des milliers de kilomètres pour le découvrir.

Plus tard, sous la douche, je souris en pensant à mes cousins et à leur bonne humeur. Malgré la situation de leur frère, ils s'obligent à se montrer sous leur meilleur jour. Ce sont de vrais rocs. Quant à Pierre... mon cœur se serre en pensant à lui. Ces quelques heures au grand air m'ont fait comprendre que je dois redoubler d'efforts pour l'aider et venir en soutien de sa famille qui fait preuve de tant de gentillesse envers moi. Il me faudra utiliser toutes mes compétences en investigation pour lui prouver que la vérité n'est pas celle qu'il imagine. C'est là qu'est la clé pour sortir de la spirale dans laquelle il s'est enfermé.

Toutes ces réflexions relèguent la lettre de menaces au deuxième plan. Je n'ai plus l'intention de me laisser impressionner par ce genre de manipulation. Je ne serai plus une victime. Plus jamais.

Dorian surprend mes pensées en entrant sous la douche.

– Tout va bien, ma puce ?

Je rougis. Il est nu comme un ver. Impossible de poursuivre mon raisonnement face à ce spectacle.

– Je traîne un peu trop ? Tu voulais la place ? demandé-je d'une

voix mal assurée.

La buée et la lumière tamisée de la salle de bains sont en ma faveur. Ainsi, Dorian ne me voit pas virer à l'écarlate.

– Je n'aime pas être loin de toi, dit-il en s'emparant du gel douche.

J'attends qu'il me demande de le laver, mais il n'en fait rien. Il se contente de se savonner en soutenant mon regard, ce qui est tout aussi grisant. Dorian sous la douche, c'est mieux que la vitrine d'une boulangerie remplie de gâteaux au chocolat.

– Arrête de me regarder comme ça.

– Comme... comme quoi ?

L'air faussement innocent qui s'affiche sur mon visage doit me faire ressembler à une gamine malmenée par ses hormones. Si je persiste, je n'ai aucune chance qu'il me traite un jour comme une adulte.

– Comme si j'étais ton quatre-heures !

– Oh ! Désolée !

Je détourne le regard sans savoir où le poser. Il occupe tout l'espace en face de moi.

– Ne sois pas désolée, c'est très excitant. Pourtant, je suis obligé de te laisser te reposer en prévision des heures de marche de demain.

– Vraiment ?

Mon corps se tend. En réponse, il s'approche de moi et me domine de toute sa hauteur. Le contact de sa peau, sous l'eau chaude, m'enivre à une vitesse fulgurante. La fatigue physique accumulée par la journée m'empêche de réfléchir. Je ne suis que sensation, prête à m'abandonner à lui, certaine de recevoir un plaisir immense.

Plus tard, je me réveille dans le lit, sans aucune notion du temps qui s'est écoulé. Mais j'ai une certitude, Dorian n'est pas là. Mon regard parcourt la chambre à la recherche d'un indice qui confirme cette impression. La salle de bains est ouverte et éclairée, mais vide. Le reste de la pièce est plongé dans l'obscurité. Je m'enroule dans le drap et me redresse afin de trouver un mot qu'il aurait laissé à mon attention. Rien. Par réflexe, j'extirpe mon téléphone de mon sac qui, contre toute attente, capte parfaitement, mais il n'affiche aucun message.

J'enfile le pull que j'ai prévu pour parer la fraîcheur de la soirée. Ici, à cette altitude, les températures sont bien plus rudes qu'au bord de l'océan. Je m'attache les cheveux et vérifie l'heure. Il est un peu plus de 20 heures, la nuit est tombée depuis longtemps. Les bruits de la nature se font entendre à l'extérieur. Ce ne sont pas les sonorités auxquelles j'étais habituée lorsque je partais faire du camping près de chez moi, ce sont des bruits différents, même s'ils ont le point commun d'être ceux de la nuit. La nature ne murmure pas tout à fait de manière identique ici.

Quelques minutes plus tard, je me poste devant notre chambre, désormais un peu inquiète. Ne le voyant pas arriver, je décide de faire le tour de l'îlet. L'éclairage de ma lampe de poche est faible, mais suffisant pour ne pas se perdre dans l'obscurité.

En passant devant une case, je crois avoir une hallucination. De là où je me trouve, j'ai la nette impression de voir la même vieille femme qu'à l'îlet des Orangers, à plusieurs heures de marche d'ici. Sans me cacher, je la détaille du regard afin de vérifier cette hypothèse. Elle me sourit. Mais le doute est encore possible car les femmes se ressemblent beaucoup ici. D'un âge mûr, elle a les traits caractéristiques des habitants des montagnes : la peau d'une Cafrine tannée par le soleil, des rides profondes, les cheveux gris et longs, rassemblés en une tresse épaisse. Le tissu de sa robe est usé et un tablier la recouvre presque dans sa totalité. Mon incertitude s'évanouit, c'est bien elle. Troublée, j'avale ma salive à plusieurs reprises. Pourtant, son sourire n'a rien de menaçant, si j'occulte le fait de l'avoir rencontrée quelques heures plus tôt, à un tout autre endroit.

– Tu voulais une histoire ?

Cette fois, elle me fiche la chair de poule. Je suis partagée entre l'envie d'en apprendre davantage et celle de prendre mes jambes à mon cou. Seulement, je sens que je suis sur le point de découvrir une pièce importante du puzzle, et c'est mon unique chance.

Je m'approche, hésitante, et m'agenouille devant elle, mais plus loin que la première fois. Ce détail ne lui échappe pas et elle tape du plat de la main sur le perron. Des coups secs qui me font sursauter.

– Plus près.

Sa voix interdit toute protestation. Je m'incline et m'exécute, non sans avoir expiré profondément.

– Voilà, dis-je pour l'inviter à se livrer à moi.

– Il y a bien une légende, qui concerne le cirque de Mafate.

Elle murmure, comme si personne ne devait entendre cette histoire. Je lui prête toute mon attention. Il s'agit peut-être de l'histoire qui circule ici et que je vais pouvoir raconter à Pierre pour extraire les idées qu'il s'est mises en tête.

– Autrefois, cet endroit permettait de se mettre à l'abri. Si l'on connaît bien les chemins de terre, alors on peut facilement entendre ceux qui s'apprêtent à venir. On peut même s'y cacher et perdre son ennemi, il y a de nombreux dangers ici.

J'avale encore ma salive. En pleine nuit, je ne peux pas contredire ses propos. La végétation paraît impénétrable et le relief on ne peut plus abrupt. Même l'odeur qui émane de cette verdure luxuriante semble hostile. Après avoir regardé autour de nous, elle poursuit :

– C'est facile de faire des choses ici qu'on ne pourrait faire nulle part ailleurs dans le monde. Qui sera là pour les voir ?

Après un long silence, comme si elle n'était plus sûre de vouloir continuer, elle hoche la tête en un mouvement inquiétant.

– As-tu entendu parler des Walkyries ?

– Des quoi ?

– Ici, on peut faire des choses qui restent cachées aux yeux du monde entier. *Fé lève lo mort...*

Un bruit de pas se fait entendre et je sursaute encore. Je balaye l'espace autour de nous avec ma lampe de poche pour débusquer le visiteur. Et j'aperçois Dorian, l'air agacé. Il s'arrête à quelques mètres devant nous. Mon cœur bat à tout rompre, parce que ces mots, ce proverbe créole, résonnent encore dans ma tête en un écho effrayant.

– Alexia, tu m'as fichu la trouille.

– Désolée, j'étais juste...

Un regard en direction de la vieille femme me coupe net. Elle est en train de balancer sa tête de droite à gauche en murmurant d'autres mots en créole, donnant l'air d'être déconnectée de la réalité. Inutile d'expliquer que nous étions en grande conversation.

Je me lève et rejoins Dorian.

– Tu n'étais pas là, alors je suis partie à ta recherche et je suis tombée sur cette vieille dame. Je voulais juste lui poser quelques questions pour mon reportage.

Je suis gênée de mentir, mais je n'ai pas le choix. Et puis c'est en partie vrai.

– Prends tes informations sur Internet plutôt que te promener seule lorsqu'il fait nuit, dit-il d'un ton sec que je ne lui connais pas. Si tu te perds ici, cela peut être tragique.

Je ne réponds rien, heurtée par ses manières trop sévères. Face à ma réaction, il se poste devant moi et me prend par les épaules.

– J'ai l'air un peu vieux jeu, mais crois-moi, c'est nécessaire. Plus d'imprudence, OK ?

J'ai envie de répondre « oui, patron ! » une nouvelle fois, mais je tâche d'éviter le conflit. Pour une fois, je fais l'effort de ne pas rajouter de l'huile sur le feu et le prends par la main pour regagner notre chambre. En entrant, je suis stupéfaite par les changements opérés dans la pièce. Dorian a installé une table sur laquelle trônent une bougie et une bouteille de champagne. Il y a aussi plusieurs assiettes avec des toasts plus qu'appétissants. En me tournant vers lui, je lui adresse un large sourire, et toute ma rancœur fond comme neige au soleil. Il est impossible de rester en colère contre cet homme.

La soirée est délicieuse et j'en savoure chaque instant, jusqu'à ce que je m'endorme pour une nuit entière dans les bras de Dorian.

Le lendemain, les rayons du soleil nous tirent de notre sommeil. Je m'étire sur le lit en contemplant le paysage immédiat. Pour une fois, je

n'ai pas fait de cauchemars. Voilà un argument de taille pour programmer d'autres nuits comme celle-ci.

– Je ne sais pas ce qui est le plus extraordinaire à Mafate. Le paysage magnifique ou bien le réveil à tes côtés ?

Mon clin d'œil l'amuse car, dans les deux cas, je parle de lui. Il sourit et se tourne vers moi pour m'embrasser. Je sombre à nouveau dans un demi-sommeil de volupté.

Plus tard, nous nous attablons devant le petit déjeuner, dans la salle commune vidée de la totalité des touristes. Tous ont été plus matinaux que nous. Même si nous sommes seuls dans cette pièce, j'ai l'impression que nous formons un vrai couple, et cela me met du baume au cœur. L'idée d'officialiser notre relation s'est frayé un chemin dans mon esprit.

Nous partons en fin de matinée pour rejoindre l'îlet à Malheur et ses environs avant notre retour à notre point de départ par la rivière des Galets. Mes jambes sont engourdis par les courbatures, mais au bout d'une heure, nous avons pris un rythme soutenu qui, en réchauffant nos membres, a relégué ces petites douleurs aux oubliettes.

Quand nous arrivons aux abords de la maison de mon oncle, en fin de journée, j'ai l'impression de retrouver une réalité moins agréable. Si une paire de lunettes de soleil et une casquette ont suffi à masquer l'identité de Dorian, il n'en est rien ici, et nous devons reprendre notre petit manège pour maintenir notre relation à l'abri des regards indiscrets. Je me surprends à espérer que ce n'est que pour quelques semaines encore. C'est aussi ce que je lis dans les yeux de Dorian lorsqu'il m'embrasse une dernière fois avant de me laisser sortir du véhicule.

Au moment où j'entre dans le hall de la maison, je perçois des rires en provenance d'une autre pièce. Nous sommes dimanche et le jeu de société est déjà en route. Cela me réjouit car je vais pouvoir profiter de leur compagnie. Aussi, je ne prends pas la peine d'éclairer pour quitter mes chaussures de marche. Je n'ai qu'à me laisser guider par la lueur du salon qui se fraie un chemin jusqu'à moi.

Quelque chose attire mon regard à un ou deux mètres dans l'obscurité. Une ombre est postée face à moi. D'un geste instinctif, je tâtonne à la recherche de l'interrupteur. Mes mains moites se mettent à trembler. Impossible de le trouver. Ma respiration s'accélère et je suis prête à crier. Soudain, la lumière se fait.

– Pas la peine de rester dans le noir.

Adrien se trouve devant moi. J'aurais juré qu'il a fait exprès de rester dans la pénombre avant d'allumer. Cherchait-il à m'effrayer ou bien est-ce mon imagination qui me joue des tours ?

– Tu m'as fait peur, dis-je en soupirant pour recouvrer mon calme.

– Désolé, j'arrive à l'instant. J'allais au salon quand j'ai entendu du bruit. Alors, comme je savais que c'était toi, je suis venu t'accueillir et voir si tu avais besoin d'aide avec ton sac à dos.

Je m'en veux de mes suspensions. Adrien a toujours fait preuve de gentillesse envers moi, même si je ne la lui ai pas toujours rendue. Il m'aide à quitter ma veste et je ne le repousse pas, comme s'il fallait encore que je me fasse pardonner mes maladresses. Il l'accroche au portemanteau et reste devant moi en me dévisageant.

– Est-ce que tu vas bien ? lâche-t-il.

– Oui, bien sûr, la visite était super.

Il est si près que je sens son parfum. Je devrais le repousser, mais je n'y parviens pas. Son attitude est ambiguë et je ne sais comment y répondre. Si je recule, c'est trop brutal, mais si je le laisse s'approcher encore...

– Comment s'appelle-t-il ?

Je reste bouche bée. Est-ce qu'il me questionne par curiosité ? Est-ce de la jalousie ?

– Hé, c'est toi, Alexia ? Bon, vous venez ? On est en pleine partie, là !

La voix de Florent nous sort de cette discussion et nous nous installons autour de la table. Durant le jeu, je sens le regard d'Adrien se poser sur moi à intervalles réguliers. Et j'ai la subite impression qu'il me sonde. La conversation que nous avons commencée dans le hall n'est pas terminée, je sais qu'il a l'intention de percer le mystère autour de Dorian.

Le lendemain matin, je traîne au lit car une longue semaine d'après-midi à l'hôtel se profile.

Plus tard, je passe une heure dans la salle de bains pour me laver et me démêler les cheveux. La randonnée du week-end les a mis à mal, et quand j'arrive au bout de tous les nœuds, ils sont déjà secs et ondulés. Je repose le sèche-cheveux inutile et me regarde dans le miroir. Ce changement de coiffure me plaît. Associé aux couleurs que j'ai prises ces derniers jours, je pourrais passer pour une habitante de l'île auprès de la clientèle.

En allant à l'hôtel, sur mon scooter, l'euphorie me gagne. Aujourd'hui, je vais avoir du répondant face aux clients. J'ai découvert un endroit que bon nombre viennent visiter, et à juste titre.

Plus tard dans la journée, j'ai l'occasion de raconter mon périple à un couple d'Allemands très enthousiaste à l'idée de découvrir ce coin de paradis.

Bien sûr, les paroles de la vieille dame ne m'ont pas quittée et je passe une partie de la journée à essayer de comprendre ce qu'elle a voulu dire. Ces mots en créole... Ce proverbe qui semble être un

oiseau de mauvais augure. De quoi vous arracher un frisson.

Après avoir tourné ces éléments dans tous les sens, j'en suis arrivée à la conclusion qu'il devait y avoir un rapport avec Virginie. La réaction de cette vieille lorsqu'elle a vu la photo est sans ambiguïté. Elle devait la connaître, ou en avoir entendu parler, ce qui est plus probable. On a dû voir son visage à la télé et dans la presse. Les faits divers sont tristement célèbres ici. Pour faire des liens, j'ai besoin de plus de morceaux du puzzle. Mais comment obtenir d'autres informations ?

Pour le compte, je n'ai pas grand-chose. Interroger mon oncle et ma tante me forcerait à les mêler à cette histoire, et c'est hors de question. Ils mènent une vie paisible et je ne voudrais pas donner l'impression de mettre mon nez un peu partout. Et puis, avec les problèmes de Pierre, ils doivent avoir d'autres choses à faire. Seuls la bibliothèque et Internet me permettront de trouver un ou deux éléments supplémentaires.

Ainsi, je monopolise l'ordinateur toute la soirée, et ce bien après que tout le monde s'est couché. En tapant « Walkyries » dans le moteur de recherche, je tombe sur des images de guerrières assez dévêtues. Je reste perplexe, notamment lorsque je lis qu'il s'agit d'une légende des pays du nord de l'Europe. Pourquoi cette vieille dame m'a-t-elle parlé de cette histoire, ici, au beau milieu de l'océan Indien ?

C'est aussi le nom de code d'un attentat contre Hitler. J'abandonne cette piste pour revenir à la première. En poursuivant mes lectures, j'apprends qu'il s'agit, dans la mythologie nordique, de servantes d'Odin, maître des dieux. Leur rôle était de repérer les plus valeureux afin de les aiguiller lors de leur passage dans l'au-delà. Ainsi, elles les dirigeaient vers Odin afin qu'ils construisent une armée pour le protéger lors du combat ultime.

Je me souviens d'avoir vu Pierre dessiner de grandes créatures à ailes. Pense-t-il que Virginie se faisait passer pour une Walkyrie ? Je soupire. Plus je creuse et plus je trouve que toute cette histoire est très inquiétante concernant l'état de santé mental de mon cousin.

Au bout d'un certain temps, je tombe sur l'histoire de Brunnhilde. Cette Walkyrie se rebella et fut sévèrement punie. Odin l'emprisonna pour l'éternité, à moins qu'un humain n'ait le courage de traverser les flammes pour venir jusqu'à elle. Et selon la légende, ce fut le cas. L'histoire est très romantique. Je suis encore penchée sur mon écran, absorbée par ces histoires fantastiques, quand tout s'éteint dans un bruit sourd. Il me faut un instant pour comprendre ce qui se passe. Une panne. Comme je ne sais pas où se trouve le disjoncteur, je me lève et tente d'atteindre la porte du salon plongé dans l'obscurité. Il faut aller réveiller mon oncle. Je doute que la nourriture placée dans

le congélateur passe la nuit. Surtout vu la douceur du climat de l'île.

Ma progression est lente car je ne connais pas si bien la maison. J'ai du mal à évaluer les distances et je me colle aux murs afin de ne pas trébucher. Il me faut encore traverser la moitié du salon, le hall puis prendre les escaliers. Mon cœur se met à cogner dans ma poitrine. Même s'il n'y a pas de raison d'avoir peur de quoi que ce soit, j'ai du mal à canaliser mes angoisses. Être seule dans le noir ravive mes peurs de petite fille mais aussi celles de mon adolescence. J'essaie de penser à quelque chose d'agréable... à Dorian. J'expire longuement, puis je reprends ma marche.

Tout à coup, j'entends des pas à l'extérieur. Par réflexe, je me fige et m'agenouille au sol. L'espace d'un instant, je me demande si j'ai rêvé. Je tends l'oreille, ce qui anéantit le moindre doute. Ce sont bel et bien des bruits de pas. Comme si quelqu'un était en train de faire le tour de la maison. Je reste prostrée, pétrifiée. Incapable de bouger. Est-ce l'homme du 4 x 4 ? Des larmes se forment au coin de mes yeux. Suis-je en train d'imaginer tout ça ? Si quelqu'un cherche à m'effrayer, alors c'est réussi. Je bats en retraite dans un coin de la pièce. Après quelques secondes, alors que je ne perçois plus aucun bruit, je tente de me relever. Sans résultat. Mes jambes sont en coton.

Les bruits de pas reviennent et je me sens vulnérable. Tous mes souvenirs refont surface, malgré l'énergie que j'emploie à essayer de les refouler. Un sentiment de panique étouffé me serre l'estomac. Je suis au bord de la nausée et l'air me manque. Je voudrais crier pour alerter quelqu'un dans la maison mais aucun son ne sort de ma gorge. Je suis clouée au sol et j'ai peur.

Je m'emballe. Mes jambes se mettent à trembler. Quelle que soit cette personne, dehors, elle ne me veut pas du bien. Je le sens. De nouveau, j'ai la sensation d'être une proie que personne ne pourra secourir. Mon regard balaye la pièce à la recherche de réconfort. Seules des ombres dansent sur les murs. Elles se tordent, grandissent puis se disloquent pour reprendre de plus belle leur mouvement infernal. Alors, je sens que je vais tout lâcher. Je n'en peux plus de faire des efforts pour me raccrocher à la réalité. Mes pensées paranoïaques s'agitent dans mon crâne et cherchent à reprendre possession de mon esprit. L'angoisse me submerge.

Soudain, juste avant de me laisser aller, j'entrevois une possibilité, comme une lueur dans l'obscurité. Je réussis à extirper mon téléphone de ma poche malgré mes tremblements. Je lance mon dernier appel, il était à destination de Dorian. Une sonnerie, puis une deuxième... et il décroche. Je garde l'appareil dans mes mains, face à moi, n'arrivant pas à le lever pour l'appuyer contre mon oreille.

– Allô, Alexia ?

Sa voix est rauque, je le sors du lit.

– Allô ? reprend-il, plus nettement cette fois-ci. Réponds-moi, Alexia, tu sais que je vais m'inquiéter !

Son ton est plus alerte. J'aimerais répondre mais je suis encore tétanisée. J'ouvre la bouche, mais toujours rien, je suis comme un poisson que l'on a extrait de l'eau. Je raccroche pour envoyer un message. Avec difficulté, je compose un « SOS ». J'imagine bien l'effet de ces quelques lettres, mais il faut qu'il vienne. J'ai besoin d'être secourue.

Moins d'un quart d'heure plus tard, un crissement de pneus m'indique qu'il se gare devant le portail. Ses pas rapides s'approchent de la porte et, dans le même instant, je perçois d'autres pas, de l'autre côté de la maison, se précipiter.

Au bout d'un laps de temps que je ne saurais identifier, des bras me soulèvent. Ma respiration se bloque, je sens que je vais m'évanouir. Toujours plongée dans la pénombre, je n'arrive pas à distinguer le visage au bout de ces bras, mais je sens son parfum... des notes si singulières et sucrées. C'est Dorian. Cette prise de conscience m'envoie un filet d'adrénaline, juste ce qu'il faut pour que je ne sombre pas dans l'inconscience.

Alors, je m'accroche à lui, à lui en faire mal, mais je ne peux pas me contrôler. Je suis au bord d'un précipice et il me tient à bout de bras, m'empêchant de tomber. Puis, je finis par me détendre quand il passe sa main dans mes cheveux.

– On va laisser un mot à ta tante. Ce soir, tu viens avec moi.

Je ne formule aucune réponse et, dix minutes plus tard, je suis dans l'habitable sécurisant de sa voiture. Une fois chez lui, Dorian m'allonge sur son lit. Il s'emploie à me déshabiller avec douceur, prenant soin de me laisser mon tee-shirt et ma petite culotte. Il s'éloigne un instant et revient avec un gant humide. Ses gestes sont doux quand il nettoie les larmes que j'ai laissées couler sur mon visage. Une fois terminé, il s'assied près de moi. Sa main se pose sur la lampe de chevet pour en régler l'intensité. La lumière se tamise, juste de quoi éloigner la pénombre.

Alors que je pense rester éveillée toute la nuit, Dorian s'étend à mes côtés et, après qu'il passe un bras par-dessus mes épaules, mes paupières s'alourdissent. À bout de forces, je glisse vers un sommeil tranquilisant.

Le lendemain, l'odeur du café me réveille. Contre toute attente, j'ai bien dormi. Mes angoisses de la veille n'ont pas trouvé le chemin de mes rêves. Par réflexe, je vérifie la présence de Dorian. Le soulagement m'envahit quand je sens la chaleur de son corps dans mon dos. À cet instant, je sais que je pourrais m'habituer à l'avoir auprès de moi chaque matin.

Sa main se met en mouvement, signe que lui aussi est réveillé. Elle glisse sur mes épaules puis fait de longs va-et-vient le long de mon dos contracté. C'est si agréable que je sens des picotements un peu partout sur mon corps endolori. Je commence à me tortiller pour sentir chaque partie de son corps sur le mien. Mais sa main s'arrête sur mon épaule. Surprise, je me tourne et lui fais face.

– Pas si vite, lance-t-il d'une voix rauque. J'ai besoin que tu m'expliques ce qui s'est passé hier.

J'avale ma salive. Une distraction aurait été la bienvenue avant de me lancer dans cette discussion. Mon regard se rive au sien. Même au réveil, Dorian est à croquer. Dans un léger sursaut, j'essaie de mettre un peu d'ordre dans ma chevelure. Mes yeux doivent être gonflés, mon teint cireux, mais l'éclairage joue en ma faveur. Seuls quelques rayons arrivent à se frayer un chemin au travers des stores de la fenêtre.

Sa question tourne en rond sous mon crâne. Je ne sais pas par où commencer. Est-ce que je dois tout lui avouer ? Je sais qu'il pourrait comprendre et même m'aider, mais si je parle de Pierre et Virginie, je suis sûre qu'il me demandera de le dire à mon oncle et à ma tante. Il pourrait même insister pour que j'aille voir la police une seconde fois, et ma mère serait au courant... Voilà un mois que je suis partie et j'ai déjà réussi à semer la pagaille.

– J'étais très angoissée hier. Parfois, de vieux démons remontent à la surface, dis-je en affichant un sourire très convaincant.

Plus jeune, j'ai souvent fait semblant d'aller bien, même quand ce n'était pas le cas.

– Ah oui ? lâche-il, l'air sceptique. Pourtant, ça avait l'air un peu plus important que ça. Tu ne tenais pas debout.

Son ton s'est durci, m'invitant à ne pas essayer de mentir.

– Le courant s'est arrêté d'un seul coup et j'ai cru entendre des pas à l'extérieur. Ce genre de situation peut être difficile à gérer pour moi, surtout quand je suis seule. Tout le monde dormait déjà et...

J'ai une pensée fulgurante pour mon oncle et ma tante.

– Oh, mince ! Il faut que j'appelle chez moi ! Tout le monde doit se demander où je suis passée !

Ce faisant, je me redresse d'un bond sur le lit.

– Je t'ai fait écrire un mot hier. On l'a mis en évidence sur la table de la cuisine.

– Mais ils vont s'inquiéter !

– On a fait ce qu'il fallait. Mais tu as raison, il faudra les appeler dans un moment.

Dorian se redresse aussi. Il passe une main dans ses cheveux, ce qui lui donne un air négligé. Son torse nu et ses muscles ondulent au rythme de sa respiration. Il suscite mon admiration tant il est proche de mon idéal. Mieux qu'un rêve.

Son regard plonge dans le mien. Je sais ce qu'il y cherche.

– Je vais bien, chuchoté-je.

– Très bien.

Nous nous étendons à nouveau. Dorian s'absorbe dans ses pensées. Je sais qu'il se remémore la soirée pour s'assurer qu'aucun point ne lui a échappé. C'est moi la journaliste, mais je suis sûre qu'il ferait un investigateur hors pair. En fixant le plafond, j'en fais de même et un détail me revient en tête.

– Quand tu es entré, la porte était ouverte ?

– Oui.

– OK, dis-je en expirant.

Voilà une question que j'aurais dû taire.

– Alexia, tu sais ce que j'en pense ?

Je me repasse la scène. Ma tante me demandant de verrouiller la porte d'entrée avant de monter me coucher. Parfois, les garçons oublient leur trousseau de clés et il est convenu de fermer vers 22 heures. Les habitudes... Et moi, j'étais trop absorbée par mes recherches. Je n'ai pas vu l'heure. Cette fois, je fuis la discussion.

– Je serai plus prudente, expliqué-je en lui offrant un sourire rassurant.

– OK, viens par là.

Je m'approche de lui mais mon sourire s'éteint. Hier soir, j'étais au plus mal, mais maintenant, je me demande si je n'ai pas exagéré la situation. Les bruits de pas paraissent si réels, mais ces ombres ? Plutôt la réverbération d'une végétation que je n'ai pas l'habitude de voir. Mon équilibre mental semble précaire.

Je pose mes lèvres sur celles de Dorian. En réponse, ses mains se posent sur mes cuisses. Des papillons se dispersent sur tout mon corps dans l'attente de ce qui va suivre. J'éprouve encore et toujours à son contact un impérieux besoin qu'il me touche, qu'il me possède.

Dorian déplace ses mains de mes cuisses vers ma poitrine en prenant soin de relever mon tee-shirt. Mon rythme cardiaque s'emballe et l'excitation me gagne.

Sans attendre qu'il s'en charge, je fais glisser ma culotte et m'attaque à son caleçon. Il sourit, amusé par mon avidité qui ne cesse de croître ces derniers jours. Le sentiment d'urgence que je ressens quand je suis nue à ses côtés est impossible à dompter.

– Doucement, murmure-t-il à mon oreille. Ou alors je pourrais de nouveau t'attacher au lit.

Ses mots me font frissonner et je me mords la lèvre inférieure. Sa proposition me tente. Pour lui montrer que je prends sa demande au sérieux, je lève les mains au-dessus de moi et rive mon regard au sien. Ses yeux me fixent et s'assombrissent. Il a bien reçu le message.

Tandis que je reste dans cette position, il se glisse hors du lit, nu et

excité. Il revient quelques secondes plus tard, une cravate à la main. Ma poitrine se soulève à une cadence folle.

La pression que je ressens quand il revient est insoutenable et ne sera apaisée que lorsqu'il sera en moi. Quand nous ne ferons plus qu'un.

J'ai besoin de lui, plus que tout. Alors je m'abandonne, comme on s'agripperait à un radeau au milieu de l'océan.

Chapitre 18

Le 25 septembre

Alexia est recroquevillée sur son lit, accrochée à une perfusion de tranquilisant. Ses souvenirs commencent à se bousculer. Ils envahissent son esprit et son corps. Malgré ce que dit le Dr Trevor, tout semble si vrai. Au fond de son lit, son estomac se tord quand elle pense à Dorian. Leur histoire était bel et bien réelle. Elle finira par tout remettre en ordre.

Le médecin ne cesse de lui laisser entendre qu'elle se mure dans des délires paranoïaques. Mais elle n'écoute plus un seul de ses mots. Elle le tient pour responsable de ce qui est arrivé lors de la visite de sa mère. Un fiasco parfaitement orchestré. Un bon prétexte pour la couper du monde, encore une fois.

Chaque jour, elle patiente jusqu'à l'heure de son entretien avec lui pour lui renvoyer des détails qu'elle le met au défi de vérifier. Ce jour n'échappe pas à la règle. Dès qu'il prend place dans son fauteuil, elle lance la discussion.

– J'ai eu d'autres souvenirs.

– Oui, je vous écoute, dit-il d'un ton las de ses tentatives.

– J'ai visité le cirque de Mafate avec Dorian. Je m'en souviens parfaitement.

– Oui, ce fameux jeune homme que personne n'a vu avec vous. Mais je vous en prie, continuez.

– Vous pourriez demander à mon oncle et ma tante qui vivent là-bas de vous parler de lui ?

– Oui, en effet. D'ailleurs, je crois vous avoir déjà dit que je l'ai fait. Et personne n'a vu ce jeune homme en votre compagnie. Autre chose ?

Depuis quelques jours, il exprime clairement son agacement. Mais Alexia ne se laisse pas décourager par ses états d'âme.

– J'ai reçu des menaces durant ce voyage. La même signature qu'utilisait Loïc Brétier.

Elle ne prend pas la peine d'expliquer de qui il s'agit, le docteur a épluché son dossier ligne après ligne. Il ne s'en est pas caché.

– Bien, on en arrive peut-être au dénouement. Et à qui avez-vous parlé de cette lettre, signée de ce Loïc, mort il y a plus de dix ans ?

Alexia ouvre la bouche, mais le médecin lui coupe la parole.

– Laissez-moi deviner, à Dorian Chambert, je suppose ?

– Oui, répond-elle, moins sûre d'elle.

– Comme c'est pratique.

Il se lève pour se poster contre la fenêtre, les mains sur les hanches.

– Alexia, dit-il dans un long soupir. Nous faisons un pas en avant pour deux en arrière. Nous allons reprendre l'hypnose.

Elle ne répond pas et laisse le silence remplir le vide entre eux. Il sait très bien que l'hypnose la rend amorphe. À ce titre, il n'obtiendra pas son consentement. Jamais elle n'approuvera cette méthode qui la transforme en légume.

– Il vous faut aller au bout de votre histoire, Alexia. Et quand tout vous sera revenu, vous comprendrez que ce que vous pensiez être vrai est complètement surréaliste. Allez, mettons-nous au travail !

Il se rapproche du fauteuil pour tout mettre en place. Son consentement lui importe peu.

– Et pour vous convaincre, cette fois, c'est moi qui ai une information pour vous. J'ai appelé M. Chambert, en personne, pour obtenir des informations sur son fils. Je l'ai dérangé chez lui. Il affirme qu'il ne vous a jamais rencontrée en dehors de votre lieu de travail, Alexia. Il dit que vous avez dû vous croiser, en tout et pour tout, deux fois dans votre vie. Ensuite, il m'a parlé de son fils. Il a expliqué qu'il était très peu présent aux hôtels. Rien de ce que vous avancez n'est réel. Il faut que vous le compreniez maintenant. Vous avez dû le voir une fois ou deux et vous l'avez transformé en l'objet de vos fantasmes, en une relation parfaite, celle que vous croyiez inaccessible à cause des événements qui se sont déroulés pendant votre enfance.

Alexia frissonne. Si elle osait, elle hurlerait qu'il ment encore. Sauf qu'une infime partie d'elle-même se fissure. Se pourrait-il qu'elle soit en plein délire ?

Sous le choc, elle se tétanise. Le docteur se redresse pour mettre en route son métronome. Elle le regarde agir sans oser manifester son désaccord. Sans même un regard pour elle, il accélère le débit de sa perfusion de tranquillisant et les flashes lumineux emplissent la pièce.

Le docteur ne se doute de rien mais tout est en train d'exploser à l'intérieur d'elle-même. Cette information qu'il a lancée de manière désinvolte est l'équivalent d'une bombe. Et tandis qu'elle sombre, tout lui revient, dans une profonde douleur. Tout ce qu'elle cherchait à oublier remonte à la surface et les pièces du puzzle s'assemblent enfin.

Elle cligne des yeux. Elle sait. Elle sait tout.

Chapitre 19

Mardi 6 août

Les jours suivant mon excursion à Mafate, je m'emploie à compléter mes recherches. J'ai besoin de réponses. Les matins, avant d'aller travailler, je file à la bibliothèque, et le soir, je pratique des exercices de respiration pour soulager mes tensions. Florent et Alexis m'accompagnent faire un footing, un soir sur deux. Ce programme me laisse peu de temps pour voir Dorian et c'est mieux ainsi, au moins pour quelques jours. Mon escapade du début de semaine a été remarquée. Ma tante ne m'a rien dit, pas un mot. Au contraire, je n'ai eu aucune question. C'est pire. C'est comme s'il y avait un froid. Cette attitude m'affecte plus qu'elle ne le devrait et m'oblige à redoubler d'efforts pour dissimuler mes angoisses. Je m'efforce de paraître enjouée et absorbée par mon reportage.

Le vendredi suivant, j'en profite pour aller voir Pierre, ma pochette remplie des informations que j'ai synthétisées sur les Walkyries. Après tout, il en dessine de pleins cahiers, alors il doit avoir quelque chose de plus à me dire à ce sujet.

Quand j'arrive à l'institut, je l'aperçois, en garant mon scooter dans l'abri dédié aux deux-roues. Il est dans le parc, sur un banc. Lorsque j'approche, il sourit. À part sa maigreur, rien ne me laisse penser qu'il puisse être en proie à des tourments insurmontables. De plus, il a l'air tout à fait lucide.

- Hey, salut Alexia ! Tu sais ce que j'adore avec toi ?
- Salut ! Non, explique-moi.
- Eh bien, c'est que tu as l'art de faire des surprises.

Je ne sais pas trop comment prendre cette remarque alors je souris en m'installant près de lui.

– Peux-tu me parler des dessins que tu faisais l'autre jour ? Tu sais, les espèces de créatures avec des ailes ?

Il ne s'offusque pas le moins du monde de mon manque de tact. Je suis un peu nerveuse en sa compagnie, et de toute évidence, il est

inutile de lui demander comment il va. Il ira mieux quand on le laissera sortir d'ici.

– T'as des informations pour moi ?

Ses yeux s'illuminent d'une lueur étrange, m'invitant à calmer le jeu afin de ne pas lui donner de faux espoirs.

– Je ne sais pas. Disons que j'ai entendu parler d'une légende, les Walkyries. Et je trouve que ça ressemble assez aux dessins que tu fais. Tu n'aurais pas d'autres choses à me dire ?

– Où as-tu entendu ce nom ?

– Pierre, si on pose tous les deux des questions, on n'avancera pas.

J'utilise un ton ferme, et comme c'est inhabituel chez moi, il sourit. Ça me fait un bien fou de le voir comme ça.

– OK, j'ai vu ça dans les affaires de Virginie. Elle passait son temps à en dessiner. Plutôt sombre, non ?

Je me demande s'il se rend compte que j'ai le même avis le concernant.

Il se met à fixer le sol, laissant ses cheveux, bien trop longs, lui tomber sur les yeux. L'idée de parler de sa fiancée et de ses petites manies est encore douloureuse.

– Quand je t'ai expliqué que je la trouvais bizarre, c'est aussi parce que j'avais un peu fouiné dans ses affaires, histoire de vérifier qu'elle ne continue pas à enquêter sur la disparition de sa mère. J'ai trouvé un petit carnet sur lequel il y avait ce type de dessins. J'ai essayé de comprendre, mais en vain.

– Et cette société secrète dont tu m'as parlé ? Où as-tu pris cette information ?

Il se tait un instant.

– J'ai écouté sa boîte vocale, murmure-t-il.

Comme je connais mieux mon cousin maintenant, je sais qu'il a honte. Je pose une main sur son avant-bras pour le rassurer. Sa maigreur me surprend encore. Le sweat en coton trop large qu'il porte est trompeur.

– Tu te souviens de la personne qui lui a laissé un message ?

– Non, c'était une voix féminine, mais que je n'avais jamais entendue auparavant.

– Bon, et tu pourrais me répéter ce qu'elle disait ?

Il fait de nouveau une pause, alors, j'essaie de l'encourager.

– Je sais que ce n'est pas tout récent, mais...

– C'est dur, me coupe-t-il, la voix étranglée.

Je le laisse se préparer à cette confession.

– C'est pour ça que je suis là. À cause de ce message.

Je me tais encore pour le laisser rassembler ses idées.

– Ce message disait, reprend-il, qu'une rencontre pour effectuer le rite de passage aurait lieu dans les montagnes. Le rendez-vous était

fixé à minuit. Et il fallait qu'elle soit présente.

Une dizaine de questions me viennent à l'esprit. Impossible de masquer ma surprise.

– Je sais ce que tu vas dire, poursuit-il. Bien sûr que j'en ai parlé à la police après son décès. Et devine quoi ? Plus de message ! Rien ! Le fruit de mon imagination ! *Mais ce n'est pas ce qui s'est passé.*

Il appuie chaque mot de sa dernière phrase, les yeux pleins de colère.

– Ce message, c'était le jour de sa disparition.

Je me sens mal à l'aise. Tout ce qu'il m'explique se tient et provoque en moi une effrayante prise de conscience, parce que cela signifie être sur la même longueur d'onde que lui, hospitalisé ici pour troubles psychologiques.

– Après ça, reprend-il plus calmement, j'ai essayé d'en parler à mes parents, et à l'agent Payet du commissariat de Saint-Denis. Mais puisqu'il n'y avait pas de message, personne ne m'a cru.

Il n'a pas besoin de poursuivre, je connais la suite. La théorie du complot.

– J'imagine que parler de son cahier avec ces étranges créatures ne t'a pas paru très pertinent, dis-je ironiquement.

– Ici, je peux au moins aller dans le parc. Un seul mot sur ce cahier et je me retrouve dans l'unité fermée. Et là, crois-moi, en comparaison, ici, c'est Disneyland.

Ce qu'il me rapporte me fait souffrir. Durant un instant, je ferme les yeux. Quand je les rouvre, certains événements s'emboîtent les uns aux autres.

– Je te crois, soufflé-je.

Son regard incrédule se pose sur moi, puis se charge de l'étincelle de la reconnaissance.

– Vrai ?

– Vrai.

À ce stade de nos échanges, je ne peux m'empêcher de m'interroger sur un point. Est-ce que Pierre connaît mon histoire personnelle ? Je doute que, sans cela, il ait pu se confier ainsi. Il savait qu'une partie de moi pourrait le croire. Quand on a vu l'horreur de si près, on a des limites bien plus larges que celles de la plupart des gens.

– Je savais que je pouvais avoir confiance en toi.

– Oui, mais ne t'emballe pas. Je ne sais pas si je vais pouvoir faire avancer les choses.

Après une rapide réflexion, je décide de ne pas lui mentionner les mises en garde dont j'ai fait l'objet. Inutile de l'inquiéter, et de toute évidence, il ne pourra rien pour moi. Et puis, je ne suis pas certaine que tout soit en relation.

– Pourtant tu as déjà une piste. Les créatures, ces Walkyries, c'est quoi au juste ? questionne-t-il avec une vivacité qui me surprend.

– J'en ai entendu parler quand je suis allée au cirque de Mafate.

– Tu l'as fait ? T'es la meilleure ! Raconte.

J'ai juste entendu le nom. Pour le reste, j'ai fait des recherches sur Internet et à la bibliothèque. J'ai une pochette avec ce que j'ai rassemblé. Est-ce que je peux te la laisser ?

– Pas ici, dit Pierre en regardant autour de lui. On est peut-être surveillés.

J'acquiesce et commence à trouver une certaine logique à cette histoire. Suis-je en train d'aider Pierre à résoudre un meurtre ? C'est peut-être bien l'explication des menaces que j'ai reçues.

– Bon, eh bien, en bref, il s'agit de créatures au service d'Odin, le dieu des dieux, selon la mythologie nordique. Ces créatures sélectionnent les personnes les plus valeureuses de leur vivant pour les aiguiller au moment de leur mort. En fait, elles devront, dans l'au-delà, aller combattre pour ce dieu. Ça te dit quelque chose ?

– Pas vraiment.

Je lui fais aussi état de mes recherches à la bibliothèque.

– Odin était un dieu très cruel, qui aimait les sacrifices humains. J'ai trouvé l'existence d'une ou deux sociétés secrètes qui lui vouaient un culte, mais c'était il y a bien longtemps. Et rien en rapport avec des créatures. J'ai aussi découvert que, sur cette île, les cultes païens sont nombreux. Il serait facile de passer inaperçu.

Soudain, j'ai une idée.

– Tu n'aurais pas gardé les affaires de Virginie ? Elle a sûrement mentionné quelque chose. Maintenant qu'on en sait plus, peut-être que cela nous permettrait d'avancer encore.

– La plupart ont été saisies par la police. Ce que j'ai trouvé étrange pour un suicide. Sinon, il doit rester quelques cartons chez son père, Joseph Vitry, un zoreille. Il vit du côté de Saint-Pierre avec son autre fille. Mais, tu sais, je ne suis pas le bienvenu là-bas, avec les histoires que j'ai faites au moment de sa disparition. Ne mentionne pas mon nom si tu y vas.

– Bien sûr, dis-je.

Pierre ne m'impose rien, mais nous échangeons un regard entendu. J'irai chez son beau-père, et ce dès cet après-midi.

Je quitte mon cousin après une heure de conversation. Une fois sur mon deux-roues, je réfléchis à une manière de rejoindre Saint-Pierre, à l'autre bout de l'île.

Cette fois-ci, je décommande mon entrevue avec Dorian. Je lui indique que je travaille sur mon reportage, mais le relance avec une invitation pour dîner. Je viens de m'installer devant l'ordinateur du salon, m'appêtant à consulter les horaires des lignes de bus, quand le

téléphone de la maison se met à sonner. Sur le coup, je pense à Dorian, il connaît presque tout sur mon compte. Mon changement de planning a dû attiser sa curiosité, auquel cas il changera mon organisation, de gré ou de force.

– Allô, Alexia ?

C'est ma mère. Je suis à la fois surprise et ravie de son appel.

– Maman, je suis si contente de t'entendre !

– Oui, ma puce, est-ce que tout va bien ?

La boucle vient de prendre fin. Voilà le retour de mon absence du début de semaine. Mon oncle et ma tante auront jugé qu'il valait mieux prévenir ma mère et je les comprends. Qu'aurais-je fait à leur place ? La conversation risque de durer, aussi, je saisis le combiné sans fil et retourne au salon pour continuer mes recherches tout en discutant.

– Oui, maman, ça va, dis-je en soupirant.

– Bon, puisque tu le dis. Ton oncle et ta tante semblent un peu inquiets à ce sujet.

– Je sais de quoi tu veux parler. Je ne me suis pas sentie très bien lundi soir. J'ai eu besoin de compagnie. C'est trop tôt pour en parler, mais tout est rentré dans l'ordre.

– Tu ne t'es pas sentie très bien ?

Elle a l'air préoccupée.

– Rien de méchant, un petit pas en arrière.

En disant cela, je viens de blesser ma mère, qui culpabilise encore de ce qui est arrivé il y a quelques années, mais je n'ai pas l'intention de lui mentir.

– Tu veux qu'on en parle ? Vide ton sac. Après, ça ira mieux.

– C'est réglé. Heureusement, je suis bien entourée ici. Et tu vois, j'ai même des amis à solliciter au milieu de la nuit pour m'aider.

– Très bien, je suis heureuse de te l'entendre dire. D'autant que tu ne m'as pas donné beaucoup de nouvelles cette semaine.

C'est vrai. Pourtant, j'ai pensé à elle à de nombreuses reprises.

– Désolée, maman. J'ai été très occupée !

– J'ai prévu de venir.

Un silence. Il me faut quelques secondes pour assimiler l'information.

– Vrai ? m'exclamé-je en sautant de joie.

– Oui, enfin, sauf si tu décides de rentrer avant.

– Mais quand comptes-tu venir ?

– J'ai pensé à la mi-septembre, les tarifs sont moins élevés à cette période.

Comme je regrette que tout doive tourner autour de l'argent sur cette planète.

– Dans un peu plus d'un mois ! Chouette !

– Oui, c’est ça. C’est que vous m’avez donné envie de visiter cette île. Vous êtes tous partis là-bas...

Pour une fois, ma mère n’a pas la voix qui s’étrange en faisant référence à sa famille. Il faut bien dire qu’il y a eu de nombreuses pertes dans les rangs, et si l’on compte ma tante qui est venue vivre sur l’île, elle est presque seule en métropole maintenant. Notre discussion se poursuit encore quelques minutes pendant lesquelles je tente de la rassurer encore sur ma baisse de moral.

Une ombre passe devant la porte d’entrée. On frappe et j’ouvre à la volée, avec détermination. Adrien me fixe, en souriant.

– Je te laisse, maman, c’est Adrien.

J’en parle comme si elle le connaissait. C’est vrai qu’ici, il fait partie de la famille.

– Adrien ! Très bien, ma chérie, à bientôt.

Je repose le téléphone pour me consacrer à mon visiteur.

– Bonjour !

– Tu voulais voir l’un de mes cousins ? Si c’est le cas, tu les as manqués, je suis seule aujourd’hui.

– En fait, non, répond-il.

Nous sommes sur le seuil de la porte. Dans un sursaut de politesse, je l’invite à entrer pour boire un café. Comme il connaît bien la maison, il me devance et se dirige vers la cuisine.

– Tout va bien ? tenté-je, pour l’inviter à la discussion.

– Oui, tout va bien. J’imagine que tu vas trouver ma visite surprenante, mais c’est toi que je voulais voir.

– OK, bien sûr, pas de problème.

Je m’affaire sur la cafetière pour me donner contenance. Il semble gêné, ce qui m’alerte sur ce qu’il a à me dire.

– En fait, je voulais te proposer de dîner avec moi.

Malgré moi, je me fige, et il le remarque.

– J’ai bien compris que tu vois quelqu’un, Alexia, mais je tente ma chance avant que cela ne soit trop sérieux.

– Oh ! je vois ! dis-je en me remettant en mouvement.

– Juste un dîner ! insiste-t-il en souriant mielleusement. On n’a pas eu le temps de vraiment discuter tous les deux depuis ton arrivée. Au moins, tu pourras te faire une idée de mon caractère et...

– Ça m’ennuie, Adrien, le coupé-je avec douceur. Je crois que si j’accepte, tu vas justement te faire de fausses idées et ce ne serait pas correct de ma part.

Il se lève et s’appuie sur le plan de travail à côté de moi. Sa carrure me donne des frissons. Je me souviens de l’impression qu’il m’a faite le premier jour. Sa peau bronzée, ses cheveux bruns presque rasés, mettant en valeur ses magnifiques yeux verts.

– C’est dommage... Ce n’est peut-être pas notre moment.

– On peut voir les choses comme ça, dis-je en souriant.

Il s'approche et me prend les tasses des mains. Je ne m'offusque plus à ce qu'il entre dans mon espace intime parce qu'il le fait à chaque fois. Mais cette fois, ses doigts me frôlent.

– Tes cousins m'ont fait tellement de compliments sur toi.

– Tu sais, ils exagèrent.

– Je ne crois pas.

Adrien représente la stabilité. Une superbe stabilité. Nos regards se croisent et je sens qu'il s'approche pour m'embrasser. Je m'éloigne subrepticement. Il fait mine de ne pas m'en tenir rigueur puis me fixe à nouveau, l'air agacé.

– Comment s'appelle-t-il ?

C'est la deuxième fois qu'il me pose cette question.

– Je préfère ne pas en parler, mais oui, je suis déjà avec quelqu'un. Désolée.

– Tu ne veux pas en parler ? Je vois. Alors, ce n'est pas le bon.

– Pourquoi est-ce que tu dis ça ? m'emporté-je. Tu ne sais même pas de qui...

– Finalement, ce n'est pas la peine de savoir de qui il s'agit puisqu'il n'a pas l'air pressé de faire la connaissance de ton entourage. Tu trompes qui tu veux, mais pas moi !

Nous nous toisons un instant.

– Je compte en parler, bientôt, dis-je plus calmement.

– Et lui, il compte en parler ? Vérifie à qui tu as affaire, Alexia, avant que la chute ne soit trop brutale. Tu ne fais pas attention à tes fréquentations. Je t'offre une chance de t'extirper de la situation dans laquelle tu t'es fichue. Une seule.

Je ravale un sanglot, ne sachant plus quoi dire. Adrien vient de me montrer une perspective que je ne m'étais pas imaginée. Après lui avoir retiré sa tasse des mains, je fais mine de le raccompagner à la porte. Si son intention est de mettre la zizanie dans mon couple pour mieux me récupérer ensuite, alors il se trompe. D'autant que je n'apprécie pas cette façon de faire. Il ne sait pas qui est Dorian et je ne perçois que de la jalousie dans son comportement.

Dès que j'ai refermé, je m'adosse à la porte. Bien que vexée, je chasse cette conversation de mon esprit pour me concentrer sur mes recherches.

Une douche brûlante me permet de vider mon cerveau assailli par des pensées douloureuses. Une fois calmée, je m'attelle à mon projet du jour.

D'abord, je cherche l'adresse du père de Virginie. Grâce à Internet, j'ai tout ce qu'il me faut en moins de deux minutes. Ne reste plus qu'à trouver un moyen de transport. J'opte pour les cars jaunes, la ligne A, pour aller jusqu'à Saint-Pierre. M. Vitry n'habite pas très loin de la

gare routière, ce qui me permettra de finir à pied.

Ne reste plus qu'à me dépêcher pour attraper le bus de midi vingt et être de retour avant la tombée de la nuit. Niveau enquête, je suis un peu rouillée, mais tout semble revenir. Une heure sur place, c'est plus qu'il n'en faut si tout se passe bien.

Je grimpe dans le bus à Saint-Denis, après avoir stationné mon scooter sur le parking. Comme le trajet s'annonce long, je tire la pochette prévue pour Pierre et commence à annoter certaines images. Je dois faire le lien entre Virginie et les Walkyries. Elle a dû découvrir quelque chose concernant un groupe d'individus se faisant appeler ainsi et cela a mal tourné. Installée contre la vitre, j'ai du mal à m'intéresser à mes différentes théories tant le paysage qui mène au sud de l'île est magnifique.

Une fois arrivée, je me rends directement au fond de la rue Bory-Saint-Vincent, au pied de l'immeuble. Mon scénario est simple, je suis journaliste de faits divers souhaitant avoir quelques informations concernant Virginie. Ça passe ou ça casse. Mais j'ai un bon pressentiment.

Je frappe trois coups et j'attends. Des pas se font entendre dans l'appartement et on m'entrouvre la porte. Une jolie jeune fille me regarde, l'air interrogateur. Elle doit avoir environ dix-sept ans et c'est la copie conforme de Virginie. Si celle-ci a perdu sa mère de bonne heure, alors cette adolescente doit à peine l'avoir connue.

– Bonjour, je m'appelle Alexia, je suis journaliste.

– Je suis désolée, me répond-elle, mais mon père est au travail.

– Oh ! Très bien ! lancé-je avant qu'elle ne referme. Je pourrais peut-être voir ça avec vous ?

– Je ne sais pas, fait-elle, surprise. De quoi s'agit-il ?

Je sens ses mains se crispent sur la porte. Ses sens sont en alerte et cela me serre le cœur. Elle est bien trop jeune pour avoir ce genre de réaction.

– J'aimerais écrire un article sur la disparition de Virginie.

– Pour quoi faire ? Elle n'a pas disparu, vous n'êtes pas au courant ?

Sa bouche s'incurve en une moue amère. Je m'en veux de la faire souffrir, mais il faut que j'aille au bout, pour Pierre, pour Virginie.

– Si, bien sûr, mais j'aimerais mettre une autre piste à jour. J'ai le sentiment qu'il y a d'autres choses à savoir sur cette histoire.

Je fais mouche. Elle non plus ne croit pas à son suicide. Son air désespéré me comprime encore la poitrine. Je serre les dents pour continuer lorsqu'elle m'ouvre la porte.

– Alors, entrez, et dites-moi ce que je peux faire pour vous.

Moins de deux minutes plus tard, je suis au milieu des affaires de Virginie. En fait, il y a peu de choses. Trop peu de choses. Et

impossible que la police ait gardé toutes ses affaires si longtemps.

– C'est tout ce que vous avez ?

– Oui. Tout ce qu'il reste. Mon père suppose qu'il doit y avoir d'autres choses chez son petit ami de l'époque.

– Il « suppose » ?

– Ils ne sont pas en bons termes. Lui non plus ne pensait pas que c'était un suicide, murmure-t-elle.

– D'accord, et ton père ?

– Je ne sais pas. On n'en parle pas. Avec la disparition de maman, c'est trop dur.

Du doigt, elle tortille ses cheveux, mais elle essaie de sourire juste pour me paraître aimable. Elle est courageuse, une vraie leçon de vie.

– Elle a peut-être laissé des choses ailleurs ?

– Je ne crois pas, mais de toute façon, depuis le temps, tout doit être dispersé.

Je parcours la pièce du regard. Celle-ci est impersonnelle et il est difficile de l'imaginer comme étant la chambre de Virginie. Il ne me faut que quelques minutes pour faire le tour des trois cartons. Ne s'y trouvent que quelques bibelots, bracelets et posters démodés qui ne m'évoquent rien, si ce n'est le temps qui s'est écoulé depuis sa mort. Je frotte mes mains pour en essuyer la poussière puis rejoins la jeune fille en soupirant. Elle a l'air déçue, elle aussi. Elle me raccompagne vers la porte et, quand nous traversons le couloir, je glisse un regard vers sa chambre, dont la porte est ouverte. Une vraie chambre de jeune fille remplie d'objets de couleur. Mes yeux se posent sur son bureau et je me fige. Au-dessus est épinglé le dessin d'une de ces créatures ailées. Sans avoir reçu son autorisation, j'ouvre franchement la porte.

– C'est toi qui as fait ce dessin ?

– Ça ? Non, c'est l'une des rares choses qu'il me reste de ma mère. Rien à voir avec ma sœur. Ma mère a disparu bien avant. J'étais toute petite à l'époque.

– Et Virginie aussi faisait ce genre de dessins ?

– Pas à ma connaissance. C'est important ?

Toujours cet espoir dans la voix.

– Je dois y réfléchir. Mais peut-être pas.

Mieux vaut rester vague. Cette fille a déjà trop souffert. Mon cœur se met à battre à tout rompre, voilà l'un des liens qui me manquait.

– Bien, je m'en vais, merci pour tout.

– Et si quelque chose me revient, est-ce que je peux vous contacter ?

Je pèse le pour et le contre de sa demande. Si je lui donne mon numéro, ma supercherie risque d'être découverte et cela aura des conséquences sur Pierre. D'un autre côté, j'ai l'impression de

l'abandonner. Sa tristesse ne m'est pas inconnue. Je me revois à son âge, quand il ne me restait plus personne.

– Je te recontacte très vite, dès que j'aurai fait le recoupement avec d'autres informations.

– Promis ?

– Promis, dis-je, subitement sûre de moi.

Durant le retour, je me replonge dans l'enquête. Il faut que je trouve des éléments sur la mère de Virginie. C'est ainsi qu'elle-même a été sur la piste des Walkyries et qu'elle est... morte. J'ai l'impression de n'en prendre conscience que maintenant, après avoir vu ces trois maigres cartons. Des frissons parcourent mon corps.

Après avoir ouvert ma pochette, je griffonne quelques mots sur un calepin. Je ne connais pas le prénom de cette femme, la mère de Virginie, mais je suis sûre que je n'aurai pas de mal à le retrouver au vu des éléments que je possède déjà. Et s'il s'agissait vraiment d'une sorte de société secrète dont le nom serait Walkyrie ? La mère de Virginie pourrait en avoir fait partie – ou peut même en faire partie encore aujourd'hui – et Virginie aurait payé de sa vie sa découverte. C'est un peu tiré par les cheveux, et je n'ai aucune preuve pour étayer mes propos. « Pas de preuves, pas d'article », aurait dit mon patron au journal.

D'autres hypothèses se fraient un chemin dans mon esprit. Ce groupe d'individus pourrait s'être rassemblé sur les hauteurs de l'île, en particulier dans le cirque de Mafate, connu pour son accès difficile. La phrase de la vieille dame me revient en tête : « Ici, on vient pour se cacher ou bien pour chercher quelqu'un. » Elle a raison, il n'y a pas meilleur endroit pour disparaître.

Avec la pointe de mon stylo, je trace un triangle. Sur l'un des sommets je note « Walkyrie », sur un autre « Mafate », et sur le dernier « Virginie et sa mère ». Au centre : « Société secrète ».

D'autres frissons, plus forts, me sortent de mes songes. Mon pull est trop léger, mais au vu de l'enchaînement des événements, je n'ai pas pris le temps de choisir une tenue adéquate. Quelque chose de plus épais pour m'emmitoufler me manque en cette fin d'après-midi. Et, par automatisme, mes pensées se fixent sur Dorian.

Le retour sur mon scooter me glace jusqu'aux os. En arrivant, je me félicite d'être de retour à 18 heures, comme prévu et sans encombre. Je range ma pochette dans ma chambre avant d'aller prendre une autre douche. J'ai besoin de me réchauffer.

La soirée avec Dorian s'annonce comme un vrai moment de détente. Ce n'est qu'à ce moment-là que la phrase d'Adrien me revient en tête, m'obligeant à faire les frais d'un ping-pong émotionnel. Est-ce que mon histoire avec Dorian n'est qu'une aventure sans lendemain ? Cette idée me terrorise. Pour une fois, dans la saga de mes histoires

sentimentales, je n'ai rien anticipé. Mais il est temps de décider de la suite. J'enfile une robe noire près du corps et relève mes cheveux. Ce soir, nous irons dîner dehors. C'est le moment d'officialiser notre relation.

Dorian est devant la maison vers 19 h 30. J'ai eu tout juste le temps d'embrasser ma tante et de l'informer de mon départ. Il m'accueille par un « waouh ! » flatteur, et je lui saute au cou. La chaleur de son corps me fait du bien, aussi, je le serre comme si je ne l'avais pas vu depuis des jours. En retour, il sourit. Nous sommes heureux de nous retrouver.

Dès que je m'installe à côté de lui, il démarre.

– Ce soir, je t'emmène dîner dehors !

J'en reste bouche bée. La coïncidence est incroyable. Est-ce qu'il sait lire dans mes pensées ? C'est la preuve que les avertissements d'Adrien sont inutiles. Mon ressentiment s'évanouit dans les airs.

– Tu vas rire, mais j'ai eu la même idée !

– Ça veut dire oui ?

– Oui, avec grand plaisir. Et où va-t-on ?

– Je connais un restaurant tout près d'ici, à Saint-Denis, il offre une vue splendide sur l'océan.

– Plus jolie que celle de l'hôtel ? Impossible !

– Tu vas adorer.

L'endroit est intime. Il ne me faut que quelques secondes pour comprendre que c'est un établissement de luxe. On nous conduit à notre table après avoir pris nos vestes. Comme si c'était évident, Dorian vient me tenir ma chaise et j'ai la sensation de dîner à une autre époque, où les bonnes manières étaient incontournables.

Les fauteuils sont recouverts d'un tissu dans les tons pourpres, comme la plupart des éléments de décoration. La table qui nous sépare est rectangulaire, suffisamment large pour accueillir les plats à venir, mais assez étroite pour que je puisse saisir les mains de Dorian. Dès que nous sommes installés, un serveur vient nous apporter la carte. Tout est hors du commun, avec un minimum de trois lignes de texte de description. Peut-être pas un gage absolu de qualité gustative, mais au vu de l'endroit, une vraie promesse.

Dorian semble nerveux. À plusieurs reprises, j'ai l'impression qu'il cherche ses mots, ce qui ne lui ressemble pas. Je crains qu'il ne recommence à souffler le chaud et le froid, comme au début de notre relation. Alors, pour me distraire, je le détaille du regard. Ce soir, il porte une chemise bleu pâle et une cravate bleu marine. Ses cheveux sont coiffés en arrière et il est rasé de près. Il est superbe ; charismatique et charmant.

Au bout d'un instant, j'ai la nette sensation qu'il s'agite, ce qui me sort de ma contemplation. La dernière fois qu'il était si anxieux, nous

étions dans son bureau, le jour de notre premier baiser.

– Dorian, il y a un problème ?

– Pas du tout.

– Pourtant, tu as l'air tracassé.

Je m'apprête à insister quand je le vois fouiller dans la poche de son pantalon. Je prends un air poli quand il pose un petit paquet sur la table. Mon regard oscille de son présent vers ses yeux, incrédule.

– Tu peux l'ouvrir maintenant.

Sans attendre, je m'exécute. Bien que j'aie horreur des épanchements en public, je ne suis pas contre un petit extra, surtout venant de sa part. En retirant le papier de soie rose, je découvre un magnifique écrin. Il est travaillé avec une telle minutie que je me demande s'il s'agit du cadeau en lui-même. C'est une boîte ovale, en nacre, avec un système de fermeture en argent. Son authenticité est frappante. C'est sans aucun doute un objet ancien, et le fait que Dorian puisse avoir passé du temps à chercher un cadeau d'une telle finesse me touche.

Un coup d'œil vers Dorian m'indique que le *vrai* cadeau se trouve à l'intérieur. Sans trop savoir à quoi m'attendre, mais déjà émue, je pousse le fermoir. À l'intérieur se trouvent une chaîne en or rose et un pendentif. Celui-ci est fait d'une pierre, en forme de boule, travaillée de manière irrégulière. C'est une pierre bleue, la même que j'ai vue un peu partout chez Dorian. De la topaze bleue.

Ma vision se brouille car je dois retenir les larmes qui menacent de couler sur mes joues. C'est idiot, mais le voir m'offrir cette pierre associée à sa famille me bouleverse. J'ai le sentiment que son geste signifie qu'il ressent la même chose que moi. C'est la confirmation que notre relation est plus importante qu'une simple aventure.

– Essaie-le, m'encourage-t-il.

J'extrais le collier de la boîte et le confie à Dorian, déjà à côté de moi pour m'aider à l'attacher. Au travers de ce geste, j'ai la réponse à quelques-unes de mes questions. Ce n'est pas le cadeau en lui-même, mais le regard de Dorian lorsqu'il me voit le porter. Un regard tendre et sincère.

– Merci, c'est superbe, dis-je, encore un peu émue. Mais quand as-tu trouvé le temps ?

– J'y réfléchissais depuis quelques jours déjà. Et puis, ce collier était déjà en ma possession. Il appartient à ma famille.

– C'est pour une occasion particulière ?

Un doute s'immisce dans mon esprit. J'espère que je n'ai pas omis quelque chose de particulier.

– C'est important pour moi que tu le portes.

– Il est incroyable. Je n'en avais jamais vu de semblable.

– Effectivement, il est unique. C'est très symbolique pour moi. Ne

le porte que lorsque tu es avec moi.

Je souris devant cette extravagance si romantique. Mille questions se forment dans mon esprit. Mais l'interroger davantage serait impoli, même si la curiosité me titille. J'aimerais savoir pourquoi cette pierre revient sans cesse dans la famille Chambert.

Le dîner se poursuit dans une ambiance chaleureuse. Plus tard, je lui parle de la venue de ma mère, et il paraît très enthousiaste à l'idée de la rencontrer. Je me demande s'il comprend que, dans quelques semaines, je devrais faire des choix. Mon séjour ici sera-t-il temporaire ou définitif ?

Quand Dorian nous ramène chez lui, je suis plus détendue que jamais, rassurée par nos longues conversations. Installée sur son grand lit, je le regarde me déshabiller avec une extrême douceur. D'abord ma robe, mes collants, puis mes sous-vêtements.

Lorsque je n'ai plus que son collier, il me détache les cheveux et m'observe un long moment. Une force tranquille émane de lui, ayant pris le dessus sur sa nature sauvage. Dans la pénombre, je l'aperçois s'approcher de moi. Mon cœur s'emballe, j'ai besoin d'avoir sa peau contre la mienne. Grâce à lui, j'ai enfin la pièce qui me manquait pour trouver ce juste équilibre entre harmonie, sérénité et passion.

Malgré l'effort nécessaire pour m'arracher à ses bras, il me ramène au milieu de la nuit. Nous fixons notre prochain rendez-vous au dimanche suivant, sur la plage, et nous nous quittons plus proches que jamais. L'avenir est rempli de promesses.

Chapitre 20

Dimanche 11 août

Le lendemain, je me réveille en sueur, assaillie par mes cauchemars devenus habituels. En me redressant, je passe une main sur ma nuque. Ma paume entre en contact avec la chaîne de mon collier et je souris. Je m'en saisis pour le regarder avec attention. C'est une pierre magnifique et mystérieuse. Tout comme celui qui me l'a offerte.

À nouveau de bonne humeur, je consulte mon téléphone. Il est presque midi. Je saute du lit dans un petit cri strident. Ma journée de travail commence dans une heure.

Je tire quelques vêtements de mon placard et cours vers la salle de bains. Les gargouillis de mon ventre se font entendre, mais il me sera impossible de leur donner satisfaction. Aujourd'hui, je prends la relève après Louise. En clair : mieux vaut être à l'heure. Même si elle m'est très sympathique, elle reste ma responsable directe et je ne veux pas la mettre en position d'avoir à me faire des reproches, ou pire encore, de se plaindre de moi auprès de Dorian.

Ma tante est affairée dans la cuisine quand je passe en coup de vent, les cheveux encore humides. Elle m'attrape au vol et me tend un sandwich. Je souris et la serre dans mes bras. Que ferais-je sans son aide ? Nous échangeons quelques mots dans le hall pendant que j'enfile ma veste, puis, je jette mon sac à dos sur mon épaule.

Un quart d'heure plus tard, je suis à l'hôtel, dans le vestiaire. Après avoir enfilé ma robe, je m'installe devant la coiffeuse. Le trajet en scooter a été catastrophique pour ma chevelure. Je tente de les rassembler en chignon quand Louise passe la tête par l'encadrement de la porte.

– Prends ton temps, Alexia, il n'y a pas foule aujourd'hui. Personne au restaurant et la plupart des clients sont partis en excursion pour la journée.

Et ils ont raison, le temps est magnifique.

– Très bien, je suis bientôt prête. J'imagine que vous avez des

projets pour cet après-midi, dis-je poliment en me tournant vers elle.

Son visage pâlit. Elle fixe mon collier et je vois ses lèvres se pincer. Se ressaisissant aussitôt, elle étend sa main crispée pour attraper la poignée et disparaît dans la seconde.

Je reste figée, incrédule. De nouveau face au miroir, je croise mon regard. Impossible de rester stoïque. Ma curiosité habituelle fait place à un profond sentiment d'agacement. J'aimerais bien savoir en quoi mon collier peut lui déplaire à ce point. Il n'est pas précisé dans mon contrat que je dois porter un certain type de bijou. Est-ce que je critique les énormes bracelets colorés qu'elle porte à longueur de journée ?

Je fouille dans mon sac à la recherche d'une pochette pour ranger mon collier mais je ne trouve rien qui puisse convenir. Alors, je décide de le porter malgré la recommandation de Dorian. Impossible de prendre le risque de l'abîmer en l'abandonnant au beau milieu de mon sac à main.

Tendue, je rejoins l'accueil. Comme si de rien n'était, je passe derrière le comptoir et commence à lire le cahier que nous tenons pour nous informer des dossiers en cours et des demandes des clients. Toute l'équipe doit connaître les attentes des résidents de l'hôtel. C'est le passage de relais obligatoire.

Louise se retourne pour faire le point et je sens le poids de son regard sur mon collier, une fois de plus. Le bord de ses lèvres s'incline en une moue d'insatisfaction. Mes yeux s'écarquillent et mon agacement explose.

– Louise, je m'excuse de vous poser cette question, mais y a-t-il un problème avec mon collier ?

Elle fait mine de prendre un air surpris.

– Oh ! Ce collier ? Non, tu peux le garder pour travailler si tu le souhaites, Alexia.

Sa réponse est loin de me satisfaire.

– Mais vous avez l'air de préférer que je ne le porte pas.

La colère monte. Trop de choses m'échappent, et bien que ce ne soit pas à Louise d'en faire les frais, je risque de peiner à me contenir.

– Oui, c'est vrai, j'aurais préféré ne pas te voir avec ce collier. Ni ici ni ailleurs.

Sa phrase sonne comme un avertissement. Elle cache quelque chose.

– Comment ça, « ce collier » ? Vous connaissez quelqu'un qui a le même ?

Ma remarque frise l'arrogance. C'est nouveau pour moi. Mais d'une part, c'est un cadeau de Dorian, et d'autre part, il m'a assuré qu'il était unique.

– Ce genre de collier est plutôt rare, Alexia. À ma connaissance, il

n'en existe que deux. Je ne sais pas dans quel pétrin tu t'es mise !

Je suis sonnée par ce qu'elle avance. Deux colliers. Elle se met à regarder autour de nous comme pour vérifier que personne ne nous écoute. Je la sens en proie à un véritable dilemme. Décidément, tout le monde est plein de paradoxes ici. J'ai beau essayer de m'adapter, je me sens dépassée.

– Mais qu'est-ce que vous voulez dire, à la fin ? C'est quoi ? Une mise en garde, une menace ?

Soudain, mes yeux se mettent à briller malgré moi. Une menace...

– Où est-ce que vous avez vu l'autre collier ?

Elle ne répond rien, mais une idée me vient en tête.

– Vous connaissez Virginie ? je demande d'une voix hostile.

Ces mots franchissent mes lèvres avant que je ne puisse les retenir. Ce n'est pas une question, je sens que c'est une certitude. Et à son attitude, je comprends que j'ai raison. Elle la connaît. En réponse, Louise détourne le regard.

– Non.

Je suis certaine qu'elle ment. Ça ne peut pas recommencer encore. Je n'arrive pas à croire que je me suis *encore* trompée sur le compte des personnes qui m'entourent. Les mots de Pierre me reviennent en tête. Il pensait qu'un lien avec les hôtels Montgolfière était possible. Je réfléchis à toute allure. La solution est proche, il faut qu'elle parle.

– Vous allez me dire ce qui se passe ! dis-je, la voix chancelante.

Face à sa mine défaite, je retiens un gémissement. Tout à coup, j'ai peur de ce qu'elle va m'annoncer.

– Cette fille, que tu cherches, cette Virginie... Elle portait effectivement un collier comme celui-ci, elle aussi. C'est un collier très particulier, répète-t-elle. Un bijou qui appartient à la famille Chambert.

– Comment le savez-vous ? demandé-je, sentant une larme menacer de couler sur ma joue.

Mes mains se mettent à trembler. Un couple de clients passe devant nous mais je m'en moque. Il faut en finir.

– Elle cherchait sa mère, répond-elle d'un ton amer. C'était il y a un peu plus de deux ans. Elle n'arrêtait pas de venir me voir pour me poser des questions. Pourtant, je n'étais sur l'île que depuis quelques mois. Je n'avais rien à lui dire. Je ne pouvais rien lui expliquer, mais elle en faisait une obsession. La dernière fois que j'ai vu Virginie, elle discutait avec le fils de M. Chambert et elle portait ce collier. C'était le jour de sa disparition.

– Ce que vous me dites, questionné-je en serrant les poings, vous l'avez dit à la police ? Vous savez qu'elle est morte ?

– Ce n'est pas si simple, Alexia. Ne te mêle pas de ça. De toute façon, l'enquête a été bouclée.

– Oui, parce qu'elle s'est *suicidée*, explosé-je, en insistant sur chaque syllabe, essayant de la convaincre ou de me convaincre moi-même.

Je fais volte-face pour me réfugier dans les vestiaires. Louise est sur mes pas.

– Calme-toi. Je ne veux pas t'effrayer. Je veux que tu fasses attention.

– Les menaces, coupé-je, en proie à la fureur, est-ce que vous savez que j'ai reçu des menaces ?

– Tu as reçu des menaces ?

Elle a l'air vraiment affolée maintenant. Au moins, cela confirme qu'elle n'en est pas la responsable.

– Tu as prévenu quelqu'un. Dis-moi que tu en as parlé !

– Oui, dis-je en la fixant d'un regard mauvais, bien sûr que j'en ai parlé... À Dorian !

Elle reste plantée devant moi, incrédule. Je cours sans m'arrêter jusqu'à parvenir aux vestiaires.

Mais qu'est-ce que c'est que cette putain d'histoire !

L'espace d'un instant, l'espoir se fraie un chemin dans mon esprit. Elle s'est trompée. Bien sûr, elle a cru reconnaître le collier, mais tous les colliers se ressemblent. Louise veut juste me protéger, mais elle n'a pas fait attention aux détails.

Il y a une explication...

Il y a forcément une explication. Je le sais mieux que personne.

Il y a toujours une explication, mais est-ce que je suis prête à l'entendre ?

Ma tête va exploser.

À cet instant, un tas de détails me reviennent en pleine figure, comme un boomerang. Premièrement, mon embauche dans cet hôtel. Tout est allé bien trop vite, j'ai été acceptée pour le poste en moins de deux minutes. Et Dorian qui refuse que quiconque nous voit ensemble...

Et quoi encore ? Qu'est-ce que j'ignore ? Il faut que j'en aie le cœur net. N'écoutant que ma colère, je rebrousse chemin et file du côté des services administratifs. Sans frapper, j'ouvre le bureau de Dorian pour qu'il me fournisse des explications. Mais il n'y a personne.

Ma colère retombe pour laisser place à l'incrédulité. Dorian m'a affirmé passer tout son temps ici, à gérer les hôtels. Le mystère qui plane sur sa famille me dérange. Je dois comprendre le lien avec Virginie. Surtout si elle connaissait Dorian.

Sans réfléchir, je referme la porte derrière moi. J'avance jusqu'au bureau et le contourne. Tout est si neuf, ordonné, presque immaculé. Mon instinct s'éveille et j'en ai des frissons. Même occupé par un maniaque, ce bureau ne ressemble pas à celui du gérant d'un hôtel de

cette envergure.

La main tremblante, je m'approche et ouvre le premier tiroir. Il est vide. J'avale ma salive et retiens ma respiration. Je tire le deuxième. Vide. Et enfin le troisième, un porte-documents. Le résultat est le même, il est vide.

Une boule se coince dans ma gorge. Au même moment, une larme se forme au coin de mes yeux. Sous le choc, je m'immobilise devant les tiroirs entrouverts. Quelques secondes s'écoulent durant lesquelles je comprends que j'ai vécu au cœur d'une illusion. La rage me gagne. En un geste de colère, je me dirige vers l'armoire et ouvre les deux battants avec une violence non contenue. À l'intérieur, il n'y a rien. Pas même un stylo.

Ce bureau n'est qu'un décor. Je tombe à genoux, la poitrine comprimée par le poids de l'imposture de Dorian. Mon cœur me fait mal à hurler, mais je me contente de serrer les poings, la vue brouillée par les larmes qui me submergent.

Les mains sur le visage, tremblante, je sens la rage continuer son chemin sous ma peau. Je me lève et sors de la pièce pour aller vers l'accueil, consciente de ma mine déconfite. Quand j'arrive dans le hall, Louise est au téléphone et semble très en colère. Je m'approche pour entendre sa conversation, prenant garde à ce qu'elle ne me voie pas. Le cœur battant à tout rompre, je parviens à intercepter quelques mots.

« Ça ne peut pas recommencer avec elle... Oui, je sais... Mais il me semble que ça n'est pas mon rôle... Elle est déjà partie et semble très affectée, elle pose trop de questions sur Virginie... Non, je ne sais pas ce qu'elle sait et elle est probablement rentrée chez elle... Je vous rappelle que ma loyauté envers votre famille n'est pas sans limites... »

Choquée, je me refuse à en entendre davantage. Je recule et prends la fuite. Quand j'arrive près de mon scooter, j'enfile mon casque et quitte l'hôtel, des larmes plein le visage. Après avoir roulé un kilomètre sans destination, je m'arrête au bord de la route et laisse mon scooter pour marcher. Je m'engage le long d'un petit sentier menant jusqu'à l'océan. Mes larmes continuent de couler sans interruption.

Et je me mets à hurler... encore et encore. Je hurle ma douleur et la peine d'être tombée amoureuse de la mauvaise personne. D'un menteur. Je frappe sur mon casque. J'ai le sentiment de devenir folle. Mon cœur me fait atrocement mal. Il est déchiré. Puis, mes genoux me lâchent et je m'effondre sur le sable de cette plage paradisiaque, vêtue de la robe de l'hôtel.

J'ai l'impression de ne plus pouvoir contrôler mes mains, mais il me faut ôter mon casque avant de finir étouffée. Une fois libérée, mon regard se pose sur le collier. Ma respiration s'accélère. Je dois le

retirer, je dois l'enlever maintenant. Alors, je tire, si fort que j'arrive à tordre le fermoir, mais pas à le faire céder. Je meurtris mon cou par mes tentatives avant qu'une crise de larmes ne me gagne à nouveau, seule, sur le sable.

Au bout de quelques minutes, mes tremblements s'espacent un peu. La tristesse s'en va, bien que je sache que ce n'est que temporaire. Je sais ce qui m'attend. La colère et la haine vont prendre la place un instant, mais la tristesse reviendra et elle ne me lâchera plus.

Brisée, je finis par me lever et je m'approche de l'horizon pour le défier. Il est temps que j'obtienne des explications, et cette fois-ci, je vais moi-même en découdre avec les protagonistes de cette histoire. Dorian devra m'expliquer pourquoi il m'a offert le même collier que celui d'une fille morte depuis deux ans. Pourquoi son bureau, celui du dirigeant de deux hôtels, est complètement vide.

Je fais marche arrière et retourne à mon scooter. La fureur s'est infiltrée dans chaque parcelle de mon corps, se transformant en quelque chose de froid, glacial. Je ne serai pas une victime, celle qui ignore tout. Je vais me battre.

En tordant le rétroviseur, j'approche le miroir de mon visage. J'ai l'air d'une furie. Avec calme, je lisse mes cheveux du plat de la main. Puis, toujours aussi tranquillement, j'ouvre le coffre pour en extraire mon sac à main noir. Je prends le paquet de lingettes que j'emporte partout avec moi et je rafraîchis mon visage brûlant. Le mascara a coulé sur mes joues. Mes yeux sont rouges, plusieurs petits vaisseaux sanguins ont explosé sous l'effet de la colère. Quand j'ai terminé, je lisse ma robe pour balayer le sable qui s'y est accroché et je monte sur mon scooter.

Un sentiment de satisfaction me gagne quand je constate que, par chance, je suis déjà sur la route me menant à la maison de Dorian.

Chapitre 21

En quelques minutes, je suis devant la maison cerclée de ses murs hauts de plus de quatre mètres. Il me semble évident désormais qu'ils sont là pour dissimuler les agissements de ses habitants.

Mon casque sous le bras, je me présente devant le visiophone et j'appuie sur le bouton afin d'annoncer mon arrivée. Albert me répond.

– Bonjour, mademoiselle ! s'exclame-t-il, ravi de me voir.

– Bonjour, Albert.

Je m'efforce de sourire.

– Vous venez pour voir M. Chambert, j'imagine, mais il est à l'hôtel.

– Oh ! Je sais, mens-je. Il va me rejoindre. Il m'a dit de venir l'attendre ici et de ne pas traîner en route, c'est sûrement pour cette raison que j'arrive la première. Je vais patienter dehors si vous préférez.

Mon argument est percutant. Albert active l'ouverture du portail. C'est bon signe, il ne semble pas au courant de mon esclandre à l'hôtel. J'ai un coup d'avance.

Lorsqu'il me rejoint, il n'a pas l'air de remarquer que je ne suis pas dans mon état normal. Du moins, il ne me le fait pas sentir. Sans plus attendre, j'entre dans la maison. Bien entendu, Albert me conduit au salon. Quand nous passons devant la cuisine, je vois ses outils étalés par terre. Il était en train de faire des réparations. Une si belle maison doit demander beaucoup de travail.

– Je vous propose de patienter ici, mademoiselle. Souhaitez-vous un rafraîchissement ?

– Un verre d'eau, s'il vous plaît.

Il revient si vite que je n'ai pas eu le temps de fouiller. Je bois mon verre d'une traite, réfléchissant à une autre manière de parvenir à mes fins.

– Je vous en sers un autre ? demande-t-il, mi-surpris, mi-amusé.

– Non, merci. Vous savez, Albert, je me disais que je pourrais faire une petite surprise à Dorian. Nous fêtons notre premier mois de relation ! Déjà ! Quand il arrivera, pourriez-vous lui indiquer que je

suis dans la chambre ?

Tout laisse penser à une invitation lascive. Albert n'ose pas croiser mon regard, gêné par ma demande. Il se contente de hocher la tête. Nullement décontenancée, je lui passe devant pour prendre les escaliers menant à l'étage. Lorsque j'entre dans la chambre, je referme doucement la porte et m'y adosse afin de souffler un peu.

Du regard, je balaye la grande pièce. À gauche, la salle de bains. Au fond, un coin bureau composé d'un secrétaire et d'une chaise, puis le balcon. À droite, le lit. J'ai un pincement au cœur en le regardant. Ce lit dans lequel j'ai pris tant de plaisir.

J'expire profondément en fermant les yeux pour évacuer ces idées et me dirige vers le secrétaire. Tout est en ordre, mais moins qu'à l'hôtel, c'est signe de vie. Sur le meuble, il y a un peu de courrier personnel, des livres, rien d'anormal ou qui me mette la puce à l'oreille. Je tire la chaise pour m'asseoir et ouvrir le petit tiroir. Il résiste car il est fermé à clé.

Mes doigts tremblent, je suis sûre que je vais trouver les réponses à mes questions là-dedans. Je renouvelle ma tentative en tirant de toutes mes forces. Rien. Mes mains sont moites. Impossible d'envisager de rester devant ce tiroir sans pouvoir l'ouvrir. Soudain, j'ai un flash : les outils d'Albert. Il faut que je fasse vite. Après avoir quitté mes chaussures, je glisse dans le couloir et descends avec précaution le large escalier. À mi-parcours, je m'agenouille contre une marche afin de savoir s'il y a quelqu'un au salon. Personne. Je continue, à l'affût du moindre bruit. Mais où est-il passé ?

Soudain, j'entends un vrombissement qui m'arrache un sursaut. Je m'accroupis pour tenter de me cacher. Ma respiration s'accélère et des gouttes de sueur glissent le long de mon dos. Je crois que je vais me sentir mal. Puis, au bout d'une vingtaine de secondes, je reconnais ce bruit. C'est le moteur d'une tondeuse à gazon.

Je n'ose pas y croire. Il faut que je m'en assure. À pas de loup, je traverse le salon et j'entre dans une pièce, après avoir longé le couloir. Je me faufile vers une fenêtre entrouverte et distingue Albert installé sur un petit tracteur. Mon excuse bidon a eu un effet radical. Je souris malgré mes tremblements. Moi aussi, à sa place, j'aurais préféré être dehors au moment de ma prétendue surprise érotique.

En me retournant, j'aperçois des étagères, des livres. Je suis dans une bibliothèque, ou plutôt, le vrai bureau de Dorian. Je décide d'y faire quelques recherches avant de remonter fouiller le secrétaire.

Là aussi, tout est très ordonné. Je ne vois que quelques stylos et du papier étalés sur le grand meuble marron. Je m'approche, à quatre pattes, pour être sûre de ne pas être aperçue par la grande fenêtre donnant sur le jardin. Une fois devant le bureau, j'ouvre les tiroirs. Dans le premier, il n'y a que quelques fournitures ; du papier, des

stylos de couleurs, une agrafeuse. Je ne m'attarde pas. Dans le second, il y a des dossiers, classés à l'aide de pochettes colorées. J'ouvre le dernier tiroir pour avoir un aperçu de ce qu'il contient. Uniquement des dossiers suspendus dont le contenu est indiqué par une étiquette : électricité, entretien voiture... Rien d'anormal. Je reviens au tiroir précédent et j'en extrais les pochettes. Dans l'une se trouvent des factures. Je me demande pourquoi elles ne sont pas avec les autres. Elles indiquent une adresse dans le cirque de Mafate. J'ouvre alors une autre pochette et y trouve des calendriers lunaires. En feuilletant, je trouve aussi de multiples dessins de Walkyries. La panique commence à s'emparer de moi, mes tremblements reprennent, et la troisième pochette me tombe des mains, comme si elle venait de me brûler les doigts. Des photos de Virginie et des dessins d'autres créatures à ailes se répandent par terre. Mon regard se pose vers le fond du tiroir. Il y a des cahiers étiquetés au nom de Virginie ; on dirait une partie de ses affaires personnelles, celles qui restaient introuvables. Puis, je ramasse les photos étalées par terre, des clichés de Virginie, dont l'un avec Dorian. Ma main se pose sur ma bouche pour m'empêcher d'avoir la nausée.

C'est un prédateur. J'en ai la preuve.

Un autre Loïc Brétier est entré dans ma vie. Toutes les hypothèses qui se sont frayé un chemin dans mon esprit depuis que je sais qu'il m'a offert le même collier qu'à cette fille sont en train de prendre corps. Dorian est le lien entre tous les éléments que j'ai rassemblés. Bouleversée, je n'ose imaginer à quoi lui sert cette adresse au cœur du cirque de Mafate, isolée de tout.

Des larmes de colère et de rage coulent sur mon visage. Comment ai-je pu être aussi naïve ? Partir à des milliers de kilomètres en pensant laisser les ombres de mon passé loin de moi. À aucun moment, je n'ai été en sécurité. Tout n'était que calcul depuis mon arrivée. Notre rencontre, elle-même, n'est pas une coïncidence.

Quelque chose se brise en moi. Et je sais que c'est irréversible.

Sans pouvoir l'empêcher, les moments que nous avons partagés refont surface. Je pense à nos discussions et à mes confessions. À ce qu'il m'a fait lorsque j'étais nue dans son lit. Je m'accroupis et vomis sur le parquet. Les spasmes me contractent l'estomac jusqu'à ce qu'il ne me reste plus rien. Cette fois, il m'a pris ce que Loïc n'avait pas eu le temps de m'arracher.

Au bout d'un certain laps de temps, peut-être une minute, peut-être dix, je me hisse sur les genoux puis me remets debout.

La sonnerie d'un téléphone retentit et déchire le silence de la maison. Mon cœur manque un battement. Instinctivement, je m'approche à nouveau de la fenêtre à la recherche d'Albert. Le bruit du moteur ne s'est pas interrompu et je constate qu'il continue son

travail. Mais ce n'est plus qu'une question de minutes avant que je ne sois découverte.

Sans trop réfléchir, je rassemble les documents dans une seule pochette et la glisse sous ma robe. Je sors dans le couloir et m'approche des outils d'Albert, encore au sol. Ma main se ferme sur un tournevis et je remonte dans la chambre de Dorian. Je n'ai plus aucune hésitation. Je me dirige droit sur le petit secrétaire et j'explose la serrure d'un coup sec, avec une violence dont je ne me croyais pas capable. Le bois vole en éclats, et je souris devant ma découverte. Quatre carnets rouges sont empilés. Rien d'autre. Manifestement, des objets d'importance.

Je les saisis et les observe sous tous les angles. C'est le genre de carnets que l'on enferme pour que personne n'en tourne les pages. Alors j'ouvre le premier, et le nom qui apparaît, d'une fine écriture manuscrite, me transperce : *Virginie*. Une seule idée me taraude : je dois quitter cette maison en emmenant tout ça.

Sans chercher à me cacher, je sors dans la cour et m'approche de mon scooter. Les clés sont sur le contact. Personne n'aurait eu l'idée d'entrer ici pour le voler. À vrai dire, personne n'a jamais eu l'idée de venir ici, dans ce lieu hanté par les histoires fantastiques inventées par les habitants, sur fond de vérité. En m'approchant du portail, je trouve l'interrupteur qui permet d'activer l'ouverture automatique. Un dernier regard vers Albert me confirme ce que je savais déjà. Il a son téléphone portable collé à l'oreille, sans aucun doute avec Dorian.

Certains morceaux de l'histoire me manquent, mais ce n'est qu'une question de temps. La police se chargera de mettre en lumière ces quelques zones d'ombre. Mes aptitudes de journaliste m'ont menée assez loin et sur un terrain dangereux. Alors que j'arrive à Saint-Denis, je frissonne. Est-ce que j'étais la prochaine cible ? Est-ce que Dorian est un assassin ? Cette pensée me comprime la poitrine et les larmes me montent aux yeux.

Plus loin, je me gare au bord de la route, un peu à l'écart, pour extraire les papiers que j'ai glissés sous ma robe et les intégrer à ceux que j'avais laissés dans le coffre de mon scooter. Après avoir feuilleté le tout, je sens la panique monter en moi. Je n'ai pas tout emporté. Dans ma hâte, je n'ai pris que les dessins des Walkyries. Aucune photo, pas de documents mentionnant l'adresse dans le cirque de Mafate. Ce ne sera pas suffisant pour capter l'attention d'un agent de police. Mais il est impossible de retourner les récupérer.

Ma tête tourne, je vais à nouveau me sentir mal. Je me penche à côté de mon scooter, mais je n'ai plus rien à vomir. Tout se met à tourner de plus en plus vite. Mon crâne me brûle atrocement. Je presse ma main contre mon front pour soulager la douleur et je ferme les yeux. Quand je les rouvre, je vois mes pieds, nus. Pas de

chaussures. À aucun moment, je n'ai remarqué les avoir laissées dans la chambre de Dorian.

Je vacille. Est-ce que je suis en train de devenir folle ?

Je veux rentrer chez moi.

Ma tête tourne encore, mais je me remets en route en direction du commissariat. Il faudra trouver un autre moyen pour convaincre les agents. Mais, alors que je n'ai fait qu'une centaine de mètres, je m'arrête à nouveau, au bord de l'océan, trop fébrile pour poursuivre sans encombre. D'ailleurs, je n'ai plus mon casque. À plusieurs reprises, j'ouvre le coffre pour vérifier son contenu. Tout est là, je n'ai pas rêvé.

Après avoir refermé à clé, je marche un peu plus loin et m'étends sur le sable chaud. Ma tête me lance sans interruption et les vertiges m'empêchent d'avancer. Ma vue se brouille. Je glisse lentement vers l'inconscience, comme droguée.

Juste avant de fermer mes paupières devenues trop lourdes, je vois un homme courir vers moi. J'ai l'impression que c'est Dorian. Mes mains agrippent désespérément le sol pour tenter de fuir, mais le sable glisse entre mes doigts et je me débats inutilement, de plus en plus faible, jusqu'au trou noir.

Il m'est impossible de lui échapper.

Chapitre 22

Quelque part

Je rêve. Les cauchemars ne me laissent pas en paix. Quand j'y réfléchis, ils auraient dû être le signe m'indiquant que quelque chose n'allait pas bien. Ils s'acharnent sur moi, comme ces créatures ailées, chaque fois que je ferme les yeux.

Autour de moi, tout est noir. Rien de rassurant à quoi me raccrocher. Je suis seule au milieu de cette pénombre artificielle, comme si c'était le milieu de la journée et que les volets étaient maintenus fermés. Mon rêve se poursuit, mes yeux s'habituent à l'obscurité. Des bruits me parviennent. Trop loin pour que je perçoive le moindre mot. Ce ne sont que des chuchotements qui m'indiquent que je ne suis pas seule ici.

Mon corps est engourdi, à tel point que je n'en ai presque plus conscience. Mais c'est toujours comme ça dans les rêves.

J'ai l'impression de n'être qu'une paire d'yeux, et en l'occurrence, retenue dans une pièce noire.

Soudain, tout se met à tourner, et se brouille. C'est le néant.

Peu après, les chuchotements reprennent. Ils sont réguliers, rythmés. C'est presque une musique. Des images viennent se percuter les unes aux autres, par flash. Devant moi, un bureau... je ne l'avais pas vu auparavant. Mais dans les rêves, on va et vient sans prévenir.

Petit à petit, une lueur envahit l'espace et je distingue mieux le meuble en face de moi. Il est massif et très ancien, tout ce qu'il y a de plus classique. Mes yeux continuent de détailler ce nouvel objet émergeant de mon inconscient. Puis, je constate que quelqu'un a pris place derrière lui, sur un imposant fauteuil noir, une sorte de trône. Il me faut encore un instant avant d'arriver à détacher ses contours du reste de la pièce. C'est comme s'il était en train d'apparaître, juste devant moi.

La personne ou plutôt l'animal assis devant moi m'observe. C'est une version améliorée des créatures à ailes. Un homme, au vu de sa carrure, vêtu d'une cape sombre et d'une tête de loup, recouverte de

plumes. Ses yeux jaunes me fixent, sans relâcher, même une seconde, l'attention qu'il me porte. J'ai la sensation de connaître cette personne mais sans arriver à trouver de qui il s'agit.

À cet instant, je prends conscience de mon corps, ou plutôt, de mon sang. C'est étrange. J'ai l'impression d'en sentir chaque goutte circuler dans mes veines. C'est à la fois perturbant et tranquillisant. La sensation de mon enveloppe corporelle s'estompe. Je ne suis plus qu'un fluide.

Tout sentiment d'angoisse s'évapore. Je ne me sens plus persécutée.

Peu après. Je suis de retour dans une pièce sombre. Encore ces chuchotements et c'est ceux-là qui m'inquiètent. J'essaie de forcer mon esprit à se concentrer pour entendre plus clairement ce qu'ils disent. Mais rien. C'est un bruit de fond.

Au bout d'un moment, mes pensées se dissocient. Une sorte de tri entre ce qui est de l'ordre du rêve et ce qui appartient à la réalité est en train de s'opérer naturellement.

Je me réveille enfin, soulagée de laisser ce cauchemar derrière moi. Ma vue est encore brouillée mais j'imagine mon lit. Les dernières bribes de ma journée me reviennent. L'hôtel, Louise, le collier, Albert, la maison, Dorian, et la terreur.

Je suis dans un lit, mais il me donne une impression étrange. Mes yeux s'écarquillent en observant le plafond. Il fait sombre et noir. En me redressant, je constate que la pièce est vide. Pourtant, on dirait qu'il fait jour dehors. Les volets sont fermés et un à deux rayons arrivent à se frayer un chemin dans la pièce, malgré les planches qui y sont clouées pour s'assurer que la pénombre domine ici.

Je viens de me réveiller, j'en suis sûre. J'ai beau me frotter les yeux, ce que je vois est on ne peut plus réel. Je me trouve dans la pièce sale et crasseuse de mon rêve.

Sauf que tout est réel. Je suis prisonnière.

Chapitre 23

La panique me gagne. Impossible de garder mon calme en pareille situation. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui se passe et aucune explication sur ce que je fiche ici. Mon cœur palpite et j'ai des sueurs froides. J'essaie de me lever pour me diriger vers la porte. Impossible. Mes jambes se dérobent sous mes pieds et je m'effondre sur le sol. Je reste étendue, sur une dalle en béton sale, incroyablement.

J'ai beau espérer que ce soit une erreur ou bien qu'il y ait une explication rationnelle à tout ça, cette chambre crasseuse ne me semble pas être de bon augure. Mes yeux se posent sur la fenêtre et les volets. Comme dans mon cauchemar, des planches sont clouées par-dessus pour empêcher la lumière d'entrer. Ou pour étouffer les bruits.

Je suffoque.

M'agrippant au bord du lit, je me hisse pour me rasseoir. Depuis combien de temps suis-je ici ? Ce que j'ai pensé n'être qu'un rêve n'en était pas un. Et la dernière personne que j'ai vue avant d'atterrir ici est Dorian.

Le lit est en métal. En le touchant, je remarque qu'il est rouillé. Au-dessus, il y a une couverture et un coussin. La pénombre ne me permet pas de savoir s'ils sont propres ou non, mais j'émetts de sérieux doutes. Cet endroit a déjà dû servir avant moi. Alors, mon cœur se serre en pensant à Virginie. L'image des créatures ailées, tout droit sortie de mon cauchemar, se superpose à ce décor.

Je balaye du regard le reste de l'espace, mais rien. Tout vient valider ma première hypothèse : c'est un cachot. Mon cachot. Les sueurs froides reviennent de plus belle.

Je cherche un moyen pour me rassurer. Quelqu'un va finir par venir me chercher ? Je blêmis encore. Oui, quelqu'un va forcément finir par revenir dans cette pièce, ce qui n'est pas une bonne nouvelle.

J'ai peur.

Soudain, j'entends des chuchotements, puis des pas. Alors qu'ils se rapprochent, la crainte me tétanise. Je m'écroule à nouveau sur le lit, mon corps refusant de se tenir droit. Allongée sur le dos, je ferme les yeux. Et le verrou tourne dans la serrure.

Les pas approchent et s'arrêtent devant le lit. Je sens le poids d'un regard. On m'observe durant quelques secondes. Je contrôle ma respiration pour paraître endormie, et rien que cela me demande un effort titanesque au vu du peu de force que je possède encore. C'est mon mental qui, contre toute attente, fait la différence. Le danger me permet de déployer des ressources inespérées.

Une main m'attrape par la nuque et me redresse la tête sans ménagement. Mes lèvres trempent dans un mélange sucré sans que je puisse résister. Surprise, j'ouvre les yeux et tente de ne pas avaler le liquide. Ma réaction ne semble pas gêner l'individu, qui m'immobilise d'autant plus. Quand la main relâche sa prise, je retombe sur l'oreiller. Et les pas s'en vont.

Aussitôt, je recrache une partie du liquide sur le coussin.

Moins d'une minute plus tard, je sombre à nouveau, essayant de garder en mémoire l'image de la tête de loup à plumes masquant l'identité de l'individu, que j'ai à peine distinguée dans l'obscurité.

Quand je me réveille, aucune lumière ne provient de la fenêtre. C'est la nuit. Mon corps est moins engourdi que lors de mon précédent réveil, sans doute parce que j'ai réussi à rejeter une partie du liquide. Il y a de fortes chances que ce soient des somnifères, ce qui explique mon état lymphatique. Des images me reviennent en tête. J'ai l'intime conviction d'avoir été droguée durant l'après-midi. En chemin vers le commissariat, je n'étais pas dans mon état normal. Le verre d'eau qu'Albert m'a apporté n'était pas innocent. Lui aussi, tout comme Louise, est d'une loyauté indéfectible envers la famille Chambert. L'argent achète tout.

Par chance, j'ai été habituée à ce type de médicaments lors de mes nombreuses thérapies et j'y ai développé une certaine résistance. La dose que j'ai ingurgitée m'a fait dormir, mais mon corps est un peu plus alerte. Pour le vérifier, je me redresse. Mes yeux s'habituent petit à petit à la pénombre et j'arrive à distinguer l'autre bout de la pièce. Je vois la porte. Un torrent d'espoir se fraie un chemin dans mon esprit. J'étends une jambe en gémissant et la laisse glisser le long du lit. Puis je rapproche la deuxième en m'appuyant sur les mains. Je me mets debout en grimaçant, tremblante.

Je me concentre pour ne pas perdre l'équilibre et, tâchant de ne pas être entendue, je me dirige vers la sortie. Mes yeux sont exorbités tant j'aimerais atteindre la porte et qu'elle ne m'oppose aucune résistance. Je dois fuir. Ma survie en dépend.

Lorsque je ne suis plus qu'à quelques centimètres du battant, je tends la main pour atteindre la poignée, puis me ravise. Mieux vaut vérifier que personne ne traîne derrière, sinon, cela reviendrait à sauter dans la gueule du loup. Je colle mon visage contre le bois froid.

Rien. Pas même un murmure. J'expire profondément et appuie sur la clenche. C'est fermé. Comment ai-je pu imaginer le contraire ?

La petite partie de moi qui croyait encore qu'une explication soit possible s'envole. Ici, on ne me veut pas du bien. Mes sens sont unanimes et me renvoient un seul mot : « danger ».

Durant un instant, je reste devant cette porte fermée à clé. Il n'y a donc aucune chance pour que j'arrive à m'extirper de ce cauchemar ? Un vent de panique m'empêche d'émettre des idées cohérentes. Je cherche des explications, des solutions, mais tout s'embrouille.

C'est à cet instant que je constate que je porte encore la robe de l'hôtel. La nausée me reprend. Et les larmes me montent aux yeux. Les mains sur le visage, adossée contre le battant, je respire profondément pour tenter de me calmer. Il me faut me concentrer et trouver une idée qui me fasse sortir d'ici. Je dois rester forte.

Mon attention se dirige à nouveau sur la porte. Elle est verrouillée par une serrure unique. Si je devais la crocheter, il me faudrait quelque chose de long et de préférence en métal pour faire tourner le barillet. Les mains prises de violents soubresauts, je tapote mon crâne à la recherche d'une épingle à cheveux. Mon cœur s'emballe devant cet espoir... mais je n'en trouve pas. Désespérée, je fais demi-tour et retourne au pied du lit. Ma dextérité revient à mesure que je bouge. Je m'agenouille et tâtonne sous le sommier. Rien non plus. Il ne reste plus que la fenêtre. Je palpe l'encadrement avec les mains et tombe sur un clou, mais il est trop profondément planté dans le bois. Cela me donne une idée. Je pose mes mains à plat sur le mur et fais de grands mouvements, comme si je voulais le nettoyer. À l'origine, cette pièce n'a peut-être pas été conçue pour être un cachot. Il y a peut-être d'anciens crochets pour fixer des tableaux. Mon espoir enfle à vue d'œil. J'entame la fouille du deuxième mur, derrière le lit, quand ma patience est récompensée. C'est plus un clou qu'un crochet, et j'arrive sans peine à le retirer. Les murs sont très abîmés.

Je scrute mon clou comme si c'était un trésor. Il y a trop peu de lumière pour que je perçoive distinctement sa forme, alors je fais confiance à mes autres sens. Il est si fin que, d'une pression, j'arrive à le courber. Je ne sais pas si ça fera l'affaire, mais mon instinct me dit qu'il vaut mieux tenter ma chance en sortant plutôt que d'attendre de voir ce que le sort me réserve ici.

À l'aide du montant du lit en ferraille, je m'applique à tordre de nouveau mon clou pour que sa forme s'approche de celle d'un crochet et retourne vers la porte. J'insère mon outil dans la serrure. Puis, je tente de presser sur chaque goupille pour les faire remonter. Inutile de dire que c'est la première fois que je tente ce genre d'opération. J'avais observé cette pratique dans un reportage sur le Net que j'avais regardé d'un œil distrait, me disant que cela pourrait servir pour mes

investigations hors-pistes lorsque je serais une grande journaliste. Quelle ironie !

Le cœur battant, je prends conscience qu'il me faut un autre clou pour faire tourner la serrure, sans quoi la porte restera fermée. Haletante, je retourne au fond de la pièce. Mes mains fouillent les murs en de grands gestes brusques, le temps presse maintenant. Ma main droite tombe sur une pointe qui me blesse sur presque toute la longueur de la paume. La coupure reste superficielle, mais je sens quelques gouttes de sang couler et ruisseler vers mon poignet. La drogue que l'on m'a fait ingérer fait aussi office d'analgésique. Tant mieux, la douleur m'aurait retardée. Sans m'attarder sur ma blessure, j'extrais la pointe du mur. Je m'efforce d'en tordre l'extrémité contre la tête de lit en métal pour en faire un autre crochet. Mes doigts glissent à cause du sang qui poisse le métal et je dois m'essuyer plusieurs fois dans les couvertures.

Agenouillée devant la porte, je reprends ma tentative pour sortir de cette prison. Comme précédemment, je réussis à lever les goupilles et j'utilise mon second crochet pour faire tourner le barillet. Mon cœur tambourine dans ma poitrine et des sanglots me serrent la gorge. Aucune résistance, ça marche. La serrure n'est pas toute jeune, c'est une chance.

Avec précaution, je tire la porte jusqu'à moi. Ma respiration est saccadée et je peine à contrôler mes tremblements. Je pénètre dans un couloir et referme derrière moi aussi délicatement que possible. Tout doit laisser penser que je suis encore à l'intérieur.

Le contraste est radical. À intervalles réguliers, des appliques ornent les murs et diffusent une lumière douce. Le sol est recouvert d'une moquette rouge, donnant l'impression d'une maison de haut standing. Les murs sont en pierre, enduits d'un crépi sombre, peut-être du gris. Comme je suis pieds nus, mes pas sont presque inaudibles. Mon cachot est la dernière pièce de ce long corridor. Si quelqu'un arrive, ce sera pour moi.

Je me mets en marche. Pas à pas. Quand j'arrive à la hauteur de la première applique, j'avale ma salive. Elle est en fer forgé et ornée d'une pierre bleue. Mes lèvres se pincet alors que les paroles de Dorian me reviennent en tête. « *Tu verras souvent ces pierres chez moi.* » La rage s'insinue en moi et provoque une décharge d'adrénaline. Aucun doute, je suis retenue dans un lieu qui appartient à la famille Chambert. Cela a au moins le bénéfice de m'arracher à ma torpeur et d'anéantir la moindre illusion d'une explication qui disculperait Dorian.

De peur d'être entendue, j'avance au rythme d'une fourmi, et il me faut plusieurs minutes pour atteindre l'extrémité du couloir. Tout semble calme. En avançant, je repense à des bribes de vie agréables

dans l'espoir de calmer mes craintes. Les vacances que nous avons passées, ma mère et moi, au bord de la Méditerranée. Cette année-là, et malgré notre petit budget, nous nous étions tout autorisés : bateau dans les criques de Cassis, jet-ski, cocktails à la terrasse de bars branchés. Le rêve... De nouveau, un sanglot. Mais j'ai besoin de me raccrocher à des faits réels ou bien je vais m'effondrer. Perdre le contrôle et tout mélanger. Entre cauchemar et réalité, la barrière est devenue si mince.

La douleur dans ma paume s'intensifie et je profite de passer près de l'éclairage pour étudier ma blessure. Rien de grave, mais la plaie s'étend sur toute la largeur. Ça me brûle de plus en plus. Le clou devait être rouillé et sale, c'est certain. J'approche ma main de ma bouche, nettoyage sommaire, mais qui peut s'avérer efficace. Je me fige. Quelque chose me perturbe. Là où je m'attendais à un goût ferrique et âcre, je perçois quelque chose de bien plus doux. Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Je frémis. Est-ce la drogue qui me fait cet effet-là ? Cette boisson sucrée que l'on m'a fait boire ? Depuis combien de temps suis-je ici ? Peut-être que cela fait des jours que je suis là, à boire ce liquide trop sucré. Le sang saturé de sucre, en permanence au bord du malaise...

Pour l'heure, ce n'est pas mon problème principal. Il faut que je sorte d'ici. Plus tard, il sera toujours temps de chercher à comprendre ce qu'on m'a administré. Ma progression m'amène à une sorte de pièce centrale. Vide. Le plafond est plus haut que celui du couloir que je viens d'emprunter et un imposant lustre comble le vide. En face de moi, un autre couloir. À droite, deux portes, à gauche, deux portes aussi. Une symétrie redoutable. À cet instant, il est exclu que je songe à pénétrer dans l'une des pièces. Il y a quatre options, et une probabilité trop importante pour que j'y trouve un individu au masque de loup.

Toutefois, l'idée de m'approcher de l'une de ces portes pour en apprendre davantage me traverse l'esprit. J'ai besoin de savoir ce qu'on me veut. Mais ma blessure à la main se met à me lancer et je me focalise à nouveau sur mon objectif principal. Je dois sortir d'ici au plus vite. Pour plus de discrétion, je longe les murs et passe devant les deux portes situées à ma droite. Je reprends ma marche, sans respirer, en direction du couloir, en face, qui semble mener vers la sortie.

Des larmes coulent sur mes joues. La peur de voir quelqu'un surgir d'une des pièces me tétanise. Un pas après l'autre, je glisse vers la porte à double battant, dans l'espoir qu'il s'agisse de l'entrée principale. Une fois devant, je n'ai aucune hésitation. Je saisis la poignée, une sorte de tige décorée d'une boule en métal, et la tire à moi. Elle n'est pas verrouillée. Quand j'entrouvre plus largement, juste ce qu'il faut pour me faufiler, j'entends les bruits de la nuit. J'ai le

sentiment d'être sauvée.

Mes larmes se tarissent, me donnant l'impression qu'il ne reste plus d'eau dans mon organisme. Sans plus attendre, je me mets à courir. Je fonce droit devant moi, au milieu de la nuit. La frénésie s'empare de moi et mes foulées s'accélèrent. J'ai à peine le temps d'analyser le paysage pour savoir où je suis. En quelques enjambées, je rejoins l'épaisse végétation qui borde la bâtisse. À cet instant, j'ai la présence d'esprit de regarder derrière moi. L'endroit dans lequel on m'a retenue contre mon gré ressemble à l'un des gîtes que nous avons fréquentés lors de notre excursion dans le cirque de Mafate.

Mafate.

J'avais vu juste, c'est bien là que tout se passe. Je cours encore quelques minutes puis ralentis, essoufflée, pour finir par me mettre à marcher. Les forces me manquent. Je regarde autour de moi. Des arbres, des bruissements et l'obscurité.

La nature ne m'effraie pas. Je sais qu'il y a quelques gros insectes, des araignées – les bibes, des lézards – les margouillats, mais ils ne me feront rien en comparaison de ces personnes qui me retiennent prisonnière ici. Est-ce qu'ils connaissent bien les alentours ? Si c'est le cas, je suis perdue. Ma seule chance est de mettre un maximum de distance entre nous, avant qu'ils ne découvrent que je viens de leur fausser compagnie.

Le cirque de Mafate, si magnifique, me paraît maintenant des plus hostiles. Et la lune n'est pas en ma faveur. Son maigre quartier ne m'offre qu'une faible lueur pour m'aider à trouver mon chemin. Scrutant le sol, je cherche le sentier avec avidité. N'importe quel sentier qui pourrait me mener jusqu'à un autre îlet, et y trouver des habitants.

Soudain, j'entends le bruit d'un moteur. Par réflexe, je m'adosse à un arbre pour mieux identifier ce son. Très vite, il se rapproche et je comprends qu'il s'agit d'un hélicoptère. En levant les yeux, je le vois flotter dans les airs, en direction de la maison que je viens de quitter. C'est un signe, il faut que j'accélère. Si quelqu'un d'autre arrive, on va finir par découvrir mon absence.

Prise de panique, je me remets à courir, droit devant moi. Le relief change brutalement et le sol se dérobe sous mes pas. La pente est si abrupte que je n'ai pas le temps de ralentir et mon poids m'entraîne dans la descente. L'équilibre me manque et je bascule en avant jusqu'à heurter le sol froid et dur.

Alors que je suis étendue sur le sol, perdue et meurtrie, je pense à la Diagonale des fous. Cette course célèbre qui traverse l'île de part en part, sur une distance de plus de cent cinquante kilomètres. Je sais que l'itinéraire passe par Mafate, de jour comme de nuit. J' imagine toutes les forces qu'il faut déployer pour apprivoiser cette nature

sauvage, pour qu'elle vous laisse passer au lieu de vous ensevelir.

Je suis allongée par terre et la douleur irradie mon corps. Mes forces m'abandonnent et je frissonne. Maintenant, je suis dans l'incapacité de me lever. Ce cauchemar n'en finit pas. Le malaise approche et veut m'engloutir tout entière. Et j'en ai envie. Cette fois, je veux retourner dans mes rêves, et peu importe si ce sont des cauchemars, j'en ai assez de la réalité.

Plus tard, un bruissement me fait revenir à moi. Je refoule ce son le plus loin possible pour sombrer à nouveau, mais il se fait plus insistant. Mes sens se mettent en alerte. Mon cœur s'emballe, mes muscles se tendent. Mon corps se réveille, la douleur aussi, me rappelant que je suis blessée. Sans doute des contusions, de belles écorchures tout au plus.

Mes yeux s'ouvrent avec difficulté et mettent un moment pour faire la mise au point. J'aperçois le ciel noir. C'est encore la nuit. De toute façon, j'ai perdu le fil du temps. J'essaie de me redresser et ma tête me lance. Mes cheveux sont pris dans les ronces qui jalonnent le sol.

Les bruits que j'ai perçus quelques minutes plus tôt s'intensifient. Je dois reprendre ma route ou bien me mettre à couvert. Ici, je suis facilement repérable.

Je roule sur le ventre et, en m'appuyant sur les mains, je me mets péniblement debout. Mes pieds nus me font souffrir. Je n'ose imaginer le nombre d'épines qui s'y sont nichées. Mais pour l'instant, ce qui compte est de trouver un abri. Je me traîne un peu plus loin, à couvert, et je m'adosse *in extremis* à un arbre. Le bruit est tout près. Au bout de quelques secondes, j'entends distinctement des pas froissant la végétation.

Il est là.

Le faisceau d'une lampe de poche fait des allées et venues d'un point à un autre, éclairant des zones de la forêt en des mouvements précipités. Mon estomac se contracte et j'ai envie de hurler. Est-ce que ce cauchemar ne va jamais s'arrêter ?

À cet instant, une seule pensée me vient en tête. Je regrette de m'être mêlée à tout ça.

Les pas se rapprochent et s'arrêtent à quelques mètres de ma cachette. Je suis sûre que l'individu est en train de regarder l'endroit où j'étais allongée, quelques minutes plus tôt. Le faisceau de la lampe s'est immobilisé. Je me fige dans l'espoir qu'il passe son chemin. Est-ce que j'ai laissé des traces ? Je réfléchis à toute allure, puis je me tétanise.

Le sang.

Un coup d'œil à mes jambes nues atteste de cette hypothèse. J'ai laissé des traces de sang par terre, là où je suis restée allongée, et ces

traces vont le mener jusqu'à moi. La peur me paralyse et je retiens mon souffle. Le silence s'épaissit au point de peser sur la forêt.

Soudain, une voix vient le transpercer.

– Alexia ?

Chapitre 24

Le 25 septembre

Alexia se lève en sursaut. Elle sait maintenant. Elle sait tout. Tout ce qui lui est arrivé.

Il lui aura fallu tout ce temps et revivre chaque instant de ce voyage sur l'île intense, un à un, pour qu'elle assemble tous les morceaux du puzzle.

La vérité est douloureuse. Mais mieux vaut la vérité que vivre dans l'ombre. Et sans ces pénibles flash-backs, elle serait devenue folle, c'est certain. Elle se serait satisfaite d'une réalité, mais qui n'en était pas une. Une illusion écoeurante, fabriquée par des personnes sans aucune compassion. À cette idée, elle bouillonne.

Le souvenir de son voyage sur l'île est si réel maintenant. Tout est vrai, malgré ce qu'on a voulu lui faire croire. Dorian était bien là le jour de son accident de voiture.

Elle sourit. Cette fois, plus aucune larme ne menace de couler.

Elle était au centre de quelque chose de bien plus grand que ce qu'elle avait imaginé. Et même ce Dr Trevor a eu un rôle à jouer. Il est celui qui a pris soin de vérifier chaque mot qui sortait de sa bouche après l'accident.

Ils croient qu'ils en ont fini avec elle.

Mais c'est faux.

Elle va leur faire payer ce qu'ils ont fait.

Chapitre 25

Dimanche 11 août, cirque de Mafate

– Alexia ?

Encore cet appel, et cette voix que je reconnais maintenant. Le soulagement m’envahit, je suis rassurée, prête à me jeter dans les bras d’Adrien. Mais d’autres bruits de pas retentissent dans l’obscurité, sans que j’aperçoive le flash lumineux d’une lampe de poche. Une autre personne approche, cherchant à dissimuler son arrivée. La peur me reprend. Malgré la présence d’Adrien, je reste sur mes gardes. Et je m’enfonce un peu plus dans l’obscurité.

– Qu’est-ce que tu fais là ?

Cette autre voix me glace le sang. C’est celle de Dorian. Mon cœur s’emballe et j’ai peur pour Adrien, qui se retrouve face à lui.

– C’est plutôt toi qui devrais me le dire, reprend Adrien.

Je sens de la hargne dans sa voix, il est sur la défensive. Est-ce qu’ils se connaissent ?

J’ai envie de lui crier de s’échapper mais cela ne servirait à rien au milieu de cette jungle épaisse. Alors, je rassemble ce qui me reste de courage et je sors de ma cachette. Tremblante, je me mets à découvert, face à eux. Aussitôt, les deux visages pivotent pour me faire face. Tous les deux me sourient sans que je comprenne ce que cela signifie. Perturbée par leur réaction, je ne m’approche ni de l’un ni de l’autre.

– Alexia ? lance Dorian, d’une voix brisée que je ne lui connais pas.

Je me tourne vers lui, sur le qui-vive. La haine que je ressens pour lui se manifeste avec violence.

– Oui, Dorian, c’est bien moi, dis-je, me surprenant moi-même d’être capable de parler aussi distinctement.

Adrien nous regarde tour à tour et s’approche de moi. Il y a comme une hésitation dans son mouvement et j’ai envie de faire un pas en arrière. La peur qui m’habite n’est pas encore prête à lâcher prise. Mais face à son sourire rassurant, je baisse la garde.

– Alexia, je t'en supplie, viens avec moi, demande Dorian, sur le même ton implorant.

J'ai envie d'exploser de rire. Le décalage entre sa demande et la réalité cruelle de la situation va me faire péter les plombs. Est-ce que c'est ce que disent tous les tueurs en série ? Est-ce qu'ils demandent, supplient leurs victimes de les accompagner ? Et est-ce qu'elles les suivent...

– Alexia, je sais que les apparences sont contre moi, reprend-il comme s'il lisait dans mes pensées, mais je vais tout t'expliquer. Tu dois me faire confiance. Je suis avec toi depuis le début.

Je refoule mes idées de dénouement heureux. Dorian me manipule, et ce depuis notre rencontre. Je ne suis plus la pauvre petite Alexia. Je ne serai plus une victime. La haine qui s'est insinuée en moi m'enveloppe d'un voile hermétique à ses suppliques.

– Va te faire voir ! Et tes explications, tu peux te les foutre au cul, espèce de taré !

Je le défie du regard. C'est à ce moment qu'Adrien intervient.

– Viens par ici, Alexia, il faut partir, maintenant.

Adrien sort une arme alors que Dorian s'approche de nous. Je reste bouche bée devant le métal qui luit dans l'obscurité.

Adrien s'approche encore de moi tout en pointant son pistolet sur Dorian. Celui-ci ne paraît pas impressionné et reste immobile. Nous reculons encore et Adrien, d'un signe de tête, m'invite à marcher. Mon regard oscille de la direction indiquée par Adrien au visage de Dorian, impassible. Au bout de quelques mètres, nous rejoignons un sentier, un peu plus bas. Il n'est qu'à quelques mètres de l'endroit où j'ai chuté. Un pincement au ventre amplifie l'amertume que je ressens à l'idée de ne pas l'avoir vu moi-même. Il m'aurait permis de fuir ces lieux il y a déjà quelques heures.

Je jette un dernier regard par-dessus mon épaule et croise les yeux de Dorian braqués sur moi. Cette fois, son expression me terrifie. Il me regarde d'une manière que je connais parfaitement. C'est un sourire empli de tendresse, mais j'y décerne également de la crainte, sans que je parvienne à me l'expliquer.

Adrien, l'arme au poing, me pousse pour que je continue à marcher. Je m'exécute, sans trop m'éloigner de lui, perturbée par l'attitude de Dorian. Au bout d'une minute, il range son arme, ce qui a pour effet de me tranquilliser. Il estime que nous sommes hors de danger. Même si ce n'est pas le moment, je ne peux m'empêcher de poser quelques questions.

– Comment m'as-tu retrouvée ?

– En fait, je t'ai suivie, me répond-il sur un ton presque enthousiaste.

Je m'attends malgré moi à davantage d'explications, qui ne

viennent pas. Mes muscles se contractent en un signe d'alerte. Quelque chose cloche. Mais comme il ne faut pas attirer l'attention sur nous, je respecte son silence. Nous pressons le pas sur le sentier qui commence à grimper.

À grimper en direction du gîte... et non à descendre pour rejoindre un autre îlet, comme je l'imaginais. Nous devons pourtant quitter les montagnes pour rejoindre la civilisation et les secours. À cette idée, je m'immobilise et mes yeux se mettent à briller.

Mon cœur se brise, une fois de plus.

Je me tourne pour faire face à Adrien et le spectacle m'épouvante. Son visage est contracté en une moue mauvaise, loin des regards charmeurs dont il me gratifie d'habitude. J'ai le sentiment d'avoir rêvé ces scènes où il minaudait face à moi.

– Et avant de me suivre dans la forêt, bredouillé-je à bout de forces, comment savais-tu que j'étais ici ?

– Eh bien, car j'étais avec toi, dans le gîte, dit-il d'un ton glacial malgré son sourire. Là où tu étais censée rester, espèce d'idiote !

À cet instant, je prends vraiment conscience du danger. Les signaux d'alerte explosent dans ma poitrine. Comme si la mort en personne se tenait devant moi.

En une tentative désespérée, je me mets à courir. Après quelques foulées, Adrien me rattrape et me tire par le bras pour m'obliger à faire volte-face.

– Tu penses t'échapper ? fait-il en souriant.

Mes jambes se mettent à chanceler. Est-ce que toutes les personnes de mon entourage me veulent du mal ?

Il se met à hurler, l'air dément.

– Putain, tu crois franchement que je vais te laisser filer !

Je suis en état de choc, presque extérieure à la scène qui se déroule devant moi. Adrien va me ramener à mon cachot. Et pour le confirmer, il me pousse du bout de son arme pour me forcer à marcher sur le sentier. Comme je ne bouge pas, il appuie davantage le canon du pistolet contre mes côtes, jusqu'à ce que cela soit douloureux. Mais ce n'est rien en comparaison de mon cœur déchiré.

De désespoir, je soutiens son regard. Ses yeux sont remplis de hargne. Alors, agacé, il m'attrape le bras sans ménagement et me traîne sur le chemin. Résignée, je cherche à comprendre pourquoi ils m'ont entraînée dans cette horreur. Dorian et lui sont-ils complices ? Adrien, le meilleur ami de mes cousins, depuis toutes ces années, présent presque tous les jours chez mon oncle et ma tante, braque ce soir une arme sur moi.

– Pourquoi ? demandé-je, la voix étranglée.

Adrien me fixe et semble ne pas comprendre.

– Qu'est-ce que tu gagnes dans tout ça ? insisté-je. De l'argent ?

Il éclate de rire. J'ai envie de pleurer devant mon impuissance.

– Mais en fait, tu ne sais pas grand-chose, dit-il d'un ton ironique, comme si tout cela n'était qu'une mauvaise blague. Moi qui croyais que tu avais tout découvert, malgré mes précautions. Quelle déception ! J'ai éprouvé de l'admiration pour toi, mais en fait, tu n'es pas loin d'être comme les autres.

Un bruissement se fait entendre. Adrien détache son regard du mien pour scruter la forêt. Je ne pensais pas pouvoir me sentir plus mal, pourtant, à cet instant, je m'enfonce dans les abysses de la douleur. Il ne peut s'agir que de Dorian.

Un oiseau prend son envol à quelques mètres de nous. Je lève les yeux vers le ciel pour l'apercevoir, mais la végétation, beaucoup trop dense, n'offre aucune visibilité. Un coup d'œil vers Adrien me confirme qu'il a le même réflexe que moi. Sans plus attendre, je prends mon élan et balance un coup de pied dans sa main pour propulser l'arme loin devant nous. Et je me mets à courir, empruntant le sentier dans le sens inverse.

– Merde ! lâche-t-il.

La végétation semble remuer de toute part derrière Adrien, mais je ne me retourne pas pour voir de quoi il s'agit. Je sprinte sans me poser de question, parce que ma vie en dépend. Durant les minutes qui suivent, je lance frénétiquement mes jambes en avant pour mettre un maximum de distance entre eux et moi. Quand mes forces ne me permettent plus d'avancer, je diminue la cadence, jusqu'à marcher. Mes poumons sifflent en un râle inquiétant. Mon estomac se contracte à intervalles réguliers dans des spasmes douloureux. J'aimerais vomir ma détresse, ma colère et mon dégoût, mais je n'ai rien à expulser. Tout reste en moi.

Je continue de marcher durant des minutes, des heures, je ne sais plus. La pénombre m'effraie et me fait perdre tous mes repères. Égarée dans le cirque de Mafate, mes jambes vacillent. Je perds l'équilibre.

Je sombre.

Chapitre 26

Le 2 octobre

Alexia est assise sur son lit. Elle déchire les dessins de créatures ailées qu'elle s'acharnait à réaliser ces derniers jours. Aujourd'hui, elle sait ce qui lui reste à faire.

Le Dr Trevor vient prendre sa place dans le fauteuil et, comme d'habitude, il sort son calepin.

– Bonjour, mademoiselle.

– Bonjour, docteur, fait-elle d'une voix solennelle. Nous pouvons commencer.

– Bien, je vois que vous avez hâte !

– Oui. Je me sens mieux maintenant. J'ai conscience d'avoir fait un vrai pas en avant ces dernières semaines.

– C'est vrai, Alexia, dit le médecin en hochant la tête, visiblement fier d'elle. Alors, reprenons depuis le début. Racontez-moi l'accident.

– Oui, bien sûr. Comme je vous l'ai dit dernièrement, tout est revenu. Grâce à vous, docteur. J'ai enfin retrouvé la mémoire.

Le docteur sourit face à cette flatterie.

– Oui, et je ne vous cache pas que j'en éprouve de la joie.

– Je me souviens, lorsque vous vouliez que je vous parle de l'accident, fait-elle avec un brin de nostalgie dans la voix. C'était votre toute première question...

Alexia balance ses jambes d'avant en arrière. Elle replace quelques mèches de ses longs cheveux bruns qui s'échappent de son chignon. Puis elle se lance :

– Vous savez, entre ce voyage sur l'île de la Réunion et l'accident, il s'est passé neuf semaines exactement.

Elle fait une pause et sourit.

– Et je dois dire que ça a été neuf semaines au paradis. Je suis allée là-bas pour échapper à mes problèmes. Je voulais même réaliser un reportage, fait-elle dans un sourire d'autodérision. J'ai cru que j'avais tout réglé avant de partir et qu'il s'agirait d'un nouveau départ, mais je n'y étais pas du tout. Alors, je me suis inventé une relation avec

Dorian Chambert. Une relation idéale et paradisiaque. Celle dont j'ai toujours rêvé. Il me procurait exactement ce dont j'avais besoin. Il me connaissait si bien que j'avais l'impression qu'il était dans ma tête.

Elle rit.

– Je n'avais pas idée d'à quel point c'était vrai !

Le médecin hoche la tête et, d'un geste, le stylo à la main, il l'invite à poursuivre.

– Mais au fond, je savais que ma supercherie allait être découverte, même si j'avais pris soin d'en dissimuler tous les détails. Alors, cette impasse m'a poussée à fuguer vers le cirque de Mafate. Là-bas, j'ai erré quelques jours avant qu'on ne me retrouve. J'ai dû me perdre, c'est encore un peu flou, mais je n'étais plus moi-même, dans un état second.

Alexia fait une pause.

– Heureusement, reprend-elle, on m'a trouvée. Après un séjour à l'hôpital, pendant lequel ma mère m'a rejointe, j'ai été rapatriée en métropole. Ensuite, j'ai broyé du noir, chez moi, cultivant à nouveau cette fixation que je faisais sur cet homme. Enfin, jusqu'à l'accident de voiture, à peine deux jours après mon retour. Un accident grave, mais qui m'a remis les idées en place, d'une certaine manière. Même si ça a été très long ! finit-elle en tâchant de sourire.

Le docteur relève la tête, l'air interrogateur.

– Inventer de pareilles histoires a forcément ses raisons, renchérit le médecin. D'ailleurs, nous nous sommes longuement attardés sur le dénouement, votre accident. Qu'en pensez-vous aujourd'hui ?

– Au début, c'était comme un rêve éveillé. Mais j'ai bien compris que nous n'avons jamais eu de relation. Jamais. Et que c'est le fruit de mon imagination. Alors, bien sûr qu'il n'y avait personne dans la voiture. C'est juste que j'espérais encore qu'il soit là, avec moi. Et avec le choc de l'accident, tout s'est mélangé dans mon esprit.

Le Dr Trevor hoche la tête, un sourire satisfait accroché au visage.

– Bien. Je crois que nous avons fait le tour de la question. Le reste sera traité en ville, dans mon cabinet ou chez un confrère, si vous le préférez. Il est temps de rentrer chez vous, Alexia.

Alexia se mord la lèvre inférieure pour ne pas pleurer. Elle a réussi. Cette fois, le compte rendu du médecin sera positif. Il pourra rassurer la famille Chambert. Aucun mot sur ce qui s'est réellement passé ne sortira de sa bouche.

Elle sort de la clinique en début d'après-midi. Une légère brise vient soulever ses cheveux. Dehors, l'automne a pris ses quartiers. Les arbres roux sont en partie dégarnis. Son regard s'habitue à la douce luminosité de cette journée d'octobre. Voilà presque un mois qu'elle n'a pas mis le nez dehors.

Elle se sent plus vivante que jamais.

Un coup de klaxon la tire de ses songes. La voiture de sa mère s'engage sur le parking.

Maintenant, elle sait ce qu'elle a à faire. Alors, elle jette un dernier coup d'œil à l'hôpital avant de prendre place sur le siège passager.

Son avenir et sa survie tiennent en quelques mots : retrouver Dorian.

Chapitre 27

Le 2 octobre

Alexia est debout, dans son minuscule appartement de la banlieue lyonnaise. Son attention se focalise sur son sac de voyage, posé par terre, devant elle. Elle ne l'a pas revu depuis plusieurs semaines. Et il est l'une des raisons de son accident de voiture.

Elle hésite.

Son regard se perd un instant par la fenêtre du salon. Le déclin de la luminosité annonce la fin de l'après-midi. Sa mère a accepté de faire un crochet ici, en sortant de la clinique, mais elle ne lui a accordé que dix minutes. Alexia n'a pas cherché à discuter davantage. Désormais, sa vie sera comme ça. Le temps où on la considérait comme une adulte est révolu, maintenant, elle est une personne irresponsable aux yeux de tous. Ils lui ont volé sa liberté.

Elle revient à son sac, son unique espoir. Il contient tout ce qui était en sa possession sur l'île.

Cette nuit effroyable au cirque de Mafate lui revient en tête. Elle se souvient de chaque seconde, alors qu'elle errait, terrorisée, au milieu des murmures de la jungle. Les bruits de la nature l'ont fait sursauter, même s'ils ne représentaient pas un vrai danger pour elle. En réalité, chaque fois qu'elle entendait le bruissement des feuilles d'un arbre, elle s'attendait à voir Dorian ou Adrien, ou peut-être même les deux, bondir pour la capturer à nouveau.

De peur qu'ils ne la prennent en chasse, elle s'est refusée à suivre le sentier, et a traversé la jungle de part en part. À plusieurs reprises, elle a rampé au cœur de l'épaisse végétation, persuadée qu'ils la guettaient, tapis derrière un buisson. Elle se remémore avec amertume s'être recroquevillée entre les racines noueuses d'un arbre, dans une posture d'animal traqué. L'obscurité n'a pas joué en sa faveur, et la beauté du relief du cirque de Mafate non plus. En état de choc, à moitié droguée, les ombres de la nuit ont dansé devant elle comme des créatures ailées. C'était un cauchemar éveillé.

Au bout de plusieurs heures de marche, alors que le soleil s'apprêtait à se lever, elle se rappelle s'être écroulée sur le sol, dans l'incapacité de se redresser. Allongée par terre, elle s'est étendue sur le dos pour fixer l'immensité noire. Un point s'est matérialisé dans le ciel bleu nuit qui cédait sa place à l'aurore. Une silhouette ondulait très loin au-dessus d'elle. Des ailes noires se déployaient, majestueuses, lui offrant un spectacle merveilleux jusqu'à ce qu'elle sombre pour de bon. Un oiseau d'une envergure impressionnante volait au-dessus d'elle, en de longs cercles hypnotisant. Une image bouleversante qui s'est gravée à jamais dans son esprit, comme le symbole de ce qui s'est passé durant son séjour sur l'île de la Réunion.

Après, c'est le vide. Jusqu'à ce qu'elle se réveille dans un lit d'hôpital. Sa mère lui tenait la main. Mais ce dont Alexia se souvient surtout, c'est de son maigre sourire quand elle a tourné la tête dans sa direction. Sa mère lui a expliqué qu'un habitant des montagnes l'avait découverte, inconsciente, gisant sur un sentier, en direction de la rivière des Galets. Elle était épuisée, déshydratée, désorientée.

Après quelques jours de convalescence, toutes les deux sont rentrées en métropole. Dans l'avion, Alexia se souvient de sa mère insistant pour qu'elle s'installe chez elle. Elle a bien tenté de donner sa version des faits, mais en vain. Personne ne s'est attardé sur ses propos, privilégiant les conclusions de l'enquête. Alors, elle a repris sa chambre de petite fille, au fond du couloir de la maison maternelle. C'est là que les questions ont commencé à se frayer un chemin dans son esprit.

Alexia était abasourdie par la version officielle. Elle aurait voulu visiter seule les montagnes et se serait laissé surprendre par la nuit. Elle se souvient des regards emplis de dédain de l'équipe médicale, sur l'île, qui ont vu dans ses agissements le caprice d'une jeune femme de métropole en manque de sensations fortes. Elle leur faisait perdre leur temps. À plusieurs reprises, la vérité a jailli de ses lèvres. Mais ses antécédents médicaux jouaient en sa défaveur et elle a vite compris qu'elle prenait le risque de s'attirer des ennuis. Les médecins ont préconisé un retour dans le cadre familial, du repos et la reprise d'une thérapie.

Ni Adrien ni Dorian ne se sont inquiétés qu'elle puisse les dénoncer. Ils avaient raison, elle n'a jamais eu de preuves contre eux. Et de toute façon, elle ne pouvait rien tenter. Sa parole ne représentait plus rien. Ils l'ont prise, comme le reste.

Et puis, il y a eu l'accident de voiture qui, à sa manière, a permis de remettre les choses en place.

Aujourd'hui, elle est devant son sac de voyage. Celui qu'elle est venue chercher quand, tournant en rond dans sa chambre, chez sa

mère, elle a compris qu'elle ne pouvait accepter cette situation. Elle savait qu'il existait une chance qu'il contienne les preuves irréfutables de ce qui s'est passé là-bas. Une chance infime pour que sa famille d'accueil ait rassemblé toutes ses affaires, y compris le contenu du coffre de son scooter.

Sauf qu'elle n'est jamais arrivée jusqu'ici.

Dorian a débarqué en métropole, en même temps qu'elle, pour terminer ce qu'il avait commencé à plusieurs milliers de kilomètres. Sur le trajet séparant la maison de sa mère de son appartement, elle s'est trouvée à nouveau nez à nez avec lui.

Alexia serre les dents.

Tout est de sa faute.

Tout.

Chapitre 28

Le 7 septembre, jour de l'accident

J'attends que ma mère quitte la maison pour se rendre au supermarché. Le frigo est vide. Je guettais ce genre d'occasion depuis un bon moment, celle qui me permettra de prendre ma propre voiture, garée dans la cour devant la maison depuis mon départ pour l'île de la Réunion.

Dès que ma mère s'en va, j'enfile mes vêtements, noue mes cheveux et m'adosse à la porte d'entrée, comptant jusqu'à trente pour m'assurer que je ne serai pas prise sur le fait. Ma mère a cette tendance à oublier la liste qu'elle a pris soin de préparer ou bien ses sacs pour emballer les courses, ce qui, à coup sûr, la fait revenir sur ses pas.

Tremblante, alors que je n'en suis qu'à vingt-cinq, j'ouvre la porte sans ménagement et me rue sur ma voiture comme si ma vie en dépendait. Ma berline blanche démarre du premier coup, toujours fidèle au poste.

Pour arriver à mes fins, j'ai la présence d'esprit de faire le tour du pâté de maisons. Mon excitation va me faire rouler bien plus vite que ma mère et il ne faut pas que je la croise. Quand j'ai la certitude que la voie est libre, je roule en direction de mon appartement. J'ai une vingtaine de kilomètres à parcourir et, à cette heure de la matinée, je ne vais pas être gênée par la circulation. Avec un peu de chance, je serai de retour la première. Sinon, ce n'est pas grave, j'aurai ce qui m'obnubile : mon sac. Une chance de crever cet abcès qui remplace ma vie d'avant.

Je m'engage dans une longue ligne droite, avant de rejoindre le périphérique, et j'accélère. La voiture juste derrière moi me serre d'un peu trop près. Je continue d'accélérer car à peine ai-je mis un peu de distance entre nous que le véhicule rattrape l'écart pour me coller davantage. Dans l'habitacle de ma voiture, je peste contre ce chauffard... C'est là que le déclic se fait.

Mon regard se fixe sur le rétroviseur pour identifier le conducteur

du véhicule noir dont le pare-chocs colle presque le mien. Je le reconnais sans difficulté.

Lui.

Dorian.

Mon cœur manque un battement. Contre toute attente, j'ai du mal à le quitter des yeux. Son regard, déterminé, m'effraie alors qu'il se rapproche encore de ma voiture. Mes mains se crispent sur le volant tandis que j'appuie franchement sur l'accélérateur pour mettre une distance définitive entre nous. C'est peine perdue. Sa voiture est plus puissante que la mienne. Il suit mon accélération et me double dans un vrombissement de moteur. Quand il passe à ma hauteur, je ne parviens pas à décrocher mon regard du sien.

C'est la dernière vision qui s'imprime sur ma rétine, juste au moment où mon véhicule quitte la route.

Chapitre 29

Le 2 octobre

Maintenant, elle va ouvrir son sac. Enfin. Elle doit savoir si tout est là.

Sans plus attendre, elle en vide le contenu à même le sol. Ses vêtements, propres et repassés, s'étalent en une masse informe. Avec frénésie, elle fouille jusqu'à tomber sur quelque chose de plus rigide. La pochette. Elle l'ouvre. Tout y est. Mais ce n'est pas suffisant. Elle retourne au sac pour jeter un œil dans les poches intérieures. Assise à même le sol dans le hall de son appartement, elle en extrait les quatre calepins qu'elle a subtilisés dans le tiroir fermé à clé du secrétaire, dans la chambre de Dorian. Des frissons parcourent son corps et elle sourit. La réalité à laquelle elle s'est accrochée, avec tant de force, est devant elle.

Elle regarde avec attention ces carnets rouges. Sur la tranche, il n'y a aucune inscription. Ils ont le format de livres de poche à la reliure épaisse. Comme les livres d'une bibliothèque. Ce qui les rend pratiques à dissimuler.

Elle en ouvre un, au hasard, se souvenant avoir vu le prénom de Virginie sur l'un d'entre eux. Son cœur se contracte et ses mains se mettent à trembler. Sur la première page, un seul mot : « Alexia ». La violence de sa découverte la tétanise. Il lui est impossible d'aller plus loin. Elle repose le carnet devant elle et l'aligne avec les autres.

Quatre carnets pour quatre filles.

Virginie, elle et deux autres. Il a noté, dans ces feuillets, des informations concernant chacune des filles avec qui il a mené son petit jeu. C'est beaucoup plus que ce qu'elle espérait en venant ici.

Elle a un coup d'avance. Même le Dr Trevor va s'avérer être un atout pour elle. Il va, dans son compte rendu, expliquer qu'elle a laissé derrière elle toute cette histoire, qu'il l'a reprogrammée, ne laissant aucune faille. Il va expliquer qu'elle a déliré, qu'elle a lutté, puis que tout est revenu et que Dorian ne fait désormais plus partie de son histoire finale. Le formatage a fonctionné.

Cependant, ce n'est pas acquis. Dorian y croira quelques jours, peut-être quelques semaines, mais il aura besoin de venir le vérifier par lui-même, c'est certain. C'est un homme méticuleux. Et maintenant, elle ne bénéficie plus de la protection que lui offrait l'hôpital. Car jamais il n'aurait osé se montrer là-bas, sachant que cela aurait apporté du crédit à son histoire.

Alexia roule en boule ses vêtements et les fourre dans son sac. Il est temps de rejoindre sa mère qui patiente dans sa voiture depuis presque dix minutes. Les dix minutes qu'elle lui a accordées. Elle coince les carnets dans la pochette et camoufle le tout dans son blouson que sa maigreur a rendu bien trop large. En passant devant son armoire, elle attrape deux jeans, un pull et deux tee-shirts. Elle garde le tout dans ses mains. Ils devront être visibles quand elle sortira dans la rue pour rejoindre la voiture. Si quelqu'un l'observe, il verra précisément ce qu'elle est venue chercher ici. Juste de quoi se vêtir pour les prochains jours.

Dès qu'elle arrive sur le trottoir, elle jette des regards furtifs autour d'elle. Ses mains tremblent encore. Elle ne sera pas sereine avant d'être allée au bout de cette histoire. Et à cet instant, elle se fait une promesse. Quoi qu'il arrive, elle découvrira tout.

Elle ouvre la portière et s'installe sur le siège passager, à côté de sa mère. Celle-ci ne dit rien durant le trajet du retour. Trop de choses sont en suspens entre elles. À vrai dire, leur dernière conversation remonte à celle qui a tourné au fiasco, dans sa chambre d'hôpital, en présence du Dr Trevor. Sa relation avec sa mère est brisée, comme le reste. Aujourd'hui, celle-ci pense qu'elle est malade et suicidaire. Perdre le contrôle en voiture, sur une ligne droite, seule, juste après avoir été retrouvée errante dans le cirque de Mafate. Que pourrait-elle penser d'autre ? Et que peut-elle répondre à cela ?

La vérité lui brûle la gorge, sans cesse, mais elle se retient. Personne ne la croira plus, même pas sa propre mère. Alors, elle se contente de dire le strict minimum, pour qu'aucun autre mot ne lui échappe. Il sera temps, plus tard, de tout expliquer. Dès qu'elle leur aura fait payer ce qu'ils ont fait.

– Merci, maman.

Sa voix est terne, triste et morte. En réponse, sa mère serre les dents. C'est pour ne pas pleurer. Au bout de quelques secondes, elle finit par hocher la tête et se tourne dans sa direction pour lui adresser un maigre sourire. Mais ses yeux, à elle aussi, sont éteints. Alexia se fige. La douleur de ce regard vide est incommensurable. Sa mère est rongée par la culpabilité. Quelle mère ne verrait pas que sa fille va mal ? Et quelle mère la laisserait partir à des milliers de kilomètres ? La laissant se crasher dans ses problèmes. Vu de l'extérieur, ça ressemble à un abandon.

Alexia aimerait la serrer dans ses bras et lui dire que tout est de leur faute, à eux. Mais il est encore trop tôt pour le faire. Elle n'a aucun élément.

Pour l'instant.

Durant le reste du trajet, elle serre ses vêtements contre elle, faute de pouvoir étreindre sa mère. Une fois arrivée à la maison familiale, elle file dans sa chambre et s'installe sur son lit que sa mère a pris soin de refaire. La voilà de retour, encore, dans la minuscule chambre de son enfance.

Comme elle sait qu'elle ne sera pas dérangée, elle extrait la pochette de son blouson et étale tout son contenu devant elle. Son cœur se remet à battre plus fort. Ses mains tremblantes déposent les carnets sur la gauche et les documents sur la droite. Elle prend une profonde inspiration et laisse planer son regard dans la pièce. Il lui faut refouler cette sensation d'étouffement. La pièce ne dépasse pas les neuf mètres carrés, mais elle sait que ce n'est pas la raison de son soudain manque d'air. Ce qu'elle vient de poser sur son couvre-lit violet appartient à Dorian et est maintenant dans sa chambre. Son unique cocon. Son lieu d'asile, de paix et dans lequel elle peut se retirer de cette réalité putride. Ses affaires, à lui, ici, sont un sacrilège, une profanation. Mais c'est nécessaire. Maintenant, ce sera aussi un endroit de vérité. Un *no man's land*.

Alors, elle expire bruyamment pour se donner du courage. Tout ce qui est devant elle n'est pas les vestiges de la torture qu'on lui a infligée.

Non.

Ce sera les pièces qui serviront à rétablir l'ordre des choses. Elle soupire encore. Et son cœur reprend une cadence normale. Seules ses mains, tremblantes, trahissent la peur qu'elle éprouve lorsqu'elle s'empare de l'un des petits carnets.

Sur la première page, un seul mot : Caroline. Elle ouvre les autres : Léa, Virginie et Alexia. Son souffle se raccourcit et elle hoche la tête. Voilà, c'est bien ça.

Elle éprouve une sensation étrange. Elle est à la fois rassurée et bouleversée. Rassurée parce que tout devient plus réel, plus concret et elle en a besoin. Mais elle est perturbée par la tristesse de cette réalité.

Sa main se pose sur le carnet qui porte son nom puis elle la retire. Elle n'est pas prête à en connaître le contenu. Elle revient sur celui de Virginie et s'allonge sur les trois grands coussins calés contre la tête de lit.

Il est temps qu'elle sache qui est Dorian.

Chapitre 30

En ouvrant le carnet, elle reconnaît sans peine l'écriture de Dorian. Fine, propre et régulière. Elle en déduit qu'il s'agit d'une sorte de journal.

Alexia ne sait pas à quoi elle s'attendait, mais cette proximité avec lui la dérange. Cette proximité avec le vrai Dorian. Elle espère que le décalage avec celui qu'elle a rencontré ne sera pas trop brutal. Ou plutôt si, ce sera plus facile de le haïr et de le faire couler comme il l'a fait couler, elle. Sans pitié, et pire, en y prenant du plaisir.

Elle lit les premières lignes d'une traite.

Virginie est une jeune femme de vingt-cinq ans qui présente toutes les caractéristiques nécessaires pour le « jeu ». D'abord, son histoire personnelle. Elle nourrit une obsession pour sa mère, due à sa disparition alors qu'elle n'était qu'une toute petite fille. Son père, habitant de l'île, n'a jamais trouvé d'explication plausible à cette disparition et s'est petit à petit muré dans le silence. Il a tout juste réussi à assumer sa vie de famille avec ses deux petites filles, et pour lui, cela se résumait en deux points essentiels : nourrir ses filles et les loger décentement. Pour le reste, elles ont dû tout découvrir par elles-mêmes.

Alexia fait une pause et se frotte le visage. L'écriture la surprend. C'est synthétique, organisé, froid. À vrai dire, elle s'attendait aux pulsions d'un psychopathe. Un texte décousu, ponctué de mots haineux, pas la reprise analytique et méticuleuse de l'histoire de Virginie.

Elle poursuit sa lecture. D'ores et déjà, elle constate que les filles ne sont pas choisies au hasard, il y a des critères.

Leur mère, originaire des États-Unis, a quitté l'île, seule (source vérifiée). Sa vie, sur une île, avec un ouvrier, n'a alimenté ses fantasmes que quelques années, puis elle a pensé qu'il valait mieux disparaître plutôt que d'assumer de délaisser une famille. Le sentiment d'abandon doit être très fort chez Virginie. Ce qui amène au deuxième critère : la fragilité est ancienne, mais toujours d'actualité. Dans ce cas, elle est parfaitement exploitable.

Pour ce qui est du dernier critère, il sera validé avec le début du jeu. Virginie n'a pas l'intention de postuler pour un emploi à l'hôtel, il faudra donc créer un contexte qui rende légitime l'accès à ses informations personnelles.

Dès lors, le jeu pourra commencer.

Alexia se mord la lèvre inférieure. Le dernier critère est l'accès aux informations. Alors c'est comme ça que ça s'est passé pour elle. Elle a intégré l'hôtel, et puis *hop*, sous couvert d'une embauche, tout son dossier a été rendu public. Elle réfléchit à son recrutement. Le coup de pouce d'Adrien était à mettre en relation avec Dorian. Sans oublier qu'elle l'a rencontré dans la même journée, alors qu'elle allait rendre visite à Pierre. Deux complices. Des coïncidences machiavéliques.

Le jeu, sa partie, avait déjà commencé. Ce n'était pas un hasard. Si ce n'était aussi pervers et sadique, elle saluerait leurs performances d'acteurs.

Les pages suivantes du carnet sont organisées de manière différente. Elles portent un titre, comme les chapitres d'un livre infâme. Dorian a découpé l'ensemble des éléments en catégories, sans doute pour pouvoir le consulter avec plus de facilité. Le thème suivant se nomme « Objectif ». C'est très bref.

Nous avons fixé l'objectif de ce jeu : Virginie doit être convaincue que sa mère est vivante et qu'elle s'apprête à la rencontrer.
Elle doit trouver les éléments, seule. En aucun cas elle ne doit soupçonner notre implication dans ses découvertes.
Montant de la prime : 10 000

Dorian et Adrien jouent pour de l'argent, à supposer que 10 000 soit une somme à gagner.

Mais à quoi est-ce qu'elle s'attendait, au juste ? Plus que troublée, elle espère en apprendre davantage sur lui. Qui peut bien être cet homme pour avoir inventé ce genre de jeu ?

Elle feuillette les autres pages avec avidité pour avoir une idée du thème des autres chapitres. Le suivant se nomme « Stratégies possibles », ensuite viennent « Recherches complémentaires », « Éléments à exploiter », « Erreurs à corriger » et « Résultats ». « Résultats ». Ce mot lui glace le sang. Il s'agit sans doute des conséquences de leur jeu pervers dont ils se délectent.

Alexia revient au début du carnet pour comprendre ce qui s'est passé avec Virginie. À cet instant, elle ne peut s'empêcher de penser à Pierre. Il a senti qu'il y avait quelque chose de louche, mais il est parti sur une mauvaise piste et les conséquences ont été désastreuses pour lui. Même aujourd'hui, elle se souvient de lui avoir promis la vérité. Alors, elle va lire l'ensemble du contenu du calepin et tâcher de finir ce qu'elle a commencé ; c'est-à-dire trouver des preuves pour faire éclater la vérité.

Avant de reprendre sa lecture, elle se lève et se penche au-dessus de son vieux bureau en formica. Elle attrape un fluo dans le pot à stylos et le jette sur son lit. Elle retire ses chaussures sans dénouer ses

lacets et se change pour passer une tenue d'intérieur plus confortable, qu'elle attrape dans la pile ramenée de son appartement. Dès qu'elle est prête, elle s'installe contre ses grands oreillers et débouche son stylo pour surligner tout ce qui pourrait être vérifiable, espérant qu'il a été aussi méticuleux que d'habitude dans sa prise de notes.

Elle surélève ses genoux afin d'y poser le carnet et sourit. Nul doute que le fait de barbouiller de jaune fluo ces pages si impeccablement tenues lui procure déjà le soupçon d'un sentiment de vengeance. Passer de la passivité à l'action est une petite victoire.

Au bout d'une heure, elle s'interrompt, saturée. Elle revient en arrière et relit les passages qu'elle a mis en évidence. Dès le commencement du chapitre intitulé « Stratégie », elle a constaté qu'il employait la première personne du singulier pour poser sur le papier le fruit de ses réflexions personnelles. Une immersion dans sa tête inespérée.

J'ai consulté son dossier ce matin même avant d'en faire une copie à Adrien. Il démontre qu'elle a longuement été suivie par le Dr Grinterd pour des problèmes de dépression. Sa scolarité est médiocre jusqu'à ce qu'elle rencontre son petit ami, nommé Pierre Hoareau, qui est très présent dans sa vie aujourd'hui. Elle s'est reposée sur lui à de nombreuses reprises. Il est probable qu'elle ait remué la question de la disparition de sa mère avec lui de manière régulière. Ce qui induit qu'elle s'interdira de le mêler à cela aujourd'hui, une fois de plus, pour ne pas mettre en péril leur relation. Mais à l'inverse, il peut être considéré comme un vecteur sûr d'informations...

Adrien et Dorian sont complices. Elle le savait, mais cette confirmation écrite de la main de Dorian lui donne la nausée. Et que Pierre ait été mêlé à leur plan démoniaque lui arrache une larme. Le médecin dont il est question doit travailler dans l'hôpital où séjourne Pierre aujourd'hui. De toute façon, il n'y a pas des tas d'endroits où soigner les dépressions et autres troubles chroniques sur l'île.

Elle ne peut s'empêcher de revenir à elle. L'attitude que Dorian a eue au début de leur relation lui paraît tout à fait compréhensible maintenant. Il soufflait le chaud et le froid. Et ce n'était pas par excès de romantisme, c'était le réglage des rouages de son plan.

Pourtant, tout s'est passé comme s'il se refusait à entamer une relation aussi passionnée que la leur. Une petite partie d'elle-même voudrait que ce soit parce qu'il hésitait à mettre en place la stratégie qu'il avait prévue pour elle. Mais sa conscience, plus froide et avertie, rationalise les événements. Il avait juste du mal à trouver le bon dosage. Celui qui lui a permis d'entrer si profondément en elle.

Se replongeant dans le cas de Virginie, elle reprend ce qu'elle a surligné :

Le retour aux thérapies se fait par épisode. Il peut y avoir deux ans avant qu'elle ne consulte à nouveau. Pas de casier judiciaire, rien au niveau de sa

famille, si ce n'est la médiatisation de la disparition de sa mère, au niveau local.

Le reste de la famille Vitry vit en métropole depuis une dizaine d'années. Le climat morose qui a suivi la disparition/le départ de sa mère les a sans doute poussés à partir. Le père, au vu de son emploi, n'a pas les moyens de financer des voyages pour se rendre en métropole. Ils sont seuls ici.

L'analyse est si froide que les larmes lui montent aux yeux. Comment peut-on rester aussi indifférent à une telle situation et poursuivre ce plan diabolique ?

Plus loin, il aborde la stratégie qu'il a prévue pour elle. C'est encore pire.

Mon projet est le suivant : il faudra, pour qu'elle accepte de partir à la recherche de sa mère, lui apporter les preuves de l'existence d'une secte, ou bien d'une société secrète. Il faut planter le décor d'une situation à laquelle sa mère n'a pas pu échapper. Si cette étape est bien menée, alors, elle éprouvera même un sentiment d'injustice face à la situation car on l'aura privée de sa mère. Elle devrait s'ouvrir au maximum et dépasser ses limites actuelles, y compris celles de son cadre d'acceptation (me vient l'idée d'y introduire quelque chose de surnaturel – à détailler –, mais ce pourrait être un élément facilitateur).

Les joues d'Alexia sont mouillées de larmes. Elle comprend maintenant que cette légende de société secrète et de Walkyries était commanditée par Dorian. Sa colère est supplantée par la tristesse qui lui comprime la poitrine. On dirait le protocole d'une expérience. Qui est cet homme ? Comment peut-il avoir ce genre d'idées ?

Il doit y avoir un moyen d'obtenir des informations le concernant. Elle doit en savoir autant que lui sur elle. Mais elle n'a pas le réseau dont il bénéficie.

Plus tard, sa mère vient frapper à la porte. Elle a juste le temps de cacher ses carnets derrière ses gros coussins avant qu'elle n'entre dans la pièce. Elle vient, sans aucun doute, pour avoir une discussion. Après tout, Alexia le lui doit bien. Elles ne sont rentrées qu'aujourd'hui de la clinique, n'échangeant que quelques mots insipides.

Alexia se décale pour laisser sa mère s'asseoir sur son lit. Ses traits sont tirés, ses yeux marqués, ce qui est inhabituel chez elle. Toutes les deux donnent l'impression d'avoir pris dix ans. Quant au climat, il est celui d'un deuil douloureux. Sa mère fait le deuil de sa fille et Alexia fait le deuil de sa relation avec elle.

Une fois de plus, Alexia se mord la lèvre inférieure pour que les mots ne sortent pas, là, maintenant, comme un repas avarié qui lui tord l'estomac.

– Est-ce que tu es bien installée, ma chérie ?

Ce ton aussi empathique la transperce. Sa mère s'adresse à elle comme à une malade mentale famélique.

– Oui, maman, répond-elle dans un murmure. Je suis bien ici. Je vais me reposer.

Inutile de sourire, inutile de parler de demain. Il faut juste s'en tenir à aujourd'hui.

– Bien, alors tu préfères que je te monte ton dîner ?

– Non, je vais descendre, fait-elle en secouant la tête. Dis-moi juste quand c'est le moment.

– Bien. Il faut encore que j'aille chercher tes médicaments...

Alexia baisse les yeux. Si sa mère prononce encore une fois le mot « bien », alors elle va craquer. Elle imagine, derrière cela, le Dr Trevor lui conseiller de n'utiliser que des mots positifs.

Sa mère se lève et sort de la pièce. Elle n'a même pas essayé de lui parler de son séjour à l'hôpital, alors que la dernière fois qu'elles se sont vues là-bas, tout s'est si mal passé...

Elle revient une minute après avec une boîte de comprimés d'Effexor et un verre d'eau. Alexia voudrait bien ne pas le prendre, mais elle doit lutter contre ses crises d'angoisse. Alors, au lieu de prendre les trois comprimés prescrits, elle se limite à un. Depuis qu'on lui a retiré sa perfusion, il y a quelques semaines, les autres finissent systématiquement dans la cuvette des W-C. Elle supporterait encore moins d'avoir l'esprit engourdi, un frein qui l'empêcherait d'atteindre ses objectifs.

– Merci, maman.

– Ce sera prêt dans un quart d'heure.

– Alors je vais prendre une douche.

Et sa mère quitte la pièce.

Alexia soupire. Toute sa vie est bouleversée. Elle est au centre d'une tempête effroyable brisant tout sur sa route.

Sa douche et son repas sont expédiés en moins de trente minutes. Les seuls mots que sa mère et elle échangent concernent l'organisation de la semaine. Sa mère explique avoir pris une semaine de congé pour l'aider à mettre de l'ordre. Sans préciser de quoi elle parle. De l'ordre. Dans ses affaires ? Dans sa tête ? Alexia s'est contentée d'acquiescer.

De retour sur son lit, elle pousse les coussins pour reprendre le carnet dont elle a entrepris la lecture. Elle a presque compris ce qui s'est passé concernant Virginie, mais elle a besoin d'être sûre.

Elle va directement dans la partie « Éléments complémentaires » pour relire les phrases soulignées.

Virginie semble tout à fait prête à entreprendre des recherches sans en parler à son petit ami. C'est Adrien qui a pris les choses en main. Sa position, déjà installée, au côté de Pierre, devrait lui permettre d'obtenir beaucoup d'informations. Il semble prendre du plaisir à mettre en place les éléments de son plan.

Il a choisi de faire passer les hôtels comme un endroit mystérieux. Une sorte de façade permettant de cacher d'autres agissements. Je dois reconnaître que cette idée est assez habile, même si j'ai un mauvais pressentiment.

[...]

Ma découverte des habitants de l'île m'a permis de constater leur crédulité, notamment en ce qui concerne les légendes et les histoires à dormir debout.

[...]

Il a choisi d'utiliser Pierre. Je le vois souvent discuter avec lui. Il lui parle du fait qu'on ne me voit pas beaucoup sur l'île...

Alexia réfléchit, les éléments s'emboîtent les uns aux autres.

Pierre, qui n'a pourtant pas eu l'air de croire aux histoires d'Adrien, en a parlé à Virginie. Elle vient de plus en plus souvent à l'hôtel, poser discrètement des questions. Adrien a déposé dans ses affaires une photo de sa mère devant l'un des hôtels. Il agit sans attendre que je le lui demande. C'est inquiétant...

Alexia imagine la situation. Adrien ayant trafiqué une photo de la mère de Virginie pour qu'elle pose devant l'un des hôtels. C'est facile. N'importe quel logiciel aurait fait l'affaire. Et Virginie ne s'est pas demandé pourquoi elle avait retrouvé cette photo à ce moment précis. Mais elle ne pouvait pas se douter que Dorian et Adrien étaient derrière un tel stratagème. Le cerveau et la main du bourreau.

Alexia tourne les pages qu'elle a déjà lues pour en venir au dénouement. La partie « Erreurs à corriger » retrace de manière chronologique les étapes de l'enquête de Virginie, ou plutôt, du point de vue de Dorian, de sa manière de réagir à ses stimuli. On dirait un chat qui joue avec une souris.

Adrien a lui-même réalisé le dessin de créatures ailées, sur lequel il a noté les initiales de la mère de Virginie, et a fait en sorte qu'elle le trouve. Alexia a un pincement au cœur en revoyant ce dessin dans la chambre de la petite sœur de Virginie.

Dorian et lui sont experts pour entrer dans l'inconscient d'une personne fragile et tout faire exploser. Est-ce que c'est l'objectif de ce qu'ils appellent le *jeu* ?

Les dernières pages surprennent Alexia. L'écriture est moins lisse et régulière. Les boucles sont moins maîtrisées, les lettres penchées en avant. L'émotion a pris le dessus.

Nous avons convenu de transposer l'histoire d'une société secrète au centre du cirque de Mafate. Ainsi, je pourrai prendre le temps de mener à bien mon travail.

[...]

Pour la convaincre de s'y rendre, j'ai trouvé une vieille femme sénile dans les montagnes. J'ai réussi à lui faire apprendre une histoire. Une semaine de travail, mais le résultat est incroyable.

[...]

Adrien a enregistré un message que nous allons transférer sur sa boîte vocale. Ce soir, elle va se rendre dans les montagnes. Elle va trouver la vieille dame, et je pourrai mettre mon plan à exécution.

Son cœur manque un battement. L'écriture est de moins en moins lisible, presque tremblante.

Aujourd'hui, je l'ai vue avec ce collier. Adrien le lui a donné. Je ne sais pas ce qu'il cherche à faire. Quand elle a écouté sa boîte vocale, elle est devenue hystérique. Adrien l'a accompagnée dans les montagnes et, malgré mes recommandations, il lui a fait rencontrer la dame. Je lui avais pourtant dit de tout laisser tomber. À ce moment, elle est devenue hors de contrôle. Adrien l'a emmenée au gîte en attendant que j'arrive, mais elle s'est échappée...

Alexia a la clé. En regardant la date, elle comprend que cette dernière page a été écrite le jour de la mort de Virginie. Elle sait ce qui lui est arrivé. Dorian et Adrien l'ont suivie dans la jungle, tout comme elle, et quand ils l'ont rattrapée... Elle avale sa salive et pose la main sur sa bouche pour étouffer un gémissement. Ce jeu consiste à traquer leur proie sans relâche.

Tout à coup, une certitude se fraie un chemin dans son esprit : ils vont revenir pour finir le travail qu'ils ont commencé.

Chapitre 31

Samedi 5 octobre

Alexia passe le plus clair de son temps dans sa chambre. Cela fait trois jours qu'elle a lu le carnet de Virginie et, depuis, elle ne cesse de se repasser les éléments qu'il contient. Les conséquences de leur jeu sont désastreuses. Virginie est morte et Pierre est hospitalisé. Rien ne les arrête.

Ces derniers jours, elle s'est interrogée sur les motivations des deux protagonistes de cette affaire. Dorian ne s'est intéressé qu'à des femmes. Est-ce parce que c'est plus facile ? Est-ce pour cela qu'ils l'ont choisie, parce qu'elle renvoie l'image d'une jeune femme faible ?

Maintenant, il lui reste à parcourir les trois autres carnets. Elle doit trouver un maximum d'éléments lui permettant de coincer ces types. Mais cette étape est difficile. Lire les mots de Dorian est aussi douloureux qu'un couteau planté dans le cœur.

Sans cesse, elle pose sur le lit, devant elle, les documents qu'elle a récupérés chez Dorian, pour créer d'autres liens. Les dessins de créatures ailées s'étalent au milieu des photos, dont une de Dorian. Comme à chaque fois, elle marque un arrêt et détourne le regard. Elle a du mal à poser les yeux sur lui. Il a l'air d'un ange. Impossible d'imaginer ce qui se trame derrière ce beau visage. Elle aurait juré que « beau » et « psychopathe » n'étaient pas compatibles, mais force est de constater que la nature ne s'embarrasse pas de ce genre de cliché.

Comme tous les soirs, sa mère l'invite à prendre son repas dans la petite cuisine. Elles n'ont toujours pas eu de vraie conversation à propos de tout ça, alors, leur quotidien est rythmé par les faux-semblants. Sa mère s'occupe, faisant mine de s'intéresser au froid qui s'installe le matin, en ce début d'automne, ou bien aux dernières histoires de voisinage. Toute conversation qui ne présente aucun risque de glissement vers le problème est la bienvenue. Et Alexia marmonne un « hum hum » à chaque fois, pour montrer qu'elle écoute avec intérêt. Ce soir-là, elle s'attarde dans le salon et met en route l'ordinateur de sa mère.

– Tu as besoin d'utiliser l'ordinateur ?

Alexia se fige face à l'élan d'optimisme perceptible dans la voix de sa mère.

– Oui, j'ai besoin de faire quelques recherches, je dois me remettre dans le bain. D'ici quelques semaines, je vais reprendre le travail.

Une « année sabbatique ». C'est l'expression qui lui vient en tête et qui est aussi sur les lèvres de sa mère, elle en est certaine. Une longue année dont il resterait neuf mois si elle n'avait pas convenu avec son patron de pouvoir reprendre son travail plus tôt. Déjà, au moment de son départ, elle avait émis l'hypothèse que son séjour ne s'avère pas concluant. C'était la raison pour laquelle elle avait gardé son petit appartement en ville.

– Bien. Je vais me coucher, marmonne sa mère en bâillant.

– Très bien, maman, bonne nuit.

Elle passe derrière Alexia et laisse glisser une main sur ses épaules. Alexia soupire. Avec le temps, certaines choses reviendront, bien que plus jamais rien ne puisse être comme avant.

Sans plus attendre, elle ouvre le navigateur internet. Elle tape Dorian Chambert dans la barre de recherches. Malheureusement, les résultats sont maigres et il lui faut fouiller des heures pour déceler ce qui ne concerne pas le père de Dorian ou bien les hôtels Montgolfière. Pas de compte Facebook ou Twitter, mais quelque chose de bien plus intéressant, sur la quatrième page. Dorian est cité sur un forum de psychologie. Rien de publicitaire, juste un forum créé par des étudiants désireux d'échanger sur leur domaine. Un site très sérieux.

Le thème en question est l'histoire des pratiques thérapeutiques et les protocoles controversés. Le nom de Dorian est rapporté par un certain « Ps-Andy ».

... C'est un peu *borderline*, mais vous trouverez quelques éléments dans l'article de Dorian Chambert. Pour ma part, je suis certain que les méthodes écartées par les récentes études sont à proscrire de toutes thérapies...

Alexia réfléchit vite. Elle n'a pas accès au document en question car il n'est plus en ligne. Mais il est clair que Dorian a dû faire des études en psychologie pour que l'un de ses articles soit cité ici. Ce qu'elle comprend la désarme. Comment a-t-il transité vers le poste de gérant de l'hôtel ? Et si ce qu'elle lit est exact, alors les études qu'il a réalisées ne l'auront mené que vers des agissements graves. Loin des bonnes pratiques et du respect de la déontologie.

Elle frissonne. Un expert du fonctionnement psychologique qui élabore un jeu pour détruire de jeunes femmes fragiles. C'est plus cohérent qu'elle ne le souhaiterait. Son regard se pose à nouveau sur l'écran et elle poursuit ses recherches. Tout n'est que publicités, photos, forums en relation avec la chaîne d'hôtels. On ne peut plus

agaçant dans sa situation car, s'il y a bien une chose qu'elle ne veut plus voir, ce sont bien ces hôtels.

Elle fait défiler une quinzaine de pages supplémentaires sans aucun autre résultat. Lorsqu'elle décide d'abandonner, avant d'éteindre l'ordinateur, elle efface avec soin l'historique de navigation. Si sa mère tombe dessus, elle risque d'avoir des ennuis et de perdre pour de bon le maigre sourire auquel elle a eu droit aujourd'hui.

Le lundi suivant, elle fait les cent pas dans le hall. Sa mère doit l'accompagner à son premier rendez-vous de suivi médical, hors de la clinique qui l'a accueillie après l'accident. Tous les lundis, jusqu'à nouvel ordre. Et elle sait que cela risque de se compter en mois, voire en années. Bien entendu, sa mère a refusé de manière catégorique qu'elle y aille seule. Pourtant, Alexia aurait voulu prendre sa voiture. Juste pour avoir un moment de liberté.

Elle a choisi de retourner voir le Dr Moutin. À vrai dire, ce choix s'est imposé à elle. Elle ne pourrait faire confiance à un autre médecin de la clinique. Pour l'occasion, elle a mis un pantalon et un pull plus seyants que ce qu'elle porte depuis quelques semaines. C'est un effort qui n'a pour autre objectif que de montrer ses progrès à sa mère. De cette manière, elle indique qu'elle va de l'avant. Elle veut repousser ce laisser-aller, trop près de l'image d'une personne suicidaire que tous veulent lui superposer.

Ces dernières heures, elle a beaucoup réfléchi à ce qu'elle dirait lors de son rendez-vous, mais rien de logique n'est venu. Se cantonner à l'histoire officielle lui paraît insupportable, alors que dire la vérité est encore hors de propos.

Le cabinet du docteur se trouve au centre-ville, ce qui représente un trajet d'un peu plus de trente minutes. Reprendre le chemin pour une consultation avec le Dr Moutin est beaucoup plus douloureux que ce qu'elle imaginait. Cela ramène au premier plan ses vieilles histoires et risque de la faire disjoncter complètement. Alors, elle essaie de prendre du recul, et surtout de repousser une idée parasite : rencontrer un psychopathe une fois dans sa vie, c'est un drame, mais si cela se reproduit, alors il doit y avoir quelque chose à creuser de son côté à elle.

En la déposant, sa mère explique qu'elle va faire quelques courses. Elle acquiesce et sort du véhicule pour s'engouffrer dans l'immeuble.

Vingt minutes plus tard, Alexia est de nouveau dans la rue. Le rendez-vous a tourné au fiasco. Le fait de s'asseoir à nouveau dans ce fauteuil – le même depuis plus de dix ans – lui a donné la nausée. Et quand elle a aperçu le dossier de l'hôpital rédigé par le Dr Trevor sur un coin du bureau massif, elle s'est repliée, comme une huître qu'on

arrache à son rocher. Elle a tenu un quart d'heure. Pourtant, les questions étaient simples : pourquoi ? Comment ? Quand ? Mais trop compliqué quand on ment. Alors, les larmes sont montées et elle a expliqué qu'elle préférait en rester là. Il le fallait.

Maintenant dehors, devant l'immeuble, elle prend un grand bol d'air. Après s'être assurée que sa mère n'était pas déjà de retour, elle marche le long de la rue, tentant de repousser ses idées noires. Avant, elle s'installait dans le café d'en face. C'est là où elle attendait sa mère. Au travers des vitres, elle aperçoit les banquettes vertes en cuir et la nausée la saisit encore. Impossible de mettre un pied là-dedans.

Marchant de plus en plus vite, elle remonte le boulevard en direction de la place Bellecour et finit par apercevoir, après cinq minutes de marche, la statue imposante de Louis XIV. Elle respire. Il y a foule. Il y a toujours du monde ici, peu importe l'heure de la journée. Elle regarde sa montre et décide de s'accorder dix minutes avant de retourner patienter devant l'immeuble pour que sa mère ne la croie pas partie.

Quand elle s'assied sur les marches, au centre de la place, elle regarde les passants circuler. Personne ne fait attention à elle. Tous marchent vers une destination, un but.

Au loin, elle distingue un homme dont la carrure lui rappelle celle de ses cousins. Et elle sourit. Pour la première fois depuis des jours. Puis, le malaise reprend sa place habituelle, toute la place, sous son crâne. En baissant les yeux, elle se demande ce qu'ils ont pensé de tout ça. Ses pensées vont vers son oncle, sa tante... Il faudra qu'elle appelle, un jour, quand elle le pourra.

D'un regard, elle balaye encore la foule en mouvement. Soudain, elle se fige. Le flux d'individus se déplace en un rythme régulier, mais une personne est immobile, à cinquante mètres en face d'elle. Son cœur bat plus fort, ses mains se mettent à trembler. Elle regarde à gauche, puis à droite. Tout est normal, sauf devant elle. Personne ne s'arrête, personne ne voit sa détresse.

Elle suffoque sans pouvoir le lâcher des yeux. Dorian est là, il l'a déjà retrouvée. Et elle est seule face à lui.

Chapitre 32

Dorian est vêtu d'un jean bleu foncé, d'un pull et d'une paire de Converse. La version *casual* de celui qu'elle a rencontré à des milliers de kilomètres. La journée ne pouvait pas être pire. Alexia ne s'interroge pas sur sa présence ici, parce que le fait qu'il ose revenir, après l'accident, lui montre à quel point il est prêt à tout. À quel point il se moque des conséquences de ses actes.

Sans plus attendre, elle se lève et s'insère dans la foule. Ses pas sont deux fois plus rapides que ceux des autres, mais elle pourrait bien courir que ça ne changerait rien. On ne la regarderait pas davantage. Chacun sa destination.

Elle s'engouffre dans la rue qui mène à l'immeuble de son médecin. Quand elle arrive, elle est essoufflée. Elle pose ses mains sur ses cuisses et se courbe pour faciliter sa respiration. C'est le résultat de plusieurs semaines d'hospitalisation. Les médicaments et le stress ont eu raison de sa forme physique.

Sans pouvoir s'en empêcher, elle pivote pour regarder derrière elle. Elle sursaute. Il est là. Bien trop près. Immobile, à moins de trois mètres. Une distance qu'il pourrait franchir en deux secondes à peine, au vu de la longueur de ses jambes.

Tâchant de dissimuler la crainte qu'elle éprouve, Alexia se redresse face à Dorian. Son regard se rive au sien. Cette rencontre arrive bien trop tôt. Si, l'espace d'une seconde, elle a pensé faire semblant de ne pas avoir recouvré la mémoire, c'est maintenant inutile. Il sait qu'elle se souvient de tout. D'absolument tout. Il n'y a aucun doute, alors, elle se pince les lèvres pour ne pas crier.

Dorian fait un pas en avant, puis il recule. Les yeux exorbités d'Alexia s'écarquillent de surprise. Il n'a pas l'air agressif, mais elle sait qu'elle doit s'attendre à tout. C'est un manipulateur hors pair.

– Il faut qu'on parle de l'accident, fait Dorian.

En réponse, elle cligne des yeux, pour faire une mise au point. Parce qu'à cet instant, elle aimerait qu'il n'ait jamais existé. Comme ce que tous n'ont cessé de lui répéter.

Elle appuie ses mains sur son visage comme pour faire rentrer

cette idée dans sa tête. Elle a la sensation de devenir folle. Sans qu'elle puisse les repousser, des vagues de souvenirs lui reviennent en tête. Les rires, le sexe, l'amour. Et la trahison, la peur, la mort. Le chaud, le froid. Alors son cœur s'emballe de manière inquiétante, signalant l'imminence d'un malaise.

– Alexia, reprend-il doucement en plaçant une main devant lui comme pour apaiser un animal, l'accident, ce n'est pas ce que tu crois.

Alexia ouvre la bouche puis la referme, incrédule. Dorian garde la main devant lui et la colère monte en elle. Ce n'est pas la première fois qu'on a ce geste à son attention.

– Je ne sais pas par où commencer...

Il passe son autre main dans ses cheveux, l'air nerveux.

– Je voulais juste que tu t'arrêtes pour qu'on parle...

Toutes ses phrases restent en suspens. Alexia ne le croit pas. Tout ce qu'il veut c'est récupérer ses infâmes carnets.

– Jamais je n'aurais imaginé que tu quittes la route...

Alexia se contente de serrer les poings. Du coin de l'œil, elle reconnaît la voiture de sa mère, arrêtée à un feu, à une centaine de mètres devant elle.

Quand le véhicule s'arrête à sa hauteur, elle se jette sur la portière qu'elle ouvre sans ménagement et s'installe sur le siège passager, sous le regard inquiet de sa mère.

– Tout va bien, ma chérie ? C'est quelqu'un que tu connais ?

– Oui, c'est...

Elle s'arrête et fixe Dorian à travers la vitre. Il lui adresse un sourire, faisant naître une série de frissons le long de son dos. En un éclair, elle comprend qu'elle est obligée de mentir à sa mère.

– C'est juste quelqu'un du journal, finit-elle par lâcher.

– Ah ! Quelle coïncidence !

– Oui, quelle coïncidence, murmure-t-elle.

Alexia découvre qu'il y a pire que tout ce qu'elle vient de vivre. Dorian vient de l'obliger à mentir, se permettant de continuer à ne pas exister aux yeux de son entourage. Elle est rentrée dans son jeu, une fois de plus.

Chapitre 33

De retour chez elle, Alexia s'enferme dans sa chambre et se jette sur son lit. Elle attrape un coussin et le plaque sur son visage pour étouffer un long hurlement, jusqu'à ce que les sanglots montent dans sa gorge, la laissant vide d'énergie en quelques minutes. Sans réfléchir, elle prend l'un des médicaments qu'elle a caché sous son matelas et sombre aussitôt.

À son réveil, elle est plus calme. Un coup d'œil vers la fenêtre lui indique que la journée touche à sa fin. Ce que confirme son réveil. Il est un peu plus de 18 heures. Elle ne cherche pas à se lever, mais se tourne pour fixer le plafond et réfléchir aux événements de la journée.

Sa rencontre avec Dorian l'a bouleversée. Chaque fois qu'elle a pensé à lui, elle a imaginé une sorte de monstre sombre et rebutant. Pas ce qu'il est, un jeune homme blond aux yeux bleus. Le reflet de l'innocence.

Qu'il cherche à la voir pour lui donner une explication est inconcevable. Rien ne peut le décharger de sa responsabilité, rien ne peut justifier ce qu'il a fait. Il essaie de la manipuler à nouveau.

Alors, elle prend une décision. Elle va lire le carnet qui porte son nom.

Après avoir rassemblé tout son courage, elle se redresse et récupère les livres rouges dissimulés sous son drap. Elle feuillète celui qui porte son nom. Très vite, elle se rend compte qu'il n'est pas complet. L'amertume la gagne. Son cas n'était-il pas assez copieux à ses yeux ?

Comme pour celui de Virginie, elle entreprend une analyse minutieuse. Et elle remarque que la structure n'est pas la même que le carnet précédent. Celui-ci s'apparente davantage à un journal intime. Alors, un marqueur à la main, elle surligne les éléments importants.

Dorian a écrit quelques mots le jour où il l'a recueillie chez lui, après qu'elle avait reçu la lettre de menaces.

Alexia a pris la décision de fuir sa situation, en métropole. Elle ressasse de manière cyclique des événements qui se sont déroulés durant son enfance – fin de l'adolescence – perturbant sa scolarité.

A priori, chaque nouvelle rencontre avec un individu masculin fait remonter ses angoisses et sa crainte de perdre le contrôle.

Malencontreusement, c'est pour ces raisons que ces relations sont vouées à l'échec. De plus, le temps qui passe crée une angoisse supplémentaire car bon nombre de ses amies ont dû déjà construire les bases d'une relation sentimentale stable. D'autres projets vont débiter pour celles-ci : maternité, mariage, maison, et cette situation doit lui apparaître comme insupportable. D'où l'idée de partir, pour ne pas voir les autres se réaliser, contrairement à elle.

Si certaines de ses motivations sont simples, il me semble plus complexe de comprendre pourquoi elle s'obstine à parler d'un reportage. Comme la plupart des gens qui la côtoient et qui connaissent son histoire, je sais pourquoi elle est ici. Elle repousse ses véritables intentions au lieu de les affronter pour s'en affranchir.

Elle se dissimule la vérité, se retrouvant dans une situation artificielle qui, avec le temps, devient insoutenable pour elle, en écho avec son passé.

J'aimerais qu'elle trouve la paix et parvienne à faire taire ses angoisses.

Cette fois-ci, elle jette le calepin un peu plus loin et se laisse tomber sur ses grands coussins. Tout se bouscule dans sa tête. Pour qui se prend-il ? Pour celui qui règle les problèmes des gens en les mettant face à leurs difficultés ? Il ne croit quand même pas qu'il fait une bonne action en mettant de pauvres gens au milieu du bordel qui inonde leur cerveau. Qui pourrait croire une chose pareille ? Elle lit et relit certaines phrases qui la bouleversent plus encore.

Je sais très bien que je n'aurais pas dû débiter une relation avec elle. Je ne sais pas quelles conséquences cela pourrait avoir.

[...]

J'ai prévu de mettre un terme à nos entrevues, mais c'est impossible.

[...]

Adrien ne doit pas savoir.

[...]

Je me suis trop dévoilé, trop d'erreurs, elle ne doit rien savoir.

[...]

Je sais qu'elle se pose beaucoup de questions concernant la disparition de Virginie, j'aimerais tout lui expliquer mais ce serait la mettre en danger.

Quand sa mère l'appelle pour le repas, Alexia se force à lâcher son livre pour la rejoindre dans la petite cuisine. Mais durant tout le repas, elle est absente. Toute son attention est focalisée sur Dorian. Se pourrait-il qu'elle se soit trompée sur ses intentions ?

De retour dans sa chambre, elle reprend sa lecture. Elle termine le carnet et lit les deux autres dans la nuit.

Chapitre 34

Mardi 8 octobre

Le lendemain, elle se décide à sortir. Sa crainte du monde entier s'est envolée. Et surtout, elle a besoin de prendre l'air. Au début, elle a pensé à un footing, mais quand elle a constaté à quel point elle flottait dans sa tenue de sport, elle s'est résignée à faire le tour du parc en marchant. Juste quelques pâtés de maisons plus loin.

L'air frais glisse sur sa peau et lui fait du bien. Ici, tout paraît plus maussade que sur cette île. Cette île de malheur, mais aussi cette île de bonheur.

Alors qu'elle est sur le chemin du retour, elle se surprend à scruter les alentours avec frénésie. Elle comprend que ce qu'elle éprouve n'est pas uniquement de la peur. Si Dorian surgissait devant elle, il n'y aurait pas que de la crainte. Maintenant, il y a autre chose. Il faut qu'elle sache. Tout.

Et de sa bouche à lui.

Une heure plus tard, elle explique à sa mère qu'elle doit retourner au journal.

– C'est bien trop tôt.

Elle est catégorique.

– Non, maman, au contraire. J'ai eu le temps de me reposer. J'ai besoin de reprendre une activité. Je ne peux plus passer mes journées étendue sur mon lit. C'est au-dessus de mes forces.

– Bon ! De toute façon, tu ne feras pas ce que je te demande.

Ce n'est pas une question, mais une affirmation. Le ton est ferme, et Alexia sourit. C'est un peu comme avant et ça lui a manqué.

– Oui, effectivement.

Elle prend le ton de défi qu'elle avait l'habitude d'utiliser en réponse à ces élans autoritaires.

– D'ailleurs, j'y vais à l'instant, reprend-elle. Je vais prendre la ligne directe, le bus passe dans un quart d'heure au bout de la rue.

Elle embrasse sa mère et se dirige vers la porte d'entrée, attrapant

au passage son sac en bandoulière. Dans le bus, elle saisit son téléphone portable, le réactivant pour la première fois depuis son retour en métropole. Une seule chose l'intéresse : le numéro de Dorian. Il y a seulement deux jours, elle n'aurait pas pensé reprendre contact avec lui de sitôt, mais maintenant, tout est différent. Elle a un plan. Sa détermination la fait frémir ; elle n'a pas l'habitude d'être si calculatrice.

Elle lance un appel. Au bout d'une seule sonnerie, il décroche.

– Allô !

– Allô...

Elle hésite. L'idée lui semble déjà moins bonne.

– Tu... m'appelles ? fait Dorian, surpris.

– Oui. Tu me dois des explications.

Elle veut être ferme, directive, mais elle a l'impression que ça sonne faux.

– Oui. C'est vrai, admet-il.

Un silence.

– Tu as mes carnets, reprend-il.

– Et je n'ai pas l'intention de te les rendre.

Un autre silence, pesant. Et peu importe ce à quoi il s'attendait, c'est elle qui fixe les règles maintenant.

– Bien. On fait ça comment ?

– On se voit, en fin de matinée, sur les marches de la statue de Louis XIV, place Bellecour.

– 11 heures ?

Elle marque une pause, il ne doit pas reprendre le dessus.

– 11 h 30.

– Bien, j'y serai.

Et elle raccroche comme si le téléphone venait de lui brûler l'oreille.

11 h 30. Cela lui laisse le temps de passer au journal pour négocier son retour.

Les bureaux sont situés à dix minutes à pied de la place. Régulièrement, elle y retrouvait ses amies pour un café ou un déjeuner dans l'un des petits restaurants où elles avaient leurs habitudes.

– Hervé !

Son patron, un quinquagénaire doté d'une fibre paternelle évidente, la fait s'asseoir dans son bureau. Le désordre est le même qu'il y a trois mois. L'odeur de la cigarette, qu'elle trouvait effroyable et rebutante, l'enveloppe d'un agréable sentiment de nostalgie. C'est bon de revenir ici. Un îlot préservé de toutes les vagues psychopathes qui inondent son quotidien.

– Alexia, je suis ravi de te voir. Même si j'en déduis que ça n'a pas marché comme tu le voulais.

Il est toujours aussi compatissant. En la voyant, tous ses collègues ont évité de lui poser la question. Son échec est évident.

– Non, c’est bien ça. Je peux reprendre ?

– Oui, tu connais le chemin.

Rien d’autre, un vrai bonheur. Mais c’était le *deal*. Une sorte d’accord tacite entre eux en contrepartie de toutes les heures qu’elle a passées ici alors que le journal ne rapportait rien. Aujourd’hui, ce n’est pas la panacée, mais ils survivent. Et dans le milieu, c’est déjà bien.

Elle va rejoindre ses collègues et extirpe son ordinateur portable de derrière une pile de dossiers. Ils ont profité de son absence pour grignoter les centimètres carrés qu’elle avait glanés au fil du temps. Aussitôt, elle se met au travail, sans relever les regards inquiets qui se posent sur elle à intervalles réguliers. Elle souffle sur la poussière qui s’est installée sur son bloc-notes et griffonne quelques annotations sur ce qu’elle lit. Ses recherches se focalisent sur Dorian.

À 11 h 20, elle n’est pas plus avancée. Elle n’a rien le concernant, alors que lui déborde d’informations sur elle. Les mots écrits par Dorian la tourmentent sans relâche. Il a tort, elle est parfaitement lucide quant à ses difficultés.

Quand elle arrive au lieu du rendez-vous, il est déjà là. Magnifique. Sans savoir pourquoi, elle baisse les yeux sur sa propre tenue. Jean noir, pull noir. Peu importe, après tout, elle n’a pas besoin de faire des efforts.

– Bonjour, dit-il alors qu’elle est encore à trois mètres de lui.

Il ne cache pas sa surprise en voyant qu’elle préfère rester à bonne distance. Il peut croire que c’est par crainte, peu lui importe, parce qu’en réalité, c’est juste pour ne pas avoir à sentir son insupportable parfum.

Il hoche la tête. Il a reçu le message.

– Je veux tout savoir, lance-t-elle.

C’est direct, mais honnête. En retour, il plisse les yeux et l’étudie. Il a de nouveau ce regard fasciné, comme la première fois, quand ils se sont rencontrés. Elle ne comprend que maintenant que ce n’était pas une tentative de séduction, mais une manière de la transpercer. Le début de l’analyse.

– Est-ce que tu as lu mes carnets ?

– Oui, dit-elle d’un sourire mauvais trahissant la douleur qu’évoque le souvenir de cette lecture. Il y a de nombreuses choses à expliquer... Par exemple, d’où vient cette idée de jeu ? Pourquoi est-ce que tu n’as jamais eu de problèmes avec la police et...

– OK, OK ! Je vois. Allons nous installer quelque part. Ce n’est pas l’endroit idéal pour parler de tout ça.

Alexia prend la direction d’une rue bondée de cafés et marche d’un pas rapide. Sur ce point, elle est d’accord avec lui. Mieux vaut trouver

un endroit calme plutôt que d'être dans l'obligation de se rapprocher de lui pour couvrir le bruit de la ville. Elle entre dans la rue des Marronniers et s'arrête devant un bar-restaurant.

– Ici, dit-elle.

Il se contente de hocher la tête et ils entrent tous les deux. Alexia repère tout de suite la table idéale. Celle qui ne les écarte pas trop des clients déjà installés. Cette situation la rend nerveuse.

Une fois assis, Dorian lève le doigt, d'un geste autoritaire, pour que le serveur prenne la commande.

– Deux verres de vin blanc. Le meilleur.

– Bien, monsieur.

Alexia s'apprête à riposter, mais se ravise. Mieux vaut qu'elle garde son énergie pour la suite de la discussion

– Bien ! fait Dorian en se triturant les doigts. Je vais t'expliquer pourquoi ce jeu. En fait, ce n'est pas un jeu. Ou plutôt, ce n'était pas un jeu, dit-il plus bas. Mais j'ai choisi de l'appeler comme ça pour des raisons pratiques. Ainsi, je n'avais pas besoin d'expliquer mes intentions réelles quand j'ai eu besoin de faire appel à quelqu'un comme Adrien.

À l'écoute de ce prénom, Alexia fait une grimace.

– J'ai étudié la psychologie quand j'étais plus jeune, poursuit-il. Pas en France, mais en Angleterre, à l'université de Cambridge. À cette époque, tout était facile pour moi. Disons en tout cas que ma situation familiale me le permettait.

Comme il lève les yeux vers elle, Alexia détourne le regard, les lèvres pincées. Elle refuse toute connivence entre eux.

– À vrai dire, mon père a passé un *deal* avec moi. Je suis son fils unique. Il était d'accord pour les études de psychologie, si cela m'amusait, mais je devais reprendre ensuite les hôtels. Et comme tu peux le constater, il est arrivé à ses fins, en quelque sorte...

Dorian regarde par la fenêtre, ses yeux sont empreints de nostalgie. Alexia remarque qu'elle ne l'a jamais vu avec cette expression. Il est sincère. Peut-être pour la première fois depuis qu'elle le connaît.

– Dans le courant de mes études, je me suis intéressé aux pratiques controversées en tout genre, c'était mon sujet de thèse. Celles qui ont été écartées par le progrès et celles qui ont été jugées trop brutales, sans résultats significatifs. J'étais passionné. Et même convaincu par l'une de ces méthodes.

Il fait une pause et baisse les yeux à nouveau.

– Mais j' imagine que tu vois de quoi je parle.

Elle imagine bien, mais il lui manque encore des éléments. Alors elle se tait pour qu'il poursuive.

– J'ai poussé mes études jusqu'à l'équivalent du doctorat, en me focalisant sur cette méthode. J'avais pour idée de réhabiliter ce

protocole. Je pensais que si un patient atteint de symptômes chroniques, résultats d'un traumatisme ancien refoulé, avait la possibilité d'aller au bout de son histoire, eh bien, cela le ferait avancer bien plus vite que n'importe quelle thérapie de salon. À vrai dire, je voulais mettre en avant le côté « terrain » de la psychologie, qui n'est pas pris en considération à l'heure actuelle. Aujourd'hui, tout se passe comme si les problèmes de l'esprit pouvaient se régler de manière passive, assis dans un fauteuil, au moment d'une séance programmée en fonction de l'emploi du temps du médecin. Alors qu'en réalité, les problèmes sont des réponses aux stimuli de la vie. Ils se manifestent au quotidien et sont souvent des actions inconscientes qui s'imbriquent les unes aux autres pour reconstruire un scénario refoulé. La répétition se fait et personne n'y peut rien. Sauf si quelqu'un intervient juste quand il le faut...

Il hoche la tête, emporté par son discours passionné.

– J'étais sûr de moi, mais mes recherches nécessitaient que je fasse un test. Et puisque tu as lu mes carnets, tu sais que j'ai réussi avec Caroline.

Alexia écarquille les yeux. Oui, elle a parcouru ce carnet, mais la réussite dont il parle ne transpire pas vraiment au travers des mots qu'elle a lus.

– Il faudrait que tu la voies aujourd'hui, poursuit-il. Elle a construit sa famille. Elle a même trois enfants ! Elle est tellement épanouie.

Caroline, selon le compte rendu de Dorian, souffrait d'un phénomène de rémanence face à une situation de maltraitance qu'elle a endurée pendant son enfance. Sa mère, alcoolique, ne lui donnait qu'indifférence et froideur, son père était parti. Elle était devenue adulte, mais c'était une personne effacée, à tendance dépressive, ne s'assumant pas socialement. Elle n'était pas capable de prendre des décisions ni d'être en charge de responsabilités. Elle avait réalisé de nombreuses thérapies pour essayer de se convaincre qu'elle ne reproduirait pas le même schéma que ses parents, mais aucune ne l'avait soulagée. Dans son carnet, Dorian explique qu'après l'avoir rencontrée, il lui a fait intégrer le milieu de la nuit. Il l'a entraînée dans des soirées arrosées pour qu'elle se défasse de sa peur. Puis, elle a eu un électrochoc et a compris qu'elle était différente. Et que ses choix n'étaient en rien conditionnés par la personnalité de ses parents. Elle s'est émancipée de l'autorité qu'ils exerçaient encore sur elle malgré leur absence.

Alexia se sent obligée d'intervenir, une dose de hargne dans la voix.

– Mais tu aurais pu tout aussi bien faire l'inverse et bousiller sa vie. Ton *protocole* est pire que la roulette russe ! Et pour les autres, tout n'a pas fonctionné comme tu le voulais ! Comment tu justifies ce

que tu as fait à Virginie...

Elle se tait, les sanglots montent et elle ne veut pas pleurer devant lui.

– Laisse-moi t'expliquer. Malgré mes efforts, mes travaux ont moyennement retenu l'attention de mes collègues. C'était trop marginal. Et la prise de risques contraire aux habitudes. Bref, j'ai réitéré l'expérience avec Léa et, là aussi, j'ai réussi ! Je l'ai choisie parce qu'elle avait la même situation que Caroline, et une deuxième fois, tout a fonctionné.

– Mais comment peux-tu en être si sûr ? Où est-elle maintenant ? Au fond d'un bar ? Est-ce que tu sais seulement ce qu'elle est devenue.

– C'est vrai, je ne sais pas. J'ai perdu sa trace en me rendant sur l'île de la Réunion. Mes travaux ont fini par inquiéter la communauté scientifique à laquelle j'appartenais. Mon père a dû intervenir et étouffer le remue-ménage que mes expérimentations ont provoqué. En échange, il a exigé que je reprenne sur-le-champ le chemin qu'il avait prévu pour moi, doublé d'une thérapie pour me dissuader de reprendre ce genre de pratiques. J'ai accepté, à la condition que ce soit loin d'ici. Et la chaîne d'hôtels s'est montée sur l'île.

– Ah oui ? s'exclame-t-elle, indignée. L'argent achète vraiment tout ! La morale, les personnes qui vous entourent, comme Louise, j'imagine ! Et il répare même tes erreurs ! Ton père a ouvert des hôtels pour sauver tes fesses. Et laisse-moi deviner, tu as continué tes petites expériences pour prouver à tout le monde que tu avais raison. C'est juste une question d'orgueil, au fond ?

– Non, tu n'y es pas. J'ai peaufiné ma méthode, j'ai bien vu que j'étais dans une impasse. Je n'aurais pas dû utiliser mon protocole sans autorisation. Je voulais des résultats rapides. Mais on n'abandonne pas ce genre de recherches, Alexia. Il y avait déjà dix années de travail derrière tout ça. Je pensais que ça marcherait...

– Qu'est-ce que tu veux dire ? le coupe-t-elle. Tu vas... continuer ?

Elle prononce le dernier mot avec une moue de dégoût.

– Non, bien sûr. Ce n'est pas ce que tu crois. Pas de cette manière. Tout est parti à la dérive. J'ai perdu le contrôle.

À l'entendre, Alexia ferme les yeux, comme si cela pouvait empêcher les mots d'arriver jusqu'à ses oreilles. Il ment. Elle sait qu'il ment.

– Pourquoi est-ce devenu un jeu ? demande-t-elle froidement. Dans les premiers carnets, il n'y a pas de partenaires ni de prime.

– C'est comme ça que j'ai présenté mon travail à Adrien. Je ne voulais pas qu'il prenne connaissance de mes travaux.

– Pour ne pas être dénoncé ? ne peut s'empêcher d'ironiser Alexia.

– Non, il n'était pas concerné par la situation.

– Alors, quel est son rôle ?

– Lui a fait ça pour de l'argent. Et il a continué dans l'espoir de me faire chanter pour en obtenir encore plus. Il pense que c'est un jeu que j'ai monté de toutes pièces. Une sorte de jeu de petit garçon riche qui s'ennuie dans sa vie sans problème.

– Et tu ne penses pas qu'il a raison ? fait-elle avec une amertume non dissimulée.

Elle le toise durant de longues secondes. Dorian finit par baisser les yeux.

– Adrien devait juste m'aider à obtenir des informations pour mieux travailler, mais il est vite devenu hors de contrôle.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Que j'ai sollicité la mauvaise personne, murmure-t-il.

Alexia n'est pas convaincue par ses explications. D'autres questions lui viennent à l'esprit.

– La lettre de menaces, c'est ton idée ?

– Non.

– La voiture qui a failli m'écraser ? le coupe-t-elle.

– Non, c'est Adrien. Pour me faire chanter.

– Le collier ?

– Le premier m'a été volé par Adrien, qui voulait me provoquer. C'est là que je me suis rendu compte que je ne contrôlais plus rien. Pour ce qui est du tien, c'était mon idée. Ce cadeau, c'était sincère. Durant toutes ces semaines, j'ai eu peur pour toi.

– « Te provoquer » ?

– Oui... Alexia, il y a tellement de choses à t'expliquer. J'ai voulu protéger Virginie, mais je suis arrivé trop tard. Adrien ne voulait plus rien entendre.

– C'est à cause de vous qu'elle est morte !

Ma mâchoire se contracte au point de me faire mal.

– Non, je n'y suis pour rien. J'ai tout fait pour qu'il arrête, mais je n'ai pas réussi.

– Encore Adrien, hein ? Pourtant, ce n'est pas lui qui a embauché le Dr Trevor !

– Non, c'est mon père. Tu as raison. Il ne voulait pas de scandale qui puisse entacher la réputation de ses précieux hôtels. Je n'ai rien pu faire, là non plus. À ses yeux, je ne suis déjà plus le genre de personne qu'on écoute.

– Alors, pourquoi n'as-tu jamais dénoncé Adrien ? Tu as eu peur qu'il entache ta propre réputation ?

– Tu as raison, dit-il. Mais aujourd'hui, c'est différent. Tout est différent. Tu es ici, en sécurité.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Chapitre 35

Alexia fixe le plafond, allongée sur son lit.

Voilà une heure qu'elle est là. Depuis que Dorian l'a déposée chez elle.

Quand elle a dit pour la deuxième fois à sa mère que c'était un collègue du journal, la bulle dans laquelle elle s'était enfermée en compagnie de Dorian a explosé. Elle est revenue à la réalité. Dorian n'existe pas pour les autres.

Leur discussion tourne en boucle dans sa tête. Elle ne peut pas nier que sa version est cohérente. Adrien, attiré par l'appât du gain, a précipité les opérations pour obtenir un maximum d'informations sur Virginie. Mais le jeu de rôle a tourné au fiasco quand il a compris qu'il pouvait faire d'une pierre deux coups. Et faire chanter Dorian avec ses pratiques thérapeutiques interdites. Ainsi, il l'a obligé à se taire, l'ayant rendu cerveau et complice de ses agissements.

Alexia passe en revue tous les détails qu'elle a en sa possession pour vérifier si tout se tient. Sa rencontre avec Dorian était-elle un hasard, comme elle le pensait ? De même pour son embauche ? Adrien semblait la connaître avant même qu'elle ait mis un pied sur l'île.

Par-dessus tout, elle se demande si elle est seulement prête à croire en l'innocence de Dorian.

Elle se redresse pour prendre les carnets qu'elle cache scrupuleusement. Elle étale les quatre devant elle. Ils se ressemblent mais sont pourtant différents. Ceux de Caroline et de Léa ne parlent pas d'un quelconque jeu. Ils sont rédigés sous forme d'analyse, comme s'il s'agissait d'un compte rendu médical. Celui qui lui est destiné est plus troublant encore. Sans plus attendre, elle l'ouvre pour le feuilleter encore. Elle cherche les passages qu'elle pourra comparer avec les propos de Dorian.

Adrien continue de me provoquer, mon avertissement n'a pas eu l'effet escompté. Maintenant qu'il est remis sur pied, j'ai l'impression qu'il cherche encore à se rapprocher d'elle.

[...]

Adrien est hors de contrôle, pourtant, je dois tout faire pour contenir ses

agissements. L'argent ne suffit plus. Je crois qu'il veut me faire payer mes tentatives pour le dénoncer.

[...]

Il se doute de notre relation, malgré mes efforts pour ne rien laisser transparaître. Et, au travers d'elle, il me lance des avertissements.

Alexia comprend que c'est Dorian qui a agressé Adrien. Elle était à mille lieues de s'imaginer qu'il en était le responsable. Elle soupire, puis revient sur la toute première page qu'elle n'a lue qu'une seule fois en diagonale. Il s'agit des lignes que Dorian a écrites le lendemain de leur rencontre.

Ma séance, à l'hôpital, n'a pas été aussi triste et insignifiante que d'habitude. Après avoir quitté le Dr Fray, j'ai remarqué une jeune femme, dans la salle d'attente. Sa présence ici était si surprenante, que je n'ai pas pu résister à la curiosité d'en apprendre davantage. À vrai dire, je me suis demandé si elle ne s'était pas perdue. Elle ne ressemblait pas aux patients habituels de cet étage. Elle avait l'air préoccupée, mais si vibrante. J'ai eu envie de l'aborder. Je crois que l'endroit l'intimidait. C'était touchant. Alors que j'aurais voulu discuter encore, elle m'a filé entre les doigts. Quelle surprise d'apprendre qu'elle venait d'être embauchée à l'hôtel de Saint-Denis ! Louise a fait un excellent choix, qui me permettra de la revoir assez vite.

Quand je suis sorti, en regardant vers le parc, je l'ai aperçue au milieu d'un groupe. C'était une indiscretion, mais je n'ai pas pu m'empêcher de détailler ces personnes avec qui elle souriait. C'est là que je l'ai vu. Il était juste à côté d'elle. Quand il m'a vu, j'ai détourné le regard, mais j'ai compris qu'il me faudrait la surveiller de près. Je ne la connais pas, mais une sensation m'est apparue comme une évidence. J'ai eu peur pour elle...

Les jours suivants, Alexia réintègre pleinement son travail au journal. Elle a besoin de se changer les idées. Au bout d'une semaine, on pourrait même penser que rien n'a changé par rapport à sa vie d'avant. Les carnets de Dorian sont rangés dans une boîte, au fond de sa penderie. Elle s'est forcée à ravoier de l'appétit et a mis de côté les trois derniers mois. Comme s'ils n'avaient jamais existé.

À vrai dire, c'est plus simple que ce qu'elle pensait. Surtout parce que, par politesse, personne n'en parle. Pour des raisons diverses. Sa mère ne veut pas remuer le traumatisme qu'elle a subi, et son entourage ne veut pas la faire s'expliquer sur les causes de son retour prématuré.

Un matin, alors qu'elle se regarde dans le miroir de la salle de bains, avant de partir pour le journal, elle a l'impression de voir une coquille vide. Elle doit rebondir et trouver le courage d'aller au bout de cette histoire. Car il lui manque une chose évidente et sans laquelle elle ne peut pas avancer. La vérité.

Et maintenant, elle sait quoi faire pour l'obtenir.

Son téléphone vibre sur la machine à laver, juste à côté du lavabo de la petite salle de bains rose, et elle sourit.

C'est Dorian.

Tous les jours, depuis qu'ils ont eu cette conversation, il envoie un message. Juste pour savoir comment elle va. Il fait des efforts pour lui être agréable, malgré le fait qu'elle ne réponde pas. Sans plus attendre, elle ouvre le message de ce matin.

Bonjour, Alexia, il fait beau aujourd'hui. J'imagine que tu es déjà debout, prête à profiter de cette journée. J'espère qu'elle sera agréable et que tu vas bien. Appelle-moi.

À plusieurs reprises, elle a failli changer de numéro. En appelant son opérateur, cette manœuvre aurait pris une demi-heure, une heure tout au plus, et quelques euros. Mais elle ne l'a pas fait. Même si elle doute de lui, elle a besoin de garder un contact. C'est plus fort qu'elle.

Il y a quelques jours, elle a appelé son assureur afin d'avoir accès au dossier relatif à l'accident de voiture. L'agent a accepté de répondre à ses questions et de lui fournir des preuves par mail. Elle a alors reçu la photo de sa voiture accidentée. L'expertise est formelle. Pas de trace de choc, ni sur le côté, ni à l'arrière du véhicule. Un élément important pour elle et qui valide la version de Dorian.

Dorian.

Dorian a toujours été le chaud et le froid. S'il détient la vérité, il ne semble pas prêt à la faire éclater aux yeux de tous. Mais c'est sans compter sur ses intentions, à elle. Parce que maintenant qu'on l'a mêlée à tout ça, elle a l'intention de le faire céder.

C'est la seule manière d'affronter les conséquences de cette affaire et de s'en affranchir.

Chapitre 36

Mardi 15 octobre

Rendez-vous à la cathédrale de Fourvière, à 17 h.

Elle envoie ce message alors qu'elle est dans le bus. C'est vrai, il a raison. Il fait beau, c'est l'été indien. Alors ils pourraient peut-être en profiter un peu. C'est un autre état d'esprit qui la guide maintenant. Il lui fallait juste un peu de temps, et d'espace aussi, pour que tout s'organise mieux dans sa tête.

La réponse de Dorian ne se fait pas attendre.

Très bien, j'y serai.

Elle l'imagine, les yeux rivés sur son téléphone. Il doit se demander s'il ne s'agit pas d'un autre rendez-vous destiné à régler leurs différends. Alors, pour donner le ton, elle envoie un smiley.

Une minute après, il envoie :

Oh !

La journée se passe bien. Quand arrive la pause déjeuner, Alexia quitte le journal pour marcher jusqu'à la rue Victor-Hugo, une artère piétonne et commerçante, pour faire un peu de shopping. Même si elle a repris quelques kilos, la plupart de ses vêtements ne sont pas tout à fait à sa taille. Ils auraient pu faire l'affaire, mais c'est un aspect de son plan qu'elle ne doit pas négliger. Pour en apprendre davantage, elle doit rester près de Dorian.

Après avoir fait quelques boutiques, elle arrête son choix sur une robe, des escarpins et un blouson en jean. Cela lui donne un air sophistiqué et sûr d'elle. Quand elle se regarde dans le miroir, elle se trouve plus adulte, plus femme. Par souci de praticité, elle décide de garder sa tenue sur elle, au moment de retourner au bureau.

Son arrivée est remarquée. Ses collègues ne tarissent pas d'éloges sur sa bonne mine. Son patron ne dit rien, comme d'habitude, mais laisse filer un sifflement. Une heure plus tard, il revient vers elle, sous

prétexte de discuter d'un article en cours, et ne peut s'empêcher de la questionner.

– On dirait que tu as un rendez-vous ?

– Précisément, répond-elle.

– J'espère que c'est un type bien. Faudrait qu'il te mérite !

Pour toute réponse, elle sourit devant sa perspicacité. Elle ne pense pas pouvoir répondre à cette question pour l'instant.

À 16 heures, elle arrive au point de rencontre et, sans que ce soit une surprise, il est déjà là. La rigueur de Dorian lui revient en tête. À mesure qu'elle marche dans sa direction, elle ressent une volée de papillons dans le ventre. Impossible de réprimer le trac qui s'empare d'elle comme s'il s'agissait d'un premier rendez-vous, et ce même s'ils se connaissent déjà, d'une certaine manière.

– Bonjour, fait-elle en souriant.

Il ne répond pas tout de suite, laissant planer son regard sur elle. Ses jambes découvertes, sa taille fine mise en valeur par la ceinture de la robe couleur prune, son décolleté innocent entrouvert, et son regard, qu'elle sait beaucoup plus doux que ces derniers jours.

– Bonjour, Alexia.

– Merci d'être venu, dit-elle.

– Je n'y croyais plus.

Il est direct. Et elle apprécie cette sincérité nouvelle entre eux, puisque tout n'était que mensonges.

– Moi non plus. Je ne suis pas certaine de prendre la bonne décision.

Elle s'approche de lui, lentement. Cela pourrait être juste pour mieux l'entendre, mais elle prend tout son temps. Juste pour qu'il n'interprète pas les choses de cette manière.

– Tu connais cette ville ?

Il écarquille les yeux, surpris par la question. Alexia se rend compte que c'est la première fois qu'elle le voit interdit face à l'une de ses reparties. Maintenant, tous les deux naviguent en terrain inconnu. Ils sont à égalité.

– Non, pas vraiment. J'ai emménagé ici quand tu as été rapatriée. Et je n'ai ni eu le temps ni l'envie de faire du tourisme. Ma famille est originaire de Toulouse et nous avons longuement vécu à Paris. Mais je suis sûr que tu pourrais me faire découvrir.

Il saisit la perche qu'elle vient de lui tendre. Elle sourit et, en réponse, les yeux de Dorian s'illuminent.

Elle pourrait interpréter son emménagement comme une preuve supplémentaire en sa faveur, mais trop de questions sont encore en suspens.

– Oui, je pourrais, fait-elle. C'est d'ailleurs en partie pour cela que je t'ai proposé de nous retrouver ici. Quand la lumière va décliner, la

vue va changer. Tu verras, c'est splendide.

Ils regardent par-dessus le muret en pierre. Ce belvédère domine la ville qui, ainsi, semble à leurs pieds. Dorian sourit, et elle sait que c'est parce qu'elle vient d'avouer avoir prévu de passer la soirée avec lui. C'est sans doute au-delà des espérances qu'il avait placées dans ce rendez-vous.

Elle surprend son regard traînant sur ses courbes, alors qu'il les connaît parfaitement, et rougit.

– Est-ce que tu me crois ? demande-t-il.

Elle se rapproche encore, jusqu'à n'avoir qu'à chuchoter pour qu'il puisse l'entendre.

– Je ne sais pas. J'ai besoin de preuves. De toutes les preuves.

Il tressaille. En réponse, elle le dévisage avec tendresse, parce qu'il nie l'évidence. Alexia ne peut pas oublier ce qui s'est passé.

– Je vois, dit-il.

Il hoche la tête et laisse son regard se perdre sur la ville qui commence à scintiller. Alexia en fait de même. Elle est venue ici à de nombreuses reprises mais elle ne se lasse jamais de cette vue.

– Pour ce soir, est-ce que ça change quelque chose ?

Il semble réfléchir et analyser la situation.

– Non, tu as raison, ça ne change rien. Mais j'aime penser que tu es là pour de bonnes raisons.

Le silence s'installe quelques secondes. Contre toute attente, Alexia se sent bien. De manière irrationnelle, elle arrive à occulter ses doutes quand elle est avec Dorian. Pas complètement, mais juste assez pour savourer l'instant présent. À vrai dire, il est la seule personne avec qui elle n'est pas obligée de faire semblant.

– Tu dois savoir une dernière chose, reprend-il en la tirant de ses songes. Je t'aime, Alexia.

Alexia se contente de hocher la tête face à cette révélation.

Ils continuent à discuter encore, jusqu'à ce que la nuit tombe. Alexia se sent exactement à sa place. Si près de la vérité qui la consume.

Chapitre 37

Mercredi 16 octobre

Le lendemain, Alexia est réveillée par le vibreur de son téléphone. Il est à peine 8 heures du matin. C'est un message de Dorian. Elle ouvre un œil et approche l'appareil pour en être certaine. Le texte est affiché sur l'écran d'accueil.

Un déjeuner ?

Elle pose son téléphone et se rendort pour une heure. Il faudra qu'il patiente un peu. De toute façon, elle n'a prévu de le voir que pour le dîner. Aujourd'hui, elle a d'autres recherches à effectuer.

Plus tard, dans le bus, elle envoie une réponse, sans omettre d'ajouter un smiley pour se faire pardonner de son retard. Dorian aime que tout soit sous son contrôle, mais elle ne compte pas lui donner satisfaction. Elle refuse qu'il réinstaure les codes de leur précédente relation.

Sa réponse ne se fait pas attendre.

Bien, alors je patienterai jusqu'à ce soir. Mais je choisis quoi et où.

Dès qu'elle arrive au journal, elle ouvre ses mails. Elle trouve celui qu'elle attendait. La réponse de Léa Stanfield, l'une des filles qui a croisé la route de Dorian. La retrouver n'a pas été simple. Pour ce faire, Alexia a relu le carnet qui lui était dédié et a relevé tous les détails mentionnés. Après une vingtaine d'appels, en Angleterre, elle a fini par tomber sur l'entreprise qui l'embauchait, il y a quelques années encore, et qui n'a pas rechigné à lui transmettre son adresse mail. Il faut dire qu'Alexia s'est fait passer pour un agent des services fiscaux. Et personne n'a remis son identité en question.

Léa Stanfield, en quelques lignes, explique que sa rencontre avec Dorian Chambert a été une chance, qu'elle lui doit beaucoup, notamment d'avoir retrouvé le goût de vivre. Elle ne formule aucun reproche sur le fait qu'il ait utilisé, à son insu, une méthode

expérimentale et termine en expliquant être navrée des ennuis qu'il a pu rencontrer.

Alexia relit ces lignes à plusieurs reprises. Bien sûr, cela fait pencher la balance du côté de la version de Dorian, mais ce n'est pas si simple. Il lui faudra plus. Il y a tellement de zones d'ombre à mettre en lumière.

Alexia se remémore ce qu'elle sait sur cette femme. Dorian explique dans son carnet qu'elle a vécu une enfance particulièrement difficile et que ses problèmes la poursuivaient dans le quotidien de sa vie d'adulte. Qu'aurait-elle fait à sa place ? Elle sait mieux que personne que, lorsque l'on va de rendez-vous en rendez-vous sans voir d'amélioration, on pourrait se laisser tenter par toute autre méthode, médicale ou paramédicale, qui permettrait de sortir de ce mal-être.

Elle ferme le mail et entreprend de nouvelles recherches. Tout ce qu'elle peut glaner sur Dorian ou son entourage est bon à prendre.

Pour la première fois lui vient l'idée de prendre quelques informations sur son père. Le Net regorge d'articles qui le présentent, et il lui faut plusieurs heures pour éplucher ce qui est à disposition. Quand elle a fini, elle fait une rapide synthèse. Il s'agit d'un homme d'affaires, froid et très organisé, reconnu pour sa force de négociation. Alors, elle se souvient de Myriam et de sa crainte du plan social. Ce n'était pas impossible. C'est drôle, parce que le jour de sa visite à l'hôtel, il lui a fait une tout autre impression. Alexia dirait même qu'il a été sympathique. Une image trompeuse qui a dû jouer des tours à bon nombre de personnes qui ont traité avec lui.

Avant d'éteindre son ordinateur, Alexia jette un coup d'œil aux diverses photos disponibles sur la Toile. La ressemblance entre Dorian et son père est frappante. C'est un homme d'âge mûr mais au charme indiscutable.

La journée se termine. Comme elle ne connaît pas le programme de la soirée, elle choisit une tenue de ville. Ni trop habillée, ni trop décontractée. Elle explique à sa mère que c'est son collègue du journal qui va venir la chercher. En réponse, celle-ci hoche la tête, en un geste lourd de signification. Le message est clair : « *Encore* son collègue du journal. » Elle n'est pas dupe. Et le fait d'être restée près d'une heure dans la salle de bains étaye cette hypothèse.

Juste avant qu'il n'arrive, par mesure de précaution, elle sort de la maison pour patienter dehors, appuyée contre le portail de la maison. Quand la voiture de Dorian s'arrête devant elle, elle monte, sans attendre qu'il ne sorte du véhicule, et lui demande directement :

– Alors, on va où ?

– Bonjour, mademoiselle ! Et si cela restait une surprise jusqu'au bout ?

– Bonjour, Dorian. Alors ?

Elle insiste, nerveuse. Pour toute réponse, il lui adresse un sourire.

– Bon, va pour la surprise ! reprend-elle pour ne pas plomber l'ambiance en moins de deux minutes.

Aussitôt, il prend sa main dans la sienne. Ce geste la surprend, alors que son cœur s'emballe. Par réflexe, elle cherche à se défaire de cette étreinte. C'est trop soudain. Mais, après réflexion, elle renonce au profit d'une partie d'elle-même, prête à accepter ce geste et les sensations que ce contact lui procure.

Quelques minutes plus tard, ils arrivent sur le parking d'un cinéma.

– Un cinéma ?

– Oui, tu n'aimes pas ?

– Si ! Mais je ne m'attendais pas à ce genre d'endroit.

Alexia sourit. Ça ressemble à un premier rendez-vous. Est-ce la couleur qu'il voulait donner à cette soirée ? Une volte-face pour un nouveau départ. Ravie, elle aimerait se détendre, mais entre eux, le doute et les questions sont omniprésents.

– C'est moi qui choisis le film ! s'exclame-t-il.

– Ben voyons, le retour de monsieur le commandant ! Je te rappelle que tu n'es plus mon supérieur hiérarchique, ici.

Dorian hoche la tête, plus détendu que lors de leurs précédentes entrevues. Il ne dit rien mais son sourire en coin laisse penser qu'il apprécie ne plus être considéré comme le chef.

Ils s'avancent jusqu'au-devant du complexe. Alexia s'arrête devant les panneaux de présentation des films. Elle balaye les affiches en un regard. Au vu de l'heure, ils ont le choix entre quatre propositions : un film d'animation, *Turbo l'escargot*. Une comédie romantique, un film de science-fiction, *Gravity*, qui a reçu une très bonne critique, et un autre, du genre fantastique : *The Mortal Instruments*, un film tiré des livres de Cassandra Clare.

– Celui-là ! *The Mortal Instruments*.

– Très bon choix, répond-il. De l'action, du surnaturel, et j'aime bien les bouquins qui ont inspiré le film.

Elle écarquille les yeux. C'est doux et douloureux. Ça recommence. Le chaud et le froid en même temps. Sauf que cette fois-ci, ça ne vient pas de lui, mais d'elle. Il lui faut garder la tête froide.

Le film est agréable. À plusieurs reprises, Dorian lui prend la main, comme s'ils formaient un tout jeune couple. Quand ils sortent, Alexia est perturbée et ne peut le cacher.

– Hé ! Tout va bien ? questionne Dorian.

– Oui, ment Alexia. Je crois que je suis un peu fatiguée.

– « Fatiguée »..., répète-t-il plus bas comme si c'était un mauvais présage.

– Oui, désolée. Mais c'était sympa. On pourra recommencer à

l'occasion.

– « À l'occasion »...

– Enfin, bientôt, se reprend-elle.

Ils s'installent dans la voiture en silence.

– Tu veux que je te ramène chez toi ?

– Oui, si c'est possible.

– Bien. Mais tu me dois une explication pour ce brusque changement d'humeur.

C'est drôle. Il demande une explication. Ça n'est pas arrivé très souvent. Il avait toujours toutes les cartes en main.

– Tout ça, c'est beaucoup pour moi et surtout, c'est... très rapide.

– On se connaît depuis quelques semaines déjà, répond-il du tac au tac.

– Oui, enfin, pas vraiment. Et j'ai besoin d'un peu de temps pour digérer... ça.

– Je vois. Tu ne me fais pas confiance.

– Si, enfin, je crois.

À vrai dire, elle ne sait pas. Qui le pourrait, dans une telle situation ? Dorian sait presque tout la concernant, et c'est loin d'être réciproque.

– J'ai lu mon carnet et... tu parles de moi comme les autres. Comme si tu avais prévu de tester ta méthode sur moi aussi.

Dorian a l'air déçu. C'est visible.

– C'est juste une déformation professionnelle. Je ne pensais pas que tu lirais ces notes. À vrai dire, personne n'était censé les lire.

– Mais c'est ce que tu penses. Tu l'as écrit parce que c'est ce que tu penses. Finalement, j'aurais pu faire partie de ces filles que tu as voulu aider.

– Non. Cela n'a rien à voir. C'était fini. Depuis Virginie, tout était fini.

– Alors pourquoi ce carnet était avec les autres.

– J'ai juste voulu le mettre en sûreté.

Il soupire et le silence revient, emplissant l'habitacle de la voiture.

– Si tu as d'autres questions, je peux y répondre.

Alexia ne dit rien. Comme la dernière fois, elle sent que leur bulle va éclater. Quand ils arrivent à hauteur du portail, ce n'est que le début de la soirée, mais elle ouvre sa portière pour signifier que la leur est terminée.

– Je te laisse me rappeler, souffle-t-il.

– Très bien.

Et elle s'en va. Il lui reste une dernière chose à faire avant de mettre son plan à exécution. Désormais, plus rien ne peut l'empêcher d'aller au bout de cette affaire.

Chapitre 38

De retour dans sa chambre, elle attrape des vêtements confortables et file sous la douche. Elle a besoin de se laver et de se détendre.

Une fois habillée, et sur son lit, elle laisse les bruits de la maison la bercer. Le murmure de la télévision de la chambre de sa mère, le chuintement du ballon d'eau chaude se remplissant à nouveau, le bruissement du frêne du jardin en réponse à la légère brise automnale.

Son cœur bat un peu trop vite. Malgré tout, elle éprouve encore des sentiments pour Dorian. Elle en a eu la confirmation ce soir, c'est indéniable. Et pour cette raison, justement, elle ira au bout de son idée.

Tâchant de se ressaisir, elle reprend son carnet. Elle connaît bien le contenu de ce livret, mais elle se perd à nouveau dans ses passages. Des mots qui parlent d'eux. À vrai dire, ce qu'elle aurait voulu savoir alors qu'elle venait de le rencontrer.

J'ai essayé d'installer une distance acceptable entre nous. À l'évidence, c'est difficile, il y a cette attirance physique... trop forte...

La date indique qu'il a écrit ces mots alors qu'ils venaient de s'embrasser dans son bureau. Elle se souvient de son état de nervosité et avait cru qu'il envisageait de la licencier. Elle ferme les yeux. L'attirance était vraie. Elle est vraie. Ce qui s'est passé, il l'a écrit. Alors, elle soupire, fort, comme si elle retenait sa respiration depuis une heure.

Son regard se pose à nouveau sur les phrases qu'elle a surlignées.

J'aime ma relation avec elle, mais cela complique la situation. Il est impossible de la laisser faire des recherches, c'est trop risqué.

La date indique qu'il a écrit ces mots lorsqu'ils sont rentrés du cirque de Mafate. Elle se souvient de l'avoir vu agacé lorsqu'elle a discuté avec la vieille dame, à propos de cette légende. Il ne voyait pas d'un très bon œil qu'Alexia remue ce qui s'est passé avec Virginie. Dorian est plus impliqué dans cette affaire qu'il ne veut l'admettre. Sinon, pourquoi n'est-il pas allé trouver la police ?

Elle réfléchit encore aux motivations de Dorian aujourd'hui. Puis aux siennes. Et elle prend son téléphone afin de lui envoyer un message et poursuivre l'exécution de son plan.

Demain, déjeuner chez toi ?

Il ne refusera pas. Alors, elle n'attend pas sa réponse et s'endort aussitôt, épuisée par l'ascenseur émotionnel qu'est sa vie depuis que Dorian y est entré.

Chapitre 39

Jeudi 17 octobre

Le lendemain matin, elle ne va pas au journal. Pas la peine de prévenir, c'est l'un des avantages du métier. Alternance de terrain et de bureau. De toute façon, personne n'attend d'article de sa part. Il faut bien avouer qu'elle n'est pas ultra-sollicitée. Une forme de ménagement qu'on lui accorde de manière tacite au vu de son accident.

Elle jette un coup d'œil à son téléphone pour trouver la confirmation qu'elle attendait. Elle est bien là. Dans moins de trois heures, elle sera chez lui.

Ne lui reste plus qu'à établir la liste de ce qu'elle a à faire. Et ne plus en démordre, quoi qu'il arrive.

Une fois devant la porte de l'appartement de Dorian, dans le Vieux-Lyon, Alexia frappe deux coups secs. L'immeuble est ancien, rénové avec subtilité. Le quartier est chic, mais elle sait qu'il aurait pu se permettre bien d'autres extravagances. Son salaire de gérant d'hôtels de luxe sans avoir le moindre euro à dépenser pour se loger ou se nourrir doit permettre un train de vie fastueux. Sans compter l'argent de sa famille dont il doit bénéficier, d'une certaine manière. De l'argent qui lui assure d'agir en toute impunité. Cela la révolte.

Dorian ouvre aussitôt. Il s'écarte en souriant pour la laisser entrer. Mais il a l'air inquiet. Loin du Dorian charismatique qu'elle a fréquenté.

Elle fait quelques pas dans le hall de son appartement et ne peut s'empêcher de sursauter quand il referme la porte. Tout est calme ici. Elle avale sa salive et avance jusqu'au salon. Alexia lance un regard circulaire pour se familiariser avec l'endroit.

– C'est une location meublée, dit-il comme s'il lisait dans ses pensées.

Elle regarde plus attentivement pour analyser le moindre détail.

Devant elle s'étire un grand canapé en cuir crème, une table basse en noyer et un luminaire répondant plus aux critères de l'œuvre d'art que de l'abat-jour. À droite, la cuisine imposante avec un îlot central. Un mélange d'inox et de meubles laqués taupe. À gauche, elle aperçoit le début d'un couloir. Elle revient à Dorian, qui l'a observée pendant la découverte de son appartement.

– C'est drôle de te voir dans d'autres couleurs que du bleu.

Il lui sourit avec tendresse.

– Le bleu, c'est plutôt le truc de mon père. Je te propose quelque chose à boire ?

– Oui, volontiers.

Il s'approche de la cuisine et sort deux grands verres ballon, puis une bouteille de vin blanc presque givrée par le froid.

– Ce n'est pas vraiment chez moi. Mais la maison que tu as connue, près de Saint-Denis de la Réunion, n'était pas chez moi non plus. Si j'avais à imaginer ma propre décoration, je crois que je choisirais quelque chose qui se rapproche de ce qu'il y a ici. Je suis lassé du bleu.

Alexia comprend parfaitement le clin d'œil. Dorian fait allusion à son père.

– Tu as des goûts sûrs. C'est un très bel appartement. Chez moi, c'est différent, c'est plutôt mon budget qui m'a indiqué quoi choisir.

– Et tu as prévu de réemménager bientôt ?

– J'y pense.

Elle ment. Elle ne s'imaginer pas rester seule, la nuit. Les cauchemars ont repris depuis plusieurs jours.

– Disons, reprend-elle, qu'on ne peut pas nier que ce serait plus pratique pour mon travail.

Il s'approche pour lui tendre son verre et l'invite à prendre place sur le canapé. En réponse, elle tire l'un des tabourets du bar situé juste derrière l'îlot central.

– Et si on s'installait ici ?

– Oui, ici, c'est bien aussi.

Ils s'asseyent côte à côte, devant leurs verres à moitié remplis. La conversation a du mal à démarrer, mais le vin s'avère être un allié de taille.

Alexia remarque très vite que tout est en ordre. Cela lui fait penser à son bureau, à l'hôtel de Saint-Denis. Son ventre se tord.

– Tu sembles avoir déjà pris possession des lieux.

Il sourit. La douceur de son regard lui donne un charme incroyable, attendrissant. Elle a le sentiment de le redécouvrir.

– Non, j'ai encore quelques cartons qui traînent dans ma chambre. Disons que je ne savais pas si j'allais rester ici, ça dépendait de toi.

– Est-ce que cela veut dire que tu vas repartir ? Ton travail à

l'hôtel t'attend certainement.

– Tu sais très bien qu'en réalité, ce n'est pas moi qui m'en occupe. Et je suis plutôt en froid avec mon père en ce moment. Nous nous sommes disputés à propos du Dr Trevor.

Elle hoche la tête. L'argent achète tout : la morale des médecins, la loyauté des employés...

Dorian se rapproche d'Alexia et frôle son bras du bout des doigts, laissant un sillage de frissons sur sa peau. Elle lève les yeux pour trouver les siens. Ils ne sont plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Alors, il lève le bras et passe sa main dans ses cheveux. Elle pourrait se laisser aller s'il ne restait pas autant de questions entre eux. Ou même, si elle était sûre de lui. Mais elle a trop souffert.

Plus tard, elle se rend aux toilettes, situées tout au fond du couloir. Dès qu'elle est hors du champ de vision de Dorian, elle ouvre la porte située en face et se glisse à l'intérieur. Le store est fermé, malgré la luminosité extérieure, alors elle appuie sur l'interrupteur. Il n'a pas menti, les cartons sont là, posés sur le sol. Cinq au total.

Elle entrouvre le premier, ce sont des cahiers, des livres. Probablement des notes concernant ses fameux travaux. Elle en prend un autre au hasard et soulève les rabats en cartons. Il y a des papiers classés dans des pochettes, toutes de la même couleur. En regardant de plus près, elle remarque que ce sont des papiers personnels, son passeport, des documents bancaires, des cartes de visite avec les coordonnées de ses connaissances.

Elle marque une pause. C'est drôle, elle n'a jamais envisagé de le voir avec quelqu'un d'autre. Des amis, par exemple. À aucun moment elle ne l'a imaginé, plaisantant à la terrasse d'un café avec de la compagnie. Dorian semble si solitaire et secret.

Sans se poser plus de questions, elle prend son passeport et ses relevés bancaires, qu'elle parvient à glisser sous ses vêtements, et quitte la pièce.

Dix secondes plus tard, elle est de retour au salon. Dorian lui adresse un sourire et remplit à nouveau son verre de vin blanc.

Alexia sait qu'elle a pris la bonne décision. Il est temps d'en finir. Elle ne se rassied pas. Et Dorian comprend qu'elle veut s'en aller. Tel un gentleman, il l'accompagne jusqu'à la porte d'entrée.

Comme il ne dit rien, Alexia comprend qu'il est déçu, ou bien qu'il se doute de quelque chose. Son cœur cogne dans sa poitrine. Il ne faut pas qu'elle soit découverte maintenant, si près de son but. Elle ne souhaite pas lui expliquer ce qu'elle s'apprête à faire.

Alors qu'elle va franchir le seuil, il la retient par le bras. Elle se tourne, sur le qui-vive. Dorian la fixe, les yeux implorants. Et elle comprend ce qu'il attend. Juste un baiser. Une preuve qu'elle est sur la même longueur d'onde que lui.

Sa proximité l'empêche de réfléchir et elle choisit de s'exécuter pour qu'il la libère. Doucement, elle se rapproche, jusqu'à se trouver si près que son parfum vient lui chatouiller les narines. Son estomac se contracte. Ces effluves la transpercent. C'est *son* odeur. Et, alors qu'elle est encore à quelques centimètres de lui, toutes les sensations, qu'elle a éprouvées au contact de sa peau, lui reviennent. Elle frissonne. En fait, elle est sur le point de renoncer. Mais, comme s'il lisait dans ses pensées, Dorian franchit les derniers centimètres pour trouver le contact de ses lèvres. En une douceur infinie qui la bouleverse.

Alexia sent qu'elle est sur le point de s'abandonner. Ce baiser vient d'ouvrir une porte qu'il lui est impossible de fermer. C'est la même sensation qu'elle éprouvait, quelques semaines plus tôt, quand ils étaient seuls.

Contre toute attente, Dorian recule et la libère, les yeux brillants. Il laisse un courant d'air froid se glisser entre eux, juste ce qu'il faut à Alexia pour qu'elle se reprenne. Sans un mot, elle pivote et s'engage dans le couloir, les documents qu'elle vient de lui voler collés contre sa peau.

Chapitre 40

De retour chez elle, Alexia prend une nouvelle douche. Elle a besoin de rassembler ses idées. Voilà un peu plus de quinze jours qu'elle est rentrée de l'hôpital, empêtrée dans une réalité calculée. Maintenant, tout va changer. Tout va reprendre sa place.

La sonnerie du téléphone fixe retentit dans la maison. Elle entend les exclamations de sa mère. Tout donne l'air d'une bonne nouvelle. Tant mieux. Si quelqu'un peut appeler pour autre chose que pour la gestion des papiers et son suivi médical, c'est bon à prendre.

Tandis qu'elle se sèche et s'habille, sa mère n'a toujours pas raccroché. Elle la rejoint dans le salon et se poste à côté d'elle en lui adressant un signe de tête pour connaître le nom de l'interlocuteur.

– Oui, je sais bien... Ça tombe bien, la voilà ! Je vais lui demander si elle peut te prendre au téléphone.

Alexia arque un sourcil et sa mère détache le combiné de son oreille pour masquer le micro avec sa main.

– C'est ta tante, murmure-t-elle. Tu veux bien lui parler ? Elle appelle tous les jours depuis ton accident.

Alexia a un moment de recul et son cœur s'emballe. Elle est au pied du mur. Une sueur froide la tétanise. Ce même appel qu'elle avait l'intention de passer d'ici quelques heures à peine.

– Allô...

– Bonjour, Alexia.

Un silence s'installe. Sa tante est très émue.

– Je suis contente de t'avoir au téléphone, reprend-elle en tâchant de s'éclaircir la voix. Tu nous manques beaucoup ici.

– Vous aussi vous me manquez, répond Alexia le cœur serré. J'ai pensé vous appeler à plusieurs reprises mais je voulais attendre d'aller mieux.

– Bien sûr. Et justement, nous avons aussi une bonne nouvelle à t'annoncer. Ne quitte pas, je te passe quelqu'un...

– Alexia ?

Une voix masculine. Une voix qui la fait trembler. Celle de Pierre. Celui qui paye, chaque jour, les conséquences de ce satané jeu. Il n'en

fallait pas plus pour renforcer sa détermination.

– Pierre ! s'exclame-t-elle, la voix étranglée.

– Comment vas-tu ? J'ai su pour ton accident et je me suis vraiment inquiété pour toi.

Alexia fait un effort surhumain pour ravalier ses sanglots et prononcer quelques mots.

– Ça va.

Juste deux mots. Et déjà un mensonge. Elle prend une profonde inspiration. D'ici quelques jours, ce sera vrai.

– OK ! dit-il, d'un ton qui indique qu'il a compris qu'elle est au bord des larmes. Je voulais te dire que je suis sorti de l'hôpital, ce matin même. Bon, ce n'est pas définitif, tu t'en doutes. Je dois y retourner les après-midi, mais à ce rythme, d'ici une quinzaine de jours, je n'aurai plus qu'un suivi hebdomadaire. Et on s'est dit que ce serait bien de partager cette bonne nouvelle avec toi.

Les larmes menacent de couler sur le visage d'Alexia. Cette famille pense encore à elle alors que son séjour là-bas a été catastrophique. Elle sait très bien le genre d'ennuis qu'elle a dû leur causer. La police, les tracas, une mauvaise image auprès du voisinage...

Cette fois, comme elle ne peut plus articuler un mot, elle se contente d'un son brouillé par sa gorge nouée et ses reniflements. Pierre semble comprendre qu'elle pleure pour de bon, alors il continue.

– Je voulais te remercier pour tes visites. Ça m'a fait du bien de te voir.

Il rit. Entendre Pierre rire est nouveau. Son cœur se serre davantage. D'ici quelques secondes, elle n'arrivera plus à articuler un son intelligible.

– Voilà, c'est à peu près tout ce qu'il y a de nouveau !

Comme il se tait, et qu'elle-même est incapable de prendre la parole, elle entend, derrière lui, le bruit d'autres personnes présentes dans la maison de son oncle et sa tante. Elle reconnaît la voix de ses deux autres cousins, mais pas seulement... Elle entend un rire qu'elle n'aurait plus jamais voulu entendre auprès de sa famille. C'est celui d'Adrien. Celui-là même qu'il lui fallait contacter aujourd'hui pour mettre en place la dernière phase de son plan.

Une colère froide surgit et inonde son organisme. Son cœur bat contre ses tempes et ses mains tremblent. Elle se racle la gorge, ayant retrouvé l'usage de la parole.

– Pierre, passe-moi Adrien, s'il te plaît.

– Oui, bien sûr. Une seconde !

Il est surpris, mais s'exécute. Elle l'entend poser le combiné sur le meuble dans l'entrée, qu'elle se remémore sans difficulté. Un silence, puis des pas se rapprochent. Finalement, c'est mieux que prévu.

Impossible pour lui de refuser de lui parler dans ce contexte.

Dans le même instant, Alexia fait un geste à sa mère pour lui indiquer qu'elle monte dans sa chambre. Comme tout le monde a cru à une relation entre eux, cela ne pose aucun problème qu'elle s'isole pour la suite de la conversation.

– Allô, fait une voix hésitante.

Alexia ne s'encombre d'aucune formule de politesse.

– Tu me dois des explications.

– Oh ! Je suis ravi d'entendre que tu vas bien, dit-il d'un ton faussement enthousiaste.

Il joue le jeu, il n'est pas seul. De son côté, Alexia vient d'arriver dans sa chambre. Le ton change.

– Je te conseille, espèce de pourriture, de me dire ce qui s'est passé sur cette putain d'île avec Virginie, et après, avec moi.

Elle l'entend avaler sa salive. Est-ce qu'il sait que Dorian est en métropole avec elle ? Peu importe, elle veut entendre sa version des faits. Une occasion qui ne se représentera pas.

– Je ne vois pas de quoi tu parles.

– Vraiment ? Est-ce que tu sais que j'ai des carnets remplis de notes détaillées sur tes agissements avec Virginie. Ces trucs que t'as essayé de lui faire croire pour gagner de l'argent par le biais de Dorian.

Elle entend sa respiration s'accélérer, à l'autre bout du téléphone, trahissant son malaise. Elle est certaine qu'il se met à transpirer.

– Comment tu sais tout ça ? murmure-t-il d'une voix mauvaise. La dernière fois qu'on s'est vus, t'avais pas l'air d'être au courant de quoi que ce soit.

Elle imagine tout à fait son visage. Le même que lorsqu'il l'a raccompagnée au gîte. Les traits déformés par la haine.

– Dorian ne t'a rien dit ? Tu ne sais donc pas qu'il est allé voir la police.

Il ne dit rien, mais sa respiration se fait plus difficile. C'est le moment, elle saisit sa chance. Cette opportunité de faire éclater leur histoire au grand jour.

– Non, tu ne savais pas ? Mais moi, je sais que tout est de ta faute. C'est écrit noir sur blanc, et preuves à l'appui. Les Chambert ont le bras long. Cette fois-ci, le père de Dorian a bien l'intention de te faire trinquer ; tu vas déguster.

– Putain ! lâche-t-il, il veut me faire porter le chapeau de ton accident ? Mais il n'a rien. Rien de plus que la première fois.

– Te faire porter le chapeau ? Non, tu n'y es pas. Tout est de ta faute. Tu vas répondre pour ce que tu as fait à Virginie, et pour ce que tu m'as fait à moi aussi.

– C'est son idée, ce putain de jeu. Moi, j'ai fait ça uniquement pour

l'argent, et j'étais à plusieurs milliers de kilomètres au moment de ton accident...

Il essaie de parler tout bas, mais ses élans de panique entraînent des ratés. Elle l'entend postillonner dans le téléphone.

– Je ne lui ai rien fait, à cette fille. Rien de rien. Et à toi non plus. Au contraire, j'ai essayé de te prévenir à plusieurs reprises de surveiller tes fréquentations.

Sa phrase est un missile qui la déstabilise. Sans rien montrer, elle continue de débiter ce qu'elle a prévu de dire, respectant son plan à la lettre.

– Ah oui ? Eh bien, moi, à ta place, j'irais dire ça à la police et je leur montrerais les traces de l'argent que j'ai reçu pour exécuter le plan de Dorian. Sinon, tu vas passer tes trente prochaines années derrière les barreaux. Parce qu'il a plutôt eu l'air de dire que c'était ton plan à toi qui a servi de base à toute cette affaire.

Elle raccroche, fébrile à cause de la montée d'adrénaline.

Tout s'est passé à la perfection. Un coup de bluff qui pourrait porter ses fruits si Adrien n'est pas sûr de ses positions.

Sans prendre le temps de se calmer, elle retrouve sa mère dans le salon.

– Tout va bien ? lui demande-t-elle.

– Oui, je prends la voiture, j'ai une course à faire.

Sa mère la regarde un instant, s'apprêtant à lui interdire de conduire, puis elle se ravise. Elle a raison, c'est peine perdue. Alexia compte reprendre sa vie précisément là où elle en est restée. Alors, elle attrape le trousseau sur le panneau dans l'entrée et ne s'accorde que le temps de mettre sa veste avant d'aller dehors. Elle ne peut plus attendre, même une seule minute supplémentaire.

Il faut que son plan marche. C'est son unique chance.

Chapitre 41

Quand elle sort du commissariat, quelques heures plus tard, Alexia se sent légère. Il aura fallu tout ce temps pour qu'elle relate l'histoire qu'elle a vécue, rapportant chaque détail un à un avec une précision remarquable. Elle sait bien que les agents de police ont pris son affaire à la légère, mais ils reviendront sur cette première impression dès qu'ils recevront un appel de leurs homologues du bureau de Saint-Denis de la Réunion.

Durant la conversation, elle leur a remis tout ce qu'elle avait en sa possession : les quatre carnets, le passeport de Dorian et ses relevés de compte, présentant de nombreux et importants virements d'argent, à chaque fois vers le même compte.

Dehors, alors que la nuit est tombée, elle regarde sa montre. Il lui reste tout juste le temps nécessaire pour se rendre sur le lieu du rendez-vous qu'elle a fixé par message avec Dorian. Le *timing* est parfait. De toute manière, rien ne l'aurait empêchée de le voir une toute dernière fois. Car elle pressent qu'ils ne se reverront pas de sitôt.

Après s'être garée sur le parking du restaurant, elle remarque qu'il patiente dans sa voiture. Elle sourit en le regardant. Il est toujours en avance.

À cet instant, il a l'air tellement innocent. Une partie d'elle-même, celle qui a cicatrisé durant ces derniers jours, aimerait lui dire ce qui se trame, mais ce n'est pas possible. Il doit prouver qu'il est irréprochable ou bien répondre de ses actes. Et plus encore, elle doit récupérer sa liberté. Celle qu'on lui a volée.

Dès qu'il la voit, il sort de sa voiture et trotte jusqu'à elle.

– On mange ici ? questionne-t-il en l'embrassant sur la joue.

Ce contact est doux. Deux mois auparavant, elle aurait adoré ce genre de propositions, si spontanée.

– Oui, ici, c'est parfait.

On leur propose une table dans un coin, sur des banquettes rouges près d'une fenêtre. C'est une chaîne de restaurants qu'Alexia aime beaucoup parce que, d'habitude, c'est avec sa mère qu'elle s'y rend. Et autant qu'elle s'en souvienne, elles ont toujours partagé de bons

moments ici.

Lorsqu'ils sont installés, Dorian rentre dans le vif du sujet.

– Est-ce que je peux considérer que nous avons de nouveau une relation ?

Elle ne dit rien mais secoue la tête avec douceur pour répondre par la négative.

– Le début d'une relation... au moins ?

Il sourit et, comme elle regarde ses couverts, intimidée, il lui soulève le menton.

– Alors ?

Le bleu de ses yeux la transperce. Une toute petite partie d'elle-même voudrait croire que c'est possible.

Sans prévenir, les mots du Dr Trevor lui reviennent en tête. Il prétendait qu'elle s'était inventée, au travers de Dorian, une relation idéale. Effectivement, s'il n'y avait pas cette tache sombre qu'est son éventuelle culpabilité dans toute cette affaire, ainsi que plusieurs semaines de sa vie qui lui avaient été volées, le tableau serait parfait. Dorian serait celui qu'elle attendait.

– Je ne sais pas, finit-elle par lâcher.

– Oh ! C'est mieux que non.

Encore ce « oh ! » que maintenant elle aime bien le voir prononcer. Alexia sourit parce qu'il accepte qu'elle puisse ne pas savoir. Mieux encore, il la comprend. Elle aime cette idée de pouvoir lui parler à cœur ouvert.

– D'une certaine manière, nous avons toujours eu une forme de relation, reprend-elle.

– Mais maintenant, nous connaissons la vérité, l'un et l'autre.

Il est sûr de lui. Est-ce qu'il croit vraiment que ça puisse lui suffire ?

– Est-ce que tu vois un avenir à tout ça ? questionne-t-elle sans le lâcher des yeux.

Il n'hésite pas. C'est comme s'il avait déjà tout prévu.

– Oui, je nous vois un avenir. Ensemble et loin d'ici.

Elle réfléchit un instant à ces mots et sourit plus largement.

– Il y a encore quelques questions que j'aimerais te poser avant de prendre l'avion pour cette fameuse destination.

Les yeux de Dorian s'illuminent face à cette réponse.

– Bien sûr, vas-y.

– Pourquoi est-ce que tu n'es pas resté auprès de moi, après mon accident de voiture ?

Il soupire, affecté par ses mots.

– J'étais là, Alexia. Je me suis précipité pour te rejoindre et je t'ai trouvée évanouie. Alors, je t'ai tenu la main, et je me suis éclipsé quand j'ai entendu les secours arriver.

Puis, il continue, comme s'il devait tout expliquer, maintenant. Comme s'il avait compris que le temps leur était compté.

– L'hélicoptère, à Mafate, c'était moi. Quand je t'ai trouvée sur la plage, presque inconsciente, Adrien m'a rejoint. Nous nous sommes battus et il m'a mis K-O. J'étais sûr qu'il allait t'emmener là-bas. Il n'avait pas d'autre endroit pour te cacher et me faire payer encore pour te récupérer. Alexia, j'ai tout essayé pour l'écarter de nous. Son agression, c'était moi. J'ai cru le dissuader de poursuivre, une bonne fois pour toutes, mais il continuait, pour me soutirer toujours plus d'argent. La lettre de menaces, ce n'était qu'une autre manière de me prouver qu'il avait de nombreuses cartes en main. Il connaissait ton histoire personnelle parce qu'il a toujours été très proche de tes cousins. J'ai essayé de le dénoncer, ne serait-ce que pour aider ton cousin Pierre, mais je n'ai jamais eu de preuves...

Une voiture se gare en faisant crisser les pneus. Des flashes emplissent la salle du restaurant, ramenant Alexia à des souvenirs désagréables. Le métronome du Dr Trevor n'est pas près de la laisser en paix. Un coup d'œil lui permet de comprendre qu'il s'agit d'une voiture de police. Elle n'a aucun doute, ils viennent chercher Dorian. Tout va plus vite que prévu.

En sortant du commissariat, elle pensait qu'il faudrait au moins vingt-quatre heures pour que les premiers éléments se déclenchent, si, par chance, quelque chose se produisait.

– Pourquoi est-ce que tu as continué tes travaux après Virginie ?

Dorian se tourne à son tour vers l'agitation sur le parking. La lueur qui traverse ses yeux, quand il revient sur Alexia, indique que lui aussi a compris ce qui se tramait. Mais il ne perd pas son calme. Au contraire, il prend la main d'Alexia dans la sienne.

– Tu n'y es pas. J'ai tout laissé tomber à ce moment-là. Il est vrai que, quand je suis arrivé sur l'île, je n'avais qu'une idée en tête, c'était de montrer à toute la communauté scientifique que j'avais raison de travailler sur ce protocole. J'avais enregistré de nombreuses réussites. Avec Adrien, je me suis rendu compte bien trop tard que j'avais perdu le contrôle.

Les policiers arrivent à leur table.

– Je suis désolée, murmure Alexia.

– Ne le sois pas. Je savais que tout se terminerait ainsi. Je le savais depuis que tu l'as choisi lui, au milieu de la nuit, dans le cirque de Mafate.

– Monsieur Chambert Dorian ? demande l'un des deux policiers.

– C'est moi, dit-il en se levant.

– Bien, veuillez nous suivre. Nous avons de nombreuses questions à vous poser.

Dorian les suit sans esclandre. Il faut quelques minutes à Alexia,

après qu'ils l'ont fait monter dans leur voiture, pour prendre conscience de ce qui est en train de se passer. La joie et la douleur l'envahissent. Son plan a marché, mais Dorian s'en va. Et pour la première fois, ce soir, elle ne doute plus de son innocence.

Chapitre 42

Lundi 21 octobre

C'est le revolver, retrouvé chez Adrien, qui a tout fait basculer. Une imprudence qui n'a d'égal que la surprise de l'appel d'Alexia. Dans la panique, Adrien n'a pas pensé à dissimuler l'arme. Il s'est précipité au commissariat de Saint-Denis pour donner sa version de l'histoire, craignant d'être devancé par Dorian. Mais c'était sans compter sur le flair de Payet, l'agent qui avait classé à regret l'affaire de Virginie, laissant, comme Pierre, une question en suspens : comment la jeune femme avait-elle pu se procurer une arme ?

Surpris de voir cette affaire ressurgir, et par précaution, celui-ci a tenu à réaliser une perquisition à la maison des parents d'Adrien. Et c'est là qu'ils ont trouvé le revolver. Il ne leur aura fallu que quelques heures pour l'identifier comme celui qui avait servi à Virginie pour mettre fin à ses jours. Un rebondissement dans l'enquête qui s'est ébruité dans tout le bureau de Saint-Denis. Comment ce jeune homme pouvait-il se trouver en possession de cette arme ? Il est vrai que sa disparition, au moment où le corps de Virginie a été retrouvé, a paru suspecte, mais elle s'est donné la mort sur une falaise surplombant l'océan. Le revolver avait pu tomber et se perdre dans l'immensité bleue.

Retrouver cette arme était un élément permettant de rouvrir le dossier. Alors, quand un homologue de Paris a téléphoné pour ce qu'il pensait n'être qu'une vérification formelle, à la suite de la déposition d'Alexia, le deuxième virage s'est opéré.

Les virements repérés sur les relevés bancaires étaient tous à destination de la même personne. Un jeune homme vivant sur l'île de la Réunion. Et le policier voulait en apprendre plus sur son compte. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir que tout le monde le connaissait au bureau de Saint-Denis !

Dorian et Adrien ont été placés en garde à vue, à plusieurs milliers de kilomètres de distance l'un de l'autre. Tous les deux soupçonnés d'avoir joué un rôle dans la mort de la jeune femme.

Au bout du compte, seul l'un d'entre eux a été relâché. Adrien a été incarcéré en attendant l'instruction de l'enquête et Dorian est ressorti, libre, après quarante-huit heures passées enfermé dans une cellule. Son père a sans aucun doute joué un rôle dans sa libération, parce qu'à ce stade de l'enquête, il n'est pas possible d'évaluer la part de responsabilité qu'ils ont pu avoir l'un et l'autre dans la mort de la jeune femme.

Alexia remercie l'agent d'avoir pris le temps de lui rapporter ces événements et raccroche.

Elle n'est pas surprise de savoir que Dorian est libre et qu'il n'a pas cherché à la contacter au moment de sa libération. L'affaire est loin d'être terminée et il a compris qu'il devait faire ses preuves, et même, payer les conséquences de ses actes.

L'après-midi, Alexia se rend au journal, ayant pris la décision de se consacrer à de nouveaux articles. Rien d'extraordinaire. Juste les brèves locales. La pollution, la recrudescence de la délinquance, ou même la météo. Il ne s'est passé que quelques jours depuis l'arrestation de Dorian, mais un vent nouveau semble souffler dans sa direction. Un vent qui la pousse à aller de l'avant sur le chemin de sa propre existence.

Alors qu'elle s'attendait à ce que cela soit difficile, elle trouve la concentration nécessaire pour rédiger deux articles. Pas une fois elle ne s'est laissé distraire par des pensées parasites. Tout revient, comme si cette parenthèse s'apprêtait à se fermer.

Quand elle rentre, le soir, sa mère l'attend sur le pas de la porte, un journal à la main. L'affaire Montgolfière fait les titres.

Enfin.

La vérité est là.

Elles s'installent toutes les deux dans la petite cuisine et Alexia se penche sur l'article qui occupe toute la première d'un quotidien national.

« Le fils Montgolfière et son ami suspectés d'homicide volontaire. »

Tout est là, sous ses yeux.

Elle ne lit l'article qu'une seule fois, en diagonale. Ce qui compte, c'est que sa mère la croit, maintenant et pour de bon. Dès qu'elle a fini, elle se lève pour préparer deux tasses de thé. La discussion va être longue.

Alexia explique tout, d'une seule traite. Et même si sa mère pleure à intervalles réguliers, elle se force à aller au bout de son récit, n'omettant aucun détail.

Pour la première fois, depuis longtemps, elle va se coucher le cœur léger, heureuse, plus vivante que jamais.

Chapitre 43

Mardi 19 novembre

L'affaire défraie la chronique depuis des semaines. Alexia tente de rester en marge de cette agitation médiatique, mais les multiples appels des journalistes ne lui laissent que peu de répit. Elle ne veut pas être influencée par ce qu'elle pourrait lire. Seul le procès lui permettra de se faire un avis définitif sur cette histoire, explorant des zones d'ombre dont elle n'avait peut-être pas connaissance.

Parfois, elle revoit encore le visage de Dorian, résigné, lorsque les agents de police sont venus le chercher. Ce soir-là, elle l'a cru. Pour de bon. Mais elle attend la confirmation. Les inspecteurs chargés de l'enquête épiluchent chaque détail de cette affaire, ce qui va prendre du temps. À vrai dire, ils marchent sur des œufs, sachant qu'en face, les avocats de la famille Chambert ne manqueront pas de relever le moindre vice de procédure. C'est l'affaire de la décennie.

Alexia se concentre sur son travail pour ne pas se laisser submerger par ses questions. Elle n'a jamais émis de doutes sur sa décision, mais, malgré tout, elle ressent un pincement au cœur en sachant que Dorian se débat au beau milieu de ce panier de crabes.

Parfois, elle laisse les souvenirs agréables remonter à la surface. Ces instants qu'ils ont partagés, tous les deux, dans l'intimité de cette chambre d'hôtel, ou alors ces promenades, sur la plage, pendant lesquelles ils discutaient des heures durant. Elle plonge, juste un instant, au cœur de ces moments merveilleux, comme on plongerait dans l'eau tiède d'une source chaude en plein hiver, pour en ressortir aussitôt.

Dorian lui a fait passer neuf semaines au paradis, avant que l'enfer ne prenne toute la place.

Chapitre 44

Mardi 8 avril

Le procès s'ouvre vers 9 heures du matin. Alexia est assise au quatrième rang, sur les bancs réservés au public. Elle ne veut pas perdre une miette de ce qui va être dit. À ses côtés, son cousin Pierre, en métropole depuis un mois, s'agite sans pouvoir se contenir.

– Détends-toi !

– J'essaie, figure-toi.

Il lui adresse un sourire. Pierre a terminé son suivi psychiatrique il y a deux mois, et ce de manière définitive. Les théories qu'il avait avancées et qui avaient engendré son hospitalisation n'ont plus semblé si saugrenues au vu des circonstances.

Alexia est fière de l'avoir à ses côtés aujourd'hui. Même s'il ne tient pas en place, il a bonne mine. Il a repris goût à la vie. C'est déjà une victoire.

Le silence se fait et toutes les pièces du dossier sont passées en revue. Les carnets de Dorian, qu'Alexia avait pris soin de remettre aux autorités, mais aussi la correspondance échangée entre Adrien et Dorian. Des dizaines de mails retrouvés dans l'ordinateur de ce dernier au moment de la perquisition. Tour à tour, les témoins viennent expliquer ce qu'ils savent de l'histoire devant une assemblée suspendue à leurs lèvres.

À la fin de la première journée, Dorian prend la parole pour se défaire de son avocat. À cette annonce, son père, assis au fond de la salle, se lève et s'en va. Dorian explique ne pas avoir besoin d'être défendu d'actes dont il n'est pas responsable. Le juge entend sa demande et, durant la suite du procès, il affronte, seul, la partie adverse.

Les derniers éléments sont mis en lumière. Pour gagner plus d'argent, Adrien a fait chanter Dorian, car il savait que ses techniques thérapeutiques n'étaient pas légales. En retour, Dorian a versé des sommes importantes, mais elles n'auront jamais suffi à satisfaire un appétit grandissant. Adrien, jeune homme issu d'une famille modeste,

a fini par mettre ses menaces à exécution. Il a manipulé Virginie pour effrayer Dorian et le presser à faire plus de chèques. C'est lui qui a fourni l'arme avec laquelle elle a mis fin à ses jours.

Les policiers ont retrouvé les traces de plusieurs dépositions de Dorian, après la mort de Virginie, qu'ils n'ont pas prises au sérieux. À l'époque, son suicide était incontestable. Craignant pour son fils, M. Chambert, le père de Dorian, est alors intervenu, et avec l'aide de Louise, ils ont fait en sorte d'écarter Dorian de cette affaire qu'il s'acharnait à remuer en dissimulant les preuves qu'il avait collectées. C'est-à-dire la majeure partie des affaires de Virginie. Suite à cela, le père de Dorian l'a de nouveau contraint à reprendre une thérapie dans le même centre que celui de Pierre. C'est là qu'il a rencontré Alexia. Une pure coïncidence.

Dès lors, après avoir compris qu'il demeurerait impuni, Adrien s'est mis à utiliser Alexia, pour l'argent, mais par jeu aussi.

Le procès met en lumière toute l'histoire. Des journées denses qui s'enchaînent durant plusieurs semaines. Et puis, c'est le verdict.

Le point final.

Ce matin-là, Alexia est nerveuse. Pourtant, elle n'a aucun doute sur l'issue de ce procès.

Une dernière image lui revient. Celle de sa course au milieu de la nuit, après qu'elle s'est enfuie du gîte où elle a été retenue prisonnière. Ce soir-là, à Mafate, Adrien et Dorian ont écumé tous les sentiers à sa recherche. Elle les avait imaginés la poursuivant et elle avait raison. Mais que ce serait-il passé si Adrien l'avait trouvée ?

Quand le verdict est prononcé, tout le monde saute de joie. Dorian est libre, complètement libre, si ce n'est une interdiction d'exercer la psychologie. Son père, revenu dans l'assemblée, le prend dans ses bras. Louise se tourne dans la direction d'Alexia et lui adresse un large sourire. Pierre l'attrape par l'épaule et pousse un cri étranglé quand Adrien, menotté, est emmené par les policiers.

Alexia sourit. Elle sourit à se faire mal aux lèvres. Elle est heureuse, c'est certain. Elle a la preuve qu'elle attendait.

De nombreuses questions lui viennent en tête. Toutes concernant sa relation avec Dorian. Au vu de ce qu'ils ont traversé, qu'en reste-t-il ?

Ses sentiments sont intacts, elle le sait, mais cela suffira-t-il à ce qu'ils puissent être à nouveau ensemble ?

Comme une réponse, elle sent le regard de Dorian braqué sur elle, plus doux qu'une caresse. Elle entrouvre les lèvres pour lui murmurer quelques mots :

« Je t'aime. »

Les seuls mots qui semblent convenir à ce moment.

Il sourit et le cœur d'Alexia se serre. Son père, qui le tient par le

bras, regarde lui aussi dans sa direction et murmure quelque chose à l'oreille de Dorian. Mais il ne semble pas entendre, ses yeux sont rivés à ceux d'Alexia. Puis, au bout de quelques secondes, ses lèvres se mettent à remuer.

« Je t'aime. »

Une larme coule sur la joue d'Alexia.

Dorian est celui qu'elle est venue chercher en faisant ce voyage.

Chapitre 45

Quinze jours plus tard

Alexia sort du restaurant en riant. Dorian est sur ses pas. C'est déjà la troisième fois qu'ils viennent dîner ici et c'est toujours aussi agréable.

Il y a quinze jours, quand le verdict a été prononcé, Alexia n'a pas réussi à se frayer un chemin pour rejoindre Dorian. Les journalistes s'empressaient autour de lui pour recueillir ses impressions afin de finaliser leur article pour le lendemain. Résignée, Alexia a fini par quitter le tribunal en compagnie de Pierre.

Deux heures plus tard, alors qu'ils buvaient un café à la table de la cuisine, chez sa mère, elle a senti son téléphone vibrer. C'était un message de Dorian.

Est-ce que tu me ferais l'honneur d'accepter de dîner avec moi ?

Alexia s'est mise à sourire sans plus pouvoir détacher ses yeux de l'écran. Quand elle a fini par relever la tête, elle a trouvé le regard de sa mère et celui de Pierre braqués sur elle. Elle savait qu'il était inutile de leur mentir. Sans pour autant être rassurée quant à ce qu'ils pourraient penser de la voir fréquenter cet homme. Sa mère, pour l'horreur de ces dernières semaines, et Pierre, pour son implication dans la vie de Virginie.

Contre toute attente, ils ont échangé un sourire et n'ont pas dit un mot pour contrer son projet de le revoir. Signe qu'ils acceptaient son choix.

C'est à partir de ce jour qu'Alexia s'est mise à fréquenter officiellement Dorian. Pour la première fois depuis leur rencontre.

Les deux premiers rendez-vous ont été maladroits. Ni l'un ni l'autre ne savait à partir de quel point reprendre leur histoire. Ce n'est que lors du troisième que tout est revenu : la complicité, les rires. Leur bulle.

Ce soir, Alexia décide d'inviter Dorian à prendre un dernier verre dans son appartement. Son emménagement remonte à il y a quelques mois. Elle avait besoin de retrouver son indépendance.

Quand elle déverrouille la porte, elle a un moment d'hésitation. En réalité, c'est plutôt de l'appréhension. Elle éprouve le trac du premier rendez-vous. Encore une fois. Dorian l'impressionne toujours autant.

Ils franchissent le seuil de la porte ensemble et, alors qu'elle s'apprête à rejoindre le salon, il la retient par le bras. Alexia se tourne pour lui faire face et croise son regard sombre. Ce regard qui la transperce et déclenche des frissons incontrôlables.

Dorian la tire encore à lui, jusqu'à ce qu'ils se frôlent.

– Pourquoi moi, Dorian ? murmure-t-elle.

Il sourit.

– Parce que, depuis le premier jour, tu as changé ma conception de la vie. Tu as renversé mes priorités.

Alexia tend les lèvres pour l'embrasser, ne souhaitant pas attendre davantage, et Dorian sourit. Elle sait que son avidité l'amuse.

Sans lui donner satisfaction, il fait tomber la veste d'Alexia à même le sol. Puis, il la fait pivoter pour trouver la fermeture éclair de sa robe. Alexia se mord la lèvre inférieure, déjà grisée par le simple fait de sentir ses mains sur elle.

Sans lui permettre de se retourner, Dorian dépose une série de baisers sur ses épaules dénudées. Toutes les sensations qu'elle a éprouvées en sa compagnie refont surface, reléguant les moments douloureux au second plan.

Quand sa robe glisse sur le sol, Alexia se tourne. Ses yeux plongent dans ceux de Dorian et elle sourit, toujours en attente de sentir ses lèvres sur les siennes. Alors, elle saisit le col de sa chemise pour montrer explicitement qu'il ne pourra pas lui échapper. Il éclate de rire et vient au contact de sa bouche.

Leur baiser est doux, puis plus profond. Alexia ressent à nouveau l'urgence qui s'est si souvent manifestée dans leur moment d'intimité. Sans perdre une seconde, elle déboutonne sa chemise et l'entraîne sur le canapé.

Le plaisir qu'elle ressent quand il lui fait l'amour est sans aucune comparaison avec ce qu'elle a pu vivre auparavant.

Tous ses doutes et ses questions sur leur avenir s'envolent. Un sentiment de plénitude l'envahit, qui lui fait l'effet d'une révélation.

Sa relation avec Dorian n'a respecté aucun des schémas amoureux qu'elle s'était mis en tête. Mais il la rend heureuse, tout simplement.

Remerciements

J'aimerais remercier les personnes qui m'ont soutenue lors de l'écriture de ce roman. La première personne qui me vient en tête est ma mère. Merci de m'avoir autant encouragée, après avoir lu ce manuscrit en seulement deux jours ! Ces mots m'ont permis de croire en moi et d'aller au bout de mes rêves.

Ensuite, je pense à ma petite sœur. Merci d'accepter de me relire et merci pour ton soutien. (Est-ce que je t'ai déjà dit que toutes les grandes sœurs rêvent d'avoir une petite sœur comme toi ?) Je voudrais aussi remercier mon père, qui a toujours des mots gentils et attentionnés pour me montrer que je suis sur la bonne voie.

Je souhaite adresser un remerciement tout particulier à mon éditrice (qui se reconnaîtra en lisant ces lignes). Sa patience et son regard avisé m'ont permis de faire des progrès en écriture. Il en reste encore à faire, alors j'espère que la route sera longue...

L'écriture de ce manuscrit m'a donné du fil à retordre. J'avais l'idée de l'intrigue depuis longtemps mais il m'aura fallu plusieurs versions pour la finaliser. Aussi, je remercie Nadine pour son aide et ses conseils objectifs. Ils sont précieux. Un grand merci à Véronique pour ses lectures, et sa gentillesse à mon égard. Je suis touchée par ce temps que tu m'accordes. Merci à Anne-Marie, Yvette et Charlène.

Bien sûr, j'ai une pensée particulière pour mon mari et mes enfants.

Et surtout, je tiens à remercier les lecteurs qui seront allés au bout de ce roman. Merci de me lire, du fond du cœur.

Julia Nole

Harlequin HQN® est une marque déposée par HarperCollins France S.A.

© 2017 HarperCollins France S.A.

Conception graphique : Tangui Morin

©ISTOCKPHOTO/KatarzynaBialasiewicz / Getty Images/Royalty Free

ISBN 9782280387873

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Tél : 01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr

Julia NOLE

I Know You

Jamais elle ne s'était sentie aussi vivante. Depuis qu'Alexia a tout quitté pour commencer une nouvelle vie loin des fantômes de son passé, c'est comme si elle respirait à nouveau. Et sa rencontre avec Dorian n'est pas étrangère à ce sentiment d'euphorie. Cet homme est si... intense ! Lui seul sait comment la faire vibrer. Mais plus leur relation devient sérieuse et plus l'image parfaite de son amant s'écorne. Car Dorian est impulsif, surprotecteur et, surtout, il tient absolument à garder leur histoire secrète. Alors, Alexia commence à douter même si, en son for intérieur, elle sait déjà qu'il est trop tard : elle l'a dans la peau.

Julia Nole vit en région lyonnaise avec son mari et ses deux enfants. Comme elle adore s'évader, elle s'est fabriqué une machine à rêver qui s'active en un claquement de doigts et permet de donner naissance à des histoires dans lesquelles l'amour se fraie toujours un chemin.

